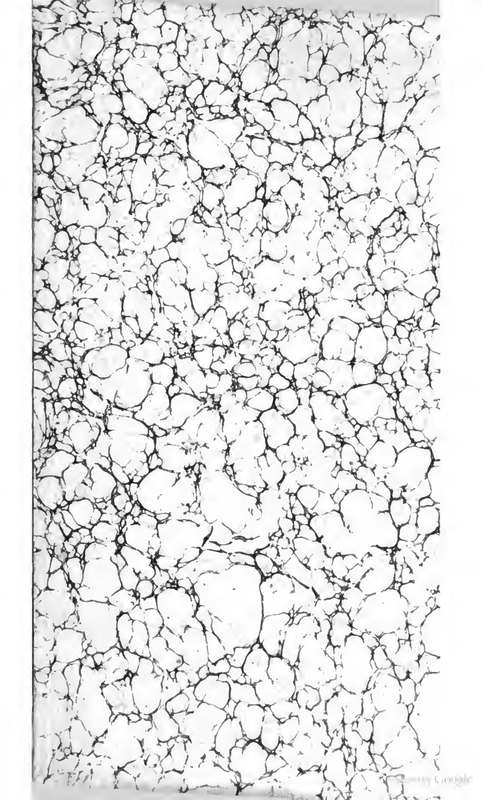








LE JÉSUITE

Bruxelles. — Typographie de A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie,
boulevard de Waterloo, 42.

LE

JÉSUITE

PAR

L'ABBÉ ***

Auteur du *Maudit* et de la *Religieuse*

NOUVELLE ÉDITION



TOME SECOND

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS
A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE

1869

TROISIÈME PARTIE

L'ÉCUEIL



LE JÉSUITE

I

PREMIÈRES LUEURS

Saint Ignace ne s'était pas trompé lorsqu'il avait pensé que le jeune Jésuite gagnerait immensément à recommencer, en quelque sorte, ses études classiques par le professorat. Dans la vie libre du collége, avec des exercices spirituels moins comprimants, moins chargés de mysticisme, avec les douces distractions de l'étude et des devoirs du maître, ces cinq ou six années sont un temps de halte précieux, où l'homme intelligent et physique arrive à la plénitude de sa force. On s'est élevé, dans le monde, contre la prédominance des hommes qui ont occupé des chaires ou passé par le barreau. La société, dit-on, est menée par des professeurs et par des avocats. Cela

s'explique. L'habitude de l'enseignement ou de la parole au barreau fait les hommes de puissance sur les autres hommes. Il n'y a pas de meilleure école. C'est une excitation au développement des facultés humaines, disons-le aussi, à l'ambition. Ce sont des avocats, des professeurs qui deviennent administrateurs, députés, ministres. Presque tous les membres de l'épiscopat, en France, ont passé par le professorat, soit dans les séminaires, soit dans l'éducation privée. Le professorat enseigne le commandement. De plus, il est la première étude du cœur humain. On est en contact avec des natures droites, vives, spontanées; ce petit monde est l'abrégé du grand monde où plus tard se déploiera votre activité intellectuelle. Vous y êtes dans toutes les conditions d'une observation sérieuse, d'autant plus facile qu'elle se fait, en quelque sorte malgré vous, par le frottement journalier avec tant d'esprits divers, aux caractères, aux aptitudes, aux goûts opposés. Vous aurez ainsi longuement manié l'âme humaine, assez indépendante pour qu'elle puisse quelquefois vous résister par ses emportements et son obstination, assez soumise, par sa condition même, pour qu'elle doive vous obéir.

Mais ce petit monde, au milieu duquel je passai les plus heureuses années de ma vie, me rappelait à toute heure le monde lui-même que j'avais quitté

pour être novice, et dans lequel je rentrerais bientôt, comme profès, aux ordres de la Compagnie, pour y remplir les conditions diverses de notre vaste apostolat.

Nous étions sur la frontière de la France; et, soit puissance du sang qui était en moi, soit attraction vers ce pays où rien ne s'agite sans que l'Europe en reçoive le contre-coup, je suivais, avec une curiosité inquiète, le mouvement politique et social qui emportait la société, et qui préparait lentement, mais sûrement, une crise nouvelle au sein de la grande nation.

De toutes mes études chez les Jésuites, à part la littérature, pour laquelle j'avais un goût inné, celles dont je tirai le plus de profit furent la dialectique et l'algèbre. Après avoir ri du *Barbara celarint* et du *Baralipton*, je finis par trouver je ne sais quel charme au procédé syllogistique. Sa précision rigoureuse allait à mon ardent amour du vrai. L'algèbre était un procédé analogue, plus précis, plus rigoureux encore. Je me jetai, je dirai presque avec fureur, sur la méthode algébrique, et si un attrait intérieur ne m'eût porté vers l'éloquence et la littérature, j'aurais pu devenir, dans l'Ordre, un professeur de mathématiques d'une certaine valeur.

Mais il m'arriva ce que je n'avais pas prévu. Je gardai de ces exercices purement classiques une

habitude, dangereuse dans une Compagnie où toute la vie est tracée par le commandement et où rien n'est laissé à l'initiative de l'individu, celle de soumettre toutes choses à une sévère analyse. J'avais alors trente ans, par contre plus de maturité dans la raison. La vie nouvelle que je menais au collége comme professeur, mes lectures de toutes sortes, quoique faites dans les livres choisis de nos bibliothèques, où rien ne pénètre de la littérature contemporaine, sinon les écrits favorables à nos idées et à notre Ordre, avaient dû aussi développer en moi cet esprit de critique qui nous porte à vouloir atteindre le fond des choses.

Mon Dieu! pourquoi ne restai-je pas dans les régions moyennes où l'esprit raisonne peu, accepte, surtout dans une congrégation religieuse, les idées qui y sont généralement reçues, trouve tout parfait, magnifique, et ne croit pas, dans sa naïveté, qu'il y ait ailleurs des hommes plus savants que ses confrères, comme il est convaincu qu'il n'y en a pas de plus saints, et que son Ordre est l'unique échelle par où il soit possible, dans le monde, de monter au Ciel?

Si j'avais vécu dans cette quiétude, que de douleurs je me serais épargnées! Je serais probablement, aujourd'hui, dans ce sénat pacifique qui entoure notre révérendissime Préfet général au Gesù, je serais vénéré comme une des illustrations et une



des lumières de l'Ordre, pendant qu'on ne parle qu'avec pitié de ce pauvre Père de Sainte-Maure, qui a trompé les espérances de la Compagnie par sa triste chute.

Tout cela a tenu à un rien, peut-être à une disposition d'esprit qui a réveillé, dans ma nature spontanée et droite, le besoin de voir partout le vrai. Les révélations du Père de Montgazin n'ont pas été sans exercer sur moi quelque influence elles provoquèrent mes premières désillusions. Ce que la délicatesse du religieux l'empêcha de me dire, je le pressentis. Et quand se développa en moi cet irrésistible penchant à tout examiner à la loupe, comme j'étais entré dans la Compagnie avec une foi aveugle en sa prééminence absolue, et qu'elle avait été jusque-là l'idéal pour moi, il devait arriver ceci, que, le jour où l'objet de mon culte serait soumis à ma sévère logique, je verrais les défauts de cette institution jusque-là grandiose à mes yeux; mon attachement pour elle subsisterait encore, sans doute, mais mon admiration tomberait.

C'était là un terrible écueil.

Élevé pieusement par ma mère, formé enfant à Saint-Acheul, on pense bien qu'aucun livre contre les Jésuites n'était venu jusqu'à moi. Ce qu'on appelait « la mauvaise presse, » — et je crois que depuis elle n'a pas perdu ce nom, — nous atta-

quait journellement. Mais ces journaux ne pénétraient pas dans nos maisons, ou du moins n'étaient pas à l'usage de ceux de nous qui n'avaient pas fait encore leur profession. Ces bruits d'attaques et de haines nous arrivaient pourtant de toutes parts. Cela nous donnait la gloire de nous sentir calomniés, persécutés; et notre amour ardent pour l'Ordre ne faisait que s'en accroître.

Il m'arriva, quelques mois avant ma dernière année de régence, qu'ayant vu un de mes élèves tenir, d'un air de mystère, un tout petit livre qui me paraissait être autre chose qu'un livre classique, je me précipitai sur le pauvre enfant; — la règle de nos colléges est très-sévère sur l'introduction des mauvais livres: — je lui arrrachai le volume. Il pleura, s'excusa beaucoup. Il m'affirma que, voyant le titre : *Des Jésuites*, il avait cru de bonne foi qu'il pouvait emporter ce livre. Du reste, il était fort jeune. Il me supplia d'avoir pitié de lui, et de tenir sa faute sous le plus grand secret. Soit que l'enfant m'eût attendri, soit vive curiosité de ma part, je lui promis le silence, et j'emportai le fatal volume.

C'était le livre de MM. Michelet et Quinet contre notre Ordre.

Quelle lutte terrible se passa en moi, à la lecture de ces pages passionnées qui me montraient tout le dix-neuvième siècle ardent et implacable contre

nous! Ce n'était pas seulement l'œuvre isolée de quelques écrivains de talent, nous avions eu déjà de pareils adversaires; c'était un enseignement fait à la jeunesse, du haut de la chaire des écoles supérieures, qui venait se dresser contre nous et nous dire : Il y a guerre, et guerre à mort, entre l'esprit de la Société de Jésus et l'esprit du monde moderne. Voyons qui sera le maître!

Il y eut là, pour moi, une révélation effrayante. Comme le lion tombé au fond de la fosse qu'on a creusée dans le voisinage de son repaire, qui s'irrite, rugit, se bat les flancs de sa queue, déchire de ses ongles les parois terreuses qui l'enserrent, et fait, pour sortir du piége, des bonds terribles mais impuissants, de même je m'irritai des coups portés à ma chère Compagnie, à ma famille adoptive.

C'était la première fois que je me sentais saisi, enlacé de ces étreintes de la dialectique sur laquelle je me savais fort. Je pouvais bien discuter sur les faits accessoires, contester des déductions trop rigoureusement tirées par mes antagonistes, les surprendre en flagrant délit d'ignorance sur certains détails. J'accusais l'un d'être heurté, obscur, s'égarant dans la divagation, l'autre d'être prétentieux, déclamateur. Mais tout cela c'était la forme. Et je n'en étais pas à absoudre un accusé, en raison de quelques faiblesses littéraires du terrible réquisitoire prononcé contre lui.

Or l'accusé, c'était moi. Que dis-je? c'était ce que j'aimais plus que moi-même, un ordre saint, illustre entre tous, et que je voyais toujours représenté par une légion de huit cents martyrs, de douze mille missionnaires qui sont morts parmi les sauvages et les infidèles, et par une armée d'hommes d'élite dans l'éloquence, la science et la littérature.

J'avais lu et relu le terrible livre; et, après avoir défalqué, au profit de mon ordre, tout ce que je trouvais de contestable, de faible dans l'argumentation de mes vigoureux adversaires, restait toujours une accusation colossale dont je ne pouvais nier la valeur, sans désavouer la précision et la justesse du procédé avec lequel, maintenant, je me rendais compte de toutes choses.

Dieu seul sait tout ce que je souffris. Quelquefois, dans ma colère, je prenais le livre et j'en froissais les pages. Je voulais le brûler. Mais, enfant! me disais-je, tu t'irrites contre la voix qui te jette au visage ces terribles raisons. Déchire ce papier, mets ce livre en cendres; ces raisons seront-elles moins fortes? Et ta colère prouvera-t-elle autre chose que ton impuissance?

Aujourd'hui que j'ai contre l'Ordre, dont j'ai tant voulu la gloire, des griefs autrement forts que ceux des professeurs du Collége de France, je ne puis me rappeler cette première grande crise de

ma vie religieuse, sans un sentiment d'effroi. Je me vois encore bondissant dans ma cellule, me promenant à grands pas, demandant aux livres de ma bibliothèque de me répondre contre ces raisons qui m'écrasaient. Pour me faire illusion, hélas! je me disais que nos Pères avaient dû victorieusement réfuter le dangereux petit livre, que plus de clartés se feraient un jour, à mes yeux, sur l'esprit jésuitique si vivement attaqué; et il me semblait que moi-même, à force de dévouement et d'amour pour mon ordre, je trouverais des accents à entraîner le monde entier vers nous, et à atténuer les coups qui nous étaient portés.

Je fus, à partir de ce jour, dans une singulière disposition par rapport à ma chère Compagnie de Jésus. Qu'on se figure un mari passionnément épris de sa femme, et, sur quelques paroles d'un ami imprudent, devenant tout à coup jaloux d'elle. Plus il aimerait cette femme, plus sa jalousie inquiète s'accroîtrait sur les moindres indices. Il reprendrait par la pensée les actes de toute cette vie féminine, les scruterait avec minutie, se demanderait ce que signifiait telle visite, telle démarche, ce que pouvait être telle correspondance en apparence entretenue avec des amies! Inquiet de l'avenir, ses regards seraient ceux du lynx sur les moindres mouvements de son épouse; et, habile à devancer son malheur, il ne négligerait rien pour

arriver à une certitude qui, pourtant, ferait son profond désespoir.

Tel j'étais maintenant par rapport à la Compagnie.

Fallait-il reconnaître que je m'étais trompé? que mon idéal n'était qu'un jeu d'imagination? que l'Ordre était ce que sont toutes les institutions de ce monde, une combinaison de moyens humains, plus ou moins habiles, pour atteindre un but de prospérité humaine? que les Jésuites étaient des religieux, comme le Catholicisme en a de toutes couleurs et de toutes formes, regardant toujours leur ordre comme la perfection ici-bas, et cherchant à faire primer cet ordre sur la catholicité tout entière?

Avec une nature telle que la mienne, d'abord si naïvement confiante, puis devenue défiante méthodiquement, par le fait même de mes escrimes de dialectique, la position devenait pénible.

Quoi! j'aurais été un innocent que sa mère, pour lui éviter les dangers du monde, aurait séquestré dans un collége de Jésuites! Là j'aurais admiré l'amabilité, le dévouement des bons Pères! Entraîné par cette admiration juvénile, je serais tombé dans le piége de ces hommes habiles! J'aurais fait ensuite un noviciat où rien du dehors ne serait venu jusqu'à moi, où les relations des profès, des vieux Jésuites, ne pouvaient rien me dévoiler de

l'Ordre, ou je ne le connaîtrais, cet Ordre mystérieux, objet de terreur pour tous mes contemporaius, que devenu profès moi-même ! J'aurais fait des études où tous les livres qui pouvaient me mettre loyalement à même de discuter le pour et le contre, sur la valeur de son action au sein de la société moderne, m'auraient été sévèrement enlevés, réservés pour le jour où il serait trop tard, et où un engagement solennel, de grands vœux m'enchaîneraient à lui !

Tout cela était possible !

O pauvre logicien Sainte-Maure! quelle torture venait te saisir!

Dès ce jour, par instinct, malgré moi, comme pressé par une voix intérieure qui me disait sans cesse : Examine bien! Sache tout! je me mis à ma tâche douloureuse, l'examen défiant de ce que j'aimais plus que tout au monde, de ce que j'avais aimé plus qu'une mère.

Je le pris, ce livre fatal *Des Jésuites;* je le cachai pour le lire, le relire dix fois, tantôt pour me raffermir dans mes défiances, tantôt pour essayer si, luttant contre lui, je n'arriverais pas à lui dire : Calomniateur et sophiste, tu m'as ébranlé un moment, mais je t'ai vaincu!

II

LE PÈRE RUFFIN A PARIS

Mon cours de régence était terminé. On m'envoya à Paris, pour y commencer mes études théologiques.

Je partis avec ma mère et Marguerite. J'avais alors trente ans.

Pendant le temps de ma régence, je ne reçus que rarement des nouvelles du Père de Montgazin. On ne me permettait pas toujours de lui écrire; et puis, quand une correspondance passe sous les yeux d'un tiers, elle perd tout son charme; il fallait nous renfermer dans des banalités. D'un autre côté, en raison de mes habitudes d'obéissance passive, je me conformai strictement à l'ordre, qu'il m'avait donné lui-même, de ne jamais prononcer dans mes lettres le nom de madame de Flaviac. Il

m'en coûta extrêmement de ne pas lui parler de Marguerite; mais ma soumission aux volontés du Père de Montgazin fut telle que, lorsque je partis pour Paris, je ne savais pas encore s'il connaissait l'existence de cette chère enfant.

Quand je quittai Brugelette, la crise dont je viens de faire le récit, avait atteint son paroxysme. J'espérais que le changement de lieu, mes études nouvelles seraient une puissante diversion et que le calme arriverait enfin dans mon âme.

Ma mère m'avait fait un véritable sacrifice, lorsqu'elle était allée s'établir en Belgique, pendant mon cours de régence. Elle reprit possession de son hôtel de Sainte-Maure, dans la rue de Varennes, avec un vrai plaisir. Elle était là dans le milieu où elle avait toujours vécu; elle retrouvait ses connaissances, ses amis intimes. C'était son véritable élément.

A Paris, je ne pouvais plus, comme à Brugelette, donner des leçons à Marguerite. Une seule fois dans la semaine, j'avais quelques heures à ma disposition, et je les consacrais à ma mère et à ma chère petite élève. Ma mère lui donna une institutrice. Madame de Flaviac, sachant que nous revenions à Paris, avait écrit à un de nos Pères, dont les idées toutes portées vers le mysticisme lui inspiraient une grande confiance, pour le prier de diriger ma mère dans le choix de cette institu-

trice. En effet, le révérend Père en présenta une en disant qu'il croyait que nulle autre ne pouvait mieux répondre aux vues de la digne comtesse de Flaviac, qui désirait avant tout que Marguerite fût une fervente catholique et une fille dévouée de la sainte Vierge.

Ma mère n'avait pas oublié le vœu de madame de Flaviac; elle vit dans l'intervention du Jésuite une conjuration contre la liberté de Marguerite, et la femme qu'on voulait mettre auprès d'elle avait sans doute ses instructions. Cette pensée détermina ma mère à refuser la personne qui lui était offerte; elle répondit au Père que son choix était fait, et qu'elle était sûre qu'il aurait l'approbation de la comtesse de Flaviac.

Le Jésuite n'insista pas. On ne discute pas les arrêts d'une grande dame comme ceux d'une femme de la classe moyenne; et il fallut bien dire qu'on s'en rapportait à la prudence de la pieuse marquise de Sainte-Maure.

Ma mère avait fait un excellent choix, et les progrès de Marguerite, que je ne pouvais plus constater qu'une seule fois par semaine, étaient rapides.

Une année s'écoula calme et paisible, troublée seulement par les peines d'esprit dont j'ai parlé dans les pages précédentes. Ma mère croyait, ainsi que moi, que je finirais mes études théologiques à Paris, et que j'y serais ordonné prêtre. Le Provin-

cial, qui la flattait beaucoup, surtout, je crois, parce que, veuve et riche, elle pouvait disposer librement de ses revenus, lui avait assuré que la volonté de mes supérieurs était que je restasse à Paris jusqu'après mon ordination, et qu'il était plus que probable que j'y reviendrais aussitôt ma dernière probation terminée.

Une de mes plus grandes contrariétés, pour ne rien dire de plus, fut de voir arriver à Paris, très-peu de temps après moi, le Père Ruffin. Il venait d'être promu, de son titre de profès des trois vœux, à celui de profès des quatre vœux ; et, bien que ses talents fussent médiocres, il était devenu, dans l'Ordre, un personnage important. On l'avait envoyé à Paris, avec la mission d'espionner ce qui se passait dans nos maisons. On se défie toujours un peu, à Rome, des Jésuites français ; ils sont plus difficiles que les autres à dépouiller de leur nationalité ; et les grands principes de 89 déteignent toujours quelque peu sur eux. Le Père Ruffin devait surtout constater le degré d'ardeur que chacun de nos Pères apportait dans la lutte qui s'était engagée au sujet de la liberté de l'enseignement.

Quelques-uns ne pouvaient s'empêcher de blâmer l'exagération et la mauvaise foi avec lesquelles on défendait une cause juste dans son principe, celle de la liberté. Le Père de Rav..... était un de ceux-là. Le Père Ruffin avait organisé une petite

manifestation contre MM. Michelet et Quinet. De jeunes catholiques, tout fraîchement sortis des colléges de Brugelette ou du Passage, avaient promis de faire du bruit pendant les cours des professeurs anti-jésuites. Le Père de Rav..... fit échouer cette petite conjuration; mais il fut dénoncé à Rome, et pour cet acte de prudence, et pour avoir qualifié sévèrement un ignoble pamphlet qu'un de nos Pères, sous le voile de l'anonyme, avait publié avec ce titre : *Le Monopole universitaire destructeur de la religion et des lois* (1). Le Père Général tança vertement le Père de Rav..... pour avoir osé dire que la position créée par ce livre était un malheur immense, et pour en avoir blâmé les formes injurieuses.

Le Père de Rav....., nature impressionnable, s'il en fut, souffrait beaucoup de cette guerre sourde et continuelle que lui faisait le Père Ruffin. J'ai su par lui-même qu'il en connaissait parfaitement l'auteur. Quant à moi, je m'apercevais bien que le Père Ruffin haïssait autant le Frère de Sainte-Maure, que si son influence avait pu contre-balancer la sienne. Je crois que mon plus grand grief à ses yeux était celui d'être l'ami du Père de Montgazin, et j'eus tout lieu de m'apercevoir

(1) Un chanoine de Lyon assuma plus tard la responsabilité du *Monopole universitaire*, et il mit son nom à ce livre sorti de l'officine des Jésuites.

que, s'il avait mission, ou s'il se la donnait à lui-même, d'espionner les sommités de l'Ordre, il ne dédaignait pas d'étendre ses investigations jusqu'aux derniers dans la Compagnie.

Quelques mois après l'arrivée du Père Ruffin, j'éprouvai une nouvelle contrariété : une lettre de madame de Flaviac annonçait son arrivée à Paris.

Chose singulière! Marguerite s'était passionnée pour cette mère qu'elle n'avait jamais vue. Elle en parlait sans cesse, et ma mère, tout naturellement, cherchait à fortifier, dans le cœur de l'enfant, cette disposition d'amour filial.

La comtesse arriva avec son mari; ils ne devaient rester que deux mois à Paris, et ils descendirent à l'hôtel de Sainte-Maure. J'avoue que j'étais assez curieux d'assister à la première entrevue de madame de Flaviac et de sa fille. Le hasard me servit; je me trouvai chez ma mère au moment où le comte et la comtesse arrivèrent.

Ma mère avait paré Marguerite avec beaucoup de soin. Elle la présenta tout émue, toute tremblante à sa mère. Celle-ci, avant même de lui donner un baiser maternel, jeta sur elle un regard profond. Je la vis tressaillir. Il est certain que jamais la ressemblance de Marguerite avec mon ami ne m'avait paru plus frappante que ce jour-là. Madame de Flaviac se remit instantanément de son

trouble, et seul j'avais pu le remarquer. Elle embrassa sa fille avec beaucoup de tendresse apparente. Celle de M. de Flaviac me parut bien plus réelle; il couvrit l'enfant de baisers; il serrait les mains de sa femme, il remerciait ma mère, il était fou de joie. Et je ne pouvais m'empêcher de penser que ce qui se passait là, sous mes yeux, donnait un éclatant démenti à ceux qui croient aux manifestations infaillibles de la voix du sang, surtout quand j'entendais le comte de Flaviac répéter, de l'air du monde le plus satisfait :

— Marguerite me ressemble beaucoup plus qu'elle ne ressemble à sa mère; elle est blonde comme moi.

Je surpris un sourire de madame de Flaviac; ce sourire était ironique. Je crois qu'au fond du cœur, la comtesse méprisait cet homme pour la foi sans limites qu'il avait en elle; elle le trouvait trop facile à tromper. L'étrange femme aimait la lutte, les obstacles, et dédaignait la vie facile et heureuse que la Providence lui avait faite.

Pendant les deux mois de séjour à Paris, l'attachement du comte pour Marguerite ne fit que s'accroître; mais comme si, en effet, la voix du sang se fût fait entendre au cœur de l'enfant, Marguerite recevait avec reconnaisance et une grâce charmante les caresses du comte, mais toutes ses effusions de tendresse étaient pour sa mère. Et pour-

tant madame de Flaviac n'aimait pas sa fille, mais elle jouait la comédie de l'amour maternel, assez pour donner le change à ceux qui n'avaient pas un intérêt pressant à l'observer. Les légers défauts de l'enfant étaient exagérés par la comtesse d'une manière odieuse, et ses qualités les plus charmantes étaient transformées en défauts, le tout en invoquant les idées de religion et surtout de dévotion dont il avait plu à la comtesse de s'affubler. Et vraiment je ne pouvais quelquefois contenir un mouvement d'impatience en l'entendant établir des théories de perfection chrétienne au sujet d'une enfant de sept ans. C'étaient tous les jours de nouveaux griefs. — L'intelligence si développée de Marguerite était un malheur; elle commençait déjà à en avoir de l'orgueil. Sa sensibilité était un danger, et son institutrice ne cherchait pas à lui faire comprendre que Dieu seul doit être aimé d'un amour exclusif. — Et, quand madame de Flaviac avait gardé Marguerite dans sa chambre ou à l'église pendant des heures entières, en lui imposant des lectures pieuses et d'interminables rosaires, s'il arrivait à la pauvre petite de bâiller un peu, sa mère s'indignait, et lui imposait, comme expiation de cette faute si grave, de nouvelles prières à réciter. Et, sur mon observation qu'elle prenait un mauvais moyen pour donner à sa fille des sentiments religieux, madame de Flaviac me répondait

avec beaucoup de sécheresse, que ma mère et moi nous répétions sans cesse, et même très-imprudemment, devant Marguerite, que son intelligence était plus développée à sept ans que celle de bien des jeunes filles de douze et de quatorze ans, et qu'il ne fallait pas s'étonner qu'elle exigeât plus de sa fille que d'un enfant ordinaire. Elle ajoutait à cela quelques phrases de sensiblerie maternelle; elles abusaient parfois ma mère. Elle accusait alors la méthode d'éducation de la comtesse, et elle justifiait son cœur. Quant à Marguerite, la sévérité de sa mère n'altérait en rien l'amour passionné qu'elle avait pour elle; il semblait même qu'elle l'en aimait davantage, et j'étais presque jaloux de cette affection.

Le Père Ruffin, depuis l'arrivée de madame de Flaviac, s'était introduit chez ma mère; il avait avec la comtesse de longues conférences. Il m'arrivà aussi de rencontrer Félicité Morbini à l'hôtel de Sainte-Maure; elle venait pour voir la comtesse, qui ne tarissait pas en éloges sur la sainteté de cette femme. Elle avait des révélations, elle prophétisait, et le Père Ruffin, disait la comtesse, si pieux, si éclairé, si prudent, assurait que Félicité était arrivée à un degré éminent de perfection.

Une fois je rencontrai dans un corridor de l'hôtel le Père Ruffin et la béate; ils sortaient de l'appartement de la comtesse de Flaviac, et ils

causaient ensemble avec beaucoup d'animation. Le bruit de mes pas, assourdis par les tapis, ne les avait pas avertis de mon arrivée, et je m'aperçus bien que le Père Ruffin tenait une des mains de Félicité. La manière dont il considérait cette femme, dont la beauté, bien qu'ayant dépassé quelque peu la maturité, avait encore de l'éclat, ne me parut pas très-séraphique. Je rejetai bien vite toute mauvaise pensée de mon esprit. Je fis quelques pas en arrière, je toussai fortement, et, en arrivant auprès des deux mystiques, je les saluai; les deux mains s'étaient séparées; mais Félicité me parut avoir le teint plus coloré qu'à l'ordinaire.

Monsieur et madame de Flaviac, après deux mois et demi de séjour à Paris, retournèrent à leur résidence. Nous eûmes beaucoup de peine, ma mère et moi, à consoler Marguerite.

Après le départ de la comtesse, le Père Ruffin continua de venir à l'hôtel; ma mère, qu'il savait adroitement flatter, le voyait avec plaisir.

Deux mois avant la fin de ma première année de théologie, les supérieurs, qui jusque-là avaient été d'une extrême bienveillance pour moi, devinrent tout à coup d'une sévérité extrême. De concert avec son institutrice, je composais toutes les semaines un petit cours d'études pour Marguerite, et je le lui remettais, le jour destiné à ma visite

hebdomadaire à l'hôtel de Sainte-Maure. Selon nos usages monastiques, la porte de ma cellule ne devait jamais fermer à clef. Pendant mon absence, on la visita, et on trouva dans mon bureau un travail commencé pour ma chère enfant. Je fus rudement repris : — C'était, disait-on, une perte de temps, cela m'empêchait de me livrer à mes études théologiques. — Bref, on m'ordonna de rester un mois sans aller voir ma mère ; et quelque temps après, je reçus l'ordre de partir pour Rome : c'était là que je devais achever ma théologie. Ma mère fut au désespoir de cette décision. Elle était au début d'une cruelle maladie qui exigeait des soins assidus dirigés par les hommes de l'art. Il lui était impossible de me suivre à Rome. Elle parla au Provincial ; et celui-ci, pour la rassurer, lui promit que mon exil ne serait pas long. Moi, je savais bien le contraire ; mais il fallait obéir.

La veille de mon départ, j'étais dans le salon de ma mère, seul avec Marguerite, quand tout à coup la porte s'ouvrit et je vis paraître le Père de Montgazin.

— Vous, cher Père, lui dis-je, vous ici !

— Oui, mon cher enfant, moi-même. Et je serais bien heureux d'être revenu à Paris, si vous eussiez dû y rester ; mais je sais déjà que vous partez demain. On m'a dit, à la rue des Postes, que vous

étiez chez votre mère aujourd'hui, et désirant vous voir sans contrainte et sans témoins, je suis venu ici.

Pendant que le Père me parlait, Marguerite le considérait avec une extrême attention qui n'échappait point à mon cher maître. Il me prit la main et me dit :

— Mon cher Sainte-Maure, quelle est cette enfant ?

— La fille de madame de Flaviac.

— Quel âge a-t-elle ?

— Bientôt huit ans.

— Elle est née en Italie, n'est-ce pas ?

— Oui.

— C'est bien cela, on me l'avait dit... Pourquoi ne m'en avez-vous jamais parlé ?

— Vous savez qu'il est un nom que vous m'aviez défendu de tracer dans mes lettres.

— Oui, vous avez raison ! Et pourtant ! Mais non... Je ne dois pas vous questionner davantage... Croiriez-vous que c'est le Père Ruffin qui m'a appris que votre mère avait avec elle la fille de madame de Flaviac ?

Et le Père de Montgazin, qui avait attiré vers lui la petite fille, la regardait avec un trouble extrême; ses yeux se remplissaient de larmes.

Et, se levant tout à coup brusquement, il me dit :

— Sainte-Maure, ne me dites rien... Sans doute vous ne savez pas... Elle ne sait peut-être pas elle-même... Mais cette enfant! Mon Dieu! qu'elle est belle et comme l'intelligence rayonne déjà sur ce jeune front!... De grâce, mon ami, continuez dans vos lettres à ne tracer jamais un nom que je maudirais si je n'étais chrétien et prêtre... Oui, je le maudirais, car je ne suis pas sûr de ne pas aimer encore celle qui le porte. Mais, cher Sainte-Maure, parlez-moi, parlez-moi souvent de cet ange qui est là... Je sais déjà qu'un des reproches qu'on vous a faits est d'avoir donné trop de temps à l'éducation de cette pauvre enfant!... Sans doute je me trompe... Cela n'est pas... Et pourtant comme mon cœur s'est ému en la voyant!

Et le Père de Montgazin sortit, pour se remettre un peu de l'émotion qu'il avait éprouvée. En rentrant, il trouva dans le salon ma mère et Marguerite; il caressa beaucoup l'enfant. Le Père Ruffin entra, et, pour nous soustraire à son regard inquisiteur, nous allâmes nous promener ensemble dans le jardin. Là le Père de Montgazin m'apprit qu'il ne resterait que deux ans à Paris, et qu'après ce temps-là, il serait reçu comme profès des quatre vœux.

III

ARRIVÉE AU *GESU*

Je quittai Paris dans un véritable état d'angoisse. Je laissais ma mère malade, et bien que le médecin m'assurât qu'il n'y avait rien de grave dans son état, je n'en avais pas moins le pressentiment, qui ne fut, hélas! que trop justifié, que je ne la reverrais plus. Je souffrais aussi beaucoup de laisser Marguerite. Ses larmes et celles de ma mère, au moment de la séparation, me brisèrent le cœur.

Malgré les reproches dont on m'avait accablé pendant les derniers mois de mon séjour à Paris, des rapports extrêmement favorables du Provincial et du Père Recteur m'avaient précédé à Rome. Ces rapports, qui plus tard me passèrent sous les yeux, faisaient concevoir au très-révérend Général

la plus haute opinion de moi. J'étais classé là parmi les sujets les plus brillants de l'Ordre, ceux surtout qui, par un dévouement aveugle et un amour sans bornes, étaient prêts à tout faire pour en procurer l'avancement et la gloire. Je fus accueilli avec une bienveillance marquée. C'était sous les dernières années du pontificat de Grégoire XVI. Il baissait beaucoup, et c'était le Gaetanino, autrefois son barbier et devenu plus tard son favori, qui gouvernait l'homme et l'Église, si nous pouvons dire qu'en dehors de l'action permanente de notre Société sur les personnages dirigeants de la cour de Rome, il y ait un gouvernement de l'Église.

Nos Pères, quand j'arrivai, étaient inquiets, très-inquiets même, de cette fin du règne pontifical. — Ils ne trouveraient jamais un homme comme Grégoire XVI, qui leur fût plus dévoué et qui parût mieux taillé pour réaliser l'idéal d'un pape, dans un malheureux siècle où tout était difficultés et luttes, afin d'établir le gouvernement de théocratie absolue rêvé par eux.

Tous ces bruits vinrent à mon oreille, dès les premiers jours de mon installation au *Gesù*.

Je fus frappé de la magnificence de ce palais de notre Compagnie. Il avait été élevé aux frais de Grégoire XIII, qui fut l'un de nos grands protecteurs. L'architecture se sent encore des bonnes traditions



du seizième siècle; il n'y a pas ces surcharges absurdes que j'ai trouvées plus tard dans les édifices construits par des architectes de notre Compagnie, tels, par exemple, que l'église de Saint-Charles à Anvers, construite en 1614 sur les plans donnés par le révérend Père François d'Aiguillon, et restaurée après l'incendie de 1718 sous la direction d'un autre Jésuite, le Père Pierre Hugnens. C'est ce style maniéré, semi-religieux, semi-mondain, qu'on appelle l'architecture jésuitique. Elle ne nous fait pas honneur.

Le *Gesù* forme un carré long irrégulier, où le génie de l'architecte s'est donné beaucoup de peine pour donner de la régularité aux pièces principales.

La façade, d'environ quarante-cinq mètres de développement, est en biais sur tout le corps de l'édifice. Elle est ornée de deux portes principales, dont celle de gauche conduit dans un long vestibule, après lequel s'ouvre à vos yeux un magnifique cloître couvert présentant vingt arcades cintrées. Deux vastes escaliers terminent à droite et à gauche la première rangée des arcades, et c'est par ce cloître que quinze salles destinées aux cours ont leurs ouvertures. C'est la partie la plus belle du somptueux édifice. J'éprouvai un sentiment d'orgueil, en gravissant, pour la première fois, les marches du perron de la porte principale. La mi-

nime Société, *nostra minima Societas* (1), comme disaient nos premiers Pères du seizième siècle, rivalise avec la papauté, et le *Gesù* est son Quirinal.

Une seconde cour allongée et irrégulière sépare les salles et le cloître, d'un grand corps de logis contenant une vingtaine de cellules divisées par un long corridor. Ceci est la partie méridionale du *Gesù*. L'église, qui occupe en surface le quart de l'édifice, n'est pas orientée. La façade est au nord, s'élevant sur un perron contourné où l'on arrive par plusieurs marches. Cette façade est riche d'architecture, ornée de colonnes et de pilastres d'une bonne exécution. L'église a une nef centrale formant trois travées séparées par des arcs doubleaux. Les deux bas-côtés sont recouverts de six petites coupoles. Au centre du transsept s'élève la grande coupole, que termine un large sanctuaire en abside. La nef centrale et le chœur sont décorés de pilastres; mais les bas-côtés et leurs chapelles correspondantes sont décorés de colonnes. L'édifice est orné avec magnificence. Deux belles sacristies sont à gauche de la grande abside; par elles on communique au cloître. La bibliothèque occupe l'étage au-dessus des sacristies.

Le jardin est contigu à l'église et décoré, de trois

(1) *Regulæ communes Soc. Jesu. Coloniæ Agrippinæ*, 1617.

côtés, d'arcades formant un cloître. Le réfectoire occupe le quatrième côté; et les étages supérieurs, sur toute l'étendue des bâtiments, sont composés de cellules.

J'ai souvent admiré l'habileté de l'architecte qui, sur un espace restreint, fermé par une place et par trois rues, n'allant pas au delà de deux mille cinq cents mètres de superficie, a pu élever une vaste église et satisfaire à toutes les conditions d'une immense communauté, comme la maison principale de notre Compagnie.

On a raison de dire que l'architecture est l'une des plus vives images de nos institutions. Ce qui domine au *Gesù*, c'est l'ordre au milieu de l'embarras d'un terrain irrégulier. Il y a eu là une lutte contre une difficulté matérielle, où toute la puissance du pape fondateur est venue se briser.

Dans le *Gesù*, tout est donné à l'apparence et à l'éclat. Le cloître et l'église occupent les deux tiers du sol : deux têtes énormes sur un corps grêle. L'art n'a rien ici d'original. Vous trouverez ces pilastres, ces colonnes, ces chapiteaux, ces baies, à tous les édifices de la Rome du seizième siècle, dont le *Gesù* est une copie.

Au lieu de sacrifier quelques mètres de terrain sur la place et sur la rue du levant, nos Pères ont imposé à l'architecte la rude tâche de faire des salles carrées dans un terrain à angle aigu. Ils se

sont obstinés à gagner parcimonieusement un ou deux mètres dans le coin méridional de la rue du levant, ce qui fait gauchir tout le monument de ce côté. Lutte ingrate, puérile, contre des difficultés matérielles ; colosse monumental par la tête, mesquin par le corps; richesse jetée aux yeux pour éblouir; toute l'apparence du grand et du beau, voilà ce que dit le *Gesù*, bâti de pierre et de marbre.

Et le *Gesù* fait d'hommes est-il autre chose?

Ma rectitude de vue se choquait tous les jours des anomalies de la grande construction matérielle. L'angle sud-ouest était occupé précisément par notre cours de théologie. Trois fenêtres régulières éclairaient la salle au couchant. Mais, comme la salle était un carré long inscrit dans un angle aigu, le malheureux architecte avait été réduit à donner à sa muraille, du côté de l'angle, une épaisseur énorme qui allait diminuant au côté opposé. Il avait percé cette muraille de quatre ouvertures donnant sur la place, lesquelles nous offraient aux regards leurs longues et inégales embrasures.

Dans les nombreuses distractions qui me venaient, durant les cours d'une science aussi aride que la théologie, je ne pouvais ôter mes yeux de ces vilaines fenêtres, et pendant que le professeur nous posait quelques-unes de ces thèses oiseuses où se complaît la scolastique, je m'établissais ar-

chitecte du temps de Grégoire XIII; je régularisais par la pensée la grande façade et celle du levant; j'orientais l'église, que je dirigeais dans le sens transversal du *Gesù*, et je me ménageais un large espace pour les bâtiments destinés à la famille religieuse.

Je n'en aimais pas moins ma cellule, dont l'ouverture donnait, au levant, sur un massif de maisons beaucoup plus basses que le corps de logis, toute petite qu'elle était et tout occupée par l'embrasure de la fenêtre. Il est vrai que cette fenêtre m'offrait le beau panorama des montagnes de la Sabine à l'horizon, voilées le matin sous de vagues brumes, mais, le soir, éclairées d'un pourpre intense, qui allait lentement s'adoucissant, de teinte en teinte, jusqu'au bleu pur du ciel des nuits de la campagne romaine.

Que j'étais fier d'être à Rome, de me dire : Dans quatre ans, je serai profès, Père de la grande Compagnie de Jésus! Dans quatre ans, je sortirai de cette illustre retraite, avec les fonctions de l'apostolat à exercer sur toute la surface du monde! Un évêque a devant lui un diocèse; j'aurai pour diocèse le globe entier; il appartient à la Compagnie de Jésus, qui le sillonne de ses missionnaires, et qui porte la parole de la foi devant le public d'élite des grandes cités comme aux pauvres sauvages océaniens!

Cependant mon terrible génie d'expérimentation et de critique m'entraînait toujours.

J'eus une véritable déception pendant les quatre ans que dura mon cours de théologie. Quatre ans de déception jour par jour, c'était dur à porter pour un enfant de la Gaule, à l'esprit incisif comme le coin d'acier enfoncé dans un fragment de tronc d'arbre.

C'était là, me disais-je, cette reine de la science, la science de Dieu, la théologie! Une pareille science devait-elle se borner, sur chaque point de doctrine, à une mesquine *proposition* qui se prouvait *primò*, *secundò*, *tertiò* par l'Écriture sainte, par les Pères, par les théologiens, et quelquefois *quartò* par la raison, cette pauvre raison à laquelle il était fait cette grâce d'être reçue, en valeur de preuve, après les inventions bizarres des théologiens? Cela n'était pas possible, et cependant la triste réalité était devant moi. Homme de trente ans, religieux de la Compagnie de Jésus, à Rome, dans le *Gesù* même, au centre du catholicisme, chez des hommes qui tiennent à cœur d'avoir une réputation de savants, d'orateurs et d'écrivains, la théologie professée ne dépassait pas les limites de ces leçons élémentaires où se forment les plus humbles curés de village, dans les plus obscurs séminaires de la catholicité.

Je n'en revenais pas!

Et j'eus, pendant quatre ans, à subir cette torture, à poser les plus terribles problèmes, auxquels mon professeur, imperturbable comme les parois de chêne de son estrade, me répondait par les banalités écrites sur ses cahiers et que nous reproduisions sur les nôtres. Et ce professeur était naturellement un des premiers de la Compagnie, une de ses lumières! Il avait un nom en Europe comme grand théologien!

Il ne s'était donc pas trouvé, dans tout le dix-neuvième siècle, depuis la restauration de l'Ordre, un homme qui eût la première notion de ce qui s'appelle science, pour dire à ces hommes, se plaçant eux-mêmes à la tête du catholicisme : — Mais votre théologie n'est qu'un misérable reste de l'empirisme barbare du moyen âge. Ce sont des éléments informes; ce n'est pas la science de la théologie.

O mes Pères, parce que vous avez derrière vous cette phalange de scolastiques, dont le nom a rempli le seizième et le dix-septième siècle, vos Sanchez, vos Vasquez, vos Bellarmin, vos de Lugo, parmi lesquels Benoît XIV n'a pas craint de dire qu'il reconnaissait les deux flambeaux de la théologie, *duo luminaria theologiæ*, vous pensez que vous avez atteint les limites de la science! Que diriez-vous des chimistes, des physiciens, des astronomes qui enseignent dans les grandes écoles

du monde civilisé, s'ils vous affirmaient qu'ils s'en tiennent à la science que formulèrent Nicolas Flamel, Galilée et Copernic? Ceux-ci ont épelé la science, et chaque année maintenant elle se crée, s'élabore par un travail sévère d'assimilation qui entasse les certitudes acquises et repousse les erreurs un moment accréditées; pourquoi n'en serait-il pas ainsi de la science qui s'appellerait légitimement la reine des sciences, puisqu'elle aurait les choses de Dieu pour objet?

Pour peu qu'on ait ouvert quelques-uns des livres des théologiens si vantés autrefois, il est impossible de ne pas remarquer leur extrême faiblesse, le manque absolu de profondeur dans la solution des questions les plus graves, lorsque ce n'est pas un entassement de propositions oiseuses, puériles, contradictoires, honteuses même, à ce point que, dans la Sommé de l'Ange de l'école, saint Thomas, il est arrivé à des théologiens de bonne foi de prendre pour vraie la proposition contradictoire à celle que soutient l'auteur.

Souillerai-je ces pages des questions d'incroyable impudeur soulevées par ces étranges théologiens, qui disséquaient l'âme humaine comme des anatomistes posent sur leur marbre les organes les plus secrets des corps, pour en découvrir la physiologie? Rappellerai-je Sanchez se demandant, sur le mystère de la fécondation divine de la Vierge

par le Saint-Esprit : *An virgo Maria semen emisit in copulatione Sancti Spiritus?* ce que nulle langue un peu pudique n'oserait traduire aujourd'hui. Les Jésuites ont traité la morale comme les carabins manient les cadavres.

Voilà où en est la théologie du catholicisme barbare; quand s'inaugurera la théologie du catholicisme civilisé?

Je m'attendais, je l'avoue, à trouver cette salutaire réforme dans les cahiers de mes maîtres au *Gesù*. Je fus bien trompé. Je n'avais pas besoin, comme un écolier, de m'asseoir sur des bancs pendant quatre années; quelques mois d'études m'auraient enseigné ce qu'il y avait de passable dans cette scolastique surannée. Je perdis un temps précieux à ces jeux d'enfant, et je me dis aujourd'hui avec tristesse que la théologie sérieuse, rationnelle, qui seule puisse recevoir le nom de science, au sein de l'Église moderne, est encore à inaugurer.

Les Jésuites ne sont pas plus avancés sur cela, dans le *Gesù*, que le plus médiocre séminaire de France, en Languedoc ou en Bretagne.

Mon saint et vénérable Père de Ravignan a écrit, dans son Apologie de l'Ordre, que saint Ignace avait voulu des hommes qui, en tout, en histoire, en physique, en philosophie, en littérature, comme en théologie, ne restassent pas en arrière de leur

siècle, mais pussent en suivre ou même en aider les progrès. Je suis fâché de donner un démenti à cette orgueilleuse prétention de la Société, émise par la bouche de cet illustre Père ; mais, en théologie comme en philosophie, je n'ai entendu sortir de la bouche de mes maîtres, que les faibles éléments de la vieille scolastique.

Si c'est ainsi que les Jésuites entendent suivre ou aider le progrès, leur programme est facile à remplir; mais le Père de Ravignan, dans son enthousiasme sincère, je le crois, pour l'Ordre, s'est rendu complice d'un mensonge; il a trompé son siècle, qui a pu croire sur parole un homme éminent. Je l'affirme, la philosophie et la théologie, au *Gesù*, tournent le dos au progrès. Les douze mille écrivains jésuites, invoqués en faveur de la Compagnie, ne prouvent rien sur la situation présente de la science dans son sein, pas plus que les milliers de martyrs des premiers siècles ne prouvent la sainteté de la prélature à Rome. L'Ordre a eu, au dix-septième siècle et jusqu'à sa suppression, quelques savants sérieux. Ce serait beaucoup d'en nommer huit ou dix (1). Les livres des douze mille

(1) Lalande cite un nombre considérable de Jésuites astronomes. Quels étaient les savants parmi ces astronomes ? Lalande n'a-t-il pas été un peu la dupe de l'art des Jésuites à faire la réputation des leurs ? Je reconnais cependant que c'est dans la physique et dans l'astronomie que l'Ordre a eu le plus d'hommes remarquables.

autres, outre ceux-ci, moisissent légitimement dans nos bibliothèques. Pour ces hommes qui survivent à leur temps et qui s'appellent des penseurs, l'Ordre n'en a pas un seul. Et ce n'est qu'à ceux-ci que va la gloire.

IV

L'EMMAILLOTTEMENT

Le commencement de la seconde année que je passai à mes études théologiques fut marqué, pour moi, par un événement tout à fait inattendu. Dieu m'envoya une grande joie ; mais elle ne fut pas sans mélange : M. de Flaviac eut une mission à Rome. Il y arriva au mois de février 1843, avec sa femme et ma chère petite Marguerite. Je la trouvai grandie, embellie et toujours bonne et aimante. Quant à son intelligence, cela tenait réellement du prodige, et tout le monde s'en étonnait, excepté sa mère qui, tout en parlant toujours de sa tendresse passionnée pour sa fille, était pour elle sévère jusqu'à l'injustice. La douce enfant ne se plaignait jamais : elle adorait sa mère. Quant au comte de Flaviac, il était très-fier de la beauté et de l'esprit de sa fille, — je dois la nommer

ainsi. — S'apercevant très-bien que sa femme ne partageait pas son enthousiasme, il avait voulu laisser Marguerite auprès de ma mère. Mais madame de Flaviac déclara qu'elle ne voulait plus vivre séparée de son enfant; et il fallut céder. Combien je regrettai, pour ma mère, de n'avoir plus ce petit ange auprès d'elle! Mais aussi quel bonheur pour moi que celui de revoir Marguerite!

Le vieux marquis de Flaviac avait voulu suivre ses enfants à Rome. Lui aussi s'était passionné pour Marguerite, pendant le peu de jours que les Flaviac restèrent à Marseille, avant de s'embarquer pour Rome. Il déclara que ce n'était pas à quatre-vingts ans passés qu'il pouvait se priver du bonheur de vivre auprès des êtres qui lui étaient chers. Le climat de Rome lui convenait; et il irait, disait-il, s'il le fallait, jusque sous les pôles, plutôt que de se priver un seul jour de la vue de sa chère petite-fille.

Le marquis emmena avec lui à Rome son petit-neveu âgé de dix-sept ans. Ce jeune homme, qu'on appelait le baron Gustave de Flaviac, avait perdu son père depuis un an. C'était un charmant enfant; mais son éducation laissait beaucoup à désirer. La faiblesse de sa santé avait été un obstacle à toute étude sérieuse; et à dix-sept ans, Gustave savait lire, écrire, monter à cheval, faire des armes; rien de plus. S'il avait retenu quelques mots de scien-

ces, de philosophie, d'histoire, il les avait appris, comme M. de Pourceaugnac avait appris les termes de droit, dans les romans qu'il avait lus. Et Dieu sait tous ceux que Gustave avait dévorés! Mais comme il était un garçon d'esprit, il finit par comprendre ce qui lui manquait, et il résolut de réparer le temps perdu. A son âge, on ne pouvait pas le mettre dans un collége. Il fut décidé, en arrivant à Rome, qu'un de nos Pères se chargerait de donner au dernier héritier du nom des Flaviac une teinture suffisante de toutes les connaissances qu'un homme du monde doit posséder. Et comme il semblait que j'étais destiné à rencontrer partout le Père Ruffin, il arriva à Rome quinze jours après la famille de Flaviac, et ce fut lui qui fut chargé de compléter l'éducation du baron Gustave, surtout au point de vue religieux, dont son père ne s'était jamais occupé : car il était voltairien et surtout il n'aimait pas les Jésuites. Il disait souvent que, si l'on pouvait calculer tout ce que la Compagnie de Jésus avait reçu des Flaviac depuis que saint Ignace avait eu la malencontreuse idée de l'établir, on trouverait des sommes assez considérables pour combler le déficit du trésor royal le plus obéré de l'Europe. Je ne sais si c'était par la crainte de voir passer un jour sa fortune personnelle dans les coffres des bons Pères qu'il s'était hâté de la dissiper; mais le fait est qu'il ne

laissa à son fils qu'un beau nom, un titre et des dettes.

Le jeune baron avait un charmant caractère. Il était spontané, loyal, mais léger, imprudent, plein de fougue. C'était une de ces natures dont on peut tout attendre et tout craindre. Son grand-oncle l'aimait beaucoup; il avait décidé qu'il le marierait avec Marguerite, et qu'ils perpétueraient ainsi l'illustre race des Flaviac.

Ce projet souriait assez au comte de Flaviac. Quant à Alphonsine, elle ne voulait pas entrer en lutte avec un vieillard; mais, dans toutes les circonstances, elle se montrait hostile à son cousin.

Le Père Ruffin, malgré les préventions que le jeune homme pouvait avoir contre les Jésuites, capta de suite la confiance de Gustave; et la plus grande intimité s'établit entre le maître et le disciple.

J'arrivai au terme de mes études théologiques. Certes elles n'avaient pas fait de moi un savant; elles m'avaient seulement appris que la théologie pouvait être une magnifique chose, si les Jésuites ou le clergé séculier avaient des hommes qui en deviendraient les créateurs.

Tous mes examens avaient été subis, et il ne m'avait pas été difficile d'acquérir le petit bagage scolastique avec lequel je pouvais briller à ces examens. Je

m'étais occupé de langues orientales, de droit canonique, — lequel n'existe plus, dans la pratique du catholicisme moderne, que pour mémoire, — et d'histoire ecclésiastique. Bien que les livres qui servaient à ce dernier cours fussent écrits au point de vue exclusif des doctrines ultramontaines, ils avaient pourtant jeté dans mon esprit quelques rayons de lumière. Les exagérations me faisaient tenir sur mes gardes, et, dans ce que ces livres me disaient, je devinais souvent ce qu'ils voulaient cacher. Lorsqu'il me fut permis de puiser mes connaissances historiques à des sources moins suspectes, j'aurais pu quelquefois éprouver un sentiment d'orgueil en reconnaissant que mes intuitions avaient presque toujours été justes. Mais mes plus douces heures avaient été consacrées à l'étude des livres saints ; bonne distraction aux niaiseries du reste, dont l'enseignement m'était fait d'une manière pitoyable.

J'allais être ordonné prêtre, et je commencerais ma troisième probation en rentrant pendant une année entière au noviciat, afin que là, de nouveau étranger à toute étude et à toute relation du dehors, je me retrempasse, dans la retraite et le silence, aux sources les plus pures de la vie de la foi et de l'amour.

Telle a été la pensée du fondateur de l'Ordre, et je la trouvai pleine de sagesse.

Mais, avant de m'ensevelir une dernière fois dans ces exercices de l'ascétisme, je voulus me rendre un compte sévère de moi-même : savoir si je pouvais, en conscience, faire une profession qui succéderait immédiatement à ma dernière année d'épreuves.

On a vu déjà mes doutes, mes luttes intérieures. Peu à peu la savante combinaison de l'Ordre avait passé sous mes yeux, à peu près comme l'œuvre de l'architecte du *Gesù*, que j'avais trouvée boiteuse et manquée. En serait-il de même de l'œuvre de saint Ignace, ou plutôt de ces hommes qui, après saint Ignace, ont été les fondateurs plus sérieux et plus pratiques de l'Ordre ?

Je voulus consacrer un grand mois, tout en suivant le cours monotone des autres études, à la question capitale pour moi : ce que je devais penser intimement de l'Ordre.

Je repris les Constitutions, l'*Institutum Societatis Jesu*, les *Regulæ communes*, l'Examen, les *Ratio et Institutio studiorum*. Je sortis de leur recoin mes cruels antagonistes MM. Michelet et Quinet. Le neveu du marquis de Flaviac me prêta le *Jésuite moderne* de Gioberti, en me disant que j'aurais fort à faire si j'entreprenais d'y répondre. Je pris, dans notre bibliothèque, l'*Apologie de l'Institut des Jésuites* par Cérutti (1), le livre plus récent du

(1) Trois vol. in-12, 1762.

Père de Ravignan, *De l'Existence et de l'Institut des Jésuites* (1), et quelques autres apologistes de l'Ordre.

On comprend avec quelle ardeur je me mis à ce travail; et je me rends aujourd'hui cette justice que je le fis avec une aussi froide impartialité que si, le lendemain de mon enquête, j'eusse dû comparaître devant le Juge suprême.

J'appréciai à leur juste valeur les accusations des anciens parlementaires, qui ont rejeté sur nous seuls la culpabilité d'avoir enseigné les doctrines les plus subversives. Quand nos Pères du seizième siècle soutinrent la théorie du régicide, ils n'étaient pas les seuls. Ils parlaient comme saint Thomas, qui affirmait, dans une théorie spéciale, qu'il est permis de tuer un tyran; les théologiens dominicains et franciscains avaient tenu le même langage. Pendant la Ligue, la Sorbonne, les curés de Paris, qui n'étaient pas Jésuites, ne s'étaient pas gênés sur cette belle théorie; et, chose inconcevable, en plein dix-neuvième siècle, le théologien Bouvier, qui depuis est devenu évêque du Mans, et qui est mort il y a bien peu d'années, a enseigné la même doctrine dans sa théologie classique, qu'ont adoptée beaucoup de séminaires.

On a donc été injuste en nous chargeant seuls de ce grand grief de la doctrine du régicide. Cette

(1) Un vol. gr. in-18, Paris.

doctrine, en opposition formelle avec le précepte du Décalogue : *Non occides*, est une des aberrations de la scolastique barbare du moyen âge. Nos théologiens ont copié saint Thomas et les autres, et cet enseignement n'est pas, comme nos ennemis se sont efforcés de le faire croire, personnel à la Compagnie de Jésus. Elle a eu le tort de le ramasser, et de le laisser propager par plus de soixante de nos écrivains.

Dans son livre, le Père de Ravignan dit que notre Général Aquaviva défendit de discuter la thèse du régicide et qu'il supprima le fameux livre de notre Père Mariana *De Rege*. A la vérité, le Père de Ravignan ne nous dit pas si la doctrine fut solennellement condamnée et par le général Aquaviva et par nos théologiens modernes. Non, on s'est borné à défendre de la discuter. J'aurais voulu quelque chose de plus. Mais tous les ordres religieux, et surtout le nôtre, se croient infaillibles; et déclarer franchement qu'ils ont erré est un acte de loyauté qui coûterait trop à l'orgueil monacal.

Quoi qu'il en soit, si les Jésuites avaient été de près ou de loin complices des attentats de Châtel et de Ravaillac; s'ils étaient accourus en armes pour repousser Henri IV qui, assiégeant Paris, en 1590, était parvenu à pénétrer dans le faubourg Saint-Jacques où était leur collége de Clermont, je voyais là les mœurs violentes, la politique passion-

née du seizième siècle. Un ordre, après deux cents ans, ne répond pas des excès de ses premiers membres. Des individus s'égarent ; il n'y a pas, il ne peut y avoir de société, — et c'est Voltaire qui parle, — « qui ait un dessein formé de corrompre les mœurs des hommes ; » et si les Jésuites, comme le veut l'arrêt de suppression de la Compagnie en 1762, avaient enseigné en tout temps et persévéramment, avec l'approbation de leurs Supérieurs et Généraux, la simonie, le blasphème, le sacrilége, la magie et le maléfice, etc., l'impudicité, le parjure, etc., le vol, le parricide, l'homicide, le suicide et le régicide, ce n'était pas assez d'une suppression, il eût fallu les détruire comme des bêtes féroces.

Ces attaques violentes tombaient devant ma froide raison, et cela, par leur violence même.

Toutefois je me posais autrement la question.

Lorsque l'Ordre avait été fondé, pouvant prendre telle direction, tel esprit qu'il lui plairait, était-il vrai que, par calcul, pour flatter les papes alors tout-puissants, pour obtenir d'eux d'immenses priviléges qui sont allés jusqu'à soustraire l'Ordre à la juridiction de l'épiscopat, afin de le soumettre uniquement au souverain Pontife, les Jésuites ont adopté la théorie de l'absolutisme théocratique, ne voyant de pouvoir, dans la société humaine, que

celui du Pape destiné à régner sur les rois et sur les peuples?

L'histoire m'avait fait, sur ce problème, d'étranges révélations. Et ne devais-je pas croire que le véritable esprit du corps aujourd'hui, comme au temps où il se posait en adversaire d'Henri IV par cette raison seule qu'il était un roi hérétique, était de soutenir la théorie de l'absolutisme théocratique, destructeur des sociétés civiles?

Ni Cérutti, ni mon digne Père de Ravignan, ni mes autres apologistes ne me répondaient clairement sur cela.

Cependant je ne voulus pas me prononcer sur cette question, pourtant capitale à mes yeux. Dans un an, je devais être profès; je verrais mieux l'action générale exercée par notre Société; j'en saisirais mieux l'esprit.

Il me répugnait de me prononcer alors: je réservai donc ce point grave.

Je continuai ma curieuse enquête.

M. Michelet me disait: « Les familles artificielles, « les ordres monastiques, n'ont été féconds qu'au« tant qu'ils ont laissé quelque chose au libre dé« veloppement de l'individu. L'ordre des Jésuites « a voulu aller plus loin; il a prétendu saisir l'in« dividu tout entier, le former par l'*éducation*, le « dominer par la *prédication*, le gouverner dans « ses moindres actes par la *direction*. »

M. Michelet avait-il raison?

Il me citait cette imprudente apologie de Cérutti : « De même qu'on emmaillotte les membres « de l'enfant dans le berceau pour leur donner une « juste proportion, il faut, dès sa première jeu- « nesse, emmaillotter, pour ainsi dire, *sa volonté*, « pour qu'elle conserve, dans tout le reste de sa « vie, une heureuse et salutaire souplesse (1). »

Les progrès de la science hygiénique ont fait justice de l'emmaillottement de l'enfant, tel qu'il se pratiquait naguère. On a reconnu que, bien loin de donner une juste proportion aux membres du pauvre petit être, soumis à la torture d'une compression absolue, il ne pouvait que les déformer. Il en est de même de la compression morale ; et de l'homme ainsi compris, emmaillotté dès l'enfance, soumis aux volontés du prêtre, comme le bâton dans la main, comme le cadavre qu'on tourne et retourne, il ne devrait sortir qu'un être étiolé et misérable ; on y chercherait vainement l'homme libre et fort, l'homme même avant le perfectionnement de l'Évangile, l'homme capable de remplir noblement sa destinée, *facere et pati fortia.*

Je me demandai alors :

La théorie jésuitique, en organisant avec tant d'habileté le corps religieux, en façonnant avec tant

(1) *Apologie*, p. 330.

d'art les rouages qui le composent, par lesquels il se meut, n'a-t-elle pas dépassé les limites du vrai? Et une compression si savante, mais si absorbante de la volonté humaine, n'est-elle pas un suicide volontaire, imposé à chacun des membres qu'elle reçoit dans son sein; comme il y aurait un suicide, pour une société civile tout entière, dont chaque membre consentirait à accepter, sur tous ses actes, la domination exclusive d'un Père spirituel, maître de ses pensées, de ses mouvements, de sa vie?

Je me fis enfin cette question plus terrible encore :

Avec le succès supposé d'un tel système, la société humaine serait-elle possible? Et ne serait-il pas vrai que le seul roi, le seul dominateur du corps et de l'âme serait, non plus ce Pape régnant spirituellement mais nominalement à Rome, non plus les rois, les chefs de nations, les hauts magistrats du peuple, commandant extérieurement au monde, mais bien une corporation intelligente et habile, dirigeant ces peuples, dirigeant les rois, les chefs de nations, dirigeant ce Pape lui-même?

Un tel projet serait d'une inconcevable hardiesse, son exécution d'un grandiose effrayant. Mais le résultat final aboutirait mathématiquement à la mort de l'individu libre, de la nation libre, de l'humanité libre. Ce serait le grand, l'éternel emmail-

lottement sur la terre. L'homme serait ramené au berceau et à ces stupides lisières qui le serrent, comme les bandelettes de la momie égyptienne, sous le plaisant prétexte de Cérutti, « de lui donner une juste proportion, et de lui conserver pour toute la vie une heureuse et salutaire souplesse. »

Malheur! malheur! mille fois malheur à l'humanité, si elle consentait à se soumettre à cette hygiène contre nature! Il ne faudrait pas inscrire sur le fronton des monuments des grands peuples : *Liberté*, mais : *Emmaillottement*. e Cne serait pas un drapeau qui devrait flotter sur leurs cimes, comme symbole d'un multiple développement des forces humaines sous le souffle de la liberté, mais la lanière qui accouple les bœufs pour le travail de la servitude.

A ces agitations pénibles de mon esprit, se joignait une douleur d'un autre genre. Les lettres que je recevais de Paris m'apprenaient que la santé de ma mère s'altérait de plus en plus. Elle avait espéré qu'on me permettrait de revenir auprès d'elle avant mon ordination; il n'en fut pas ainsi. Je fus ordonné prêtre, et il me fallut, selon les règlements, commencer ma troisième probation et rentrer pour cela au noviciat, et renoncer encore une fois à toute étude, à toute relation au dehors. On me donnait l'espoir qu'après que mes vœux de profès auraient été prononcés, il me serait permis

de revoir ma mère. Hélas ! cet espoir ne devait pas se réaliser !

J'étais entré au noviciat depuis huit jours, lorsque le Père Rosaven, un des assistants du Père Général, me fit appeler pour une communication importante : il était chargé de m'apprendre la mort de ma mère !

Ce fut pour moi un coup terrible. Mais le révérend Père, après quelques phrases banales sur la résignation avec laquelle un religieux doit recevoir, de la main de Dieu, les coups les plus terribles pour la nature, aborda la seule question importante aux yeux d'un véritable Jésuite, en me disant :

— Vous êtes religieux ; vous avez fait vœu de pauvreté ; mais ce sont des vœux simples dont vos supérieurs pourraient vous délier. Vous êtes encore libre avant vos grands vœux. Quelle est votre pensée sur votre succession? Le Père Provincial de la province de Paris m'envoie, au cas où vous voudriez persévérer dans l'Ordre, une procuration régulière à signer par vous, afin de vous éviter tous les embarras d'une succession, au moment où vous rentrez au noviciat pour votre troisième probation.

Voyez, réfléchissez devant Dieu.

Et, mettant doucement le papier devant moi, il semblait me dire : Il serait mieux de signer.

Ce calme glacial en m'apprenant la funeste nouvelle, cette cupidité non pas de sa part, le digne homme, mais pour cet Ordre à qui allaient arriver quelques centaines de mille francs de plus, me firent mal.

Toutefois mon parti était pris.

— Mon Père, lui dis-je, je n'ai pas à réfléchir ; je signe. J'aurai plus de temps pour penser à ma mère.

Il n'y eut rien de plus, rien de moins pour cette succession, qui s'est élevée, je l'ai su plus tard, à seize cent quatre-vingt mille francs. On ne m'en parla plus, je n'en parlai jamais. L'hôtel de Sainte-Maure, au faubourg Saint-Germain, fut vendu ; les belles terres en Seine-et-Marne, en Beauce, en Poitou, furent vendues. J'étais venu au monde dans la plus haute condition de fortune ; je devais passer plus tard, silencieux, devant le berceau de mon enfance, acheté par un étranger. Et quand j'allai à ***, il n'y eut plus à moi que deux tombes, celle de mon père et celle de mon frère. Les Jésuites n'avaient pas pris la peine de faire transporter, selon son désir souvent exprimé devant moi, les restes encore tièdes de ma pauvre



mère auprès de son époux et de son fils, sous prétexte que, dans le testament de ma mère, il n'était pas fait mention de cette volonté. Ils trouvèrent plus expéditif et moins coûteux de les déposer au cimetière du Mont-Parnasse, où pourtant ils lui firent donner, par charité chrétienne, deux mètres de terre en carré, acquis à perpétuité.

Moi, un jour, serai-je assez riche pour m'acheter une place à côté d'elle?

J'étouffai mes sanglots devant cet huissier impassible qui venait de me signifier, au nom de la Compagnie, un arrêt de détachement des choses de ce monde.

Je me sauvai en toute hâte dans ma cellule, pour pleurer cette pauvre mère dont j'avais brisé le cœur, et qui avait tant espéré me revoir après ma profession. J'étais cruellement puni, et je voyais s'évanouir pour jamais l'espérance des seules joies qui m'eussent été permises, après une si longue séparation.

Je ne les ai pas confiées à ces pages, toutes mes souffrances après mon départ de la maison paternelle. Mon ardeur d'enthousiasme et de sacrifice était tombée bientôt; et je n'avais pas six mois de mon premier noviciat, que de profonds regrets me rappelaient cette vie douce et pure de la famille, échangée pour la vie monotone de la famille artificielle.

Trois jours après avoir reçu la nouvelle de la mort de ma mère, je reçus la visite du Père Ruffin. Dans la circonstance, cette visite était toute naturelle : cet homme avait été bien accueilli par ma mère, pendant son séjour à Paris. Il me parla en termes assez convenables des regrets que la mort de cette pieuse marquise de Sainte-Maure lui faisait éprouver; mais il me dit que Marguerite était sérieusement malade. On lui avait appris brusquement la nouvelle de la mort de ma mère. Le désespoir de la pauvre enfant avait été extrême, et sa mère, me dit le Père Ruffin, effrayée du développement de la sensibilité de cette enfant, avait cru devoir lui rappeler, avec une sorte de sévérité, trop de sévérité peut-être, ajouta le Père, qu'une chrétienne ne devait pas oublier que Dieu seul a le droit d'être aimé avec excès; et d'ailleurs, avait continué la comtesse, si vous avez donné tant de place à une étrangère dans votre cœur, que reste-t-il à votre mère?

La chère enfant avait comprimé ses larmes; mais, le lendemain, une fièvre typhoïde s'était déclarée, et les jours de Marguerite étaient dans le plus grand danger. Je crois que le Père Ruffin éprouvait une certaine satisfaction à m'apprendre cette mauvaise nouvelle; il savait combien j'aimais Marguerite; et, depuis qu'il était devenu profès des quatre vœux, il connaissait le secret de sa nais-

sance. Il ne l'aimait pas; je m'étais aperçu bien souvent qu'au lieu de tempérer l'injuste sévérité de madame de Flaviac envers sa fille, il cherchait plutôt à l'augmenter. Malgré cela, il était jaloux de l'attachement de Marguerite pour moi et de l'influence que j'avais sur elle. Madame de Flaviac l'avait imposé à sa fille comme directeur; mais Marguerite avait trop de franchise pour ne pas laisser voir qu'elle ne s'adressait à lui que parce qu'elle y était contrainte.

Je suppliai le Père Ruffin de m'obtenir la permission d'aller voir Marguerite; il me répondit que cela était impossible.

— Cette impossibilité, me dit-il, est d'autant plus regrettable que Marguerite vous demande sans cesse, et que le médecin assure qu'une contrariété, dans ce moment, peut aggraver le mal et le rendre mortel. Mais, ajouta hypocritement le Père Ruffin, un religieux doit remettre tous les intérêts terrestres entre les mains de Dieu, et ne jamais dévier, pour eux, de la voie qui lui est tracée. Pendant cette dernière année de probation, vous êtes séparé du monde; vous devez même ignorer ce qui se passe dans le monde. Cette visite que je vous fais, je ne la renouvellerai pas. Si Dieu veut laisser cette enfant sur la terre, il la sauvera bien sans vous; et s'il veut la rappeler à lui, nous de-

vrons nous réjouir de la voir prendre place parmi les anges du Ciel. Sa mère est arrivée à un tel degré de perfection que, si Dieu lui enlève sa fille, — et elle me le disait encore ce matin, — elle sera heureuse de lui voir quitter un monde où elle pourrait un jour perdre son âme.

Et le traître me quitta, satisfait d'avoir ajouté une douleur à une autre douleur. Je restai quinze jours sans nouvelles de ma chère enfant; j'appris par hasard qu'elle était hors de danger. J'étais bien, en effet, séparé du monde!

Mes douloureuses émotions un peu calmées, le travail qui se faisait dans mon cerveau recommença, et il m'imposa de nouvelles tortures.

V

SCHOLA AFFECTUS

Dirigez la nature, ne la froissez pas! Ne lui demandez rien de faux; ne la placez pas dans l'impossibilité et dans la contradiction! Car une heure vient où elle se venge.

Mes Jésuites, après seize années d'expérimentation, où ils ne m'avaient pas perdu du regard, où leur méthode s'était appliquée à l'un des caractères les plus ductiles et les plus souples qui se pussent trouver, malgré les éclairs de lumière qui se faisaient dans mon esprit, avaient réalisé en moi leur idéal. Ils m'avaient conduit par la main jusqu'au sacerdoce. Tout ce qui pouvait s'enseigner chez eux et par eux avait passé devant mon intelligence; et de brillants examens, subis pendant mes dernières études, les avaient con-

vaincus que leur œuvre était définitive, et qu'après l'année de dernière probation, ils n'auraient plus qu'à me faire prononcer mes vœux de profès et à me jeter dans la vie active de l'Ordre.

Un an me séparait de ce ministère extérieur. J'aurais consacré les dix-sept plus fraîches années de ma vie aux longues préparations de l'existence claustrale. Et le sublime de tous ces efforts, le but dernier était, selon le langage de mes Pères, d'unir à eux, comme profès dans la Compagnie, un homme dorénavant immobile comme le bâton, inerte comme le cadavre, « indifférent à tous les lieux, à tous les emplois, à toutes les situations. » On aurait dépensé dix-sept ans d'énergie comprimée, de séve vitale alanguie par une saignée de chaque jour à la racine de l'être organisé; on serait arrivé aux limites mêmes de la vie entre le mouvement et la mort, pour que je ne fusse pas un homme, mais que je fusse un Jésuite.

C'était là l'idéal qui s'était lentement accompli en moi. Mes Pères ne pouvaient pas se tromper. Ce que je dis là devra paraître étrange, après ce que j'ai raconté de mes combats et de mes doutes: c'est qu'on ne sait pas tout ce qu'une tête ardente peut contenir de contradictions, tout ce que l'âme humaine renferme de force et de faiblesse, et de quel poids se trouve être, dans la balance, l'influence

d'une direction qui ne dévie jamais de son chemin, et par cela même atteint toujours son but. Quand on a passé de quinze à dix-huit années chez les Jésuites, qu'on y est entré enfant, on est, à trente-quatre ans, quelle que soit l'intelligence, un enfant et rien qu'un enfant. Encore une fois, mes Pères ne pouvaient pas se tromper. Depuis trop longtemps ils manipulaient de ces jeunes et naïves natures dont ils faisaient leurs séides; ils me voyaient de trop près. Eussent-ils connu tout ce monde d'idées, en apparence opposées aux leurs, ils ne s'en seraient pas étonnés. Si on leur eût dit: Montrez-nous un de vos jeunes Pères réalisant le mieux l'éducation jésuitique, ils n'eussent peut-être pas hésité à montrer le Père de Sainte-Maure.

Il ne me restait plus qu'une année, une pauvre année sur dix-sept, qui allaient former ce long cycle de l'apprentissage jésuitique. J'étais parqué pendant cette année, comme au temps de mon premier noviciat, loin de toute relation avec le dehors; j'allais me sevrer de toute étude, me priver du livre, le seul ami qui reste à celui qui n'a pas d'ami, et entrer dans « l'atelier du Silence » pour y subir un dernier travail, une dernière préparation, une dernière épreuve. Je serais à la plus haute classe, au couronnement de l'édifice intellectuel, ou « l'école du cœur, » *schola*

affectûs, pour y achever le détachement, pour y sceller l'indifférence.

Mais ce qui avait été impossible, irréalisable pendant seize ans, s'accomplirait-il dans quelques mois? En saurais-je plus sur cette chose, pourtant si simple : « Aime Dieu et aime l'homme en lui faisant du bien, » après cette autre retraite, quoique plus rigoureuse, que durant les seize belles années où j'avais voulu Dieu dans la simplicité de mon cœur?

Je ne le pensais pas.

Ce que la méthode artificielle avait fait en moi, pendant seize ans, me paraissait insignifiant, nul, radicalement nul. A part quelques connaissances littéraires, scientifiques et théologiques, que je ne pouvais avoir lorsque je me jetais, avec un enthousiasme passionné, dans mon premier noviciat, avec un peu plus d'aptitude à me rendre compte de ma conscience, à me servir de ma raison, j'étais exactement le même.

Hélas ! au flambeau de cette froide et impartiale raison, j'étais moins grand et moins fort que le jour où je me sentais l'énergie de repousser les entraînements du monde, et où je rêvais les grandes choses de l'apostolat. Le ressort de l'âme, sa grande énergie native, sa puissance qui brise des résistances terribles, la volonté soumise à seize années d'obéissance passive, au procédé énervant

du *tanquam ac cadaver*, ne se sentait presque plus. Obéir, oui! Obéir toujours! Obéir, que ce fût sage ou non, excepté ce qui eût été, d'une manière trop évidente, contraire au dictamen le plus grossier de la conscience; hypothèse qu'on ne doit pas faire et qui serait même rendue impossible par cette recommandation de la règle, de « ne jamais examiner le commandement. » Ainsi ce que l'on semble vous laisser de liberté d'examen au sujet des ordres que vous pouvez recevoir de vos supérieurs, vous est bientôt retiré : vous êtes un cadavre, rien qu'un cadavre; vous ne devez être que cela. Obéir, je m'en sentais bien capable; mais cela suffirait-il?

Et fallait-il dix-sept ans d'escrime pour comprendre la raison de l'obéissance? Le jeune pâtre qu'on arrache aux versants des Cévennes ou du Cantal, une fois mis en ligne dans un peloton, sait à merveille qu'il faut obéir; l'instinct de son métier, l'honneur de son corps, lui apprennent que la désobéissance devant l'ennemi compromettrait son salut, celui de toute l'armée; il ne faut lui dire cela qu'une seule fois, et il se le tient pour dit.

L'adolescent Jésuite aurait-il la tête plus dure que le pâtre apprenti soldat?

Je me disais toutes ces choses; et ne trouvant que le vide au dedans de moi-même, je me deman-



dais si cet insuccès profond de la méthode artificielle expérimentée sur moi venait de ma faute ou de la méthode elle-même. J'avais conscience d'avoir dépensé, depuis seize ans, toute la docilité que Dieu avait mise dans mon âme. Nulle résistance donc du côté de la volonté. Ma vie avait été pure; et dans ces terribles retraites où nos Pères prêchaient la terreur des jugements de Dieu et nous ouvraient l'abîme éternel, je sentais cependant, quoiqu'il n'y ait rien de pur devant Dieu, que cette vie séquestrée loin du monde, tout employée au travail et à la pratique de l'obéissance, avait été conforme à ces commandements qu'il a gravés dans notre cœur. Je n'avais pas fait le mal, il est vrai, parce que je n'avais pas été mis en face du mal; ma vertu avait été une vertu négative; mais, telle qu'elle était, j'avais ma bonne volonté au fond du cœur, pour la rendre un peu méritoire.

Devant Dieu, ce n'était donc pas ma faute : c'était impuissance de la méthode artificielle à laquelle j'avais été soumis. Elle était arrivée, après tant de combinaisons savantes, après trois périodes successives d'épreuves durant seize années, à former ce soldat passif, débonnaire, un peu initié aux connaissances humaines, sachant suivre jour par jour les exercices ascétiques, étranger au monde, ne l'ayant aperçu que par le monde microscopique d'un collége, et devant fournir dans un an un

membre de plus à la milice brillante des Jésuites.

Tant de travail pour si peu ! *Nascitur ridiculus mus.*

Si je me fusse trouvé dans la disposition d'esprit où j'avais été bien des fois, quand des doutes terribles sur l'Ordre venaient m'assaillir, je ne me fusse pas laissé abattre par ceux-ci. Mais la mort de ma mère avait fait en moi une réaction subite. Tout était changé. Longtemps comprimée, la sensibilité s'était réveillée : elle avait fait dans tout mon être de terribles ravages. Si je n'eusse pas beaucoup pleuré, je fusse devenu fou. Ces larmes abondantes me sauvèrent ; mais il m'en resta une humeur sombre, une exaltation de cerveau dont je ne me suis rendu compte que plusieurs mois après, quand cette crise, comme toutes les situations violentes, vint à se calmer.

Hélas ! je la fis cette école du cœur : *schola affectûs*. Pendant que nos Pères me croyaient absorbé dans les plus hautes contemplations, ayant pris mon vol dans les régions mystiques où l'âme va se donner les ébats du divin amour avec le bien-aimé, j'imposais à mon cœur les tortures de la lutte désespérée contre moi-même.

D'affreux scrupules, les souffrances les plus cruelles qui se puissent concevoir ici-bas dans l'être moral, et qui sont des souffrances de réprouvés, vinrent m'assombrir. Au lieu de ces déduc-

tions sereines, de ces sages et placides appréciations sur moi-même et sur l'Ordre, qui ne me troublaient pas, qui me donnaient au contraire cette joie pure de l'intelligence à saisir en toutes choses le vrai, je trouvai le chaos des contradictions, le déchirement de la conscience, l'enfer, tout l'enfer du remords.

Il y eut sans doute de l'égarement dans ma pauvre raison.

Je tombai un moment dans cette conviction horrible que Dieu me châtiait, que j'avais cédé aux obsessions de l'esprit du mal, que l'orgueil m'avait perdu, qu'à l'exemple d'Ève j'avais écouté les suggestions du serpent infernal. Je me crus déjà jugé sur la terre, abandonné de la grâce, parce que j'avais abusé d'elle.

Toutes les phrases retentissantes des prédicateurs, dans nos retraites, vinrent avec l'éclat du tonnerre frapper mon oreille, comme si, pécheur révolté, je me fusse tenu, dressé orgueilleusement devant leur chaire, et que, tout à coup terrassé, j'eusse été forcé de dire : Oui, je suis un misérable, un abandonné de Dieu !

Et comme il y a, dans ces affreux moments de désespoir, une logique terrible, telle que celle qui porte les fous, avec une lucidité effrayante, au suicide, je cherchai la cause de mon égarement fatal.

Je la trouvai!...

C'était cet affreux petit livre de MM. Michelet et Quinet, que j'avais lu par une curiosité indigne d'un religieux. Plus de doute! Dès ce jour l'esprit du mal s'était emparé de moi. J'avais jugé!... ô crime! j'avais jugé mon ordre! mon ordre approuvé par la plus haute autorité qui soit dans le monde, celle des Souverains Pontifes! J'avais jugé des règles trouvées admirables par tant de saints Jésuites, les lumières de l'Ordre. Je m'étais fait plus sage que ces sages, j'avais condamné ces saints, ces papes, l'Église, Dieu lui-même parlant par ses Pontifes!!!

Inde prima mali labes. C'était ainsi que le mal était entré dans mon âme.

Au moment où ces agitations indicibles de mon cerveau m'assaillaient avec le plus de fureur, j'étais déjà vers la moitié de ma dernière année de Probation. La douleur morale avait atteint ses limites; je n'y tenais plus.

Les hommes du monde qui liront ces pages auront de la peine à comprendre cet état violent de l'âme que je viens de décrire. Ils ne sauraient avoir la moindre idée des aberrations de tout genre, que peuvent développer quelques mois de solitude absolue, quand on se livre tout entier à la vie ascétique.

J'allai trouver mon Père spirituel. Je lui dis que

je craignais d'avoir profané toutes les grâces, d'avoir menti à l'Esprit-Saint, en cachant un péché grave. Je lui demandai de faire une confession générale qui me permît de réparer, en moi, l'innocence perdue par tant d'années coupables, par tant de sacrements indignement reçus.

Mon directeur était un saint homme, mais il se renfermait dans un cercle d'idées assez étroit; il ne vit pas qu'il avait devant lui un cerveau exalté, un demi-fou. Il prit tout cela naïvement à la lettre. Il chercha à me consoler; il me dit qu'il allait remercier Dieu, avec moi, de m'avoir éclairé, de m'avoir montré les turpitudes de mon âme, d'avoir déchiré le voile qui me cachait l'abîme où j'allais me jeter. Sans aucun doute ce péché grave, caché dans mes confessions, était à ses yeux quelque faute honteuse, une sortie secrète du *Gesù*, pour satisfaire la passion des sens. Je ne sais ce que s'imagina le bon Père, mais il me reçut comme l'enfant prodigue, et, dans son erreur, il me le donna pour exemple. Il me dit que le père de famille n'avait pas repoussé le jeune coupable, quoiqu'il eût mangé toute sa fortune avec des femmes débauchées, *cum meretricibus*. Je savais à peine ce que c'était qu'une femme débauchée; je l'écoutais ébahi.

J'étais évidemment, à ses yeux, quelque grand coupable.

Nous mîmes notre temps, selon l'usage, à ce nettoiement général des pensées, des paroles, des actions de la vie d'un pauvre reclus qui, dès l'âge de dix ans, avait été sous la discipline la plus vigilante.

Quand j'y réfléchis à cette heure, la seule faute peut-être sérieuse de cette vie d'innocent, était quelque surprise des sens, quand ils se révoltent avec trop d'impétuosité contre la loi de la continence. Je n'avais pas commis de péchés graves, parce que j'étais dans l'impossibilité d'en commettre.

J'accusai ma faute d'avoir lu MM. Michelet, Quinet et Gioberti. A mes yeux, c'était mon plus grand crime. Le digne homme, qui après tout avait du sens, comprit enfin que ce péché n'en était pas un bien grave, que je m'étais monté la tête et qu'il se l'était montée à mon endroit; et tout fier, après m'avoir beaucoup calmé, il me dit qu'il prenait tout sur lui; et me donnant l'absolution, il alla probablement dire un *Te Deum*, pour remercier Dieu d'avoir sauvé au *Gesù* quelque horrible souillure qu'il avait pu soupçonner chez ce jeune Père de Sainte-Maure.

Un autre adoucissement me fut donné dans mes inquiétudes de conscience.

Ma cellule n'était pas très-éloignée de celle du Père Mazzonelli, un des patriarches de l'Ordre,

qui en avait suivi toutes les dignités jusqu'à celle d'assistant du révérend Père Général de la Compagnie. C'était l'un des plus âgés de tous les Jésuites : il était septuagénaire. On le vénérait dans le *Gesù*, comme un saint. Il m'arrivait souvent de l'aider à descendre l'escalier du premier étage, qui conduisait de sa chambre au réfectoire. Le digne homme, voulant faire le jeune, comme tous les vieillards, tenait à suivre, jusqu'au bout, les exercices de la maison. Il m'avait pris en grande tendresse, et il se plaisait à converser avec moi.

Un jour qu'il me vit passer auprès de lui, il me trouva les traits encore si bouleversés qu'il devina qu'il y avait en moi de la doûleur; et ayant, avec l'expérience de l'homme qui a vécu et qui a connu beaucoup de plaies de l'âme, amené doucement la conversation sur l'Ordre, sur les épreuves qui viennent souvent d'une claustration trop longue, avant la profession dernière, il m'entraîna peu à peu à lui avouer que j'avais beaucoup souffert depuis quelque temps.

— Oh! mon bon petit Père (c'est ainsi qu'il m'appelait), vous ne m'apprenez rien. J'ai passé par là, et nous y avons passé tous. Voyez-vous, quand on a fait nos Constitutions et nos règles, il y a bientôt trois cents ans, les hommes n'étaient pas d'esprit sensible et de chair comme nous, ils

étaient de marbre et d'acier. Il fallait dompter ces hommes comme on enchaîne les bêtes féroces, comme on les prive d'aliments, comme on les fait trembler sous la verge, pour les soumettre à notre volonté.

Ce régime n'est plus supportable pour nous, natures toutes domptées, peut-être même trop privées des ressorts énergiques qui portent aux grandes vertus. Il faudrait prendre la méthode opposée, et, au lieu de combattre en nous une exubérance de forces que nous n'avons pas, nous soumettre à un régime d'air libre, d'alimentation morale, qui nous rendît plus forts.

— Père, lui répondis-je, c'est vous, l'un de nos anciens, qui me parlez ainsi ! Et nos règles si admirables, et toute la sainteté de nos fondateurs !

— Bah ! bah ! ils étaient de leur temps, ils construisaient pour leur temps. Pouvaient-ils deviner le nôtre ? Voulez-vous mettre dans la cage de fer le doux agneau comme le lion féroce ?

Le bonhomme ne sortait pas de sa comparaison.

Je hasardai ceci :

— Vous ne feriez donc pas un crime à l'un de nos Pères de trouver que le régime artificiel dans lequel on nous forme pendant dix-sept ans n'arrive pas au but que l'on se propose, et que l'on

dépense beaucoup pour n'obtenir que de maigres résultats ?

— Non, certes, mon bon petit Père, je ne lui en ferais pas un crime ; je l'ai dit bien des fois à notre Général. Il prend tout cela en riant : — Père Mazzonelli, me dit-il, vous êtes un novateur. Je vais vous dénoncer à la très-sainte Inquisition. C'est-à-dire que, n'ayant rien à me répondre, sachant très-bien que tout ce vieux régime artificiel et barbare n'aboutit qu'à torturer les âmes et à affaiblir les caractères, il se sent trop vieux pour remettre les choses sur un pied plus raisonnable. Mais croyez bien qu'il pense comme moi.

— Vous m'étonnez, Père !

— Mon Dieu ! je vous dis cela, parce que je crois vous avoir deviné, bon petit Père ; vous sentez que vos dix-sept ans de captivité ne vous ont pas appris à vous servir de vos ailes. On vous a emmaillotté si longtemps que vous ne savez plus comment il faudra vous y prendre pour marcher dans la vie, d'ici à quelques jours, où, devenu profès, vous aurez à marcher tout seul.

— C'est précisément cela, Père. Vous lisez donc dans les cœurs ; vous êtes donc prophète ?

— Prophète à bon compte ! Croyez bien que ce fatras de prescriptions compliquées pour faire de vous, mes pauvres enfants, des hommes de Dieu

capables de procurer sa gloire et celle de l'Ordre dans le monde, est une ancienne mécanique usée. Elle ne vous va plus. C'est à peu près comme si, pour faire un bon et honnête carabinier de l'armée pontificale, vous vouliez le barder de fer et lui donner la cotte de maille, les brassards et les cuissards des chevaliers du temps de la croisade. Hein! le pauvre homme! quelle figure il ferait, dites donc!

Et le Père riait naïvement.

— J'ai vu beaucoup de choses, continua-t-il. On a beau dire! tout est changé autour de nous. A des hommes nouveaux de nouvelles méthodes! Un peu de réflexion m'a appris cela. Je ne suis maintenant qu'un pauvre vieillard. Notre très-révérend fait bien de se moquer de moi; mais je sais ce que je sais. Il faudra bien en venir là, voyez-vous! Il faudra bien changer; et le *sint sicut sunt, aut non sint,* est plutôt d'un entêté que d'un sage.

Pour vous, bon petit Père, rassurez-vous! Plus d'air abattu, contrit et humilié. Vous n'avez pas volé le trésor de la très-sainte madone de Lorette?

— Oh! non, Père.

— Vous n'avez pas joué du couteau, comme on le fait si gaiement au Transtevere?

— Pas le moins du monde.

— Vous n'avez pas la prétention d'emporter dans votre poche le dôme de Michel-Ange?

— Encore moins !

— Eh bien ! vous avez été édifiant, doux et sage. Ne vous tourmentez de rien. Vous nous quitterez, dans deux ou trois mois, pour aller en France, vous livrer à la prédication; c'est du moins ce que j'entends dire que l'on veut faire de vous. Secouez donc bien la poussière de nos classes; débarrassez-vous des langes du *Gesù.* Oubliez! oubliez! Vous prendrez l'air des champs; comme l'enfant que l'on sort du maillot, vos membres retrouveront de l'élasticité; au lieu du bâton desséché, vous serez l'arbre jeune et vigoureux qui poussera feuilles et donnera fleurs et fruits; au lieu du cadavre, vous serez l'âme vivante et libre qui fera le bien.

Croyez-en un pauvre homme qui touche à sa fin, et qui fait peut-être en ce moment la dernière bonne action de sa vie; laissez, laissez *la purgative*, et *l'illuminative*, et *l'unitive* dans les bouquins de notre vieux Père saint Ignace, et allez à Dieu avec la simplicité du cœur. J'ai eu les mêmes ennuis que vous, pendant ces longues années de probation et d'exercice. Une fois profès, je fus envoyé dans l'une de nos maisons où j'avais ma tâche de chaque jour. Je me mis à cette tâche comme aurait fait l'humble curé ayant charge d'âmes de quelques



pauvres villageois. J'oubliai tous les beaux procédés de perfection enseignés dans nos livres mystiques et dans nos retraites. Et j'eus la paix. Imitez moi!

Adieu, mon bon petit Père, je vais faire ma sieste. Je garde pieusement ce dernier reste d'huile qui se trouve au fond de ma lampe, et j'attends avec calme de paraître devant Dieu, qui est si bon.

Le vieillard me quitta, et je dois dire que cette conformité singulière d'appréciations, sur lesquelles je m'étais fait de si grands tourments de conscience, servit immensément à me remettre dans le calme.

Ainsi finit la période la plus violente de la crise.

J'eus une convalescence spirituelle assez longue. On n'est pas soumis à des secousses aussi terribles sans que toutes les forces morales ne subissent de vives atteintes. Dieu sans doute eut pitié de son enfant; mes craintes les plus vives s'étaient calmées. Après tout, si j'avais été coupable, même bien coupable, j'en avais fait l'aveu sincère.

Cela me suffit pour le moment. Je trouvai le remède dans ces mêmes pensées religieuses que j'avais exagérées, et où j'avais trouvé mes tortures.



Peu à peu l'intelligence, qui avait été absente de mon cerveau vide, se remit à sa place et redevint reine. Je pus suivre, pour compléter mon année de probation, les fameux exercices de saint Ignace, et croire que *la purgative*, *l'illuminative* et *l'unitive* de notre glorieux Père sentaient un peu trop les catégories d'Aristote et pas assez les larges données de l'Évangile, sans penser pour cela commettre une faute mortelle. La tempête se dissipa; d'autres sentiments vinrent faire une diversion aux obsessions fatigantes qui avaient manqué engloutir ma faible raison dans un dernier naufrage. Je fus appelé à prononcer mes grands vœux, à être profès.

VI

PRATIQUE DU JÉSUITISME

Lorsque j'étais entré dans le sacerdoce, le titre de Père de Sainte-Maure avait remplacé celui de Frère, que les Jésuites portent tant qu'ils ne sont pas dans les ordres sacrés. Mais je n'en étais pas moins dans une position inférieure. A partir du jour de ma profession, tout changea autour de moi J'étais définitivement Père Jésuite. Je fus, dès ce moment, traité d'égal à égal, et je pus jouir d'une plus grande liberté.

On le devine sans peine, le premier usage que je fis de cette liberté fut d'aller voir Marguerite. Elle avait alors près de douze ans. Ce n'était plus une enfant, ce n'était pas encore une adolescente; elle était dans son âge de transition. Elle avait beaucoup grandi, et cette croissance trop rapide l'avait fatiguée; son teint était pâle, son sourire

était doux et triste, et, sur ses beaux traits, on voyait la trace d'une souffrance secrète. Marguerite n'était pas heureuse! Je m'aperçus de la contrainte qu'elle s'imposait pour ne pas manifester sa joie en me revoyant. Son premier mouvement avait été d'accourir vers moi et de se jeter, comme autrefois, dans mes bras. Un regard sévère de la comtesse la retint, et moi-même je compris qu'une année avait suffi pour changer ma tendre familiarité avec l'enfant, en la délicate réserve que je devais m'imposer avec la jeune fille. Cela me fit éprouver une tristesse que je qualifiai de puérilité. Mais je ne pouvais m'empêcher de regretter le temps où Marguerite me tutoyait, et où, la tenant sur mes genoux, je jouais, comme un enfant que j'étais moi-même, avec les boucles de sa belle chevelure blonde et je lui assurais, ce qui la faisait rire aux éclats, chose bien rare chez elle, que j'allais manger ses jolies petites mains à force de les baiser. Belles années de son enfance et de ma jeunesse, avec quelle rapidité vous étiez-vous écoulées! Un nouvel avenir s'ouvrait pour Marguerite et pour moi. Elle entrait dans la jeunesse, moi dans l'âge mûr. Quel serait cet avenir?

Le vieux marquis de Flaviac me parut très-affaissé. Toutefois ses facultés intellectuelles n'étaient pas altérées. Il était toujours idolâtre de Marguerite ; mais, un jour que nous étions seuls, il

se plaignit de son neveu ; celui-ci n'était pas ce qu'il désirait qu'il fût.

— Cependant, ajoutait-il, tout espoir n'est pas perdu ; il aime l'étude. Le Père Ruffin, qui, à la vérité, est pour lui d'une faiblesse extrême, m'assure qu'il fait des progrès dans les sciences. Plus tard il épousera sa cousine ; et auprès de cet ange qu'il aime déjà, mais qu'il ne peut encore aimer que comme on aime une enfant, il se convertira, je l'espère. Mon cher Sainte-Maure, continua le vieillard, l'éducation première de Gustave a été bien mauvaise. Son père n'avait pas de religion. Ah ! s'il eût voulu me croire, s'il eût voulu confier son fils aux bons Pères ! Quelle différence !

Au reste, j'ai plus d'un sujet de peine. Ma belle-fille s'est jetée dans la plus haute dévotion. Elle regrette à présent de n'avoir pas suivi le penchant qui, dit-elle, la poussait dans sa jeunesse vers le cloître : elle cherche à se persuader que Marguerite a la vocation religieuse, et elle voudrait le persuader à cette enfant. J'ai été averti de cela par le Père Ruffin.

— Par le Père Ruffin ? dis-je un peu surpris ; il ne croit donc pas, lui, à la vocation de Marguerite ?

— Pas le moins du monde. Il est tout à fait dans mes idées. Bien qu'il soit, vous le savez, d'une naissance très-obscure, les Ruffin, je crois, dit le

marquis, avec un dédaigneux mouvement de lèvres, n'appartiennent même pas à cette bourgeoisie qui a la prétention de s'égaler à nous. Son grand-père et son père étaient quelque chose comme des ouvriers ou des marchands au détail, de petites gens, comme on disait de mon temps. Mais, dans votre Compagnie, on apprend à connaître les besoins de la société. On doit y maintenir ce qui reste de la hiérarchie sociale que les révolutionnaires ont voulu détruire. Et pour cela il faut que les grandes familles ne s'éteignent pas. Et voilà pourquoi le Père Ruffin a compris qu'un mariage entre ma chère petite-fille et mon endiablé de neveu, qui, je l'espère, deviendra sage, est une chose nécessaire. Au reste, et j'ai suivi en cela le conseil du Père Ruffin, j'ai vendu tout ce qui me restait de propriétés; ma fortune est en portefeuille. Je me plais à Rome, et je veux y mourir. J'ai dit clairement à ma belle-fille que, si Marguerite se faisait religieuse, je donnerais toute ma fortune à mon neveu. Après tout, c'est un Flaviac, et le nom se perpétuera par lui. Mais j'ai dit aussi à M. le baron Gustave que, s'il faisait de nouvelles folies, il n'aurait jamais un sou de moi. Et de cette manière-là, dit le vieux marquis en se frottant les mains, je les tiens tous les deux.

— Mais vous avez aussi, lui dis-je, l'appui de M. le comte de Flaviac.

— Faible appui, mon cher Père; mon fils est dominé par sa femme. Absorbé qu'il est par les soucis de la politique, il s'occupe fort peu de ce qui se passe chez lui; et, bien qu'il aime beaucoup sa fille, il la laisserait sacrifier. Non, non, mon appui, c'est le Père Ruffin!

Cette conversation me donna beaucoup à réfléchir. Je me défiais du rôle que le Père Ruffin jouait dans l'intérieur de cette famille. Je l'avais vu, à Paris, dans une grande intimité avec la comtesse de Flaviac, pendant les deux mois qu'elle était restée chez ma mère. A Rome, cette intimité était toujours la même. La comtesse me paraissait être tout à fait sous sa direction; et cependant le marquis le croyait plus dans ses intérêts que dans ceux de sa belle-fille. Tout cela était étrange!

Quant au jeune baron, cette année, que j'avais passée sans le voir, avait aussi amené en lui de grands changements; sa santé s'était encore fortifiée, et il était vrai que le Père Ruffin lui avait inspiré un goût sérieux pour l'étude. Mais son étourderie, son amour pour le plaisir étaient les mêmes. Il se plaisait médiocrement à Rome.

— Que faire dans une ville, me disait-il, où les théâtres, sous le prétexte que l'on est dans l'Avent, dans le Carême, etc., sont presque toujours fermés? Ma foi, ajoutait-il en riant, il faut bien passer

ses soirées et un peu de ses nuits à jouer ou à toute autre chose. Et depuis un an que je ne vous ai vu, j'ai fait plus de dettes que je ne devais m'en permettre avec le mince patrimoine que mon père m'a laissé. Je ne sais comment cela se fait, mais mon oncle finit toujours par apprendre mes folies de jeune homme. Je crois que ma cousine me fait espionner; elle me hait avec cette ardeur que les dévotes seules savent mettre dans la haine. Quoi qu'il en soit, après chaque équipée de ma part, mon grand-oncle fait demander le Père Ruffin, et il se plaint à lui de son coquin de neveu. Le plus souvent le Père lui fait entendre raison; mais, lorsque le cas est grave et que je suis appelé à comparaître moi-même devant mon juge, le Père Ruffin me dit tout bas de quoi il s'agit, et je sais alors ce que je dois répondre.

Vraiment, continuait le baron, je n'aurais jamais cru pouvoir aimer autant les Jésuites. Je vous prenais tous pour des esprits moroses, dominateurs; mais il n'en est pas ainsi. Vous, je vous connais par Marguerite, je sais combien vous êtes bon, loyal, généreux; et quant au Père Ruffin, dont je me défiais d'abord, car je lui trouvais un singulier regard, je vois à présent combien j'étais injuste. S'il n'avait pas calmé vingt fois l'irritation de mon cher oncle, qui s'indigne de ce que je ne suis pas un petit saint, après avoir eu, le Père Ruffin

me l'a dit lui-même, une jeunesse bien autrement orageuse que la mienne, il y a longtemps que le respectable vieillard m'aurait dit : — Touchez là, mon neveu, vous n'aurez jamais ma petite-fille. — Et cette sentence, qui serait sans appel, me rendrait très-malheureux. Je ne suis pas amoureux d'une enfant de douze ans; mais cette enfant, on comprend tout ce qu'elle sera un jour, et, dans quatre ou cinq ans, j'en serai amoureux fou. Je la vois dans l'avenir, et cette douce image a été pour moi le préservatif de bien des folies. Et sa mère qui veut en faire une religieuse! Conçoit-on cela? Je vous assure qu'elle est jalouse de sa fille. Elle prévoit le moment où il faudrait la produire dans le monde, éclatante de beauté et de fraîcheur; et pour éviter les comparaisons, elle veut la mettre au couvent. Heureusement le Père Ruffin est là, et il possède assez d'empire sur la comtesse pour la faire, en temps et lieu, changer d'avis.

Il résulta pour moi de cette conversation que le Père Ruffin possédait la confiance de tout le monde, sauf pourtant celle de Marguerite, qui éprouvait pour lui un éloignement invincible. Je croyais à la clairvoyance de l'enfant; mais que pouvais-je faire? Il ne m'était pas possible de donner les raisons sérieuses de mes préventions contre le Père Ruffin; mais j'étais convaincu qu'il était un hypocrite.

Un mois après ma profession, je reçus l'ordre de partir pour Paris.

Avec la théorie de l'indifférence proposée comme l'idéal dans les livres ascétiques des Jésuites, ils n'en ont pas moins le bon sens d'étudier les aptitudes capitales des sujets qu'ils forment; et, sans s'embarrasser si la pratique de leur ordre est la négation permanente de ces belles règles métaphysiques qui doivent les gouverner, ils ne font pas la maladresse de proposer pour leurs grandes chaires de Paris leurs sujets médiocres, leurs plus lourds dissertateurs, et de confier l'enseignement des mathématiques à ceux de leurs Pères dont la science se borne à distinguer un parallélogramme d'un carré. La petite indiscrétion du vieux Père Mazzonelli m'avait appris qu'on me destinait à la chaire ; et ce serait à Paris, dans la ville qui distribue la gloire, qu'on ferait ma renommée d'orateur. Je pouvais compter, pour cela, sur l'habileté reconnue de mes confrères. Cela m'occupa peu; mais je ressentis un véritable plaisir à penser que je suivrais une carrière selon mes goûts, celle dans laquelle, comme la plus brillante de toutes, nos Pères se jettent avec fureur. Je compris plus tard que ces petits saints, si bien détachés des choses de ce monde, si bien prêts, placés qu'ils sont dans les deux plateaux de la balance, à dire avec le Père de Ravignan :

— « Qu'on me donne une classe de septième au « collége, la surveillance d'un dortoir; le séjour « chez les barbares ou chez les peuples civilisés; le « confessionnal, la chaire, les recherches studieuses, « tout est pour le Jésuite d'une égale indifférence; » — n'accueillaient jamais avec murmure ce petit mot des supérieurs : — Père un tel, vous irez prêcher le Carême prochain à... préparez-vous. — Nul n'est fâché que tout s'arrange de manière à le faire monter sur ce trône que la religion a élevé à l'éloquence, dût-il y poser tant bien que mal.

Pendant le temps que je restai encore à Rome, après ma profession, le révérend Père Général, les assistants et tous les Pères du *Gesù* furent pour moi d'une amabilité parfaite, et ne me parlaient que comme à un égal, à un homme mûr. Il y avait encore chez moi bien de la timidité, bien de l'embarras; surtout, devant le très-révérend Père, je me sentais un inférieur, et il grandissait de toute la hauteur de sa dignité dans l'Ordre. Je ne me préoccupais pas d'avoir à lui obéir. Il pouvait m'envoyer où il voulait. Obéissant comme la paille devant le souffle, je ne regrettais rien de mes volontés. Je sentais toujours en moi le pauvre novice, l'homme en qui, par calcul, on a comprimé les trop fortes aspirations, la trop puissante énergie. Je trouvais plutôt en moi mon enfance continuée artificiellement jusqu'à ma trente-quatrième an-

née, que les libres allures de la virilité. On m'ôtait en vain du moule où j'avais été comprimé si longtemps ; je sentais encore tout le poids de mes lisières.

Il me fallut du temps pour essayer mes forces. La vie nouvelle, la liberté, cette franche nourrice qui alimente fortement ceux qu'on lui livre, mes relations avec le monde, mes graves emplois, l'habitude de la parole, finirent par effacer les dernières meurtrissures laissées sur l'âme par ces dix-sept ans de servitude. Je me trouvai homme.

Je partis pour Paris.

Je reçus de nos Pères l'accueil le plus chaleureux. Le Provincial était rempli d'égards pour moi ; et je m'aperçus qu'on avait déjà habilement préparé mon succès comme prédicateur.

Je n'étais pas rentré dans cette ville, que j'aimais pourtant, sans un affreux serrement de cœur : je ne devais plus y retrouver ma mère. Et pendant longtemps je n'eus pas le courage de passer devant l'hôtel qui avait appartenu aux Sainte-Maure.

J'étais à Paris depuis quinze jours, lorsqu'une lettre venue de Rome m'apprit la mort du comte de Flaviac. Je regrettai cet excellent homme, bien que je l'eusse peu connu ; mais c'était un protecteur pour Marguerite.

Six semaines après cet événement, madame de

Flaviac revint à Paris avec sa fille. Je me présentai à son hôtel aussitôt que j'eus appris son arrivée. Je ne vis pas Marguerite : sa mère l'avait déjà placée au Sacré-Cœur.

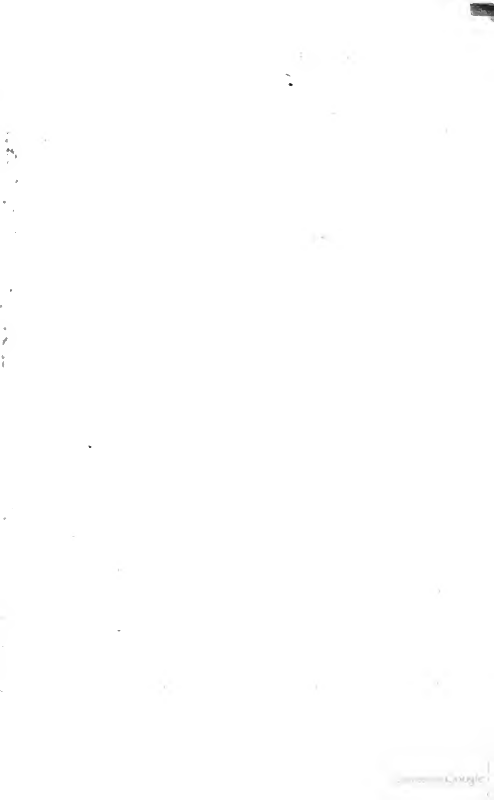
Je fus peu surpris de cette mesure, et je dirai plus, je ne regrettai pas que madame de Flaviac l'eût prise. Je pensai que Marguerite serait peut-être mieux au couvent qu'auprès d'une mère qui ne l'aimait pas. D'ailleurs, en ma qualité de Père Jésuite, les portes du Sacré-Cœur m'étaient ouvertes. Je pourrais voir là Marguerite, bien plus librement qu'en présence de sa mère.

Je prêchai le Carême et l'Avent à Paris, et j'aurais peut-être éprouvé quelque orgueil de mes succès d'orateur, si je n'avais pas su avec quels procédés de charlatanisme on l'avait préparé. J'ai vu réussir de la sorte des orateurs si médiocres!

Il y avait à peine un an que j'étais à Paris que je reçus l'ordre de retourner à Rome.

Je partis immédiatement.

En arrivant à Rome, le Père Général me dit que, par une faveur tout exceptionnelle, j'étais admis au rang de profès des quatre vœux. Et après une retraite de dix jours, pendant laquelle je refis les exercices de saint Ignace, j'ajoutai à mes trois vœux celui d'obéissance au Souverain Pontife.



QUATRIÈME PARTIE

LE GRAND SECRET

I

LA PREMIÈRE OUVERTURE

Deux jours après ma dernière profession, le soir, en entrant dans ma chambre, je trouvai, sur la table, un petit billet d'une écriture fine et serrée, qui me disait que j'étais attendu, passé neuf heures, chez le Père Général. Ce billet était de la main même de ce Père.

Je me rendis à cet ordre.

Le très-révérend m'attendait dans sa toute petite chambre.

Je me représente ce digne Père, qui faisait alors tant d'impression sur moi. Son front était chauve, son œil perçant, son sourire doux et ouvert. Il avait dû comprimer la franchise impétueuse de son caractère, mais il avait retenu l'opiniâtreté dans l'idée, la longue persistance dans les résolutions prises. Il avait reçu de la nature et de

l'éducation tout ce qu'il fallait pour tenir, d'une main ferme, les fils nombreux de cette mystérieuse association humaine, la seule de ce genre que l'histoire religieuse des peuples ait vue se former, avec une constitution aussi incroyable et des plans aussi gigantesques.

Quoique on ait exagéré, comme on le fait toujours des puissants, sa valeur intellectuelle, il ne manquait pas d'érudition ; et il s'était livré à des travaux sérieux de linguistique.

— Père de Sainte-Maure, me dit-il, nous comptons sur vous, comme sur l'un de nos Pères les plus dévoués, et je crois que nous ne nous trompons pas. Vous aviez un grand nom, une colossale fortune, de magnifiques espérances dans le monde. Vous avez sacrifié ces espérances, et mis cette fortune et ce nom au service de notre Société. Vous nous appartenez plus que tous les autres ; mieux que cela, nous vous appartenons ; car nous sommes maintenant tout votre avenir, toute votre grandeur, toute votre gloire.

Ce fut bien là à peu près le début de l'entretien avec le très-révérend Père. Je vis que c'était un peu médité, quoique dit avec une grâce et un abandon parfaits.

— Vous ne vous trompez pas, mon très-révérend Père ; j'appartiens de cœur et d'âme à notre sainte

Compagnie. A la vie et à la mort, elle peut compter sur moi.

Je prononçai ceci très-simplement, mais avec un accent d'émotion contenue qui n'échappa point au Père. Il reprit :

— Je dois vous parler aujourd'hui avec un abandon entier, une confiance absolue. Nous vous avons suivi depuis votre enfance : nous vous avons étudié avec soin; nous vous connaissons. Peu de natures plus vraies, plus dociles, plus aptes à tous les dévouements ont passé par nos mains. Je sais que vous avez eu votre heure de crise, votre moment d'épreuve, votre Gethsémani; mais vous vous êtes relevé avec courage; et le calice, quel qu'il soit, vous avez dit à celui qui voit les grands cœurs et les appelle à l'héroïsme : Je suis prêt à le boire!

Dès cette heure, vous êtes digne de nous, entièrement l'un des nôtres. Dorénavant tout se passera, entre nous, à cœur ouvert. Il faut que vous connaissiez l'Ordre à fond, que vous sachiez tout. Vous ne pouvez le servir, dans la haute mission que je vous destine, qu'à la condition qu'il n'ait pas un secret pour vous, comme vous n'aurez pas une pensée, une volonté, un désir qui ne lui soit consacré, qui ne lui appartienne.

J'étais vivement impressionné de ce langage.

Ce vieillard exerçait sur moi une incroyable fascination; je répondis :

— Je me sens très-honoré, mon Père, de cette confiance. Croyez bien que j'y répondrai.

Le Père Général continua :

— La première chose que je dois vous dire est celle-ci : Nous avons peu de confiance dans nos Pères français.

Et comme le Père vit errer sur mes lèvres un sourire d'étonnement, il ajouta :

— Ne vous blessez pas de cette parole : Nous avons peu de confiance dans nos Pères français. Le caractère de votre nation est trop impétueux, trop spontané. La franchise brusque et involontaire qui fait le fond de la nature du Français, les boutades incroyables auxquelles il s'abandonne, les caprices presque féminins qui lui prennent tout à coup, le rendent peu propre aux grandes affaires, à celles qui demandent un calme absolu, un sang-froid que rien n'émeut, une retenue à jamais impénétrable.

Vous, Père de Sainte-Maure, vous n'avez gardé du Français que votre imagination; vous avez su la dominer et vous en serez facilement le maître, en avançant à cette heure dans votre âge mûr. Ce serait la seule chose que nous pourrions craindre en vous. Vous n'êtes ni capricieux ni emporté, et

vous avez suivi cette leçon du sage, trop peu connue au delà des monts : Imposer un frein à sa langue. On vous a mis à l'épreuve, plus que vous ne le pensez ; vous avez été initié, bien jeune, à une affaire grave où l'un des membres de notre Société se trouvait compromis : une indiscrétion ne vous est jamais échappée. La nature vous a fait Français, l'éducation vous a fait Jésuite italien, c'est-à-dire maître de vous, retenu, persévérant, impénétrable.

Vous êtes le seul que, depuis longues années, nous ayons pu mettre dans le secret de l'Ordre. Certes nous rendons toute justice au mérite, à la sainteté même de nos Pères français. Eh bien! nous n'avons jamais été assez sûrs du Père O..., du Père D..., du Père G..., du Père D..., même de l'illustre Père de Rav..., pour les appeler à l'initiation dernière. Nous ne doutions pas de leur vertu, de leur attachement à l'Ordre, mais nous tremblions devant l'inconsistance du caractère national. Cette inconsistance est telle, qu'au moindre blâme, qu'à la moindre remarque des supérieurs, qui paraît blessante ou injuste, les dignes Pères nous mettent le marché à la main. Nous ne garderons certainement pas le Père D., prédicateur si distingué, et homme d'une incontestable valeur. Il nous glissera un de ces jours dans les mains. Nous ne sommes pas très-sûrs du

Père H., et quant au Père de Rav..., dont nul de nous ne conteste le beau caractère, il nous faut des précautions infinies, des concessions de tous les jours, pour ne pas mettre hors d'elle-même cette nature impressionnable qui étouffe son propre volcan sous les efforts de la sainteté. Nous le ménageons comme un enfant. Il nous fait bien acheter sa gloire et l'éclat qu'il rejette sur l'Ordre. Il faut le dire, il est difficile à un Français de bien comprendre l'esprit de la Compagnie de Jésus. Il s'attache trop aux détails et ne voit pas assez l'ensemble. Notre Père de Montgazin, que vous avez beaucoup aimé et beaucoup servi, — et le Père Général, en prononçant ces derniers mots, me regarda avec un fin sourire, — est un de ceux qui nous ont donné le plus de peine à maintenir dans l'Ordre. Un moment d'erreur l'a replacé sous notre dépendance : nous avons été trop indulgents à son égard pour qu'il songe désormais à nous abandonner.

Tous ces hommes, et je ne vous ai cité que les plus distingués par le talent, certes sont dévoués à la prospérité de l'Ordre : ils l'aiment, ils le servent. Aucun d'eux n'en connaît l'organisation secrète. Nous les avons laissés, comme l'Ordre tout entier, excepté environ quatre-vingts des Pères, parmi lesquels vous comptez dès ce jour, dans cette complète illusion qu'il n'y a chez nous aucune pensée

cachée, aucun plan transmis par nos devanciers, et dont nous avons à léguer la réalisation à nos successeurs.

Vous savez l'article de nos règles (1) qui défend de révéler les secrets de l'Ordre. Il nous a été facile de convaincre tous les autres Pères que ces secrets sont les mêmes que ceux de tous les ordres religieux, et qu'il n'y en a pas plus chez nous que chez les Bénédictins, chez les Franciscains, chez les Camaldules, qui déclarent coupables d'une grande faute les religieux qui révéleront les secrets de l'Ordre (2).

Cette bonne foi complète de nos Pères, au sujet du mobile par lequel marche notre Société, du but dernier qu'elle veut atteindre, fait notre grande force. Ils vont partout répétant que notre secret n'en est pas un, et ils rient des croyances vulgaires à ce sujet.

Il est bien certain que nous n'en sommes pas à avoir un mot d'ordre, comme toutes les associations antiques, comme les maçonneries et les charbonneries modernes, un mot comme celui que Pythagore donnait à ses disciples : *Ne touchez pas à la fève*. Des signes de reconnaissance, des mots de passe sont indignes de nous.

(1) *Regulæ communes. Regul.* XXXVIII.

(2) « *Gravissimæ pœnæ subjacere eum qui revelaverit secreta Congregationis.* » (Camaldul. Const., lib. I, cap. XXVIII.)

Le grand secret de l'Ordre est d'une tout autre importance, et il vous sera révélé. Préparez-vous quelques jours encore, en vous fortifiant dans les grandes et généreuses pensées de dévouement, qui font que vous nous êtes si cher. L'œuvre immense que nous poursuivons dans le monde a besoin d'apôtres privilégiés qui en comprennent la grandeur. Vous êtes l'un de ces apôtres.

L'entretien se continua, quelques moments encore, sur des points d'un intérêt moins relevé. Le très-Révérend me fit causer, fut avec moi d'une amabilité parfaite, et me congédia en me disant :

— A demain soir. Vous le voyez, après la prière, quand tous nos Pères sont dans leurs chambres, nous avons une liberté, une sécurité absolues.

Rentré chez moi, tout entier à l'étonnement de cette entrevue mystérieuse, j'eus de la peine à calmer l'impression vive qu'elle avait fait sur moi. Je pus cependant me dominer et prendre un sommeil nécessaire.

II

ORGANISATION

Toute la journée du lendemain se passa, pour moi, dans ce mouvement secret de l'âme qui attend, avec impatience, la révélation d'un mystère. Mais le Général m'avait demandé quelques jours ; et il était peu probable que, dès le second entretien, ce plan de l'Ordre, appelé par lui un grand secret, fût mis à nu devant moi.

Je n'en étais pas moins sous le coup de ce que je savais par la conversation de la veille. Il était donc bien positif, maintenant, qu'un petit nombre d'initiés, et le très-Révérend avait prononcé le mot, savaient la pensée dernière de l'Ordre. Je comprenais déjà la Compagnie : une vaste Société-secrète, dirigée par une aristocratie intelligente, poursuivant un but à travers les siècles, et ne faisant connaître ce but à aucun de ses

membres, quel que fût le talent, la vertu, du moment qu'on n'aurait pas de fortes garanties de sa discrétion impénétrable.

J'allais être, après mes longues années d'épreuves, l'un de ces Jésuites du premier grade. Et déjà il était établi, par mon exemple même, que ces privilégiés n'étaient pas exclusivement des vieillards, mais qu'ils appartenaient à tous les âges, à toutes les positions dans la Compagnie.

Le Général régnant était-il le seul juge de ceux qu'il voulait appeler à l'initiation? Y avait-il des réunions mystérieuses de tous les membres appartenant aux plus hauts grades, pour admettre dans leur sein un nouvel initié? Rien ne pouvait me le dire encore.

Enfin, après de vives impatiences que je cherchai en vain à refréner, comme peu dignes d'un des graves patriciens de l'Ordre, neuf heures du soir sonnèrent. Le cœur me battait, — hélas! on est homme toujours, — tant ma curiosité naturelle était excitée! J'entrai comme la veille, après avoir frappé doucement à la porte du révérend Père. Je le trouvai à la même place, et je pris le siége disposé en face de lui, que j'avais occupé déjà.

Il m'accueillit avec un sourire :

— M'avez-vous pardonné mes grosses malices contre les Français?

— Votre Révérence ne fait que leur rendre justice.

— Eh bien! maintenant continuons. Vous comprenez déjà notre organisation. Ce qui est connu de tout le monde, écrit dans nos Constitutions, développé dans les règles approuvées des Souverains Pontifes, nos maisons professes, nos noviciats, nos colléges, nos missions, tout cela constitue le côté extérieur de notre Ordre. C'est comme l'organisation d'une armée, ce qui en représente la force visible, le côté matériel.

Par la grâce de Dieu, il n'y a pas, dans l'Église, de milice religieuse, même au point de vue extérieur, aussi fortement organisée que la nôtre. C'est le chef-d'œuvre de notre grand saint Ignace et des premiers généraux qui lui succédèrent. Mais lui-même, le grand saint, n'avait pas compris autre chose, en créant son Ordre, qu'une association religieuse pour la gloire de Dieu. Il lui revient assez d'honneur de cette merveilleuse fondation pour rendre aussi, à ceux qui l'ont remplacé, l'hommage du trait de génie qui les a inspirés. Ils comprirent bien vite qu'il ne suffisait pas de faire, comme tous les autres ordres religieux, vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Beaucoup d'ordres languissent, parce que la séve primitive a disparu. Tous ont eu la perspective étroite de former de bons religieux dans leur sein. Ils ont

cru que cela devait suffire. Dans la Compagnie, il y a une idée plus haute : le religieux n'est pas religieux pour lui-même. Il ne prend pas pour lui le mot du moyen âge : *De cellâ bene custoditâ.* Les autres sont les invalides du monde, abrités dans la cellule; nous sommes des soldats préparés pour aller au combat, dans le monde même. Vous voyez la différence.

— Elle est frappante, révérend Père, et je ne l'avais jamais mieux saisie.

— Les autres ordres religieux doivent tomber rapidement en décadence. Il faut les soutenir comme les édifices tremblants, et les appuyer de l'éternel échafaudage des réformes. Tous les cinquante ans, le relâchement vient. C'est à recommencer sur de nouveaux frais. Nous eûmes aussi, très-peu de temps après notre saint fondateur, notre crise de relâchement. Des royaumes entiers, tels que l'Espagne, le Portugal, demandaient notre réforme; nous étions perdus.

Ce fut alors que nos premiers Pères, par un coup hardi, relevèrent l'Ordre et lui imprimèrent toute son ardeur militante. Il se fit un ordre dans l'Ordre : le haut grade, complétement ignoré de la masse des Pères, fut constitué. Dès ce jour, la séve se remit à circuler plus vivace que lors de la fondation même.

Mais, mon cher Père, le trait de génie ne fut pas de créer chez nous un patriciat suprême, — une oligarchie patente, au lieu d'être un remède, eût précipité l'Ordre dans sa dissolution, — mais d'établir ce patriciat de telle sorte que son action se fasse sentir partout sans paraître nulle part.

Sachez donc, dès aujourd'hui, que nos Pères du haut grade ne se connaissent pas entre eux, ne peuvent pas se connaître. Là est surtout l'habileté de cette combinaison. Le Général seul connaît chacun des Pères élevés avant lui ou élevés par lui au patriciat. Une petite caisse scellée contient leurs noms; elle est jointe aux papiers secrets de l'Ordre; cette caisse et ces papiers sont remis, après la mort du Général, à son successeur. De la sorte, rien ne transpire. Chaque Père du haut grade correspond avec le Général, au moyen de lettres chiffrées. Je vous dévoilerai ce procédé unique, complétement inconnu de la diplomatie, et qui défiera éternellement les regards des hommes les plus habiles à déchiffrer ces sortes de lettres. Nous avons ainsi tous les avantages d'un gouvernement aristocratique uni au pouvoir d'un seul. Le Général est partout sur le globe, partout où il a un Père d'un haut grade, soit à poste fixe, soit envoyé en inspection.

Énoncer cette combinaison, c'est en faire comprendre le jeu admirable. L'oligarchie délibérante

perdrait tout, l'oligarchie agissante sous la monarchie absolue du général, est le puissant levier dont la force est constamment en action, comme ces machines effrayantes inventées dans ces derniers temps, et qui, alimentées toujours, ne se reposent jamais.

Père de Sainte-Maure, voilà notre grande organisation. Je ne crois pas qu'elle ait été combinée savamment comme toutes les œuvres du génie ; elle a dû sortir, d'inspiration, du cerveau de l'un de nos premiers Pères.

Je me suis épuisé en recherches pour parvenir à savoir quel était celui de mes prédécesseurs à qui était venue cette colossale pensée. Je n'ai rien pu trouver. Les trois ou quatre plus anciens de nos Pères du haut grade n'en savent pas plus que vous.

J'ai encore là quelques vieux papiers, conservés en Russie après notre dispersion, et qui ont été trouvés récemment en Pologne. Peut-être y aura-t-il là-dedans un indice, mais je l'espère peu.

Aimez-vous à fureter dans les vieilles écritures, Père ?

— Assez, mon très-Révérend. Après la mort de mon père, je passai un mois à lire les papiers de famille des Sainte-Maure. Il y avait des pièces assez curieuses du quinzième et du seizième siècle, j'avais fini par les lire sans trop de peine.

— Pour moi, ces griffonnages du seizième siècle me fatiguent horriblement.

— Ce sont les plus difficiles à lire, en effet.

— Voulez-vous emporter la liasse ? Vous en ferez le dépouillement chez vous. Puis vous me rendrez compte de votre travail. Prenez huit jours pour cela, si c'est nécessaire.

— Volontiers, mon très-Révérend Père.

— Bonsoir, Père, à huitaine ; toujours à la même heure, vous entendez !

Je sortis en emportant mon trésor.

Oh ! comme il m'en coûta de déposer sur ma table de travail ces précieux documents, sans y jeter, dès le soir même, un regard de curieuse investigation ! Mais il fallait prendre le sommeil exigé par la règle. Je dus rêver, cette nuit, archives. J'étais aux anges.

III

ESPRIT DE L'ORDRE

Je ne trouvai pas, dans les papiers que m'avait confiés le Révérend Père Général, les renseignements qu'il espérait; mais je pus me convaincre que pas un événement important ne s'était passé en Europe, depuis le seizième siècle, sans que les Jésuites ne s'y fussent mêlés; et l'on aurait pu croire que l'Ordre n'avait été créé que pour diriger les événements politiques et les faire converger vers le grand but qu'il s'était toujours proposé : la monarchie universelle, avec le Pape pour chef et les Jésuites pour ministres. Je souffris cruellement, en parcourant ces précieux documents, d'être obligé de constater la pauvreté, je dirai plus, l'indignité des moyens employés, de tout temps, par la Société pour arriver à un but qui me

paraissait grand alors, et dont je ne croyais pas la réalisation impossible.

Je me promis de garder mes réflexions pour moi, et, huit jours après, je me rendis chez le Père Général.

Le Père Roothaan avait de la majesté et de la réserve. Il m'imposait beaucoup. Cependant il me mettait à l'aise si parfaitement, la faveur inouïe par laquelle, au moment de ma profession même, il m'élevait tout à coup au grade éminent de l'Ordre, me prouvait une affection ou du moins une confiance si complète, qu'il se fit, entre ce vieillard et moi, comme un courant de sympathie douce, au charme de laquelle je m'abandonnai. Et comme il n'y avait pas risque, en raison de mon caractère autant que de mon éducation au *Gesù*, que je manquasse aux convenances vis-à-vis de lui, il ne tarda pas à s'établir, entre nous, un lien d'intimité qui me servit admirablement à l'interroger et à avoir de lui, outre les grandes choses qu'il avait à me révéler, mille détails précieux sur l'Ordre, sur les hommes de l'Ordre, sur la situation présente de nos affaires, sur les rapports avec le Pape, avec les cardinaux, avec la diplomatie de l'Europe.

Une chose m'avait d'abord arrêté.

Comment me prenait-il, moi si jeune, — car chez les Jésuites, à trente-cinq ans on est encore

un jeune homme, — de préférence à tant d'autres pour m'élever au plus haut grade?

J'avais un grand nom; et chez les Jésuites la maxime qu'il me développa bientôt : — Se servir des moyens humains, — expliquait qu'il voulût mettre à profit ce prestige.

J'avais apporté un immense héritage à l'Ordre. Cela m'assurait naturellement, parmi mes confrères, cette considération attachée à l'homme qui est un des bienfaiteurs dévoués de l'Ordre.

Évidemment d'importantes négociations allaient m'être confiées; le très-Révérend me le faisait pressentir à toute heure. Tout cela expliquait le choix de ma personne, choix qui m'avait paru si bizarre, et auquel je ne compris rien d'abord, pas plus qu'à un rêve que j'aurais eu.

Il reprit la suite du premier entretien.

— Je vous ai expliqué la simplicité du rouage gouvernemental de notre Compagnie. Au Général, des aides invisibles, — dans le monde on les appellerait de hauts dignitaires, — pouvant être partout, correspondant avec lui au moyen de lettres chiffrées, et devenus son œil, sa pensée. La politique humaine a des ambassadeurs et des espions. Notre Société a mieux que cela. Les ambassadeurs sont un luxe et l'on se défie d'eux. Les espions sont utiles, mais trop souvent ils ne peuvent qu'écouter aux portes. La Société, toute vivante dans son

Général, voit par elle-même. Autant que l'homme peut être Dieu et voir toutes choses comme lui, je sais tout ce qui se passe, en ce moment, en Europe et dans toutes les contrées de la terre. C'est la plus grande concentration de pouvoir qui puisse être comprise ici-bas. Le Pape a ses nonces qui lui écrivent des dépêches. Pauvres nonces! comme nous les avons joués souvent! Singulières dépêches! C'est nous qui les dictons presque toujours.

Quand saint Ignace fonda l'Ordre, il avait pour type saint François d'Assise, sainte Claire et tous les fondateurs d'ordres qui regardaient l'argent comme de la boue. Il voulut donc que l'Ordre fût mendiant (1), qu'il vécût d'aumônes, *incertis eleemosynis*; c'était, au seizième siècle, l'idéal du vœu de pauvreté. La besace du frère mendiant était la preuve extérieure du renoncement absolu à tout.

L'expérience nous a appris bientôt qu'on ne devenait pas maîtres du monde sans le grand levier des choses humaines, l'argent; et nous avons laissé la belle règle dans nos Constitutions. La pauvreté, chez nous, est simplement de ne disposer personnellement de rien, nous et ne croyons pas que la

(1) « *Quia ipsa Societas mendicans existit, bona stabilia possidere nequit sed incertis eleemosynis fideliumque largitionibus et subventionibus vivit.* » (Litt. apost. Pii V, Pont. Max. VII Jul. 1571. — Bullar. Soc., pag. 112.)

perfection religieuse doive aller au delà. L'individu ne doit rien posséder; l'Ordre doit avoir tout un budget de finances, doit avoir son trésor. Il y a beaucoup de royautés de troisième ordre, en Europe, qui n'ont pas les revenus de notre Compagnie. Une cour luxueuse à entretenir, des troupes à solder, une armée de fonctionnaires à faire vivre, sont pour elles des charges énormes que nous ne connaissons pas. L'Ordre dépense peu annuellement. Chacun des membres, en honoraires de prédications, en dons pieux, apporte au delà de ce qu'il coûte. Notre trésor s'accroît donc constamment, et trop souvent le leur s'épuise.

A Rome, mon cher Père, tout est vénal. Voilà plus de deux siècles que nous sommes puissants ici, parce que nous achetons ceux qui disposent de la volonté des Souverains Pontifes.

Notre première maxime de gouvernement est que le Cardinal secrétaire d'État, c'est-à-dire le ministre dirigeant, doit être notre fondé de pouvoirs. Si, par l'offre de notre concours énergique, comme nous fîmes de Torregiani sous Clément XIII, nous pouvons le gagner, tout est fait. S'il est pauvre, nous le tenons. Il devient notre grand pensionnaire.

Mais ce qui nous coûte le plus, c'est la nombreuse prélature, jusqu'aux employés inférieurs, qui touche de nous des gratifications régulières. Par

là Rome est à nous; et sous Clément XIV, quand l'Ordre fut malheureusement aboli, il y eut une heure où nous pûmes croire qu'à partir du Sacré Collége, Rome entière s'insurgerait pour nous maintenir. Mais Ricci manqua de courage. Aussi finit-il par le château Saint-Ange, au lieu d'aller porter au Vatican l'épée de Brennus.

Nous ne sommes pas un ordre dévoué à un but unique : nous en embrassons plusieurs. Nous portons la vie spirituelle de l'Évangilej usqu'aux extrémités de la terre à ceux qui sont assis dans l'ombre de la mort; nous travaillons partout à nous rendre les maîtres de l'éducation, parce que nous connaissons le grand mot du protestant Leibniz : « Donnez-moi l'éducation, et je changerai la face du monde. »

Voilà pourquoi nous soutenons avec tant d'ardeur, dans notre journal *l'Univers*, la grande croisade pour la liberté de l'enseignement. Nous sommes prêts. Le jour où cette liberté sera proclamée, nous rétablissons en France nos colléges. L'aristocratie de naissance nous enverra ses enfants, l'aristocratie financière trouvera de bon goût de l'imiter, et dans toute ville où s'élèvera un collége de Jésuites à côté d'un collége universitaire, on pourra juger quelle différence il existe entre nos moyens d'action et ceux des écoles de l'État.

— Cependant, mon Père, lui dis-je, dans un

pays où le nom de liberté vibre si profondément dans tous les cœurs, j'ai été surpris, je vous l'avoue, de voir soutenir avec tant d'acharnement les droits du monopole universitaire contre celui de la liberté de l'enseignement. Et pourquoi ne veut-on pas de cette liberté? Uniquement parce qu'on redoute de voir par elle l'enseignement retomber entre nos mains. Nos adversaires sont, en France, le parti le plus nombreux; ce ne sont pas eux qui nous enverront leurs enfants.

— Non; mais à côté de nos adversaires qui parlent, qui écrivent, qui vont obtenir contre nous peut-être de nouveaux arrêts de proscription, il y a leurs femmes. Elles ne parlent pas, elles n'écrivent pas; mais, une fois la liberté de l'enseignement obtenue, elles agiront, et par elles nous aurons les enfants de ces hommes qui nous combattent aujourd'hui. Il y a de singuliers revirements dans l'esprit humain, mon cher Père; l'expérience vous l'apprendra. Et tel qui vient de s'écrier, en parlant de nous : « Que m'importent vos vertus privées, si vous m'apportez la peste! » se rangera peut-être un jour parmi nos défenseurs (1).

Mais nous sommes, avant tout, la milice du Saint-Siége; nous sommes chargés de le défendre dans

(1) M. Cuvilier-Fleury, aujourd'hui l'un des rédacteurs des *Débats*.

tous les droits de sa puissance spirituelle et temporelle. Nous voulons l'accroissement de cette double puissance, parce que seule elle peut réaliser la parole du Christ : « Un seul troupeau et un seul pasteur. » Si la Compagnie eût existé du temps de Grégoire VII, ce grand Pape ne fût pas mort dans l'exil; il eût triomphé. Nous avons repris son système : il s'est incarné en nous. Il était seul pour cette grande œuvre; il dut succomber. Nous, nous nous appelons *légion*. Nous triompherons, parce que le temps, toujours borné à quelques années pour un homme, ne lui permet pas, quel que soit son génie, de compléter son œuvre. Nous sommes une *Société*, et les sociétés ont pour elles les siècles. Ce que Grégoire VII n'a pu faire, nous le ferons.

Vous devez comprendre, à cette heure, comment tout marche temporellement dans la Compagnie. Je vous ai fait voir les principaux rouages et leur agencement; c'est simple et fort. Et dès maintenant vous êtes un de ces moteurs dévoués et invisibles, lequel, tant que Dieu vous donnera des forces, travaillera, comme je le fais moi-même, tout vieillard que je suis, à l'influence de l'Ordre.

J'écoutais le Père avec une avidité fébrile. Il me montrait l'Ordre sous un point de vue si différent de celui que j'avais compris d'abord, en lisant ses Contitutions et ses règles! Il me semblait cepen-

dant que tout ce procédé gouvernemental, développé par lui beaucoup mieux et plus longuement que ma mémoire ne peut me le rappeler, avait pour base unique des moyens humains. Élevé dans l'idée mystique, je trouvais en moi comme un sens chrétien qui se révoltait contre un système, l'emportant peut-être en habileté et en finesse sur celui des cabinets des rois, mais établi sur les mêmes principes. Avec cela, un grand ordre religieux pouvait-il faire le bien, être béni de Dieu?

Je m'étais enhardi avec le Père Roothaan; je lui fis cette petite objection.

Il me répondit avec un sourire :

— Que vous êtes jeune! Est-ce que la grande action de la Providence se produit autrement, dans le monde, que par des moyens humains dont elle dispose, et qu'elle fait mouvoir à son gré avec autant de suavité que de force, *ad finem fortiter, omnia suaviter?* Prenez toute l'histoire. Est-elle autre chose qu'un mouvement immense des volontés humaines que Dieu a laissées libres et qu'il a pourtant conduites à sa fin? ce que votre Bossuet a rendu d'un mot profond : « L'homme s'agite et Dieu le mène. » Pourquoi ferions-nous autrement que la Providence?

Notre Ordre n'eût fait que languir, avec tous les autres, si nous fussions restés dans le plan pure-



ment ascétique, pour lequel on s'est passionné dans le moyen âge. Que sont aujourd'hui les enfants de saint Benoît, qui ont eu tant de gloire? D'honnêtes bénéficiers qui conservent les restes de l'immense fortune d'un ordre à peu près oublié. Que sont les enfants de saint François? Un contresens à une époque où la loi du travail abolit forcément la mendicité et où le dernier de tous, dans les pays civilisés, aime mieux devoir son pain du jour au travail de ses bras qu'au procédé honteux de la besace. Qu'est devenu l'ordre de Saint-Dominique? Leur métier d'inquisiteurs pèse sur eux comme un souvenir lugubre. Que sont les Lazaristes, les enfants de saint Vincent de Paul, les derniers venus dans la grande famille des congrégations religieuses? Des prêtres prudents et des missionnaires médiocres.

Pourquoi tout cela manque-t-il complétement d'avenir? C'est que nulle de ces honorables associations n'a voulu sortir de l'ornière antique; que toutes ont rêvé l'existence angélique des Pères du désert, la tunique de feuilles de palmier de saint Antoine, la discipline, le cilice et la haire, comme le perfectionnement de la vie cénobitique. Nous, nous avons un but plus élevé : la gloire de Dieu sur tout ce globe procurée par notre ordre. Nous sommes ainsi de tous les temps, de tous les pays. Nous n'avons pas une grosse robe de bure, une

corde pour ceinturon, un lourd capuce, des pieds hideusement nus, une tête rasée bizarrement pour figurer la couronne mystique du moine ; nous sommes des clercs réguliers, de simples prêtres, devant garder l'habit des prêtres et passer au milieu des peuples comme représentant l'idéal du sacerdoce. N'est-ce pas mieux conçu?

Voyez-vous, Père, c'est une très-jolie chose qu'un corbeau venant porter au solitaire son petit pain pour la journée; mais, avec ces belles visées de détachement de toutes choses, on aboutit à ne faire rien. Nous sommes des soldats dans l'Église ; nous sommes organisés comme des soldats, et, pour vaincre le monde, nous nous sommes mis aux procédés humains, aux moyens que le génie de la politique et l'expérience ont enseignés comme les plus fructueux et les plus sûrs. Pourvu qu'on travaille pour Dieu, qu'importe la méthode?

— Vous m'avez vaincu, lui répondis-je, et je vous comprends.

— L'avenir était à ce prix, continua-t-il ; il fallait triompher avec la stratégie moderne, ou s'éteindre avec ces pauvres congrégations languissantes que l'on supporte je ne sais comment, dont on convoite les grandes possessions territoriales, quand elles en ont, et que l'on se hâtera de séculariser quand on aura préparé les esprits à ces mesures de spoliation dernière.

Nous ne pouvons faire du bien dans notre époque qu'en comprenant cette époque. Aussi, dans les pays dont nous ne sommes pas parfaitement sûrs, en dehors de nos maisons professes, de nos noviciats et de nos colléges, nous évitons d'avoir au soleil un pouce de terre; nous avons nos précautions toutes prises contre les révolutions. Toute notre fortune est en valeurs immobilières, placées dans les grandes institutions de crédit de tous les peuples. Pareils à l'oiseau, qui a son grenier d'abondance sur toutes les plages que féconde le soleil, nous avons notre avenir assuré au sein de toutes les civilisations qui vivent des immenses revenus de leur épargne.

Voilà comment notre ordre est temporellement impérissable.

Le coup le plus terrible que nous ayons eu à supporter, ce fut notre suppression par Clément XIV. L'Espagne si catholique, avec son roi si pieux Charles III, le Portugal, la France et Naples avec leurs Bourbons, nous avaient expulsés comme des hommes dangereux. C'était rude, très-rude. On avait fait de nous comme des Templiers, moins les bûchers qui n'allaient plus au dix-huitième siècle. Eh bien! nous nous sommes réfugiés dans les pays où Rome ne commandait pas. Deux grandes puissances du Nord nous protégèrent. Nous servîmes puissamment les intérêts du célèbre

Frédéric dans la Silésie, et ceux de la czarine dans la Russie blanche. Nous étions là forts contre Rome. Une autre congrégation se serait dissoute, devant le terrible bref. Nous cédâmes à la force, partout où la force nous dispersa; mais nous interprétâmes la volonté secrète du Pape contre sa volonté manifestée officiellement. Pie VI, son successeur, nous fit savoir qu'il était pour nous. L'orage passerait bientôt; et, par une bulle solennelle, Pie VII nous rétablissait dans tous nos droits et prérogatives.

Religieusement parlant, c'était un coup hardi de nous insurger extérieurement contre la papauté, dont nous soutenions théoriquement l'infaillibilité. Aux yeux de la raison, c'était de la simple prudence. Rome pouvait-elle vouloir sérieusement se priver de l'Ordre qui est, dans les deux mondes, son appui le plus fort? Nous l'aimions en lui résistant; nous faisions sa volonté par notre désobéissance, et notre beau jour fut celui où Pie VII, assis sur un trône dans le *Gesù*, consacrait la restauration des royautés tombées en Europe, par celle de notre royauté.

IV

L'IDÉE MÈRE

J'avais été congédié, la veille, avec une bienveillance toute particulière de la part du Général. J'étais sous le charme de sa parole, sous l'enivrement de l'idée grandiose qu'il m'avait développée. La Compagnie n'était plus pour moi une œuvre vulgaire, un pieux institut, comme j'en connaissais d'autres qui fonctionnaient tant bien que mal au sein du catholicisme : c'était une création surhumaine, une œuvre incroyable de génie. Ce qui m'avait frappé, c'était son indépendance même vis-à-vis du pouvoir suprême des Pontifes-rois. Être montés plus haut encore que cette puissance du vicaire du Christ sur la terre, qui avait fait, pendant tant de siècles, courber le front des empereurs et des rois, tenir le maître spirituel du monde devant son escabeau, comme son plus

haut, son premier vassal; être partout, dans les deux mondes, le roi secret et invisible par-dessus tant de nations, de royautés, d'empires; savoir à peu près, à heure fixe, ce que font les chefs sauvages de l'Océanie sous leurs huttes, comme ce qui se passe dans les palais des plus grands potentats de l'Europe; voir tout cela d'un œil serein, et se servir de cette omniscience, la seule qui eût été imaginée de la sorte, pour imprimer aux races humaines, discordantes de mœurs, de langue, de civilisation, un mouvement unique, c'était une création dont l'idée donnait le vertige. J'avais chaque soir devant moi, dans une intimité presque fraternelle, ce monarque étrange qui ne paraissait point fier d'être arrivé à cet apogée de la grandeur humaine, et qui, par cinq à six milliers d'hommes, réalisait la domination universelle, rêvée à peine par quelques fous glorieux de l'histoire, tels qu'Alexandre et César.

Je n'y tenais pas.

Je ramenai doucement, le lendemain, la conversation sur les rapports de la Société avec les Papes. Je fis cette question :

— Père, quel est le cerveau puissant, parmi vos illustres prédécesseurs, qui a osé concevoir de placer notre Société au-dessus même de la puissance des Souverains Pontifes?

— L'histoire de la Compagnie ne me fournit aucun renseignement sur cela. Il en est, je crois, de la création du génie comme des grandes découvertes qui honorent l'humanité. Elles ne sortent pas tout écloses d'une pensée humaine; ce serait trop rivaliser avec Dieu. Plusieurs génies s'épuisent sur elles.

Le glorieux saint Ignace avait déposé, dans ses Constitutions, le principe de notre grandeur.

Vous allez voir cela.

Le quatrième vœu, que nous faisons, seuls de tous les ordres religieux, celui d'obéissance au Saint-Siége, a été le principe de notre puissance. C'était une vassalité apparente, une flatterie mal déguisée pour obtenir la faveur de la cour romaine.

Le saint homme, toujours avec ses idées mystiques, au moment où une moitié de l'Europe se séparait du Catholicisme par un immense déchirement, n'avait eu qu'une pensée, témoigner un attachement profond au centre de l'unité.

Quand le calme fut revenu, vers la fin du seizième siècle, qu'il fallut voir au fond des choses et donner à l'Ordre une assise sérieuse, au milieu des rivalités de tous les ordres, jaloux du nôtre et assiégeant, comme nous, les Papes pour en obtenir les faveurs, nos Pères durent mesurer le danger. Il fallait pour eux s'asseoir au Capitole ou tomber

de la roche Tarpéienne. Autant que j'ai pu le conclure de quelques notes secrètes, écrites de la main même de Claudius Aquaviva, ce fut lui qui eut la première notion de cette position critique.

Caveant præpositi ne Summ. Pont. minimæ Societatis regimen sensim ad se attrahant. Per se stet.

In aulà romanâ, omnimodò, sumptibus et ære, si necesse fiat, clientelam vel Eminent. Cardinalium, certe prælatorum, acquirant præpositi.

Urbi et Orbi debeat summam benedictionem SS. Papa. Per Papam, Societas Jesu regat Orbem et Urbem (1).

Ces paroles sont la charte de notre suprématie sur Rome et sur le monde ; et je ne doute pas que les successeurs de Claudius n'aient regardé ces quelques lignes comme le testament politique de l'un des hommes qui a le plus contribué à arra-

(1) « Les généraux de l'Ordre doivent prendre garde que les Souverains Pontifes n'attirent peu à peu à eux le gouvernement de la petite Société. Qu'elle subsiste par elle-même.

« Dans la cour romaine, il faut que, de toutes manières, à tout prix, et si c'est nécessaire avec de l'argent, les Généraux de l'Ordre mettent dans leur clientèle les Éminents Cardinaux et les Prélats.

« Que le très-saint Pape donne sa haute bénédiction à la Ville et au monde. Que, par le Pape, la Société de Jésus gouverne le monde et la ville. »

cher l'Ordre aux théories surannées où il eût trouvé rapidement la mort.

Aussi, à l'avénement de chaque Pontife, avant même son élection, nous mettons en jeu toutes nos influences. Les cardinaux, au conclave, savent de combien de moyens secrets nous disposons, jusque dans les humbles rangs des gens de service. Ils ont intérêt à nous ménager, et ceux qui aspirent à la papauté ne manquent pas de venir traiter d'égal à égal avec nous. Toujours le Général doit se laisser prévenir. Il ne va pas officieusement proposer son concours. C'est une de nos règles secrètes ; il attend ce futur souverain du monde. Et celui-ci vient ; et nous lui faisons déjà sentir qu'il doit à notre main puissante une notable portion de sa tiare. Ayant traité avec nous, avant l'adoration des cardinaux, il faut qu'il sente, le lendemain de sa préconisation, qu'il y a deux maîtres, nous et lui. Nous redoublons alors de protestations de dévouement ; mais nous lui laissons comprendre qu'avec nous il fera tout, et, sans nous, rien.

Pris dès les débuts de son pontificat, le nouveau Pape, presque toujours un vieillard, aspire au repos, après les longues convoitises de la tiare.

Redoutant, au milieu des premières difficultés d'un règne, les embarras et les luttes, ayant be-

soin de popularité dans la prélature, la noblesse et le peuple, et sachant, par l'expérience du règne précédent, quels ennuis la Société lui susciterait, quelles défiances elle sèmerait contre lui d'une rive à l'autre du Tibre, s'il s'avisait de lui parler haut, nous le voyons toujours, par lassitude, par intérêt, par peur, se jeter dans nos bras. Les autres chefs d'ordre vont piteusement demander une bénédiction papale ; nous allons saluer celui qui devra nous obéir.

Père de Sainte-Maure, hélas ! on règne par la crainte. Je ne crois pas qu'aucun des généraux de la Compagnie ait fait empoisonner un Pape ; l'idée seule est horrible. Et Ricci lui-même, j'aime à le croire, ne fut pour rien dans le poison qui tortura Clément XIV. Mais, avec les mœurs romaines, je ne serais pas étonné si, autour de ce Pontife, des caractères haineux et vindicatifs, vengeant nos injures et les leurs, servant leurs intérêts et leur ambition en même temps que notre cause, avaient mis fin à cette existence, un moment si brillante. Nous connaissons les préjugés, les superstitions de la foule. Nous nous gardons bien de combattre les idées populaires sur l'habileté qu'on nous suppose à nous défaire des Pontifes qui seraient contre nous. Nous sommes les premiers à faire courir ces vagues rumeurs, et Benoît XIV nous a admirablement servis lorsque,



sollicité de signer la bulle de réformation de notre ordre en Portugal, accordée au cardinal Saldagna, il déclarait qu'il ne le ferait que lorsqu'il serait à sa dernière maladie, et qu'il ajoutait : « J'ai, pour vivre longtemps, une confiance toute particulière dans les prières de ces bons Pères. »

Vous comprenez combien de telles opinions accréditées à Rome, où se défaire d'un ennemi paraît chose toute naturelle, devaient servir notre puissance.

C'est par là que nous avons définitivement régné.

Ajoutez que, dans les moins mauvais gouvernements de chaque Pape, il y a un désordre, une dilapidation universelle. La vieille monarchie pontificale a gardé tous les rouages de la royauté paternelle. Le Pape et le cardinal-vicaire en sont aux procédés de saint Louis rendant la justice sous les vieux arbres de Vincennes. Un Pape est intronisé à peine que tout se combine, tout se trame pour arriver à faire fortune sous le règne de son successeur, que le peuple désigne déjà, dans son impatience de dévorer ces pouvoirs d'un jour. Et dans le gouvernement de notre Société règne l'ordre le plus parfait que le génie italien, si puissant dans ses théories économiques, ait pu rêver. Il n'y a pas de chancellerie en Europe qui vaille celle du *Gesù*. La diplomatie nous rend cette

justice. Et l'on ne connaît pas de plus pitoyable gouvernement, en Europe, que celui du Vatican. Concluez sur l'action réciproque de ces deux pouvoirs.

Le Pape distribue des millions, en bijoux d'or ornés de pierreries, donnés aux madones, en beaux calices ciselés, en riches custodes pour les couvents et pour les églises. Ajoutez les couronnes aux madones insignes, et toutes les prodigalités d'une cour à la fois politique et sacerdotale, et vous comprendrez qu'entouré de cardinaux mal payés, de prélats ambitieux et pauvres, d'une noblesse à laquelle répugnent les grandes spéculations et le travail de l'industrie, d'un petit peuple claquemuré dans sa taupinière, le Pape voie sous ses yeux, sans avoir à y redire, passer toute l'influence dans le gouvernement protecteur, grave et discret, qui distribue, avec générosité et intelligence, cet or que lui apportent la piété des peuples et les légitimes sueurs de ses membres, dans l'apostolat au milieu des riches cités.

Maintenant, sous Grégoire XVI, et probablement sous son successeur, à moins que l'esprit du libéralisme qui commence à infester quelques-uns de nos plus jeunes cardinaux, ne nous donnât un Pape favorable aux idées nouvelles, ce n'est plus par la crainte que nous règnons sur le Vatican. Nous pouvons laisser aux pages lugubres de

la vieille histoire, les poignards et les poisons; nous ne faisons plus de drames, et je vous assure que je tiens à remettre mon âme à Dieu pure de ces terribles extrémités auxquelles, dans les luttes impétueuses du passé, quelques-uns de mes prédécesseurs auraient pu se laisser conduire.

Mais, aujourd'hui, avec la lutte contre l'esprit moderne qui envahit tout, nous sommes liés, la papauté et nous, par les mêmes intérêts. Le clergé séculier est bon en général, bien qu'ici il laisse beaucoup à désirer sous le rapport de la moralité. Il est pieux et édifiant en France, en Belgique, en Autriche et en Bavière; mais il suit ses routines en Italie, en Espagne, et il est mou partout. Élevé au milieu de l'atmosphère libérale, il se laisse pénétrer par les aspirations démocratiques. Un jour ou l'autre, s'il lui répugne d'y prendre part, il sera le complice des révolutions. Or Rome est surtout menacée par la révolution. Que celle-ci se déchaîne demain, et l'ordre, si miraculeusement rétabli par la Sainte-Alliance, s'écroulera.

Les Papes sentent ces choses. Nous sommes une milice plus ardente et plus sûre. Il y a bien longtemps, Père de Sainte-Maure, que les Jésuites ne sont plus des révolutionnaires. Je vous expliquerai plus tard notre secret politique. Je vous dis seulement, à cette heure, que les Papes ont tout intérêt à nous ménager, à se servir de nous pour porter au

sein du clergé et des nations catholiques, ces fermes principes de conservation monarchique sans lesquels tout sombrera, le clergé le premier, dans un prochain avenir.

Notre avenir à nous est sûr maintenant, du côté de la papauté. Nous ne tomberions qu'avec elle, et elle perdrait à Rome sa royauté, que nous saurions lui survivre dans le monde.

V

TRAHISON

J'écrivais tous les jours mes conversations de la veille avec le révérend Père Général, ainsi que les réflexions qu'elles me suggéraient. J'étais un matin absorbé par cette occupation, lorsque j'entendis ouvrir brusquement ma porte; et, me retournant, j'aperçus le jeune baron Gustave de Flaviac.

Son visage était couleur de pourpre, ses yeux étincelaient, et sa voix quand il m'adressa la parole était tremblante d'émotion.

— Je suis perdu ! me dit-il.

— Perdu, mon cher baron! que voulez-vous dire?

— Je veux dire que mon père avait raison de détester les Jésuites!

— Il m'est impossible de vous accorder cela.

— Je le sais bien ; mais vous, vous n'avez que la robe du Jésuite, vous n'en avez pas le caractère. Mais ce misérable Père Ruffin ! Et dire que j'ai été assez lâche pour ne pas l'étrangler !

— Vous ne l'étranglerez pas; et vous vous contenterez d'une explication amicale avec lui.

— Amicale! non pas, s'il vous plaît. Père de Sainte-Maure, il s'agit de choses plus graves que vous ne le pensez. Tel que vous me voyez, je suis chassé de la maison de mon oncle.

— Chassé de la maison de votre oncle, mon cher enfant! Qu'avez-vous donc fait pour cela?

— Rien de bien grave aux yeux d'un homme du monde, mon cher Père; mais je comprends que vous et le Père Ruffin vous puissiez en juger autrement. Que voulez-vous? je ne suis pas un Caton ; et si mon grand-père voulait se souvenir de toutes les folies qu'il a faites, quand il avait mon âge, bien qu'il eût été élevé par les Jésuites, il serait plus indulgent pour les miennes. Le Père Ruffin m'a trahi d'une manière infâme!

Je ne croyais pas la chose impossible. Toutefois je dis au jeune homme :

— Mon enfant, cette accusation est grave.

— J'ai eu en main la preuve de ce que j'avance.

— La preuve !

— Oui, la preuve. Malheureusement je ne l'ai plus. Je vais tout vous raconter ; je ne vous dissi-

mulerai pas mes torts, et je souscris d'avance à tous les reproches que vous pourrez me faire.

Vous savez, continua-t-il, que j'avais donné toute ma confiance au Père Ruffin; lui, de son côté, me traitait comme son enfant. Je comprenais tout ce qui me manquait, du côté des connaissances indispensables à un jeune homme. Je trouvais en lui un professeur intelligent, rempli de zèle : il aplanissait pour moi les difficultés de l'étude, et, quand je les avais franchies, il me prodiguait les louanges les plus exagérées, et grandissait outre mesure mes plus légers succès. Comme il me faisait espionner, j'en ai la certitude à présent, il eut connaissance de quelques-unes de mes escapades, de vraies gamineries d'enfant dans le principe. Il m'en parla avec beaucoup de douceur, comme un ami déjà âgé, disait-il, à un ami plus jeune que lui. Mon grand-oncle ne tardait pas à en être instruit. Il me faisait les scènes les plus violentes ; sa belle-fille l'irritait contre moi : c'était à en devenir fou. Mais le Père Ruffin arrivait, il calmait l'orage, réduisait mes crimes à de justes proportions ; ils ne devenaient plus que des fautes vénielles. Le cher oncle s'adoucissait, et payait les dettes, quand il s'agissait de dettes. Comment ne pas aimer cet excellent Père Ruffin, ce conciliateur qui comprenait si bien qu'il y a quelque différence entre un jeune homme de dix-sept ans et



un vieillard de quatre-vingts? J'en arrivai à lui confier mes égarements, c'était le mot de l'oncle. Le Père Ruffin me disait avec tant de bonhomie : — Voyons, mon enfant, quand vous avez fait une sottise, au moins confiez-la-moi, afin que, dans le cas où elle serait découverte, je puisse arranger tout pour le mieux. — Je n'y manquais pas. Quelquefois le Père Ruffin me disait comment il fallait m'y prendre, pour cacher mes fredaines à mon oncle et à ma cousine. A la vérité, il me sermonnait longuement; mais, en faveur du service rendu, j'écoutais le sermon, et je croyais devoir encore de la reconnaissance. Ma cousine partie pour la France, mon grand-oncle me parut tout à fait revenu sur mon compte. Je restai convaincu que c'était bien la comtesse qui me faisait espionner, et qui grossissait mes peccadilles auprès de son beau-père.

Mais, dit tout à coup le jeune baron, j'oubliais de vous apprendre une chose importante.

— Et laquelle?

— C'est que je suis amoureux fou.

— Ou plutôt vous croyez être amoureux. Vraiment, mon cher baron, vous êtes en tout d'une légèreté incroyable.

— Mais pas du tout, je suis très-raisonnable en cela, et cet amour est très-sérieux.

— Je vois que vous avez formé quelque intrigue à Rome !

— Non, non, cher Père de Sainte-Maure ; je suis amoureux de ma cousine, de Marguerite !

— Marguerite n'est encore qu'une enfant, dis-je un peu ému ; vous me le disiez vous-même il y a quelques mois.

— Je me trompais ; Marguerite, pour le cœur, pour l'intelligence, est bien au-dessus de son âge. Depuis qu'elle est partie, j'en raffole ; et je ne pardonnerai jamais au Père Ruffin d'être la cause que cet ange est à jamais perdu pour moi.

Tout en l'écoutant, je me disais que la rupture d'un pareil mariage était un bonheur pour Marguerite. Malgré quelques qualités de cœur, Gustave me paraissait bien peu digne de ma chère enfant.

— Allons, dis-je au jeune homme, avant qu'il soit temps de penser à marier Marguerite, vous serez réconcilié avec votre oncle. Mais souffrez que je vous le dise, l'amour vrai purifie le cœur qui l'éprouve ; et si vous aimiez réellement Marguerite, son souvenir vous préserverait de ce que vous appelez vos folies de jeune homme. Je vous trouve encore plus coupable.

— Ne me grondez pas, cher petit Père. Je vous

assure que je suis bien plus malheureux que vous ne le pensez.

— Continuez donc de me raconter votre histoire.

— Eh bien ! vous savez que cette semaine est la semaine des Quatre-Temps ?

— Oui.

— Figurez-vous, cher Père, que, depuis deux mois, j'étais d'une sagesse exemplaire. Mais la fatalité veut que trois de mes anciens amis arrivent à Rome et m'invitent à dîner, avant-hier, vendredi. Ils avaient retrouvé ici d'anciennes connaissances. Nous avons soupé ensemble, nous avons mangé des terrines de Nérac, bu d'excellents vins, chanté des chansons peu édifiantes, j'en conviens, celle de Béranger sur les Jésuites, par exemple; nous sommes sortis de table à peu près gris; un de nos convives nous a conduits dans une maison où nous avons trouvé des femmes équivoques; nous avons joué, nous avons bu de nouveau. J'ai perdu tout ce que j'avais sur moi, ma montre, ma chaîne, plus quelques milliers de francs sur parole, et je ne suis rentré hier, au palazzo de mon oncle, qu'à deux heures de l'après-midi.

Précisément mon oncle m'avait fait demander dans la matinée. Il voulait me faire écrire, sous sa dictée, une lettre à Marguerite. Il savait que j'avais passé la nuit hors du palais. Le Père Ruffin me

raconta cela, et, en voyant ma toilette un peu débraillée, ma pâleur, mes yeux abattus, il se douta de tout et n'eut pas de peine à m'amener à lui faire une confession générale.

— Je vous gronderai plus tard, me dit-il. A présent il faut chercher un moyen d'expliquer à votre oncle pourquoi vous n'êtes rentré au palais qu'aujourd'hui. Prenez quelques heures de repos; elles vous sont nécessaires pour achever de dissiper les fumées de l'orgie. Je vais écrire là auprès de vous. Dans deux heures je vous réveillerai.

Je trouvai le conseil du Père excellent. Le fait est que ma raison et mes jambes étaient également chancelantes. Je me jetai tout habillé sur mon lit. Le Père Ruffin s'établit à mon bureau.

Je me réveillai vers les cinq heures; j'avais la tête embarrassée, mais j'avais repris possession de moi-même.

— Allons chez votre oncle, me dit le Père Ruffin. Vous savez qu'il est très-emporté, mais vous me laisserez le soin de le calmer, et tout ira bien. Hélas! mon pauvre enfant, continua le Père, par affection pour vous, je vous rends peut-être un mauvais service! Qui sait si les justes reproches que vous recevriez, de la part d'un parent auquel vous devez tant, et de qui dépend tout votre avenir, ne vous ramèneraient pas dans la voie droite!

Ce qui m'arrête, c'est qu'il a juré, et vous le

savez bien, que si vous faisiez de nouvelles dettes, et surtout des dettes de jeu, il les payerait, mais qu'il vous renverrait de chez lui, et que jamais il ne consentirait à vous revoir. Je ne devrais pas me préoccuper de vos intérêts temporels : la perte d'une grande fortune serait peut-être, au point de vue de votre âme, un bonheur pour vous. Qui sait, avec votre organisation si ardente au plaisir, si impressionnable, quel usage vous ferez de votre fortune? Puisse Dieu ne pas me reprocher, au jour du jugement, d'avoir été trop faible pour vous!

Comme le Père achevait ces mots avec un accent de componction qui me fait bondir de colère quand je me le rappelle, nous arrivâmes à l'appartement de mon oncle. En traversant l'antichambre, nous rencontrâmes Bettino, cet artiste sans ouvrage que le Père Ruffin protége.

— Vous ne pouvez pas voir M. le marquis de Flaviac aujourd'hui, lui dit-il : revenez demain ; à ma prière, il veut bien vous commander encore une copie d'un tableau de l'école romaine.

Et serrant la main de l'artiste, il le congédia en lui disant :

— A demain matin.

Nous entrâmes chez mon oncle!

—D'où venez-vous, monsieur? me dit le marquis

avec des yeux courroucés. Où avez-vous passé la journée d'hier, la nuit et une partie de cette journée?

— Regardez-le, dit le Père Ruffin, et ne le grondez pas; notre cher enfant n'est pas coupable. Il est allé hier chez un ami, le jeune comte de Carbonne. Il a eu là une de ces affreuses migraines auxquelles il est sujet; il a été fort malade, je vous assure. Et, comme mon oncle est très-sourd, il a ajouté à demi-voix : Je ne mens pas, votre âme en effet a été bien malade, et l'âme, c'est la forme substantielle, le corps n'est qu'une enveloppe.

C'était bien là une interprétation jésuitique.

— Et pourquoi ne me l'avoir pas fait dire? s'écria l'excellent vieillard, qui au fond m'aime beaucoup.

— Le cher enfant n'aurait pas voulu vous inquiéter.

— Mais c'est qu'il est en effet très-changé ! dit mon oncle. Va te reposer, mon enfant.

La grande colère était calmée : il avait suffi d'un mot de ce Jésuite.

— Mais il me semble, dis-je alors à Gustave, que vous n'avez pas à vous plaindre de lui ?

— Attendez donc la fin de mon récit.

Le Père Ruffin passa le reste de la soirée avec moi.

Ce matin, je me rendais chez mon oncle. J'ai rencontré Bettino qui sortait de la chambre du

marquis. J'avais avec moi mon grand lévrier. La folle bête se jette sur l'artiste et le renverse. L'imbécile se relève d'assez mauvaise humeur; mais comme il ne s'était pas fait de mal en tombant, je me permets de rire de sa maladresse; je n'ai jamais pu souffrir la physionomie cafarde de cet homme. Il est sorti en me lançant un regard que j'ai trouvé menaçant; mais, sans m'en préoccuper davantage, je suis entré chez mon oncle.

J'ai trouvé le marquis furieux : il savait tout. Sans me laisser le temps de l'interrompre, il m'a raconté tout ce que j'avais fait depuis deux jours; il le savait mieux que moi, j'en avais déjà oublié la moitié. Il m'a reproché mon hypocrisie de la veille, mes mensonges que le Père Ruffin lui avait répétés, et dont le saint homme, disait mon oncle, avait été la dupe. — Une orgie un vendredi des Quatre-Temps ! avec des impies et des femmes perdues! Avoir chanté des chansons contre les moines ! Je mériterais d'être dénoncé à la sainte Inquisition. Il avait vu dans sa jeunesse rouer le chevalier de la Barre, à Amiens, pour moins que cela. Il a terminé sa fougueuse harangue en me donnant sa malédiction, ce qui valait encore mieux pour moi que d'être roué, et en me défendant de paraître jamais devant lui.

Je suis sorti sans qu'il m'ait été permis de me défendre, et je me suis dit : Bien certainement ce

Bettino, que j'ai toujours soupçonné de recevoir de l'argent de la comtesse de Flaviac pour m'espionner, est encore payé par elle pour continuer son honnête métier. Mais comment a-t-il pu connaître jusqu'aux moindres circonstances de mon escapade? Enfin j'espère que le Père Ruffin pourra arranger cela.

A l'endroit où était tombé Bettino, je vis un papier froissé et roulé. Mon chien le vit avant moi et le saisit dans sa gueule; et fier, de cette belle prise, il me précéda dans le cabinet du Père Ruffin.

Tout en commençant à lui raconter mon aventure, j'ai ôté machinalement à mon chien le papier qu'il tenait dans sa gueule. Je déplie ce papier: quelques mots frappent mes regards. J'interromps ma narration; je lis; et j'écume de fureur en reconnaissant, écrite de la main du Père Ruffin, une dénonciation adressée à Bettino, afin que celui-ci la transmît à mon oncle. Toutes mes confidences s'y trouvaient, et l'on indiquait à Bettino la manière de s'en servir.

— Que lisez-vous donc là, mon cher fils? me dit le Père.

— Je lis que vous êtes un infâme, lui ai-je dit en lui présentant le papier.

Il fut un moment déconcerté. Mais se remettant bientôt :

— Je vous expliquerai cela.

— Oui, mais devant mon oncle. En attendant recevez ceci.

Et j'ai couvert la joue du traître d'un soufflet.

— Misérable! m'a-t-il dit en essayant de me le rendre.

Mais la colère avait doublé mes forces, et je l'ai arrêté.

— Vous êtes un sacrilége! vous êtes excommunié *ipso facto*, pour avoir frappé un prêtre! s'est-il écrié.

Je ne vous répéterai pas les trois mots énergiques qui m'ont échappé. Je l'ai entraîné chez le marquis; mais il est bien plus fort que moi, et il m'a arraché le fatal écrit. Arrivé chez mon oncle, il y a eu une répétition de la scène entre Orgon, Tartufe et Damis. Ruffin a été plus habile que moi. Mon oncle n'a pas voulu m'entendre. Ruffin a versé presque des larmes sur le sort du malheureux enfant perverti par des impies à tel point qu'il s'était oublié jusqu'à frapper un prêtre. J'ai cru que mon oncle aurait une attaque, en apprenant cet horrible forfait. Il m'a redonné sa malédiction; il m'a dit qu'il aimerait mieux voir Marguerite morte que de la voir ma femme. Et moi, furieux, désespéré, je lui ai juré que Marguerite serait à moi, dussé-je mettre le feu au couvent où sa mère voulait la renfermer.

Je suis sorti après cette belle déclaration.

Ruffin a couru après moi et m'a dit :

— Gustave, vous ne me croirez pas dans ce moment, mais peut-être le comprendrez-vous plus tard, j'ai agi dans l'intérêt de votre âme, c'est elle que j'ai voulu sauver. A présent, suivez mon conseil : je ne vous permettrai pas, entendez-le bien, de me diffamer dans Rome, non pas que je ne sois prêt, par la grâce de Dieu, à accepter des humiliations non méritées, mais parce que vos calomnies retomberaient sur mon ordre. Vous allez quitter Rome aujourd'hui même.

— Quitter Rome, misérable !

— Oui, quitter Rome; sinon vous aurez à répondre, devant l'Inquisition, de votre conduite. Allez ! je vous pardonne, et je prie Dieu qu'il vous convertisse !

Et il est rentré chez mon oncle.

A présent, cher Père de Sainte-Maure, que me conseillez-vous, et que pensez-vous du révérend Père Ruffin ?

— Je ne chercherai pas à excuser sa conduite, mon cher enfant. Le Père Ruffin a joué là un rôle infâme. Et comme je le crois capable de tout pour se venger, je vous dis aussi : Quittez Rome pour quelque temps; et croyez bien que je ferai mon possible pour calmer l'irritation de votre oncle.

Le jeune baron comprit le danger qu'il courait, et il partit le soir même.

J'allai voir le vieux marquis. Dès les premiers mots il m'interrompit en me disant :

— Gustave est un calomniateur, je sais tout. Il a accusé le Père Ruffin ; où est la preuve?

La preuve, je ne l'avais pas. L'obstiné vieillard était subjugé par Ruffin ; mais comme il était réellement bon et généreux, il paya les dettes de Gustave et lui assura une pension assez forte. Je fus chargé d'annoncer cela à l'enfant prodigue ; on m'autorisa même à lui donner quelques espérances pour l'avenir.

VI

SYMBOLE POLITIQUE

Je dois revenir à mes entretiens secrets avec le Père Roothaan. Mon lecteur devine combien ils me passionnaient. Un monde nouveau s'ouvrait devant moi. Une immense ambition m'était dévoilée, mais conçue si largement, en quelque sorte si humble, de la part de celui qui tenait dans sa main de vieillard les rênes de cette puissante administration, qu'il m'était impossible de la condamner. Entre chacun de ces entretiens, il me revenait bien quelques vagues difficultés; je me disais : Est-ce là une institution religieuse? Et ne suis-je pas entré dans une franc-maçonnerie dont la religion est le prétexte, mais dont le but est la domination sur le monde? Mais je rejètais ces idées, qui finissaient par me paraître stupides. Qu'importait, après tout, que les Jésuites voulus-

sent dominer dans le monde, si c'était pour y assurer le règne du Christ? A ce point de vue, je trouvais l'idée belle et acceptable. Le vieillard s'emparait de moi, peu à peu. Ce qu'il m'avait dit, la dernière fois, de la répugnance de la Société à employer jamais le poignard et le poison, m'avait soulagé la conscience, que le récit de l'aventure néfaste de Clément XIV avait un moment troublée. Je me sentais donc envahi lentement par la parole fascinante du Père. Je ne pouvais pas m'apercevoir qu'il ne prolongeait ainsi nos petites conférences, chaque soir, que pour m'infiltrer lentement ses idées, pour les insinuer dans une âme jeune, naïve, enthousiaste, de manière à ce qu'elles devinssent ma pensée énergique, ma pensée unique.

J'avoue que je ne soupçonnais pas de piége; et ce piége eût-il été moins habilement tendu, la doctrine eût-elle été prêchée par une parole moins éloquente, je n'eusse pas songé à le soupçonner, tant j'étais naïf encore et ignorant des grandes choses des temps modernes, que les livres des Jésuites ne m'avaient guère montrées sous leur véritable jour.

Je me sentais pris. Je l'aimais plus que jamais, cette Société de Jésus, comme on aime les forts. Elle avait grandi à mes yeux. Puis la vanité humaine se retrouve partout. Je devenais un des



puissants rouages de cette étrange association que j'avais jusque-là si peu comprise. Et l'on se passionne par instinct pour les joies du commandement. Il arriva une heure où j'eusse été fâché de revenir sur mon ardent enthousiasme pour la Société.

D'ailleurs, non-seulement le Père me développait, longuement et avec charme, ce que j'ai malheureusement écourté dans ce récit, mais il se plaisait aux causeries familières. Il y excellait. Il achevait là ce que la partie grave de l'entretien avait commencé. Je crois bien aussi qu'il m'étudiait beaucoup. Il me faisait parler à mon tour; et il jugeait sur cette parole si simple, presque juvénile encore, jusqu'où il avait pénétré dans mon être, et déposé le germe impérissable de sa doctrine.

— Je vous ai fait pressentir, continua-t-il, la grande pensée de notre Ordre : *la direction universelle*. Il fallait être tout, ou consentir à végéter jusqu'à n'être plus rien. La condition des forts seule pouvait nous aller. Et nous nous sommes faits forts.

Écoutez bien maintenant.

Pour arriver à la direction universelle, il nous fallait adopter un système politique. Nous devions être les chefs des peuples émancipés, prendre en

main les intérêts des masses, et préparer l'avenir à la démocratie, ou bien, serviteurs dévoués des rois, travailler à comprimer les instincts de liberté dans le monde, et, patronnant chaudement les royautés, nous abriter auprès d'elles et régner avec elles.

Nous devions nous jeter dans l'un ou dans l'autre de ces deux grands courants qui emportent l'humanité. Mais il y avait péril, pour nous, là et là. En arborant le drapeau populaire, nous n'eussions pas vécu un quart de siècle; et les rois de l'Europe, qui ont eu leur ère de gouvernement absolu depuis Richelieu, nous eussent traqués comme les ennemis les plus dangereux de leur couronne. A cette heure, l'Ordre n'existerait plus. D'ailleurs vous connaissez l'histoire : les inconstances, les indocilités, les exigences des démocraties. Nous nous fussions imposé une tâche au-dessus des forces humaines. Nos Pères firent donc sagement de ne pas se jeter dans ce courant dangereux; et je ne crois pas que de longtemps, dans l'Ordre, on se départe de cette prudence.

Restait le service des rois. Est-il moins ingrat que celui des peuples? Et que fussions-nous devenus, à nous faire les chevaliers de toutes ces royautés jalouses et hostiles entre elles? Quel singulier spectacle eût donné l'Ordre? Son unité eût été brisée; il se fût attiré le légitime mépris des

peuples, et eût donné le triste spectacle de ce pauvre clergé séculier qui, après chaque bataille entre nations catholiques qui se sont mitraillées hideusement, va chanter des *Te Deum*, pour remercier Dieu d'avoir fait massacrer des frères. C'eût été introduire un dualisme effréné dans l'Ordre. Nous nous fussions déchirés les uns les autres. Animés de convictions politiques opposées, nous eussions vécu dans les haines; et celles de la politique ont-elles un fanatisme moins terrible que celles de la Religion? Et puis ces prêtres séculiers sont attachés au sol où ils sont nés; ils ont une patrie. Le Jésuite n'en a pas : il est citoyen du monde. L'Ordre ne doit pas s'appuyer sur telle ou telle forme gouvernementale; sa force, il doit la trouver en lui-même.

Du reste, l'Ordre en a fait la triste expérience. Et nos grands ennemis, nos plus cruels persécuteurs n'ont-ils pas été ces rois catholiques dont, certes, nous favorisions, par notre enseignement, l'absolutisme sans limites?

Nous sommes donc payés pour reconnaître que là encore eût été notre ruine.

Mais, mon cher Père, — et ici le Général baissa un peu la voix, comme s'il eût craint d'être entendu, — il y a une autre politique plus large, planant au-dessus des démocraties et des royautés;

celle-ci, c'est la nôtre, elle a été inaugurée par un grand génie, Hildebrand. C'est *la théocratie.*

Grégoire VII, en attribuant à la papauté la mission de réaliser le gouvernement théocratique, créait, à cette grande institution catholique, une impossibilité qu'il n'avait pas prévue et qui devait être sa ruine. Il la plaçait en hostilité flagrante avec tous les pouvoirs ; il lui donnait les rois et les chefs des peuples pour antagonistes implacables ; c'était une guerre de roi à roi ; du roi romain, plus ou moins puissant en Italie, contre toutes les races royales ; c'était un duel sans raison. Le plus faible, malgré la grande puissance des idées religieuses, devait nécessairement succomber.

Impraticable pour la papauté, la théocratie ne l'est pas, au moyen d'une Société sacerdotale, invisible en quelque sorte par le peu d'éclat personnel de son chef et du nom de ses membres. Là point de rivalité patente. On ne dit pas aux rois et aux chefs du peuple : Agenouillez-vous devant moi, je suis le roi unique ; empereurs et rois sont mes feudataires. Mais on a la royauté universelle, sans que peuples et rois soupçonnent qu'ils ont un maître, une Société exerçant cette royauté par une direction secrète dont nul ne peut saisir les fils invisibles.

Vous n'aviez pas soupçonné cela, Père?



— Non, répondis-je ; je ne croyais pas que la Société visât si haut.

— Il fallait prendre le vol, comme l'aigle, pour dominer le monde de toute notre hauteur, où se traîner à terre, avec l'insecte, devant la pitié universelle. Nous avons choisi le rôle de l'aigle.

Cela vous paraît hardi. Et cependant nous devions arriver là, pour nous assurer de la durée de l'Ordre. Toute autre combinaison nous perdait infailliblement.

— Mais, mon très-révérend Père, cela doit mettre l'Ordre en hostilité perpétuelle avec les royautés et les démocraties?

— Oui, si notre secret était découvert, si notre théorie était divulguée. Mais voyez ce qui nous protége. Nous avons pour but d'établir la gloire de Dieu sur la terre. Ce but est évidemment très-honorable. *Ad majorem Dei gloriam*, quelle plus belle devise ! Nous pouvons appeler calomniateurs ceux qui nous accuseront de cacher notre plan de domination universelle, sous le prétexte d'établir le règne de Dieu sur la terre. Et le règne de Dieu sur la terre, n'est-ce pas en réalité le règne du sacerdoce?

Nous sommes donc les ministres et les généraux de Dieu, pour amener pacifiquement, à l'aide de l'éducation et de la parole, son règne glorieux parmi les hommes. La Société tout entière tra-

vaille avec ardeur à ce noble but. Elle ne sait pas, excepté nous qui formons le sénat privilégié et invisible de l'Ordre, comment se meut ce vaste organisme dont chaque Père fait partie; elle ne sait pas ce mot dernier, ce secret, peu importe le nom, qui résume notre action, notre but, notre politique dans le monde. Le vulgaire de la Société n'a pas besoin de le connaître. Tout serait bientôt compromis par des discussions dangereuses, par des révélations indiscrètes. Dans les livres, dans l'enseignement, dans la prédication même, des esprits ardents iraient trop loin. On a pu accuser nos Constitutions, crier contre le *tanquam ac cadaver;* nous sommes enchantés! Oui, oui, chicanez-nous sur les bribes du moyen âge dont n'avait pu se défaire encore la Société à sa naissance! Nous avons bien changé depuis.

L'immense avantage de faire un secret rigoureux de notre politique religieuse est d'avoir, de ce côté, une paix absolue. Nos Pères, surtout ceux de France, qui sont profès, qui ont familièrement conversé avec moi, qui ont vu partout les anciens de l'Ordre, sont furieux qu'on nous accuse de projets de domination. Ils peuvent, avec une bonne foi absolue, déclarer partout que nous sommes les plus innocents de la terre.

D'ailleurs, arrivât-il que, par une indiscrétion coupable ou un zèle maladroit, nous fussions légi-

timement soupçonnés, — et nous l'avons été, — le mot théocratie semble inventé pour déguiser noblement l'idée de la domination absorbante du sacerdoce. Le pouvoir de Dieu ! Quelle intelligence serait assez déraisonnable pour dénier à Dieu sa suprématie sur sa créature?

Résumons-nous, cher Père.

L'Ordre, pour vivre et être quelque chose devant l'esprit moderne, qui emportera tous les autres ordres, a dû se proposer un but immense.

Ce but, c'est la théocratie, ou la domination du sacerdoce sur le monde.

Ce sacerdoce n'a pas dû être le clergé perdu dans le siècle, mais une corporation spéciale, une société religieuse capable d'un secret et ayant puissance de réaliser lentement, à travers les siècles, un but qui demande des siècles pour sa réalisation.

Cette société secrète religieuse a dû s'organiser, de manière à agir partout, pour que nulle diplomatie, nulle police humaine, quelque habile qu'on la suppose, ne puisse la pénétrer, la saisir en flagrant délit d'usurpation sociale.

Il fallait à cette Société l'unité absolue de pouvoir. Elle a son chef irresponsable et maître unique, le Général. Il y a bien, dans nos Constitutions, quelques articles qui semblent devoir mettre des limites à ce pouvoir absolu; mais quand on les étudie

bien, il est facile de s'apercevoir que ce sont là de ces précautions toujours inutiles. Ainsi les assistants du Général, ses ministres, ont autorité pour en devenir les juges, pour le déposer même, s'il se trouve dans les cas prévus pour sa destitution. Cela paraît, au premier abord, une modification très-réelle du pouvoir absolu, et dans la réalité ce n'en est pas une ; car, pour déposer le Général, il faut que les assistants se concertent entre eux, qu'ils convoquent la Congrégation générale. Voilà bien des formalités ; pendant que le Général, par un seul acte de sa volonté, dont il ne doit rendre compte qu'à sa conscience, peut suspendre ses assistants s'il les croit opposés à ses desseins, et dès lors que deviennent leurs droits? Vous voyez bien que son pouvoir ne peut jamais être sérieusement entravé, et cette règle de nos Constitutions n'est au fond qu'un moyen de donner satisfaction aux esprits que ce mot : autorité illimitée, effraye toujours un peu : on se rassure sur l'existence d'une loi dont l'application est impossible.

Auprès de ce Général, maître absolu, il fallait de hauts gradés, conservateurs de l'idée mère, devant la transmettre après la mort de chaque Général à son successeur, si par hasard le nouvel élu était choisi en dehors du patriciat.

Il fallait que le reste de la Société ignorât complétement le secret de l'Ordre et crût simplement

remplir la mission religieuse de tout homme voué au sacerdoce.

Il fallait que la papauté ne soupçonnât pas qu'elle n'était elle-même que le premier de nos rouages; que le Sacré Collége, l'épiscopat, tout le clergé, coopérassent malgré eux à établir notre omnipotence, pour qu'ayant toujours besoin de corps d'élite, ils dussent choisir ceux qui les soutiennent ostensiblement avec le plus d'habileté et de succès. Nous tenons les peuples par le clergé inférieur, le clergé inférieur par l'épiscopat, l'épiscopat par la papauté, la papauté par ses intérêts ou par les intérêts de ceux qui la mènent.

Tout cela doit être clair pour vous, à cette heure.

— Parfaitement, très-révérend Père. Je vois très-bien ce qui fait la force et la grandeur de l'Ordre.

VII

LA DERNIÈRE INITIATION

— Comme nous parlons à des hommes, me dit le lendemain le très-révérend Père Général, nous n'avons pas recours aux fantasmagories des initiations. Frapper vos sens, éblouir votre regard, vous impressionner un moment par une cérémonie bizarre et mystérieuse, que serait tout cela? Et que resterait-il de plus, le lendemain, dans les convictions d'un homme sérieux?

Si je me suis trompé sur vous, sur votre valeur, sur votre dévouement éternel, sur votre impénétrabilité obstinée, tant pis pour moi. Je ne vous fais pas prêter de serment. Dévoué à l'Ordre, vous n'en avez nul besoin; infidèle un jour, il ne vous retiendrait pas. Tout sera simple entre nous, comme tout fut simple le jour où le Père Général Fortis me donna les enseignements que je vous ai com-

muniqués moi-même. Entre les hommes, le lien qu'on a toujours regardé comme sacré est celui du serrement des mains, *dextras dextris jungentes*.

Et me tendant les deux mains, il me demanda les miennes. Je répondis par une vive étreinte à celle du vieillard.

Puis ouvrant son bureau, il en tira un tout petit livre, richement relié, renfermé dans un étui de cuir de Russie, déjà vieux.

Il me le remit.

— C'est à l'aide de ce petit livre que se fera notre correspondance chiffrée. Nous avons de grandes raisons pour nous défier de la poste de notre Très-Saint-Père. Toutes les vieilles traditions de la police italienne subsistent ici. Pas une lettre n'est sûre, soit envoyée à l'étranger, soit reçue à la poste. On ne respecte même pas celles des femmes des ambassadeurs, si elles veulent écrire, en dehors du paquet officiel de leurs maris.

Vous allez voir la simplicité de ce chiffre : ouvrez votre livre.

C'était un petit vocabulaire, par lettres alphabétiques, contenant les mots usuels de la langue latine. Chaque page était numérotée, chaque ligne était numérotée également, et tous les mots étaient rangés dans des colonnes verticales ayant un numéro dans le haut, de manière à présenter un mot

dans tous ses cas, si c'était un nom ou un adjectif, dans ses temps et dans ses principales personnes, si c'était un verbe.

De telle sorte que, pour écrire la phrase suivante : *Videbo cras principem* (je verrai le prince demain), il suffisait de chercher les mots *video*, *cras*, *princeps*, dans leur ordre alphabétique. Si le mot *video* était à la page 160, à la 4e ligne, j'avais à écrire 160.4. Si le temps *videbo* était à la 6e colonne verticale, j'ajoutais 6, et j'avais 160. 4. 6.

Cras étant un adverbe, je cherchais le mot au vocabulaire ; je le trouvais, par exemple, à la page 12 et à ligne 3, j'avais, pour ce mot, les deux chiffres 12. 3.

Si le mot *princeps* était à la page 76, à la ligne 17, et l'accusatif *principem* à la colonne 4, j'avais pour ce mot : 76. 17. 4. Ma phrase entière était celle-ci :

160. 4. 6. 12. 3. 76. 17, 4.

Pour déchiffrer cette phrase il fallait la diviser par groupes de trois ; mais le second mot n'avait que deux chiffres, il fallait remplacer le troisième par un zéro et écrire :

160.4.6 — 12.3.0 — 76.17.4.
Videbo *cras* *principem*

Le premier numéro donnait la page du livre, le

second le mot cherché, le troisième le cas ou personne ; si le mot n'avait aucune modificatio ce troisième chiffre serait un zéro.

Je saisis à l'instant ce procédé pour écrir comme celui de déchiffrer la dépêche.

Le Général ajouta :

— Vous signerez vos dépêches du chiffre 74, qu vous mettrez au rang de tous les autres, mais l dernier.

D'après ces indications, la dépêche ci-dessus eû été celle-ci :

160.4.6.12.3.0.76.17.4.74.

En détachant le dernier chiffre 74, qui est la signature, et séparant les autres par trois, on avait la phrase complète.

Il est positif que ce procédé de correspondance chiffrée est d'une simplicité admirable et peut braver toutes les investigations.

— Bien des fois, me dit le révérend Général, les Papes ont fait disparaître nos correspondances; bien des fois, dans les différents États de l'Europe, elles ont été saisies; mais pendant qu'il y a peu de chiffres de la diplomatie qui n'aient été lus, les nôtres ont bravé, depuis deux siècles, la curiosité de la cour romaine et celle des cabinets de l'Europe. Un ambassadeur disait, il y a peu de temps : — Ces

Pères ont le chiffre du diable; toute l'Europe s'y casse le nez.

— Quel a été, dis-je au Général, l'inventeur de cette correspondance chiffrée?

— Nous la devons au quatrième Général de l'Ordre, Everardus Mercurianus, prédécesseur de notre illustre Claudius Aquaviva. Mercurianus, se défiant des indiscrétions des imprimeries romaines, fit imprimer ce vocabulaire à Amsterdam, vers 1576. Le volume ne porte ni nom d'auteur ni nom d'imprimeur.

Ce petit livre ne peut jamais tomber entre des mains profanes. Dans le cas où le Père initié serait malade grièvement, loin du *Gesù*, et qu'il lui serait impossible de le faire remettre au Général par une voie sûre, il lui est enjoint de faire jeter le petit livre au feu, devant lui. Vous pourrez lire cette recommandation, au verso de la première page.

J'ouvris le livre, et je trouvai en effet l'avis suivant :

Accuratè notandum. — Graviter ægrotans igni libellum injiciat, aut coram se jubeat injici.

Vous voyez que toutes nos précautions sont prises. Il est très-remarquable que, depuis deux siècles, nulle bibliothèque, nulle collection de

livres rares n'ait ce petit livre, qui, du reste, serait pris uniquement pour un mauvais dictionnaire latin, compilé dans les premiers temps du renouvellement des études classiques au seizième siècle, et qu'on ne soupçonnerait certes pas d'être notre grimoire diabolique. Nous avons fait à ce sujet des recherches minutieuses, et elles nous ont prouvé que rien ne nous avait encore trahis.

Ceci vous explique le numéro placé à côté des noms dont vous avez vu les listes. Vous pourrez maintenant prendre quelques-unes des correspondances chiffrées que renferme la liasse ; le dernier numéro vous donnera le nom du Père initié qui l'a écrite ; et comme nous savons à quel règne de nos généraux se rapporte chaque liste, vous aurez ainsi l'époque approximative à laquelle répondent toutes les dépêches, si par hasard elles n'étaient pas datées.

Il était pour moi d'une extrême importance de connaître quelques-unes de ces dépêches, qui pouvaient se rapporter aux époques de l'histoire sur lesquelles on n'a encore que des renseignements imparfaits. Je priai le Père Roothaan de me confier une seconde fois la précieuse liasse, pour que je fisse quelques recherches. Il me la remit de la meilleure grâce du monde.

Rentré dans ma chambre, je me promis de passer

les longues heures du lendemain à déchiffrer quelques-unes de ces dépêches, au moyen de ce que le bon Général avait appelé notre grimoire diabolique.

VIII

RÉVÉLATIONS HISTORIQUES

Ma curiosité se portait particulièrement sur l'époque si malheureuse où notre Ordre fut supprimé. Les historiens, amis ou ennemis des Jésuites, sont forcés de reconnaître que, malgré quelques révélations que la diplomatie a pu fournir à l'aide de ses archives, plusieurs des causes d'un si grand événement étaient demeurées un profond mystère. Le problème de cet étrange fait historique a toujours été celui-ci : Comment Charles III, prince vertueux, chaste, d'une piété aussi vive que sincère, certes l'homme le plus catholique de toute la catholique Espagne ; lui, sur lequel notre Ordre avait tant compté, qui avait pris notre parti en Portugal contre Pombal ; qui, pendant l'année qui précéda notre exil, ne cessa de nous combler de respects et de louanges, arriva-t-il tout à coup avec une

incroyable hardiesse à nous renvoyer de toutes les possessions espagnoles dans les deux mondes? Comment le même prince, débarrassé de ceux qu'il voulait appeler des ennemis, n'eut-il ni trêve ni repos que le Saint-Siége ne prononçât notre dissolution? Comment se ligua-t-il pour cela avec les Pombal et les Choiseul, qu'il accusait de s'être laissé infecter de l'esprit de la philosophie moderne? Le dévot Charles III, les déistes du dix-huitième siècle unis contre nous, quel mystère!

J'avoue que l'espérance de trouver la plus petite révélation sur ce problème me fit braver la fatigue de traduire toutes les correspondances.

Dès que je fus libre, je me mis à ce travail ingrat, mais auquel je me livrai avec passion. Je pris les dépêches que je jugeai se rapporter aux événements de Portugal, de France et d'Espagne, entre les dates suivantes : 1756 et 1773.

J'ouvris un calepin; j'en portais toujours un sur moi, sur lequel je jetais souvent des notes au hasard. Presque toutes les pages de celui-ci étaient blanches, et je fis là cette traduction, à laquelle je ne songeai plus, quand j'eus quitté Rome pour venir en France.

Plus tard ce précieux calepin s'est trouvé avec d'autres notes et d'autres papiers importants, et aujourd'hui, grâce à ces dépêches qui voient le grand jour de l'histoire pour la première fois, je



puis soulever, en quelques mots, le voile qui couvrait de graves événements.

Tout le monde sait que nos Pères furent chassés de Portugal avec une brutale violence par le marquis de Pombal, ministre du roi Joseph, à la suite d'un complot contre la vie de ce prince, complot dans lequel nos Pères furent impliqués.

Le roi Joseph, en allant voir sa maîtresse dona Teresa, femme du marquis de Tavora, fut atteint dans sa voiture de deux coups de pistolet. Le duc d'Aveiro, ennemi personnel de Pombal, le marquis de Tavora furent accusés d'être les auteurs du crime, les vieux Tavora d'être les complices et nos Pères d'avoir été les instigateurs.

Une lettre chiffrée du Père Malagrida, en date du 6 mars 1758, donne d'importants renseignements sur le complot, déjà tramé à l'avance. Je fatiguerais mon lecteur par la citation du texte latin original: je donne la traduction française, qui accompagne le texte sur mon calepin.

« Le ministre comte d'Oeyras (marquis de Pombal), à l'élévation duquel nous avons puissamment contribué, se tourne contre nous. Depuis longtemps il dissimule. Nous l'avons deviné. Ses manœuvres nous sont jour par jour dévoilées; les familles nobles sont menacées par lui également. Plus de doute qu'il ne veuille détruire les grands

du royaume et la Société de Jésus (1), grand obstacle à ses projets oppressifs. Nous savons tout par son confident le plus intime; c'est, heureusement pour nous, un de nos affiliés. Nous sommes prévenus d'une expulsion prochaine. Devant ce péril imminent, nous n'avons pas à délibérer. Les grands préparent les esprits à un coup. Forts d'eux et avec eux nous devons agir. Nous aurons à le faire avec toutes les précautions imaginables (2). Quoi qu'il arrive, rien ne paraîtra de notre côté. Cet Aman, implacable comme une bête féroce (3), qui veut trancher du Richelieu, doit être prévenu par une légitime conspiration. Sans cela notre Société est perdue ici. Et quel exemple pour les autres nations catholiques! Nous sommes bien dans le droit de légitime défense (4). »

Une seconde dépêche, datée du 4 mai, contient des détails sur la force et sur le nombre des conjurés, qui embrassent les premières familles du royaume, « et notamment le jeune marquis de Tavora, dont le misérable roi souille la couche, comme il est su de toute la cour (5). »

(1) « Nihil dubites quin et proceres regni et Societatem Jesu funditùs eradicare decreverit... »

(2) « Quam prudentissimè et cautissimè agendum. »

(3) « Ferus Aman veluti bellua... »

(4) « Legitimâ acie hostem profigamus. »

(5) « Præsertim juniorem marchionem de Tavora, cujus torum polluit miserrimus rex, ut in aulâ undique fertur. »

Dans cette dépêche tout indique une vengeance prochaine, et il est dit que le protecteur du perfide ministre pourrait bien être enveloppé dans sa perte (1).

Une dernière lettre plus ambiguë, plus brève du Père Malagrida indique au Général que l'heure de l'explosion est venue, qu'on délivrera définitivement la terre portugaise de sa peste, et que là est le salut de la Société de Jésus (2).

J'étais abasourdi de cette révélation. C'était donc bien ce malheureux Père Malagrida et ses confrères portugais qui, entraînés par une aristocratie mécontente, s'étaient jetés dans le triste complot qui éclata plus tard et que le ministre sut déjouer.

La dernière dépêche donne les détails de l'échec de la conjuration. Malagrida se fait encore illusion sur lui-même et sur les autres Pères. Il se dit inattaquable par la vengeance du ministre, mais il avoue que l'épouse adultère, à qui son salut a été promis par l'amant royal, a nommé tous les conjurés (3).

(1) « Tandem perfidi patronum ministri simul cum illo supremam posse pati perniciem. »

(2) « Nefandâ lue Lusitanicam terram purgandam ulteriùs salvandamque Societatem Jesu. »

(3) « Nil pro nostris timendum. Uxor adultera, pro salute ab amatore regio promissâ, omnia detexit. »

L'événement prouva les étranges illusions du Père Malagrida. Dona Teresa, pour éviter la question et sauver sa vie, découvrit tout ce qu'elle savait de la part que les Jésuites avaient prise à la conjuration. Il ne fallait rien de plus, à cette époque, encore aux mœurs rudes et sanglantes, pour établir une culpabilité. Le farouche Pombal ne s'en gêna pas ; il mit l'Inquisition dans ses intérêts. Ce tribunal de moines dominicains ennemis des Jésuites, n'ayant pas à s'occuper du crime de lèse-majesté, qui d'ailleurs n'était pas facile à prouver, inventa le crime d'hérésie et livra Malagrida comme hérétique au bras séculier, et le malheureux Père mourut étranglé et brûlé dans un *auto-da-fé* solennel. Si cette mort fut une iniquité, les enfants de saint Dominique en furent les lâches complices.

Notre Général Ricci, d'un caractère fier et intraitable, qui n'avait pas prévu, dans son étroitesse d'idées, jusqu'où peut aller la vengeance d'un ministre tout-puissant, eut à déplorer sa faiblesse de n'avoir pas arrêté le zèle stupide et mal éclairé de son *alter ego* en Portugal.

Ricci fut bien plus mal inspiré encore lorsqu'il permit aux Jésuites espagnols de se mêler d'une affaire, presque indigne de l'histoire, qui éclata à leur suggestion en 1760 à Madrid.

Les dépêches dénotent dans nos pauvres Pères un tel aveuglement, une ambition si misérable, que

j'ai presque honte pour eux, et surtout pour Ricci, un Général de l'Ordre, d'être descendu si bas.

Voici les faits recueillis de plusieurs dépêches que je résume rapidement. Elles sont écrites par un Père Martinez qui, comme Malagrida à Lisbonne, semble tenir à Madrid tous les fils de l'intrigue.

Il s'agit, qui s'en douterait aujourd'hui? de cette charge, tant convoitée alors, de confesseur du Roi. C'était le Père Osma, dominicain, qui remplissait à la cour de Madrid ce poste de faveur. Le souvenir de l'influence que les Jésuites avaient eue en France, pendant tout le long règne de Louis XIV, empêchait les Jésuites espagnols de dormir. Ils se figuraient que, maîtres de la conscience du roi, tout irait en Espagne à leur guise. Et soit cette ambition que les dépêches avouent d'une manière plus que brutale (1), soit haine des Dominicains, complices de Pombal, haine qu'elles n'ont pas davantage, sinon la charité, du moins la prudence de voiler (2), soit cette vengeance d'en haut qui éclate, quand l'orgueil des corporations, comme celui des individus, s'élève trop haut, en les aveuglant pour les perdre, ils eurent recours à des moyens que mes

(1) « Fœdum, sicut et tamdiù in Galliâ, unum ex nostris non esse à confessionibus Sacræ Majestatis. »

(2) « Nobis infensissimus Ordo Fratrum prædicatorum Patrem Malagridam igni mandavit. De inimicis vindictam sumamus. »

dépêches chiffrées me démontrent misérables et infâmes. Le Père Martinez était à la tête du mouvement, et c'était lui qui, dans une correspondance habile, faisait croire au pauvre Général Ricci tout ce qu'il voulait. Il imagina une odieuse fable pour enchaîner à jamais le roi à la Compagnie : ce fut de lui insinuer qu'il tenait aux Jésuites par les liens les plus sacrés ; en d'autres termes, que la reine sa mère avait eu un Jésuite pour amant. On sait qu'en effet la légitimité de Charles III a été mise en doute, et il ne l'ignorait pas.

Martinez raconte qu'ayant obtenu une audience de Charles III, il lui avait représenté quel honneur ce serait pour la Compagnie qu'un Père fût son confesseur ; — que le très-révérend Général attachait à cela le plus grand prix ; — que de tous les souverains de l'Europe le plus pieux ne pouvait refuser cette confiance à un Ordre qui occupait le premier rang dans l'Église (1). Le roi, silencieux, n'ayant pas paru disposé à accéder à cette demande, le Père avait cru devoir lui insinuer « qu'il y avait des liens intimes qui l'unissaient à la sainte Compagnie, les plus intimes qui pussent être, puisqu'ils tenaient à sa naissance (2). » Cette révéla-

(1) « Quod Piissima Majestas illustri Societati Jesu, primatum in Ecclesia gerenti, hanc fiduciam denegare non posset. (Dépêche chiffrée.)

(2) *Attamen sanctæ Societati arctissimis junctum esse Regem vin-*

tion, de l'aveu même de la dépêche, n'avait pas convaincu le roi. Il s'était écrié en colère : « Me prendriez-vous pour un bâtard? L'on vous a trompé, Père, par une stupide fable (1). » Et, tout pâle, il avait gardé un silence terrible, après lequel le Jésuite mal inspiré n'avait eu qu'à sortir du palais.

Vaincus sur ce terrain scabreux, et ne se doutant nullement des conséquences de leur indiscrète révélation, ils imaginèrent une autre intrigue, dans laquelle ils espéraient compromettre les Dominicains et arriver ainsi, une fois leurs rivaux en disgrâce, à cette bienheureuse charge de confesseur de Sa Majesté Espagnole.

Un frivole prétexte amena dans Madrid une insurrection formidable. Le Père Martinez raconte que, le Jeudi saint, pendant les stations d'usage dans les églises, les conjurés devaient attendre le roi, lui dicter des conditions sur les rigueurs de son gouvernement, et particulièrement sur la réforme que le roi avait ordonnée des grands manteaux appelés *capas* et des larges chapeaux appelés *chambergos*. Il paraît que les Dominicains

culis, arctissimis quippe quæ ad Regis nativitatem attinerent. (Même dépêche.)

(1) « Iratum Regem exclamasse : — Num me spurium putares? Delusus es, Pater, stolidâ fabulâ. — Pallidumque conticuisse. » (Même dépêche.)

avaient pris la défense de ces fameux chapeaux, et encore n'était-ce pas une calomnie de nos Pères? Toujours est-il qu'au moment de la découverte du complot, les Dominicains furent accusés; sur la notion qu'on avait du caractère du roi, il n'y avait pas de doute qu'ils ne fussent pour jamais disgraciés.

Rien n'arriva comme l'exalté Martinez l'avait prévu. L'émeute, préparée par les Jésuites, éclata, mais avant l'heure (1). Elle prit des proportions colossales et dura plusieurs jours. Un certain nombre de Jésuites furent saisis distribuant de l'argent dans les groupes. Plus tard, voyant qu'on allait plus loin qu'ils n'avaient voulu, que le coup était manqué, que les conjurés qui devaient accuser les Dominicains n'avaient même pas paru dans la foule, puisque la petite scène organisée par les Jésuites, d'accord avec les mécontents, ne devait avoir lieu que le Jeudi saint, ils eurent peur, et se jetant comme pacificateurs au milieu du peuple, ils le calmèrent comme par enchantement (2).

La fierté royale fut humiliée. Le petit-fils de Louis XIV, le roi de cette nation qui avait appar-

(1) « Dominicâ Palmarum, seditiosas turmas vidimus domum Squillacii ministri invadentes urbemque tumultuosè percurrentes. Dum diem indixeramus Feriæ quintæ majoris hebdomadæ, quum Sacra Majestas in ecclesiis crucem veneraretur, tuncque viri pertinaces regem manu tenerent et minaciter alloquerentur. »

(2) « Ipsemet turbam alloqui multoties sedareque subito curavi. »



tenu à Charles-Quint, jura une éclatante vengeance, non pas contre cette frivole jeunesse qui voulait garder le vieux costume si favorable aux aventures, mais contre les instigateurs de cette petite Fronde à laquelle il ne voulait pas laisser s'habituer les Espagnols, toujours si respectueux devant leurs rois. Une enquête sévère, minutieuse, d'un secret que pas un Jésuite, eux réputés si fins, ne pénétra, fut faite et dura une année, après laquelle, au moment où tout paraissait assoupi, où rien de la part du roi, toujours bienveillant pour les Jésuites, n'indiquait qu'il eût le moindre soupçon sur les véritables auteurs de l'échauffourée, parut une pragmatique qui supprimait la Société de Jésus dans toute la monarchie espagnole.

Tout cela pour une petite rivalité et pour une petite ambition ! Charles III, dans un entretien secret avec l'ambassadeur de France (1) au sujet de l'expulsion, assura que, s'il avait quelque reproche à se faire, c'était d'avoir trop épargné ce corps dangereux ; et poussant un soupir, il s'écria : « J'en ai trop appris. »

La correspondance de Martinez lave Charles III du reproche d'avoir condamné des innocents et de s'être laissé conduire par les haines philosophiques de son ministre d'Arunda. Nos malheureux Pères avaient

(1) Dépêche du marquis d'Ossun au duc de Choiseul.

été les artisans de leur ruine. Ils furent embarqués sur des navires en destination sur les États du Pape. Ricci, qui avait perdu la tête et voulait, aux yeux de l'Europe, faire jouer à l'Ordre le rôle de martyr, fit si bien auprès du Pape qu'on refusa de donner l'hospitalité aux malheureux Jésuites espagnols. Ce fut à la générosité du philosophe Choiseul qu'ils durent de ne pas mourir sur les vaisseaux qui les portaient, repoussés par leur Général et par le Pape. Ils furent reçus par pitié en Corse, où le fou Martinez mourut, laissant cette honte à l'Ordre, honte dont Ricci avait été l'incroyable complice.

Quand je rapportai la fatale liasse au Père Général et que je lui exposai le résultat de mon travail, il me dit froidement :

— Cela ne m'étonne pas. Nos Pères étaient fous d'orgueil à cette époque, et Ricci plus que tous les autres.

Ces révélations m'impressionnèrent péniblement. J'ai oublié de mentionner une foule de lettres venues de France au temps de la Ligue, et qui me présentaient les Jésuites comme de véritables forcenés.

Chose inconcevable! pendant qu'à la suite de misérables complots on expulsait légitimement nos Pères d'Espagne et de Portugal, c'était pour un motif de tout point honorable, leur refus d'ab-

soudre Louis XV tant qu'il garderait la Pompadour, qu'ils étaient chassés de France. Mes dépêches chiffrées étaient formelles sur ce point. La favorite avait garanti l'existence de la Société en France, si de Rome on eût voulu donner l'ordre au confesseur du Roi de tolérer un commerce qu'elle déclarait innocent depuis quelques années. Probablement ces assertions ne s'accordaient pas avec les aveux du royal pénitent. Le Père initié se nommait Salis. Il écrivait à Rome que les Jésuites n'avaient nul besoin de la protection de madame de Pompadour ; qu'ils étaient soutenus par le parti hostile à la favorite, à la tête duquel était le Dauphin ; que ce prince, de mœurs pures et profondément religieux, ne pardonnerait pas au confesseur du Roi de jouer auprès de celui-ci le rôle du Père la Chaise auprès de Louis XIV ; que l'appui de l'héritier du trône valait mieux pour la Compagnie et était plus honorable que celui d'une femme dont la puissance pouvait n'être qu'éphémère.

Le Père racontait, dans une autre dépêche chiffrée, que le Père de Sacy, qui d'abord s'était montré assez partisan de madame de Pompadour, avait complétement abandonné ses intérêts.

Chose singulière, je trouvai là le nom de Flaviac.

Il s'agissait du père du marquis de Flaviac, affilié comme son fils l'a été plus tard à la Compa-

gnie. Il voulut la débarrasser de la honte d'avoir à subir l'appui de la Pompadour ou du danger de l'avoir pour ennemie ; il ne trouva rien de mieux pour cela que d'intriguer pour donner au roi une nouvelle maîtresse : il crut avoir réussi ; mais la femme qu'il avait choisie pour cela, bien que belle et d'une noble maison de la province, ne sut pas fixer le monarque. L'intrigue du pieux affilié des Jésuites échoua. Madame de Pompadour sut d'où venait le coup, et elle se posa résolûment en ennemie de la Société.

Les Jésuites, fortement patronnés par le parti hostile à la Pompadour, comptèrent sur ce parti pour braver la favorite et le premier ministre Choiseul; ils se trompèrent. Leur résistance se trouva conforme aux lois de la morale; mais elle avait été inspirée par une politique personnelle qui lui ôte toute sa gloire.

Outre les impressions pénibles qui me restèrent de l'étude de ces documents sur l'abaissement moral dans lequel était tombée la Société de Jésus, je pris une triste idée de la prétendue habileté de ses membres. Je les avais vus donner dans les piéges les plus grossiers, soutenir d'ignobles intrigues et se servir de moyens pitoyables. Qu'eussent fait de plus des brouillons et des maladroits?

De plus, j'acquis la certitude que, dans tous les événements politiques, nos Pères avaient exercé

une influence presque toujours occulte, et que, Jésuites espagnols, Jésuites français, Jésuites allemands, etc., etc., ils s'étaient préoccupés d'une seule chose, non de l'intérêt de leur pays, mais de celui de l'Ordre. Je me le disais toujours, les Jésuites n'ont pas de patrie.

IX

LE PÈRE VENTURA

Le moment de mon départ pour la France arriva. Le Père Général me dit un jour :

— Vous avez une audience de Sa Sainteté : elle aime à bénir nos Pères qui vont en mission. Le Pape, quoique vieux, est aimable; il vous recevra bien. Oh! que nous perdrons quand il mourra!

Je me rendis au Vatican à l'heure indiquée pour l'audience.

La salle d'attente était pleine de monde; on y causait. Il y avait là, outre les prélats de service auprès du Pape, d'autres prélats, des nobles romains, des membres du corps diplomatique. En attendant que je fusse reçu, j'engageai l'entretien avec un religieux dont la figure, pleine de distinction et d'intelligence, me frappa. J'avais peu vu d'aussi belles têtes romaines. C'était le Père Ven-

tura, général des Théatins. Je devais plus tard le rencontrer à Paris, où, exilés l'un comme l'autre, lui de sa patrie, moi du *Gesù*, nous pûmes nous raconter nos aventures et nous plaindre de nos disgrâces.

Il était alors à l'apogée de son talent comme orateur. Sa réputation était faite à Rome. Il se sentait appelé à jouer un rôle.

Le Théatin, un peu loquace, qui n'avait rien de la réserve que l'on prend au *Gesù*, me parla avec un abandon incroyable.

— La fin de ce règne, me dit-il après les préambules qui amènent toujours de pareilles confidences, nous prépare un triste avenir. Le Pape vieillit extrêmement. Ceux qui l'approchent de plus près disent qu'il en a pour bien peu de temps. Il tient encore à donner des audiences; mais il n'est plus que l'ombre de lui-même, et j'ai voulu le voir une fois avant qu'on nous dise que les audiences ont cessé.

Il mourra sans se douter des embarras qu'il laisse à son successeur. Les prisons regorgent de patriotes, arrêtés pour unique crime d'aimer la liberté. Nous savons que les Romagnes s'agitent et supportent avec impatience le joug pontifical que soutient seule l'occupation autrichienne. Sans l'armée étrangère, elles seraient en pleine insur-

réction. Rome se tait; mais elle est toute prête elle-même à se lever en masse et à réclamer des garanties de liberté. Elle attend le nouveau gouvernement. Elle est polie et ne veut pas troubler les dernières heures d'un vieux Pontife. Mais le successeur de Grégoire XVI devra renoncer au système compressif qui domine aujourd'hui, ou se préparer à une explosion terrible.

Et le Père ajouta une foule de détails qui me prouvèrent qu'en effet il y avait à Rome un mécontentement qui atteignait à cette heure sa limite. Sa dernière parole me frappa :

— Il nous faut un Pape libéral!

Grégoire XVI fut pour moi, dans l'audience qu'il m'accorda, d'une affabilité toute paternelle.

Il me dit que mon nom lui était connu, que j'allais exercer mon ministère apostolique au milieu de ces anciennes familles françaises qui avaient conservé le culte de leurs pères.

— Dites-leur, du haut de la chaire, que le successeur de saint Pierre les bénit.

Il me donna à moi-même, d'une manière touchante, sa bénédiction. Il n'avait pas voulu que je baisasse ses pieds; mais il m'avait tendu la main, et j'avais baisé avec effusion son anneau, que retenait à peine cette main longue, décharnée et tremblante.

Je ne devais plus revoir ce Pontife, qui régna avec une inflexibilité systématique, et qui s'éteignit, en croyant avoir sauvé la papauté par ses rigueurs contre les aspirations libérales se faisant jour alors dans toute l'Italie. Il avait comprimé l'élément fougueux qui devait produire une révolution.

Je rentrai triste au *Gesù*. Des pressentiments vagues étaient en moi. Le langage du Père Ventura, quoique empreint de ces exagérations de la forme que ne savent pas éviter les natures ardentes, m'avait paru d'une grande justesse quant au fond. Je sentais que Rome était sur un volcan; et, une fois la révolution déchaînée au sein de ces populations ardentes de l'Italie, jusqu'où n'iraitelle pas?

Qu'était-ce que la foi des Italiens? Une tradition et une routine. Résisterait-elle au choc des opinions, aux manifestations libres des doctrines antichrétiennes? Je ne le pensais pas. La révolution politique serait donc fatalement une révolution religieuse. Et si le clergé romain, avec un gouvernement de fer, avait déjà si peu de puissance sur les masses, que serait-ce quand le peuple, enivré de liberté, regarderait comme son premier bien de briser le joug sacerdotal?

Je vins rendre compte au Père Roothaan de



l'accueil que m'avait fait le Saint-Père; je lui rapportai l'entretien du Père Ventura.

— Un Pape libéral! s'écria, avec une expression indignée, le très-révérend Général. Mais le Père Ventura n'y pense pas, il est fou! Ils feraient de belles choses avec le libéralisme! Je n'en donnerais pas pour six mois au nouveau Pape, et nous serions perdus.

J'écoutais.

— Oui, ajouta-t-il, ils sont là six ou sept dans le Sacré Collége et dans le haut clergé romain, gens d'un certain esprit, mais qui n'ont pas de bon sens, que je vois rêver un Pape roi constitutionnel, ayant une chambre des députés, des ministres responsables, et trônant, en roi nominal, au Vatican. S'ils venaient à réussir, à faire introniser un Pape dans leurs idées, nous verrions le dernier jour de la papauté.

Rien que cela, Père de Sainte-Maure! N'oubliez pas que je vous l'ai dit. Je survivrai de bien peu à notre énergique Pontife, si tant est que je lui survive. Mais malheur si l'on faiblit! Un Pape libéral! Allons donc! Un Pape qui donnerait un démenti formel à la magnifique encyclique *Mirari vos*, en accordant aux Romains la liberté civile et religieuse, et même la liberté de la presse! Ces hommes-là sont fous, vous dis-je!

Le vieillard était visiblement troublé.

Je voulus me retirer, il me dit :

— Vous partez dans quatre jours ; j'ai une mission de la plus haute importance à vous confier. Venez dans deux jours, à notre heure, vous savez. Nous aurons à causer de choses très-sérieuses.

X

TESTAMENT *IN ARTICULO MORTIS*

Absorbé par le difficile travail de déchiffrer les dépêches de nos Pères du haut grade, il m'avait été impossible de retourner chez le marquis de Flaviac. Je résolus, pendant les quatre jours que le Père Général m'avait donnés pour me préparer à mon départ, de tenter le moyen de faire connaître toute la vérité au vieillard abusé par le Père Ruffin. J'étais bien sûr que, si je pouvais convaincre celui-ci de trahison, les dettes de jeu, les terrines de foie gras mangées un vendredi de Quatre-Temps, et même les chansons contre les Jésuites, chantées par le baron Gustave, ne paraîtraient plus que des erreurs pardonnables. Le marquis de Flaviac était loyal, et toute sa fureur se tournerait alors contre le traître. Je pensai que, pour arriver à mon but, il n'y avait rien de mieux que d'acheter Bettino. Les espions et les mouchards appartenant toujours

au plus offrant, il ne s'agissait que d'y mettre le prix. Mais, quand j'allai chez Bettino, il se trouva qu'il avait quitté Rome. Où avait-il porté sa palette et ses pinceaux ? Personne ne put me renseigner là-dessus.

Le Père Ruffin avait été habile !

Je me présentai alors chez le marquis. Depuis le départ de son neveu il était malade. Je ne fus pas reçu, et son vieux valet de chambre, qui était tout dévoué à Gustave, s'attendrit beaucoup avec moi sur le sort du bon et charmant jeune homme; il ne me dissimula pas qu'il savait très-bien que le Père Ruffin était la seule cause de la disgrâce du baron. Ce méchant Père, ajouta le bonhomme, ne quitte pas le chevet du lit de mon maître.

Pendant que je causais avec Antoine, je vis passer dans la cour une femme qu'il me sembla reconnaître pour Félicité Morbini.

— Connaissez-vous la personne qui vient d'entrer dans la maison ? dis-je au valet de chambre.

— Oui et non, me dit-il; elle est venue ici plusieurs fois depuis trois semaines; mais je ne sais pas même son nom. C'est une béate comme il y en a tant dans ce pays. Il n'y a pas longtemps qu'elle est à Rome. Le Père Ruffin la connaît. Elle fait une neuvaine pour le rétablissement de la santé de M. le marquis. Le Père Ruffin assure qu'il s'est

manifesté un mieux sensible depuis que la neuvaine est commencée. Je ne trouve pas cela; mon pauvre maître me paraît au contraire baisser tous les jours davantage. Ah! si M. le baron Gustave et mademoiselle Marguerite étaient ici!

Le lendemain, dans la soirée, nous étions, quelques Pères et moi, dans la chambre du Général; la conversation s'était engagée sur la maladie du marquis de Flaviac.

— On assure qu'il est sans ressource.

— Oui, dit le Général, ce matin le médecin ne laissait aucun espoir.

— Nous perdons en lui, dit l'Assistant pour la France, le plus fidèle de nos *affiliés;* il ne s'est pas démenti un seul instant.

— Est-il vrai qu'il a chassé son neveu?

— Oui, et il a bien fait! c'était un impie, un ennemi de notre Société.

— Le marquis avait pourtant formé le projet de marier ce mauvais sujet avec sa petite-fille.

— On lui a ouvert les yeux.

— Notre Père Ruffin, dit le Général, a tenté de convertir ce malheureux jeune homme, il a échoué. L'éducation première avait été si détestable!

Dans ce moment le Père Ruffin entra.

Il portait la tête haute; son air était plus altier que de coutume.

— Donnez-nous des nouvelles de l'excellent marquis de Flaviac, dit le Père Rosaven.

— Le marquis n'en a pas pour deux heures, dit le Père Ruffin ; depuis midi il a perdu complétement connaissance.

Et, s'adressant au Général, il ajouta :

— Il était temps d'agir, la déclaration a produit l'effet que j'en attendais. Tout va bien.

Le Général ne répondit que par un sourire de satisfaction.

— Le marquis, dit le Père Procureur, a-t-il dans son testament fait quelques dispositions en faveur de notre Société ?

— Oui, oui, cher Père, le marquis a fait tout ce qu'il devait faire.

Je demandai la permission d'aller chez le marquis de Flaviac. Elle me fut accordée.

En arrivant je trouvai le vieillard aux prises avec les affres de la mort ! Une sueur glacée baignait son front. Je lui pris la main ; il tourna son regard vers moi : un éclair se fit dans l'intelligence ; il me reconnut.

— Père de Sainte-Maure, me dit-il d'une voix faible, faites retirer tout le monde.

Les personnes qui étaient là, et au nombre des-

quelles se trouvaient quelques-uns de nos Pères, sortirent.

— Vous saviez, me dit alors le marquis, que Marguerite, ma chère Marguerite (et une larme roula lentement sur la joue du vieillard), n'était pas ma petite-fille?

— O ciel! qui vous a dit cela?

— Le Père Ruffin!... Marguerite est née en Italie... le 8 avril... Vous y étiez. Cette sainte femme Félicité y était aussi... elle me l'a dit. Alphonsine m'a trompé... Le Général savait tout... et le Père Ruffin aussi... Si Gustave s'était bien conduit, le mariage avec Marguerite se serait fait, et jamais je n'aurais connu ce triste secret. Le Père Ruffin me l'a bien dit, Gustave était mon héritier. S'il ne se fût pas rendu indigne...

La parole du vieillard était saccadée et tremblante, mais ses idées, quoique avec peine, s'enchaînaient les unes aux autres, et je devinais tout.

— Gustave est bien moins coupable que vous ne le pensez; il a été victime d'une trame odieuse. Je vous jure qu'il mérite votre pardon et votre tendresse.

Les yeux du vieillard s'agrandirent démesurément; il me sembla voir le suprême effort qu'il faisait pour rappeler la vie qui s'éteignait.

— Jurez-moi, me dit-il, que vous êtes sûr de ce que vous avancez.

— Je vous le jure devant Dieu !

— Alors moi aussi je suis trahi ! Écoutez-moi.

Et il continua :

— Alphonsine n'avait pas d'enfants. Gustave, disait-on, ne devait pas vivre. On me fit promettre alors que, si je ne laissais pas d'héritiers, je donnerais ma fortune à l'Ordre, cet Ordre auquel j'étais affilié. Plus tard Dieu me donna Marguerite et il rendit la santé à mon neveu. Je voulais marier ensemble ces chers enfants ; mais on a calomnié mon neveu et je l'ai banni. Et ce matin le Père Ruffin m'a dit :

« — Vous ne devez pas, vous ne pouvez pas laisser votre fortune à votre neveu, à un impie. Alors elle doit appartenir à l'Ordre : vous l'avez promis. Celle que vous croyez être votre héritière n'est point votre petite-fille. »

— Et, continua le vieillard, dont les forces s'épuisaient, et une femme est venue... Félicité Morbini... une sainte... Elle m'a tout dit... Le Père Ruffin avait une lettre signée de ma belle-fille : c'est une preuve... Ils la tiennent par là. Le notaire est venu. J'ai tout donné, tout, jusqu'aux meubles de ce palais... Ils n'ont pas voulu que je laissasse

même une pension à Gustave. Et vous dites qu'il y a une trahison?

— Oui, je vous le jure! Dieu vous rend des forces, profitez-en pour réparer ce que vous avez fait. Je vais envoyer Antoine chercher un notaire.

— Oui, oui, je veux laisser ma fortune à Gustave. Vous lui direz, à ce cher enfant, que je le bénis en mourant... Il épousera Marguerite; car, voyez-vous, s'écria le vieillard avec un sanglot, Marguerite, ma petite Marguerite, je ne puis m'empêcher de l'aimer.

Je donnai l'ordre d'aller chercher le notaire. Le vieillard s'affaiblissait de plus en plus.

La porte de la chambre s'ouvrit brusquement, et je vis paraître le révérend Père Ruffin.

Le mourant l'aperçut debout au pied de son lit: il étendit les bras comme pour le repousser; mais la dernière lueur d'intelligence s'effaça. Le marquis de Flaviac murmura quelques paroles sans suite.

— Marguerite, Gustave, je les bénis... Les monstres, ils m'ont enlevé Marguerite... Je veux donner tout mon bien aux Jésuites, je l'ai promis au Père Ruffin... Non, non, pas aux Jésuites, à Gustave. Le Père de Sainte-Maure m'a juré qu'il était innocent, et je...

Dans ce moment le notaire entra.

Le marquis de Flaviac avait rendu son âme à Dieu.

Je restai consterné.

— Je crois, me dit le Père Ruffin avec son méchant et sombre sourire, que je suis arrivé à temps pour empêcher un acte très-préjudiciable aux intérêts de la Compagnie.

— Et moi, Père Ruffin, lui dis-je, je suis arrivé trop tard pour empecher un de ces actes d'inique spoliation qui attirent sur l'Ordre la malédiction du Dieu de toute justice et de toute vérité.

XI

UNE MISSION SECRÈTE

Le soir convenu, je me rendis à la chambre du Général pour prendre ses dernières instructions. J'étais loin de soupçonner leur importance.

— Mon ami, me dit-il, une révolution se prépare en France; et cette révolution est prochaine. Elle menace personnellement Louis-Philippe. Ce prince a perdu toute popularité. Il n'a pour lui que ses fonctionnaires, armée nombreuse en France, mais qu'on ne voit jamais se battre pour le pouvoir qui la paye. Louis-Philippe tombera donc devant la lassitude de la nation et devant l'énergie de ses adversaires.

Il y a, en France, trois partis qui convoitent l'héritage. Les uns, les légitimistes, veulent replacer le comte de Chambord sur le trône de ses aïeux.

C'est là vieille monarchie. Les autres, démocrate
rêvent la république; les derniers voudraient re
taurer la monarchie des Napoléons.

Quels sont les hommes de ces trois partis? No
avons dû les peser.

Les plus impétueux, les plus ardents, ceux q
ont le plus d'action sur les masses sont les répub
cains. Ils peuvent réussir; mais leur œuvre dur
rait-elle?

La légitimité aurait pour elle l'élément conse
vateur de la nation; elle est même populaire da
le Midi et dans l'Ouest. Pour peu qu'elle eût que
que chance de succès, les partisans du pouvo
actuel se rallieraient à elle. L'homme qu'ils o
élevé une fois tombé, ils comprendraient qu'o
peut revenir à un principe, mais qu'on ne refa
pas une contrefaçon; et la royauté quasi légitin
est-elle autre chose? Mais les légitimistes auron
ils l'énergie d'un coup de main pour s'imposer
lendemain de l'insurrection populaire qui renve
sera le trône des d'Orléans?

Un prince intelligent, résolu, ayant foi, dit-o
dans son étoile, appuyé par les souvenirs enco
vivaces de la gloire de son oncle, attend aussi so
heure pour s'offrir à la nation comme un chef ac
et dévoué.

Sur quoi peut compter cet autre prétendant?

Chez vous, race singulière, passant dans un

heure aux opinions extrêmes, tout est possible. Nous avons donc supputé longuement ce que nous pouvons attendre de chacun de ces partis pour la restauration de notre ordre en France.

Nous savons par des affidés que, si jamais le prince Louis-Napoléon arrivait au pouvoir, il aurait un très-large programme. Dominant tous les partis, il ne connaîtrait pas les mesquines frayeurs qui excitent contre nous les dépositaires des lois. Il nous laisserait librement nous établir en France, par le seul principe qu'il a puisé en Angleterre, en Amérique, en Suisse, et qui se trouve à toutes les pages de ses écrits, que l'idée napoléonienne n'est possible qu'à la condition de n'inspirer de défiance à aucun intérêt, afin d'être soutenue par tous.

La Société de Jésus n'a donc rien à redouter de lui, et nous sommes parfaitement renseignés.

— D'ailleurs, lui dis-je, mon Père, le prince Napoléon est, à coup sûr, de tous les prétendants le moins sérieux. On peut lui accorder un certain mérite; ses écrits indiquent, dit-on, un penseur; mais la folie de ses deux tentatives peut faire suspecter à bon droit son jugement.

— Père de Sainte-Maure, quand une tentative échoue, on voit toutes les causes qui l'ont fait échouer, on ne voit jamais celles qui auraient pu la faire réussir. Les audacieux manquent quelquefois leur but; les timides ne l'atteignent jamais.

Mais si je sais à quoi m'en tenir de ce côté, il n'en est pas de même de celui des légitimistes et des républicains.

La magistrature française, monarchiste par instinct et par tradition, nous est profondément hostile. Nous l'avons vu sous ce pauvre Charles X. Ce fut elle, et non pas ce roi honnête homme, qui nous proscrivit. Elle aurait, sous une autre restauration, la même influence.

Nous avons donc nos précautions à prendre de ce côté, et des engagements à réclamer de la part du légitime héritier des Bourbons.

La démocratie nous hait. Elle sait quels principes de stabilité et d'ordre nous prêchons partout. Elle a trop de pénétration, elle est trop bien renseignée sur toutes choses pour ignorer que, dans la situation actuelle de la politique européenne, nos intérêts nous commandent de nous attacher aux monarchies, surtout à celles qui, dévouées au principe de l'absolutisme, mettraient partout un frein à la liberté de penser, comprimeraient la presse et prêteraient à l'Église l'appui de la force, ce qui est la grande mission, le devoir même de l'autorité publique.

Mais les démocrates sont renfermés dans le cercle d'une contradiction. Ils vont renverser Louis-Philippe au nom de la liberté; seront-ils bien

venus à faire, le lendemain, du despotisme, et à nous fermer l'entrée de la France?

Nous avons donc à espérer de leurs principes une protection contre leur haine. En France, pays de logique, on leur rirait au nez si, après avoir proclamé la liberté et l'égalité, ils allaient imposer une servitude exceptionnelle à quelques pauvres Jésuites. Ils ne voudront pas se donner le ridicule de l'ostracisme contre nous seuls.

Vous êtes trop intelligent, Père de Sainte-Maure, pour ne pas comprendre la position; et, par votre qualité de Français, vous la voyez mieux que personne. C'est donc vous qui allez représenter la Compagnie auprès des deux grands partis que nous redoutons, presque également, et dont pourtant nous appelons l'avénement au pouvoir, afin d'arriver avec eux.

Père de Sainte-Maure, continua-t-il avec un sourire qui ne manquait pas de malice, savez-vous combien il y a de sortes de diplomates?

— Non, mon très-révérend Père.

— Il y en a de deux sortes : les diplomates roués et les diplomates bonshommes. J'ai eu recours, depuis que je suis Général, aux roués et aux bonshommes, et j'ai vu par expérience que les bonshommes se trouvaient les plus fins et les plus habiles, parce qu'on les soupçonnait moins.

Vous vous rendez bien cette justice que vous n'avez rien du roué?

— Certainement, très-révérend Père.

— Eh bien! vous serez notre diplomate bonhomme. C'est une grande habileté, pour un négociateur, de savoir ne pas paraître habile.

Voici maintenant vos instructions.

En quittant Rome, vous vous rendrez à Venise. Vous direz partout que vous teniez beaucoup à voir Venise, le dôme de Saint-Marc et le pont des Soupirs. Vous ferez le grand connaisseur en tableaux, en architecture; vous courrez les marchands d'antiquailles, vous marchanderez tout, vous n'achèterez rien. C'est là votre passe-port pour aller librement par tout Venise, en complète sécurité. Le bric-à-brac sert à beaucoup de choses.

Vous irez chez M. le comte de ***, le confident intime de monseigneur le comte de Chambord. Vous lui remettrez ce pli, qui lui apprendra qui vous êtes et qu'il peut négocier pleinement avec vous, comme mandataire officiel de l'Ordre. Le pli ne contient rien de plus.

Vous demanderez alors à M. le comte de vous entendre un jour, et vous prendrez rendez-vous avec lui.

Retenez bien la substance de votre négociation.

Les Jésuites ont été joués sous l'ancienne monarchie; ils ont été trahis, humiliés. C'est assez! Ils peuvent aujourd'hui aider puissamment, par leur influence, une restauration. Ils y travaillent avec le zèle et l'activité qu'on leur connaît; mais ils veulent avoir de monseigneur le comte de Chambord, que vous appellerez toujours, dans vos entretiens, le roi Henri V, une promesse formelle d'être solennellement rétablis et de prendre leur place, comme la royauté elle-même, dans le pacte fondamental de la monarchie restaurée. Votre dernière parole sera :

Si Sa Majesté ne se sent pas la force de prendre cet engagement, nous chercherons un autre appui.

Vous direz cela beaucoup moins nettement, mais avec la simplicité habituelle de votre langage. Je mets ici votre instruction résumée en quelques mots.

Vous m'écrirez, de Venise, une lettre chiffrée qui me rendra compte de l'accueil que le prétendant bourbonnien aura fait à nos ouvertures.

Il faut que vous sachiez que les gouvernements monarchiques de l'Europe, qu'on a appelés d'ancien régime, mollissent beaucoup. Tous sont jaloux les uns des autres. Tous comptent, pour grandir, sur l'abaissement de leurs voisins. La catholique Autriche elle-même rêve d'agrandir sa puissance

en Italie aux dépens des États pontificaux. Il s'ensuit qu'il n'y a pas d'accord, si ce n'est cet accord banal de la diplomatie, qui est un pitoyable échange de politesses. *Maximæ res discordiâ dilabuntur.*

Si les rois de l'Europe nous comprenaient, nous serions le lien puissant de la grande famille monarchique. Nous remplacerions efficacement cette diplomatie usée, qui n'inspire que des défiances, parce qu'elle n'a de base que les intérêts les plus exclusifs de chaque gouvernement. Nous, Jésuites, qui sommes de toutes les nations, qui les aimons toutes, et qui n'appartenons à aucune, nous serions l'amphictyonie permanente du monde occidental.

Ce serait un acheminement merveilleux à notre grande doctrine de la théocratie. Nous accoutumerions peu à peu les rois à l'idée de reconnaître la suzeraineté pacifique du sacerdoce. Père de Sainte-Maure, ce jour-là l'Ordre serait le maître du monde!

Maintenant, dans le cas d'un échec auprès du représentant de la maison de Bourbon, voici vos instructions pour Paris :

Vous irez rue de Provence, n° 23, chez M. ***, c'est l'agent accrédité du comité secret démocratique, dont les ramifications s'étendent dans toute la France. Nous avons fait préparer les voies. Je puis

vous affirmer que vous serez admirablement reçu.

Vous remettrez ce pli qui vous accrédite auprès du comité. Je vais résumer aussi vos instructions auprès de ces messieurs de la République.

— Ce sera là surtout le cas d'être un diplomate bonhomme, mon révérend Père.

— Certainement. Ces hommes-là, en raison des préventions qu'ils ont contre nous, sont presque toujours les plus faciles à prendre. Il nous supposent tant de finesse, que des allures simples, naturelles, naïves, s'il est possible, les jettent hors de toutes leurs idées reçues. Les Jésuites, disent-ils, ne sont pas si forts que nous le pensions. Or, le jour où tous douteront de notre force, nous les tiendrons. Pourvu que nous réussissions, que nous importe de n'avoir pas paru les plus habiles?

En attendant, soyez très-poli pour la République; elle est quelquefois difficile et quinteuse. Il vous faudra là plus de prudence qu'avec la Majesté bourbonnienne en exil.

Votre demande en notre nom est celle-ci :

Pouvons-nous avoir la parole des chefs de la Révolution que nous aurons liberté pleine, absolue, de nous établir en France, d'y fonder des colléges, des noviciats, etc.? A ce titre, nous promettons de mettre, dès cette heure, une sourdine à notre propagande en Europe en faveur des idées

monarchiques. Nous ne ferons pas de républicanisme actuellement, cela nous trahirait et ne prendrait pas; mais nous continuerons une guerre secrète et implacable contre Louis-Philippe. La question de la liberté de l'enseignement sera le marteau avec lequel nous aiderons aux démolisseurs de cette royauté chancelante.

Nous ferons même plus. Nous avons à Paris un publiciste à la plume acerbe, dont l'influence est grande sur les catholiques, et par qui jure l'épiscopat français, qu'il encense avec une rude habileté. Cet homme, M. **, est à nous, tout à nous. Il nous doit sa fortune, un riche mariage; nous le servons puissamment ici auprès de Sa Sainteté, et son journal est en définitive, grâce à nous, dans toute l'Europe, le moniteur officiel de la catholicité. C'est un théocrate ardent; il nous aime, et il a besoin de nous. Il comprend que la Société de Jésus est encore plus utile à l'Église que l'épiscopat, dont il ne ménage pas, dans ses lettres intimes avec moi, la mollesse, l'ambition, les timidités, le double jeu. Il est convaincu que nous faisons plus dans l'Église que ces braves évêques, conservateurs, il est vrai, de la doctrine, mais moins puissants que nous à la faire accepter et à la répandre. M. ** sait aussi que les Jésuites sont les plus fermes soutiens de la papauté, dont il est lui-même le défenseur ardent. Est-ce intérêt? est-

ce conviction? La chose a été mise en doute. Moi, je le crois sincère. Le Pape à venir, — et l'entretien du Père Ventura avec vous me le ferait redouter, — peut tomber dans quelque piége, et ce chaud polémiste sait très-bien que seuls nous pourrions ici tout sauver. Sûrs complétement de cet homme, nous le mettrons au service des républicains. La prudence lui commandera pendant quelque temps mille réserves; mais, au lendemain de l'insurrection, il la proclamera sainte, libératrice, providentielle. Il tonnera contre les misérables royautés de l'Europe; il les présentera chancelantes, envahies par le flot populaire. Il étourdira, par cette énergie de langage, l'épiscopat peut-être hésitant. Il obtiendra mieux qu'une neutralité, et la révolution nouvelle, au lieu de se faire, comme celle de 1830, aux cris de : A bas le prêtre! trouvera les chefs de l'Église prêts à bénir les arbres de la liberté.

Voilà, Père, ce que vous pourrez promettre au comité démocratique de Paris, et nous tiendrons parole. Vous ne mentirez pas aux hommes de la démocratie en disant que, par reconnaissance, nous sommes plutôt portés vers les institutions républicaines, qui nous ont toujours offert l'asile de la liberté, que vers les monarchies, qui nous ont brutalement expulsés et ont forcé les Papes à nous dissoudre.

Vous me répondrez, par lettres chiffrées, sur les résultats que vous aurez obtenus. Prenez là votre temps ; on ne prévoit pas que, de deux ou trois ans, le mouvement des esprits soit assez fort pour amener la révolution. Mais, en faisant l'offre de notre appoint, nous pouvons espérer des promesses sérieuses du parti que nous aurons énergiquement soutenu.

Puis, soit dit entre nous, une fois rentrés en France et nos colléges établis, que la République subsiste ou non, que nous importe? Nous tenons très-peu aux formes gouvernementales, pourvu que notre chère Société s'étende, se raffermisse, devienne prochainement maîtresse. Monarchie ou République, nous acceptons tout ; seulement nous devons régner sur elles.

Le Père Roothaan me donna ensuite des instructions plus délicates au sujet des Pères de nos maisons de France. Accoutumé déjà à ce rôle dans la Société, malgré mes répugnances, je ne vis pas encore que l'espionnage se déguisait sous le nom de mission donné à mes fonctions nouvelles, ou du moins s'y attachait forcément par l'esprit de l'Ordre, et me les rendait de la sorte pénibles et humiliantes. Mais mon obéissance devait être aveugle ; je devais renoncer à mon propre jugement. Nos Constitutions le veulent ainsi.

J'avais hâte de quitter Rome.

XII

PREMIÈRE NÉGOCIATION

Je me rendis à Venise par Florence, Bologne, Ferrare. Je séjournai deux jours à Bologne, conformément à mes instructions; et là, en quelques heures, je pus me convaincre de la vérité de ce que m'avait dit le Père Ventura, que les Légations n'attendaient qu'un signal pour secouer le joug. J'écrivis de là au Père Roothaan une lettre chiffrée qui lui faisait connaître l'état des esprits, avec quelques détails particuliers qui devaient l'intéresser.

Je me mis, à Venise, à mon métier de fureteur d'antiquailles, qui déguisait ma mission d'ambassadeur de la Société de Jésus auprès du petit-fils de Charles X.

Ce ne fut pas sans un battement de cœur que j'arrivai auprès du comte de ***. Quand j'eus pré-

senté mon pli, et que le comte en eut pris connaissance, il me dit les choses les plus aimables; il me rappela des liens de famille entre les *** et les Sainte-Maure. Cet accueil si naturel et si courtois me mit à l'aise; j'en avais besoin.

Il s'empressa de me donner le rendez-vous que je lui demandais; il eut même la gracieuseté de me dire que, si je désirais traiter moi-même directement avec Sa Majesté de l'affaire dont j'étais chargé, il demanderait une audience particulière, où je serais sûr de trouver de la part de Sa Majesté la bienveillance la plus complète à laquelle mon nom seul, sans parler de mon habit et de ma mission de la part du Général de l'Ordre, me donnerait tous les droits. Je refusai cet honneur; mais je remerciai cordialement le comte d'un accueil qui me faisait prévoir un plein succès dans ma négociation. Il me tendit cordialement la main et je sortis.

Je le trouvai le lendemain aussi affable et auss bon pour moi qu'à notre première entrevue. I me fit tous les honneurs du palais qu'il occupa à peu de distance de celui du comte de Chambor C'était un des plus vieux palais de Venise, celı dont l'architecture était la plus originale; il éta décoré de fresques et de peintures très-rema quables. Le mobilier même n'avait pas été chang et il avait été vendu avec le palais par quelque f

mille vénitienne déchue de sa puissance. Je contemplais avec tristesse ces débris d'une grandeur bien oubliée, et je songeais qu'il y avait aussi un somptueux hôtel à Paris dont je ne toucherais plus le seuil et qui avait été mon berceau.

Le comte me mena dans un cabinet retiré, où je lui exposai ma mission. Comme il m'avait mis parfaitement à l'aise, je fus en réalité le diplomate bonhomme; il fut ravi et me dit avec un sourire d'une finesse que je n'oublierai de ma vie :

— Votre révérend Général se connaît en négociateurs.

Il me demanda deux jours pour me rendre la réponse de Sa Majesté.

J'attendais cette réponse avec quelque anxiété. Je ne me déguisais pas que je venais traiter d'égal à égal avec un prince qui, exilé, n'avait rien à me dire parce qu'il n'était rien, mais qui, dans l'hypothèse d'une restauration, serait tout et n'aurait pas de loi à subir. Le Père Roothaan avait-il compris cela? Je l'ignore; mais, au moment où le comte prit la parole pour me rendre les idées du comte de Chambord, un je ne sais quoi de tout français me fit pressentir la réponse.

— Sa Majesté témoignait à l'Ordre tout entier des Jésuites, et en particulier à son très-révérend Père Général, sa haute estime et sa profonde vé-

ιération; mais, déterminée à ne rien tenter eı dehors de la volonté nationale pour monter sur l trône de France, regardant tout autre moyeı comme dangereux ou inutile, en dehors de la ma nifestation libre de cette volonté de la grande na tion qui avait porté ses ancêtres sur le pavois, i lui était impossible de prendre aucun engagemen en vue d'une restauration, qu'elle ne voulait de voir d'abord qu'à la Providence, suprême dispen· satrice des choses d'ici-bas, et à l'appel sincère e cordial de la France.

C'était là la réponse officielle.

Elle ne me surprit pas.

Le comte me donna ensuite des explications con fidentielles. Le comte de Chambord était fait l'exil. Doué d'un grand sens, mais ne se sentar aucun attrait à courir des aventures, n'importe d quel genre, trouvant un trône trop cher que c l'acheter par le tourment de toute une vie, il atteı dait patiemment l'avenir. Il pensait bien, comn le Père Roothaan, qu'une révolution ne tarderε pas à éclater en France; mais il croyait qu'av le caractère français, se mêler le moins possit de l'insurrection future contre la royauté bou geoise, dont le pays était las, c'était en définitive meilleure politique.

J'avais donc complétement échoué dans ma p

mière négociation diplomatique. Le comte mit une habileté et une grâce parfaites à atténuer, pour moi, la petite humiliation d'un premier échec. Puis il me trouva si simple, de si bonne composition, il vit si peu en moi le Jésuite représentant de la grande Société, traitant avec les puissants de la terre, qu'il s'ouvrit à moi avec une franchise qui me gagna tout entier.

— Mon Dieu! mon Père, me dit-il, je crois que votre ordre fait complétement fausse route, et qu'il ne connaît pas son temps. Vous vous êtes acquitté, avec un tact parfait et une véritable distinction, de la mission délicate qui vous était confiée par votre Général. Je me plais à vous rendre cette justice, et, ici, je vous sépare entièrement de votre ordre. Je vous dirai simplement toute mon opinion, qui est celle de Monseigneur. Permettez-moi de sortir de la diplomatie et de ne plus l'appeler Majesté. Votre ordre a été une puissance sur la terre, quand toute corporation était une puissance, quand elle était organisée au milieu du désordre du vieux monde, avec des priviléges, une force extérieure, la puissance de l'or qui affluait à elle par les dons des souverains et des peuples. Franchement, mon Père, tout cela est passé, pour jamais passé. De même que les conditions pour les rois ne sont plus celles du vieux régime, que le temps, cet impitoyable ravageur de choses, a passé

sur ces antiques institutions qui avaient revêtu un caractère divin aux yeux des peuples, de même les conditions des ordres religieux ont changé complétement, et rien, malgré leur habileté, leurs efforts, l'appui des gouvernements, ne peut les faire accepter des peuples, tant qu'ils resteront dans la vieille donnée de leur institution au moyen âge.

Les royautés se transforment fatalement; et si elles gardent encore quelque temps leur prestige extérieur, il n'en est pas moins vrai que les peuples ne les acceptent, même modifiées par les conditions des gouvernements représentatifs, qu'en raison de l'utilité qu'ils en retirent pour l'ordre, la stabilité, leurs intérêts enfin de toute sorte, qui ont besoin de longue paix pour prospérer et s'étendre. Les rois sont possibles encore, comme chefs intelligents des peuples et tuteurs progressifs de leurs intérêts; rien de plus.

Tant qu'un ordre religieux, de l'importance du vôtre, s'obstinera à se poser, au milieu d'une grande nation telle que la France, comme voulant ramener à lui tous les fils du mouvement politique et religieux, ce que nous l'avons vu faire pendant deux grands siècles et sous les plus grands rois, Henri IV et Louis XIV, tant qu'il sera une machine de guerre, qu'il se posera en rival menaçant des universités aïques, en dominateur dans la chaire,

en contradicteur dans l'histoire, tant qu'il se dira un corps d'élite, une avant-garde, le bataillon sacré du Pape et de l'Église, et se donnera toute autre dénomination exclusive, méprisante par là même pour le reste du clergé, il est immanquable qu'après un demi-siècle de ce régime, dont l'énoncé seul fait sentir l'outrecuidance, l'Ordre ne soulève tellement de haines, qu'on se trouve réduit au procédé dangereux des expulsions, pour ramener la paix dans les esprits.

Je vois avec peine que votre Père Roothaan et beaucoup de notables de votre ordre, avec lesquels j'ai eu l'occasion de parler ici et en Autriche, depuis la fatale catastrophe de 1830, ne comprennent pas ceci et ne veulent pas le comprendre.

Pourquoi s'obstiner à des impossibilités ? Que dirait-on d'un roi de France qui voudrait aller juger les procès de son peuple sous les arbres de Vincennes? On le mettrait en caricature et on le renverrait avec le bon Sancho à l'île de Barataria.

— Vous avez raison, répondis-je, il faut tenir compte des temps et des lieux. Mais vous nous reprochez de vouloir tenir entre nos mains tous les fils du mouvement politique et religieux ; en cela vous n'êtes pas tout à fait dans le vrai. J'aurais mauvaise grâce de vous dire que nous ne nous occupons pas d'intérêts politiques; vous me

demanderiez avec raison ce que je suis venu faire ici. Mais il me serait facile de vous prouver que les supérieurs interdisent toute immixtion dans les affaires politiques, toutes les fois que les intérêts du Souverain Pontife, de la religion et de l'Ordre n'y sont pas engagés.

— Oui, mais de près ou de loin ces intérêts-là sont engagés au fond de toute question politique et sociale, et les défenses faites en différentes circonstances ne changent pas l'esprit général de l'Ordre.

Je sentis qu'il disait vrai, et je ne répondis rien.

— Vous me paraissez, continua-t-il, si droit, si honorable de tout point ; par votre éducation, par votre rang dans le monde, vous êtes si bien appelé à exercer une influence sur les destinées de votre ordre, que cela m'a encouragé à vous dire que les conditions d'existence sont changées pour les Jésuites Que vous vous transformiez, que vous soyez de simples et pacifiques maîtres, en dehors de toute lutte de corps ; que vous preniez, comme tous les autres, votre place dans l'enseignement, que vous entriez loyalement dans le progrès qui s'est accompli en toutes choses, que vous enseigniez l'histoire comme elle s'enseigne, sans déguisement, sans parti arrêté d'avance d'en faire un

engin de politique et d'influence (1); que vous soyez de bons et utiles prédicateurs, de courageux missionnaires dans les pays lointains, vous trouverez tout le monde pour vous, parce que vous voudrez seulement ce qui pourra vous être accordé dans ce siècle, siècle éminemment positiviste, qui voit les choses telles qu'elles sont, qui ne se paye pas de grandes paroles, et qui a soif du vrai en tout, pour arriver enfin à ce repos, source pour lui de toutes les solides améliorations.

J'espère bien ne vous avoir pas affligé en vous disant, avec toute franchise, mon opinion ; mais nous sommes Français, et nous ne savons guère bien parler qu'à la française, c'est-à-dire carrément et clairement. Vous êtes digne de faire pénétrer ces idées salutaires dans votre respectable Compagnie; mais c'est là, pour elle, une question de vie ou de mort. Monseigneur a beaucoup réfléchi à la situation de votre ordre en France; il l'aime beaucoup, il le connaît; il a eu, peu de temps il est vrai, pour précepteurs deux de vos Pères; mais il m'a dit cent fois : — Sans un change-

(1) Le comte de M*** faisait ici évidemment allusion aux célèbres cahiers autographiés qui renferment tout le système de l'enseignement historique de la Compagnie sous ce titre : « *L'histoire selon les vrais principes*, par le P. Franz Rothenflue. » Ces fameuses leçons d'histoire à l'usage de la Compagnie n'ont jamais été imprimées et ne le seront probablement jamais. Elles sont un chef-d'œuvre de l'art, dans la falsification historique.



ment radical, les Jésuites sont à jamais impossibles en France.

Seulement j'ajouterai à ces paroles, en apparence sévères, que vous êtes très-possibles, du jour où vous comprenez votre temps, où vous faites alliance avec les forces vives de votre pays ; et ces forces vives sont les conquêtes longues et douloureuses de la civilisation. Amis de votre temps et de votre pays, vous y trouverez l'hospitalité la plus bienveillante, au moins vous y serez tolérés ; tandis qu'avec les prétentions du vieux temps, vous y serez traités en ennemis.

Je remerciai beaucoup le comte de ***. Je lui avouai que ce qu'il venait de me dire faisait une vive impression sur moi, qu'il confirmait par l'autorité de sa parole et de son expérience ce qui m'avait préoccupé longtemps moi-même, dans les longues et stériles années de mes probations.

Nous nous quittâmes excellents amis, moi avec des illusions de moins sur mon ordre, lui satisfait, comme il me dit en souriant, d'avoir trouvé dans le Père de Sainte-Maure le premier Jésuite qui ne prétendît pas avoir toujours raison.

Je n'avais pas été heureux à Venise auprès du représentant de la légitimité ; le serais-je davantage, à Paris, auprès de l'agent des républicains ? Je commençais à en douter fortement. Si l'ancienne

royauté, que nous avions servie depuis près de deux siècles, me délivrait l'extrait mortuaire de l'Ordre, et me signifiait poliment que, pour être quelque chose dans le monde nouveau, il fallait nous coucher comme le phénix sur notre bûcher, afin de renaître, s'il était possible, de notre cendre, que ne me dirait pas le farouche démocrate, quand je viendrais lui offrir l'alliance de ce débris de vieille armée appelé la Société de Jésus?

Cette réflexion se présenta souvent à mon esprit sur la longue route de Venise à la frontière de France. Elle me jeta dans une espèce de découragement que je ne saurais décrire. J'étais trop jeune, trop ardent, j'aimais trop la Société, dont je me trouvais à cette heure l'un des principaux dignitaires, pour tout abandonner au premier obstacle et croire que tout fût perdu pour nous. Cependant j'avais été extraordinairement frappé de ce que m'avait dit le comte de ***. Vainement je m'insurgeais contre cet arrêt dicté par la raison et par l'expérience; vainement les plans enthousiastes de la domination du monde par la théocratie, qui m'avaient séduit un moment, dans la bouche du Père Roothaan, me revenaient avec une certaine force, pour combattre la douloureuse vérité; elle se trouvait trop conforme aux longues impressions que j'avais éprouvées moi-même pendant dix-sept ans au sein de la Société, aux récentes études

historiques qu'un singulier hasard m'avait permis de faire sur l'époque capitale de la vie de l'Ordre au milieu des grandes monarchies de l'Europe, pour me faire plus longtemps une misérable illusion, et croire retrouver sa puissance d'avenir dans une institution dont toute la gloire était dans le passé, mais qui ne pouvait être quelque chose maintenant qu'à la condition de renoncer aux visées prétentieuses de pouvoir politique et social qui avaient déjà fait sa perte.

Dans ces heures monotones de voyage, en traversant les plaines de la Lombardie, je me rappelais la belle théorie de domination théocratique sur le monde caressée toujours par les Jésuites, et qui est bien en réalité le grand secret, mieux peut-être la grande chimère que les généraux de l'Ordre se transmettent depuis le seizième siècle, dépouillée maintenant de tout le prestige de langage qui ne manquait pas de force, de persuasion ni de charme dans la bouche du Père Roothaan. Avec le peu que je savais des aspirations énergiques du monde moderne, cette théorie me paraissait d'une impossibilité effrayante.

Je dois cependant l'avouer dans ces pages, elle m'avait un moment séduit. La monarchie sacerdotale sur la terre, le *regale sacerdotium* des livres saints allait à ces aspirations mystiques dont nous sommes imprégnés, à notre insu, dans notre édu-

cation cléricale. Le prêtre, même celui du dix-neuvième siècle, n'est que trop porté à se croire, par son ordination, élevé au-dessus de toute race royale, de toute puissance démocratique. Cet adolescent, sorti de la cabane de chaume, ou de l'échoppe du pauvre ouvrier, n'a pas endossé la toque noire que, dans cette atmosphère nouvelle, sous les voûtes des longs corridors des séminaires, il lui monte d'incroyables bouffées de domination. Plus il avance, en élargissant sa tonsure, dans les ordres inférieurs, jusqu'au grade suprême du sacerdoce, dont il partage le caractère avec l'épiscopat et la papauté, plus il aime à se représenter orné de cette couronne à laquelle est inférieure la couronne des rois. S'il en est ainsi du prêtre séculier, que doit-il en être des Jésuites, habitués à se croire les premiers dans le sacerdoce? Comme tous les autres, je m'étais follement enivré de cette suprématie de la royauté sacerdotale sur le monde; et quand le Père Roothaan me fit ses confidences intimes, il y eut quelque chose de mystérieux et de divin qui m'apparut dans le plan de l'Ordre de réaliser la théocratie universelle à son profit.

Les paroles si graves et si sensées que j'avais entendues à Venise étaient tombées, comme un souffle de glace, sur ces projets d'incroyable ambition. Nous étions plus que des hommes dérai-

sonnables à nous bercer dans de pareils rêves, nous étions des illuminés ou des fous.

Arrivé logiquement à cette dernière conclusion, il y eut un moment où ma dignité d'homme s'insurgea en moi, où je me demandai si je pouvais, en conscience, servir des projets absurdes, peut-être coupables; s'il convenait à un Français, à un Sainte-Maure, d'user une existence reçue de Dieu pour qu'elle se dévouât au bien et au vrai, dans la poursuite des chimères théocratiques de quelques vieillards qui en étaient encore aux extravagances de Grégoire VII?

Cependant j'étais lié par ce serrement de main du Général, auquel j'avais répondu. Je ne m'appartenais plus à moi-même; des vœux solennels m'enchaînaient à un ordre que j'aimais, tout en voyant, avec une netteté parfaite que ses chefs poursuivaient un idéal impossible. Je me décidai à continuer ma mission avec courage et persévérance.

Tout à coup, au milieu de mes agitations d'esprit, je devrais dire de mes tortures, il me vint une grande idée.

CINQUIEME PARTIE

LE RÉFORMATEUR



I

LA GRANDE IDÉE

L'orgueilleux Ricci avait répondu au Pape Clément XIII, qui lui demandait une réforme des Jésuites, de la part de la France : *Sint sicut sunt, aut non sint.*

Je retournai la réponse et je me dis : — Qu'ils restent, mais qu'ils se réforment ! — Pourquoi, instituée pour les luttes du seizième siècle, ordre militant plutôt que corporation paisible destinée à l'enseignement et à l'apostolat, la Compagnie ne renoncerait-elle pas aux idées guerroyantes du seizième siècle ? Pourquoi, après les révolutions profondes qui ont créé dans le monde une civilisation nouvelle, l'Ordre ne se mettrait-il pas au service de cette civilisation ? Pourquoi, abandonnant la folle théorie du Pape Hildebrand, n'accepterait il pas cette sage donnée de l'esprit moderne,

la séparation de l'Église et de l'Etat, se mouvant chacun dans sa libre sphère, sans rêver la domination de l'un sur l'autre, sans perpétuer un dualisme éternel?

Comme l'imagination marche vite, je ne trouvais aucun obstacle sérieux à cette réforme. Il ne s'agissait pas d'imposer à l'Ordre la moindre humiliation, d'exiger de lui un seul sacrifice. Toute la question était celle-ci : Prendre un esprit nouveau.

Depuis mon entretien avec le comte de ***, je me confirmais de plus en plus dans la conviction que nous avions suivi, jusqu'à notre suppression par Clément XIV, des errements déplorables, et le mot du comte de Chambord était toujours à mon oreille que, « sans un changement radical, nous étions dorénavant impossibles. » Mes idées prenaient un nouveau cours. Et, le sentiment personnel se mêlant à tout, j'en arrivai à me figurer, dans l'avenir, le rôle glorieux de réformateur de la Société de Jésus.

Hélas! triste ambition, si c'est l'ambition qui m'inspira, et nullement l'intérêt ardent que je portais à l'Ordre où j'étais entré de mon libre choix.

Mais n'anticipons pas sur les événements.

En arrivant à Paris, j'allai descendre rue de Sèvres. Je devais prêcher la station de l'Avent à Saint-Thomas-d'Aquin.

Le révérend Père Général m'avait donné pour madame de Flaviac une lettre de condoléance, au sujet de la mort de son beau-père ; il m'avait enjoint de la remettre moi-même.

Je me rendis à l'hôtel de Flaviac.

La comtesse me reçut de la manière la plus gracieuse. Toute l'hostilité qu'elle m'avait jadis témoignée semblait avoir disparu. Elle me parla de la mort de son beau-père en termes convenables et ne parut pas blessée le moins du monde des dispositions testamentaires du vieillard en faveur des Jésuites. Savoir Gustave déshérité était une consolation pour elle. — Jamais, me dit-elle, je n'aurais consenti à ce mariage, et d'ailleurs ma fille veut se consacrer à Dieu.

— Marguerite est encore une enfant, lui dis-je, et une telle résolution ne saurait être irrévocable.

— Sainte Euphrasie, princesse de sang royal, n'avait que sept ans quand elle entra dans un monastère, me dit madame de Flaviac. D'ailleurs vous allez voir Marguerite, et vous pourrez vous convaincre que ce développement précoce des facultés intellectuelles et morales, que vous avez toujours remarqué en elle, n'a fait que s'accroître. Marguerite n'est plus une enfant.

— Est-ce que vous l'avez retirée du Sacré-Cœur ?

— Oui, je l'ai reprise pour quelque temps avec

moi. La mort de son grand-père l'a cruellement impressionnée. La sensibilité de cette enfant est excessive. Combien je suis heureuse de voir son cœur se donner tout entier à Dieu, à celui qui seul peut le remplir !

Et sonnant, la comtesse donna l'ordre à son valet de chambre de faire prévenir mademoiselle de Flaviac qu'on la demandait au salon.

Un instant après Marguerite entra.

Elle était d'une pâleur que ses vêtements de deuil rendaient plus frappante encore; mais, en m'apercevant, une faible rougeur colora ses joues. Un cri de joie lui échappa.

Cette fois, madame de Flaviac sembla trouver tout naturel que sa fille éprouvât quelque plaisir à me revoir; elle plaça elle-même la petite main de Marguerite dans la mienne.

Je regardais cette enfant : elle avait prodigieusement grandi, et sa vue produisit sur moi une étrange impression. Il me sembla retrouver en elle cette douce vision qui s'était emparée avec tant de force des années de ma jeunesse. Mon idéal était bien là devant moi. Je subissais le charme de cette apparition ravissante, sans me rendre bien compte de l'attraction qu'elle exerçait sur moi. Je sentais du bonheur à la voir, et voilà tout. Elle n'était à mes yeux ni tout à fait une enfant, ni tout à fait une adolescente; cet ensemble de création



féminine, à laquelle je ne saurais donner un nom, me disait plutôt un ange descendu parmi les hommes.

Pendant le temps que je restai à Paris, je revins tous les jours à l'hôtel de Flaviac. La comtesse se montrait de plus en plus bienveillante pour moi. Je repris ma direction d'autrefois sur les études de Marguerite, et je passai là les heures les plus douces de ma vie.

Mais cette vocation religieuse que madame de Flaviac ne semblait pas mettre en doute, je ne la reconnaissais pas. Un jour que j'étais seul avec Marguerite, je l'interrogeai là-dessus. Je compris que la pauvre enfant, que j'avais vue souffrir cruellement, à Rome, de l'indifférence, de l'aversion même que sa mère lui témoignait, avait voulu gagner, à tout prix, ce cœur qui semblait fermé pour elle; et malgré le peu d'attrait qu'elle se sentait pour la vie religieuse, elle était résolue de s'y engager. Elle l'avait promis à sa mère, et celle-ci lui avait témoigné, après cette promesse, tant d'affection qu'il lui était impossible de se repentir de l'avoir faite.

— Ma mère, me dit Marguerite, se fera religieuse dans le même couvent que moi, au Sacré-Cœur. Nous ne nous quitterons pas, et auprès d'elle je serai heureuse. Je l'ai tant aimée, ma mère! même quand il me semblait qu'elle était bien sévère pour

moi, qu'à présent que nos deux cœurs se comprennent je sens bien que je ne saurais vivre sans elle.

Marguerite s'exagérait beaucoup cette affection tardive que sa mère lui accordait. Pas un amour ne devait réchauffer le cœur de glace de la comtesse, pas même l'amour maternel. Elle était devenue réellement dévote, et dévote jusqu'au fanatisme. Mais là aussi l'amour était absent. Le mot *caritas*, qui renferme et le sentiment de gratitude filiale, d'abandon à la douce providence du Père qui est aux cieux, et la sainte fraternité que le Christ est venu nous enseigner, ce mot divin, qui est tout le christianisme, n'avait pas de sens pour la comtesse. Sa religion était du dévotisme et rien de plus. A mesure qu'elle vieillissait, ce dévotisme devenait acerbe, intolérant : il se concentrait dans une multitude de petites pratiques qu'elle imposait à sa fille, joug pesant que l'enfant acceptait, en comprenant le vide de toutes ces choses, uniquement pour plaire à sa mère.

Hélas! je dois faire ici l'aveu d'une faiblesse ! Je me promettais bien, quand le moment serait venu, de parler à Marguerite le langage de la raison et de lui dire qu'on ne s'engage pas dans un état de vie exceptionnel uniquement pour obéir à la volonté maternelle. Mais, au fond du cœur, je désirais que cette vocation devînt sérieuse. Je n'avais

pas fait sur les couvents de femmes les réflexions que j'ai eu l'occasion de faire plus tard. Je n'avais pas encore reconnu que tous, hors ceux où l'on s'engage, par des vœux simples et pour un temps limité, à soigner les pauvres et les malades, sont un contre-sens dans les temps modernes et n'ont aucune raison d'être. La pensée de voir un jour Marguerite religieuse était douce pour moi. Là elle serait ma sœur ; et, déjà, prévoyant quelles réformes on pourrait apporter dans les couvents pour les mettre en harmonie avec les besoins nouveaux de la société, je faisais des plans d'avenir auxquels j'associais Marguerite. Dans ce but, je développais cette jeune intelligence au point de vue des idées sérieuses. J'oubliais l'âge de Marguerite, et trouvant en elle les aptitudes qui faisaient de son malheureux Père un homme si distingué, je l'initiais aux procédés philosophiques. Elle me suivait sans effort, se passionnait pour ces études, et gardait cependant toute la simplicité, toute la candeur de l'adolescence. Et moi, auprès de cette adorable enfant, je passais les seuls instants de bonheur parfait qu'il m'ait été donné de goûter sur la terre.

Avant de commencer mes prédications, je voulus m'acquitter de ma mission diplomatique, pour être tout entier à ces fonctions religieuses qui m'allaient mieux, je l'avoue, que celles de favoriser les visées ambitieuses de mon ordre.

Je me rendis chez M. ***. Rien dans l'appartement où je fus reçus ne m'indiquait un fougueux démocrate, un ennemi des prêtres. Je n'en étais pas alors à séparer ces deux idées l'une de l'autre. Le salon était meublé avec goût, mais sans luxe : quelques tableaux d'une composition sévère le décoraient.

Quand j'entrai M. *** était en famille. Trois jeunes enfants lisaient ou feuilletaient des images. Une grande Bible, aux figures coloriées, était sur les genoux de la mère : le plus petit des enfants se faisait expliquer ces figures.

M. *** me présenta à sa femme, et il me dit : — Mon Père, bénissez ces enfants. Marie, l'aînée, fera cette année sa première communion à Saint-Louis-d'Antin. M. le curé est assez content d'elle. Sa mère s'est occupée de son éducation religieuse.

Je n'en revenais pas. Ce n'était pas certes une mise en scène faite pour moi. Je ne pouvais être attendu ni ce jour-là ni à cette heure.

M. *** était un petit homme aux formes les plus douces. Sa longue barbe blonde et soyeuse, des yeux bleus, un sourire bon et franc en faisaient un type de ces natures aimantes qui se montrent de loin en loin. On voyait qu'il aimait la vie de famille, qu'il se plaisait dans son intérieur.

— Voulez-vous passer dans mon cabinet, mon Père?

— Très-volontiers, répondis-je.

Et j'entrai dans son cabinet de travail. Ce visage s'était tout à coup transfiguré. Cet œil, sans cesser d'être doux, était devenu ferme; le sourire avait fait place à un calme impassible, et j'ai su depuis que, dans les événements de 1848, au sein du Gouvernement provisoire, cet homme avait montré une extrême énergie.

J'étais assis dans un fauteuil, en face de lui. Il ne prononça pas une parole; il m'attendait.

— Je dois vous être annoncé, monsieur, lui dis-je en lui remettant la lettre qui m'accréditait auprès du comité démocratique dont il était le représentant officiel.

— Oui, mon Père, me répondit-il.

— J'ai auprès de vous une mission délicate, à laquelle notre Général m'a dit que vous étiez préparé.

— Expliquez-vous, mon Père.

Je me sentis impressionné de la réserve et du sang-froid de cet homme. J'exposai cependant avec assez d'aisance les idées que le Père Roothaan m'avait dit de faire valoir, pour engager les démocrates français à nous être favorables.

Il me répondit :

— Mon Père, il s'est fait dans la démocratie un notable revirement, et votre ordre doit en retirer

le bénéfice. Nous avons la prétention de n'hériter d'aucun des griefs du passé. Il y a tant à souffrir du régime restrictif de cette royauté, arrivée au pouvoir avec des mots de libéralisme, qu'au risque de tomber dans un autre excès, nous sommes bien déterminés à inaugurer franchement l'ère sérieuse de la liberté pour tous. Nous croyons très-rapprochée l'heure de notre délivrance; mais nous ne la hâtons pas. Nous laisserons faire le temps, qui use ces royautés d'usurpation des droits du peuple et du droit des royautés renversées plus vite que toutes les autres.

Je puis vous garantir, au nom de la démocratie, votre légitime place parmi nous. Dès le lendemain de son triomphe, la République ne distinguera rien, nobles, prêtres, bourgeois, riches, prolétaires. Elle ne verra que des enfants de la grande famille française, des citoyens soumis à la loi. Croyez-le bien, nous serons fidèles à ce programme; et dût-il n'être qu'une généreuse illusion, dût une réaction, qu'il faut toujours prévoir, se servir de cette immense tolérance, poussée jusqu'à la bénignité, pour renverser l'ordre nouveau inauguré par nous, nous ne dévierons pas de nos principes. La démocratie est assez forte pour essayer, à ses risques et périls, la conciliation universelle.

Vous pourrez donc rentrer en France, mes Pères; vous y serez sous la protection de la loi;



vous serez régis par le droit commun. Pas plus que le clergé séculier, vous ne serez exclus de ce droit, comme nous n'aurons aucune pensée d'ostracisme contre les hommes que leurs anciennes sympathies rattacheraient aux familles détrônées.

Nous n'avons donc pas de reconnaissance à vous demander ; il nous suffira que vous ayez foi dans notre parole.

Si maintenant, ce qui est dans les choses possibles, nous nous trouvons avoir fait un faux calcul, avoir mal compris les intérêts et les passions politiques, nous subirons les conséquences de notre faute ; mais nous pourrons, en voyant tomber la République, affirmer que, dans notre pensée et dans nos principes, elle aura été pure.

Je désire qu'un jour, si votre ordre a toute liberté pour s'établir en France, on n'ait pas à reconnaître que vous n'avez pas compris cette liberté et que vous n'avez pas été dignes d'elle.

Ces dernières paroles dites simplement, mais avec un ton presque ému, et qui me semblèrent prophétiques, me touchèrent : je pris la main de cet homme.

— Je vous jure, lui dis-je, par ce qu'il y a de plus sacré pour moi, que je ferai tout pour que le gouvernement qui nous accueillera n'ait pas à se repentir de nous avoir rendu la plénitude de nos droits dans notre patrie.

— Les Jésuites n'ont pas de patrie, me répondit-il : ils appartiennent à l'Ordre. Ce n'est point au nom d'un Français que vous venez traiter avec moi, mais au nom du chef d'un gouvernement étranger, d'une organisation plus puissante et plus vivace que celle de la plupart des royautés de l'Europe. En vous donnant la liberté, comme Français, d'avoir des maisons, des noviciats, des colléges même, on ne pourra se dissimuler que vous êtes liés bien plus fortement au gouvernement de l'Ordre qu'à celui du pays où vous êtes né.

— Et c'est cette malheureuse opinion que l'on a de nous, qui nous a toujours mis dans un état de suspicion.

— Vous ne pouvez nier que cette opinion ne soit fondée. Mais enfin, je vous le répète, si nous arrivons, nous ne marchanderons la liberté ni à nos amis ni à nos ennemis.

— Et alors, lui dis-je, nous ne serons jamais vos ennemis.

— Qu'il en soit ainsi, me dit-il.

Je sortis émerveillé de ce sanctuaire paisible où j'avais vu un délicieux tableau de vie intime, un intérieur vraiment chrétien. J'avais remarqué un beau Christ d'ivoire dans le cabinet de M. ***. En repassant dans le salon, je saluai la jeune épouse, entourée de sa gracieuse famille. Les enfants me suivirent d'un doux regard.

— J'espère, me dit le démocrate, que vous voudrez bien vous souvenir de nous.

Et il ajouta :

— Si jamais je puis vous être utile, comptez sur moi. Dans un moment de danger pour vos Pères, ce que je ne crois pas possible, vous auriez un asile dans cette maison.

Je le remerciai cordialement, et je sortis en me disant :

— Des hommes comme lui ont l'esprit de l'Évangile; nous en avons la lettre.

II

ALEA JACTA EST

J'avais écrit, de Venise, au Père Général pour lui transmettre la réponse du comte de Chambord. Ma lettre était chiffrée à l'aide de notre grimoire. Je n'avais pas manqué de lui donner très-fidèlement cette réponse, ainsi que les réflexions qui me paraissaient si sages du comte de ***. Je lui témoignais mon regret d'avoir si mal réussi pour mon premier essai. Maintenant je pouvais lui transmettre les assurances si positives que me donnait le comité démocratique. Je reprenais ma revanche.

En réponse à ma première dépêche, je reçus du général une lettre chiffrée, courte et sèche, où pas un mot de bienveillance ne m'était dit, et qui m'annonçait une lettre, non chiffrée, dont serait

porteur un Père de la Compagnie de Jésus qui allait partir pour la France.

Je reçus en effet cette lettre, et ce fut le Père Ruffin qui me la remit; elle se croisa avec ma seconde dépêche annonçant le succès de mes négociations à Paris. J'ai gardé l'original de cette réponse :

« Père de Sainte-Maure, je vous accuse réception de votre lettre chiffrée. Devant la réponse si catégorique de M. le comte de Ch..., vous n'aviez rien à faire, et je ne puis vous en vouloir de l'insuccès de votre mission. Quant aux réflexions officieuses de M. le comte de ***, qui se prétend en cela l'interprète des pensées du prince exilé, j'ai de la peine à croire qu'il les ait rendues bien fidèlement. Si je l'osais, je dirais qu'elles sont d'une haute outrecuidance, et de quelque part qu'elles viennent, nous n'avons de leçons à recevoir de personne. L'Ordre a traversé bien d'autres épreuves, et il n'a pas faibli. Il s'est affirmé ce qu'il est; il ne changera pas. Nous ne voulons pas, comme ces pauvres royautés qui s'affublent du manteau constitutionnel, consommer notre suicide. Cela plaît aux Bourbons de la branche aînée; c'est leur affaire. Pour nous, nous avons d'autres pensées, comme nous avons d'autres ressources et d'autres espérances. Nous tenons plus, en Europe, que les plus forts potentats sur leurs trônes. Croyez-moi,

Père de Sainte-Maure, nous serons longtemps après eux.

« Quant à ces belles idées de changement dans notre ordre, j'ignore si jamais un de mes successeurs fera l'insigne folie de les laisser pénétrer parmi nous. Pour moi je briserais comme le jonc tout membre de la Compagnie qui aurait la faiblesse de se laisser séduire par elles. Je ne vous fais pas l'injure de croire que le langage de ces pauvres exilés, qui voudraient se rattraper à toutes les branches, ait pu faire sur votre esprit la moindre impression. Ce sont des idées extravagantes qui ne sauraient entrer dans une intelligence qui m'a paru aussi droite que la vôtre.

« Toutefois, au milieu de ce monde de Paris, où bouillonnent, plus qu'ailleurs, toutes les sottises humaines, il sera tendu des piéges à votre candeur et à votre loyauté. Tenez-vous bien en garde. Nous ne pouvons être, dans l'avenir, que ce que nous avons été au temps de notre gloire. Il faut vaincre sur le terrain où se sont placés nos illustres Pères. Et ce terrain, c'est de ne faire aucune concession ni au temps ni aux hommes. Nous ne serons forts qu'en étant inflexibles. Entrez plus que jamais dans cette pensée; elle est notre salut. . . . . »

(Venaient des recommandations personnelles.)

« Roothaan, P. G. S. J. »

Cette lettre ne pouvait pas me convaincre. Il n'y avait pas huit jours que j'étais à Paris, au milieu de nos Pères, que choyé, fêté par eux, par conséquent recevant sur toutes choses leurs confidences les plus intimes, je m'apercevais que tous ne voyaient pas l'avenir à un point de vue aussi exclusif. Je compris tout de suite qu'il y avait dans la Société deux esprits bien tranchés, dont l'un, le plus nombreux, se cramponnait fortement au passé, mais dont l'autre irait sans répugnance vers les idées modérées dont se compose l'ensemble des croyances politiques et sociales, qui sont comme le domaine intelligent d'une époque. Soit que je me fusse trahi par quelques mots, malgré cependant mes belles résolutions de prudence, soit que nos Pères, moins absolutistes que le Général, n'eussent pas été fâchés de voir un homme de mon nom, et qui paraissait prendre dans l'Ordre une position importante, se rallier aux idées modérées, soit même, ce que je crois maintenant, que les espions missent avec insistance la conversation sur ces matières, afin de me sonder et de faire ensuite leur cour aux dépens du nouveau venu, je me vis entouré d'un petit noyau de Pères qui se mirent à soutenir devant moi, quoique avec une certaine timidité dans les formes :

— Que les temps étaient mauvais; que le règne de Louis-Philippe pouvait durer; que se poser tou-

jours en adversaires des idées dominantes dans un siècle était chose bien chanceuse; que c'était se croire bien forts que de ne pas craindre de se mettre en hostilité avec toute son époque; que peut-être une conciliation lente, mais sérieuse, valait mieux que cette lutte où notre courage s'épuisait, et où, en définitive, nous étions les vaincus.

Tout cela était plus vague, plus confus que je ne saurais l'exprimer. Je dirai, pour me faire comprendre, que c'était rendu jésuitiquement, c'est-à-dire mêlé souvent à des propositions contradictoires, pour ne pas paraître renoncer aux vieux principes, et insinué plutôt qu'indiqué avec une certaine netteté de contours. On jouait aux finesses, aux énigmes; et je vis que tous se comprenaient au milieu de ces énigmes et de ces finesses.

Il fallut me mettre à ce diapason qui ne m'allait pas, et auquel je n'avais pu me faire, depuis le temps que j'étais dans la Compagnie, écoutant beaucoup, opinant d'un signe de tête plutôt que me mêlant aux longues conversations. Ma position avait changé : mes idées s'étaient beaucoup modifiées. J'avais déjà un plan. On l'a vu, la lettre du Général était bien de nature à me décourager; mais je ne vis là que la conviction obstinée d'un vieillard.

Qu'auraient pu faire, en définitive, ce vieillard et

quelques esprits retardataires avec lui, si un beau jour une majorité imposante dans l'Ordre leur eût dit : Pères, nous faisons fausse route. Réconcilions-nous avec notre siècle ?

Cette idée me raffermit dans la résolution de ne pas abandonner mon plan. J'avais reçu de Dieu un caractère énergique. Mes preuves étaient faites, hélas! au prix des plus vives affections du cœur. Les liens les plus puissants, je les avais impitoyablement brisés. Rien ne m'avait arrêté pour arriver à être Jésuite. Maintenant ma raison, ma conscience, mon amour pour l'Ordre me disaient de tout faire pour sauver ceux que j'aimais. Je ne pouvais pas reculer davantage devant cette conviction que je ne l'avais fait pour atteindre le grand jour où j'étais devenu profès. J'ignorais ce qui avait fait entrer dans l'Ordre beaucoup de mes frères; mais je me rendais compte que je n'y étais venu que dans la plénitude de ma volonté, pour réaliser du bien sur la terre et dépenser ma vie en étendant le règne du vrai. *Vitam impendere vero.*

Chose singulière, je m'exaltais de cette pensée, comme je l'avais fait de ma détermination d'être Jésuite. Y a-t-il des natures que les obstacles irritent, et qui ont besoin de ce coup de fouet de la contradiction pour se dire : Marchons?

Je relus la lettre du Père Roothaan. Je la trouvai

peu gracieuse pour moi, qu'il avait comblé, avant mon départ de Rome, de bienveillances de toutes sortes. Je voyais plus, dans cette fermeté apparente, l'entêtement d'un homme irrité contre les implacables exigences du temps, que la prévoyance d'un esprit élevé et pesant tout avec sagesse. Je me rappelai Ricci perdant notre ordre par sa forfanterie, qui n'effraya personne : *Sint sicut sunt, aut non sint.* Et je me dis : Nous touchons à l'abîme aujourd'hui comme alors. Sauvons cette chère Compagnie des erreurs mêmes de ceux qui la gouvernent.

Dieu m'est témoin que je ne vis alors que la Société. Tout inexpérimenté que j'étais encore, je n'étais plus si ignorant des choses de la vie que je ne susse très-bien que je levais un drapeau dans son sein, que je serais en butte à des haines terribles, que je rencontrerais des obstacles de toutes sortes, que peut-être j'allais me trouver en face de ce vieillard si majestueux et si inflexible, dont les idées, les principes, les espérances se trouvaient fatalement la négation des principes, des idées que je croyais seules capables de maintenir l'Ordre et de lui assurer au milieu de la société moderne, une place honorable. Je franchis le Rubicon; je dis le mot dernier que disent les faibles et les forts : *Alea jacta est.*

Toutefois je n'avais pas vécu aussi longtemps avec mes confrères les Jésuites sans savoir que je ne gagnerais rien, dans une œuvre de cette importance, à me mettre en lutte violente avec les chefs de l'Ordre, tous dévoués aux idées de résistance et d'absolutisme. Je me rappelai un vieux mot qui pouvait me servir : *A Jésuite Jésuite et demi*, et je résolus de travailler au profit de l'Ordre en me servant des maximes et des procédés de l'Ordre.

Il fallait d'abord endormir le Père Roothaan par des assurances qu'il n'avait rien à redouter pour moi des dangers de là ville que, dans le style mystique, on appelle la moderne Babylone. Comme j'avais gardé un bon souvenir de toute l'affection qu'il m'avait montrée, je m'étendis longuement sur ma reconnaissance pour lui, qui était sincère. Là je ne mentais pas, je n'équivoquais même pas. Et je commençais pour le reste à m'aguerrir et à être réellement Jésuite. Le danger rend habile.

Que mes lecteurs ne se hâtent pas de me condamner ! Je voulais sauver ma chère Société, et je n'avais pas le choix des moyens. Il me fallait faire de la diplomatie, et la diplomatie c'est du Jésuitisme.

Je me mis à étudier mes confrères, et, tout en leur témoignant une confiance extrême, j'eus soin

de ne jamais aller au delà des limites que je m'étais tracées. Je restai dans le domaine des *Peut-être*, des *On pourrait*, des *On ne sait pas*, des *Si nos Pères voulaient*, toutes bonnes et prudentes restrictions qui déguisaient une propagande pourtant complétement hostile aux vieilles idées dominantes dans l'Ordre.

Pendant les trois premiers mois de 1846 que je passai à Paris, je vis avancer l'œuvre. La lassitude générale qui pesait sur tous les esprits me servait puissamment. Nous avions un vieux Général dont on sentait la main de plomb sur toute idée un peu nouvelle autour de lui. Nous avions un vieux Pape dont les encycliques s'étaient acharnées à flétrir les libertés conquises par plus d'un demi-siècle de luttes; et la France avait un gouvernement à l'agonie, dont les jours étaient comptés par une démocratie jeune et pleine d'audace. Ces grandes torpeurs des âmes servent puissamment les idées nouvelles. Celles-ci se présentent comme l'air pur qu'on attend de tout, même de la tempête, pour échapper à l'asphyxie morale.

J'espérais donc avoir sapé, parmi les Jésuites français, les vieilles idées, seul obstacle à la rénovation de notre ordre au sein du monde lui-même renouvelé.

Pour compléter mon œuvre, je sentais qu'il me fallait encore quelque temps. On se doute bien

que l'arrivée du Père Ruffin à Paris m'avait été fort désagréable, d'autant plus que, bien qu'il eût été envoyé dans notre maison de la rue des Postes, je le voyais souvent rue de Sèvres, et encore plus chez madame de Flaviac. J'avais reçu du Père Général l'ordre de garder un silence absolu sur ce que je pouvais savoir au sujet du testament du vieux marquis de Flaviac. Je me conformai à cette défense. Je dois dire que l'arrivée du Père Ruffin et ses relations fréquentes avec madame de Flaviac ne changèrent rien à mon intimité avec Marguerite. Je continuai à lui donner des leçons, et je sus gré à mon ennemi de n'avoir pas usé de son influence pour me séparer de cette enfant que j'aimais si tendrement. Au moment où je craignais le plus de quitter Paris, il fut décidé que j'y prêcherais le carême de 1846 ; ce ministère me convenait mieux que celui d'ambassadeur, et j'étais certain de passer encore quelques semaines auprès de Marguerite.

Je me fortifiai par des études sérieuses sur les ordres religieux en général, et sur celui des Jésuites en particulier, dans mes idées de réforme. J'en voyais la nécessité, non-seulement pour l'ordre auquel j'appartenais, mais encore pour l'Église, qui m'était bien plus chère encore.

Je m'enivrais du bonheur de voir ma chère élève faire des progrès de plus en plus rapides. Sa dé-

termination de se faire religieuse restait toujours la même. — Je l'ai promis à ma mère, me disait-elle, je tiendrai ma parole. — Cette résolution, je me disais qu'il n'était pas encore temps de la discuter ou de la combattre. J'attendais, non sans anxiété, le moment où ma conscience me commanderait d'éclairer Marguerite sur la valeur de sa détermination. Cette promesse, faite à une mère par une enfant, ne me paraissait pas obligatoire, si l'attrait vers le cloître ne venait pas lui donner de la force. Cet attrait, je ne le voyais pas se développer. Si Marguerite reprenait sa liberté, si elle se décidait à vivre dans le monde? Si moi-même je me croyais un jour obligé de le lui conseiller? Pourquoi ne dirais-je pas ici que cette pensée me remplissait de tristesse?

Tout à coup je reçus l'ordre de partir pour Rome. Je courus chez madame de Flaviac; je fis mes adieux à Marguerite. Elle pleura, la pauvre enfant, et j'eus bien de la peine à ne pas, moi aussi, laisser couler mes larmes. Savais-je s'il me serait donné de la revoir?

III

LA RÉVOLUTION AU *GESU*.

J'entrai dans la ville sainte le 1er juin 1846, le jour même où rendait son âme à Dieu le terrible Pontife qui avait eu nom Grégoire XVI. Rome était toute dans la confusion. Je trouvai le Général en proie aux plus vives inquiétudes. Des rapports venus de toutes parts lui présentaient la situation comme très-critique. Le parti libéral romain, sous le gouvernement de sévérité implacable de Maur Capellari, avait grandi démesurément. Il y avait dans ce parti toutes les nuances, depuis le républicanisme de Mazzini jusqu'au modeste gouvernement représentatif où le roi règne et ne gouverne pas. Même dans les masses, bon nombre de ces libéraux bornaient leurs exigences à vouloir des atténuations au système compressif sous lequel étouffait le pays; mais tous

s'entendaient sur un mot : *Réforme*. Grégoire XVI laissait quarante-cinq millions de dettes, somme considérable pour un si petit État dont les revenus étaient presque insignifiants. L'administration était en désarroi, l'organisation politique du pays était mauvaise, l'agriculture et l'industrie sans mouvement. Les esprits étaient dans une agitation extrême, et le cri des populations demandait impérieusement une réforme.

Le conclave devait s'ouvrir au palais du Quirinal le 14 juin. Les quelques jours qui s'écoulèrent entre la mort du Pape et le conclave furent employés, par les deux partis du mouvement et de la résistance, à préparer les candidatures.

Lambruschini était porté par le vieux parti. C'était l'âme damnée des Jésuites, et ils avaient tout à attendre de lui.

Notre Général et nos Pères se remuèrent immensément pendant ces quinze jours, travaillant tout ce qui pouvait approcher des cardinaux, pour que les voix se portassent sur Lambruschini. C'était une question de vie ou de mort pour l'Ordre.

La fin du règne de Grégoire XVI ouvrait devant moi une ère nouvelle. Le choix de son successeur m'importait trop, dans l'intérêt du vaste plan que j'avais conçu, pour que je ne cherchasse pas tous les moyens d'influencer ce choix dans le sens de mes aspirations. Une idée quelconque de réforme,

d'amélioration, de progrès n'entre pas dans une intelligence humaine, sans qu'elle la transforme à son insu. Je n'avais guère songé à la politique avant le moment où j'avais été initié aux secrets de l'Ordre. Mes idées sur ce point avaient été jusque-là celles que j'avais reçues de ma mère et des maîtres auxquels elle m'avait confié; et cependant, en raison des projets que je mûrissais depuis quelque temps, je me trouvais entraîné dans le courant libéral.

Dès les premiers jours, je vis les esprits flottants au *Gesù*. Quelques-uns des nôtres étaient Romains; ils avaient de nombreuses accointances dans la ville. L'un d'eux même avait son frère renfermé au château Saint-Ange avec les autres détenus politiques.

Le Père Roothaan, dont nous connaissons l'inflexibilité, comme le lion blessé mais rugissant, se mit avec ardeur à son œuvre souterraine; ne croyant pas avoir à se défier d'un seul de nous, il se multipliait au dehors. A mesure que chaque cardinal arrivait à Rome de toute l'Italie, l'habile négociateur était là, jetant ses premières inspirations et cherchant à influencer les élections du futur conclave dans le sens d'une politique énergique qui continuât le système de Grégoire XVI. Il avait avec le cardinal Lambruschini de fréquentes conférences.

Pendant ce temps, où le Père dépensait une incroyable activité, la révolution, sans qu'il s'en doutât, était au *Gesù*.

Par quelques-uns de nos Pères romains, surtout par le Père G..., dont le frère était au château Saint-Ange, nous connaissions tous les projets du parti avancé, ainsi que les rumeurs qui couraient dans Rome. Naturellement le *Gesù* se trouvait le point de mire de toutes les haines. Les hommes du mouvement avaient organisé une police plus habile que celle du Cardinal-Vicaire et de notre Général. On savait toutes les démarches de ce dernier. Le flot de la haine politique montait vers nous.

Les conversations au *Gesù* se sentaient d'un malaise général. Le vieux Père Mazzonelli, avec son franc parler de vieillard à demi en enfance, réunissait quelquefois des groupes des plus jeunes Pères et nous disait des choses étranges.

— On nous fera rôtir au *Gesù!* Les peuples en révolution deviennent terribles. Tout chauffe; Rome pourrait bien avoir ses septembriseurs.

— Vous croyez, Père? lui disait-on.

— Si je crois! Aussi quelle idée de tourner le dos à tout son pays, de vouloir noir quand il veut blanc, de lui donner des Papes Guelfes quand il veut des Gibelins!

— Guelfes ! Gibelins ! Ah ! Père, quelles vieilles choses nous rappelez-vous là ?

— Ces vieilles choses, mes jeunes, sont d'aujourd'hui comme d'il y a cinq siècles. Allons ! allons ! je sais ce que je dis.

— Le Père Mazzonelli pourrait bien avoir raison. On dit de toutes parts dans Rome qu'il faudrait un Pape libéral.

— Ce serait bien dangereux, dit une voix.

— Oh ! le plus libéral du Sacré Collége ne le sera guère : on ne risque rien.

— Est-ce qu'il y a des libéraux dans le Sacré Collége ?

— On en compte quelques-uns.

— Je ne le croyais pas.

— On m'a nommé le cardinal Mastaï Ferreti.

J'avais assisté à l'entretien sans m'y mêler; mais j'avais beaucoup examiné le groupe assez nombreux de nos Pères. Soit frayeur, soit instincts, qui se réveillent toujours chaque fois qu'il y a agglomération d'hommes, j'avais vu, à ma grande surprise, que l'opinion dominante là n'était pas trop hostile aux idées de mouvement qui se personnifiaient pour le quart d'heure dans ce mot : *Un Pape libéral.*

Plus excité par ses souffrances de famille, ou plus hardi que les autres, le Père G... dit assez haut :

— Oui, un Pape libéral sauverait Rome, sauverait l'Église et surtout le *Gesù*. J'en sais long sur ce qui nous attend, si nous nous obstinons à soutenir le vieux système.

J'étudiais dans ce moment la physionomie de nos Pères ; les uns baissèrent tristement la tête et se retirèrent; d'autres eurent un éclair de joie, comme s'ils eussent entrevu l'aurore après une longue nuit. J'eus la prudence de m'imposer un silence absolu; mais, dès ce moment, le *Gesù* m'appartenait ; j'avais une intelligence dans la place.

Le même jour, les entretiens continuèrent sur les questions brûlantes du moment. Je pris le Père G..., et lui ayant témoigné une confiance entière, je m'ouvris à lui sur l'abîme où je voyais l'Ordre aller se perdre et sur les moyens que je croyais propres à le sauver.

Il me serra fortement la main.

— Ah ! vous avez raison, me dit-il; sauvons l'Ordre s'il en est temps encore ! Laissons notre vieux Général à la vieille théorie d'absolutisme; nous, soyons de notre temps ! C'est là le salut.

Nous nous entretînmes du plan de réforme, qu'il approuva complétement. Il me nomma ceux de nos Pères auxquels ces idées devaient convenir. Il me fit connaître les plus sûrs auxquels nous pouvions nous confier, les traîtres qui nous per-

draient et dont il faudrait éviter l'espionnage. Nous convînmes des heures où nous nous verrions, de l'influence que nous exercerions au dehors, des hommes du parti qu'il fallait voir sans trop nous compromettre.

Le lendemain le Père G... me dit ceci :

— Aujourd'hui il y a triduo de prières à l'église patriarcale de Saint-Jean-de-Latran pour obtenir un bon Pape. Nous irons y faire nos dévotions. Vous me suivrez. Un chanoine de la basilique est des nôtres. Pendant tout le mouvement de la foule qui se porte à ces assemblées populaires, une salle placée au-dessus de la sacristie, salle dont il a seul la clef et qui sert quelquefois à des réunions pieuses, est mise à la disposition d'un comité secret qui doit se réunir pour aviser aux affaires présentes. Le Père Ventura, le prince Tommaseo Corsini, le Père dominicain S..., le Franciscain D... s'y trouveront; tous hommes sûrs.

On a pris ce moyen pour que les réunions n'excitent aucun ombrage et que des hommes comme nous, et les autres Pères, auxquels on sait des idées avancées, puissent facilement s'y rendre.

Le bon chanoine a fondé une œuvre de dévotion, et nous serons censés là nous occuper de cette œuvre pieuse. En apparence, réunion de fondateurs.

Nous nous rendîmes en effet, vers le milieu du

jour, à l'insigne basilique. Malgré la chaleur, le peuple romain s'y portait en foule. Nous passâmes inconnus au milieu de ces flots pieux, et l'assemblée se compléta en quelques instants dans la salle où nous étions convoqués.

Lorsque les portes furent fermées, que nous eûmes la certitude de ne pouvoir être ni troublés ni entendus, la séance fut ouverte.

Déjà le comité, à la réunion duquel j'assistais, s'était assemblé deux ou trois fois. Je vis tout de suite que le Père Ventura en était l'âme. Quelques membres des grandes familles romaines étaient là. Il y avait de plus des hommes du barreau, des médecins, des artistes appelés professeurs dans les habitudes du langage italien.

Le prince Tommaseo Corsini exposa la situation dans un rapport simple et précis. Il ne dissimula rien de l'effervescence générale. Il énuméra avec impartialité les chances des deux partis qui se divisaient Rome. Il annonça que le comité, ayant des ramifications nombreuses dans toutes les classes de la société, espérait être maître du mouvement et le diriger à son gré.

Il termina par une invitation chaleureuse à ne pas diviser les forces intelligentes du parti favorable à la liberté.

— Nous avons, chacun de nous, nos théories. Placés sur le chemin du progrès, les uns sont les

coureurs intrépides, les autres les marcheurs plus lents; mais tous veulent arriver. Gardons nos plans et nos systèmes pour le lendemain du triomphe; mais d'abord cherchons à vaincre l'absolutisme. Rangeons-nous sous le drapeau qui a pour devise unique: *Réforme!*

Je n'ai pas besoin, ajouta-t-il, de vous recommander une discrétion absolue sur nos séances. Nous compromettrions des hommes respectables qui ont foi dans notre loyauté. C'est ici affaire d'honneur, et malheur aux traîtres!

Ce discours fut suivi d'un murmure approbateur. Quelques voix répétèrent avec un sentiment d'énergie qui me donna à réfléchir:

— Oui, malheur aux traîtres!

En réalité, par ma présence à cette réunion, je me trouvais faire partie d'une société secrète, ce que le gouvernement papal poursuivait avec acharnement. Et nous étions là deux Jésuites!

Quelles singulières choses amènent les révolutions!

Le Père Ventura, dont la présence me rassurait un peu, prit la parole. Son discours m'intéressa vivement. Il s'éleva quelquefois jusqu'à l'éloquence. Son thème fut la théorie si brillamment inaugurée par Lamennais dans son journal *l'Avenir*, l'alliance de la religion et de la liberté.

Après les développements théoriques, il arriva à

la partie pratique de la question, un changement de direction dans le gouvernement de la papauté.

— Un Pape absolutiste, dit-il, continuera Grégoire XVI. Mais où trouver un Pape qui veuille briser avec la routine séculaire? Là est la difficulté, la grande difficulté.

Le cardinal Lambruschini est le candidat du vieux parti. En raison de son âge avancé, il réunirait les suffrages des jeunes cardinaux, désireux de voir s'écouler un pontificat, pour être eux-mêmes candidats un jour; les hommes d'âge, pour s'assurer un reste de paix, voteraient pour le régime de la compression. Le vieux parti avait donc toutes les chances.

Le Père Ventura expliqua ceci avec une grande clarté. Il ajouta :

— Je connais le Sacré Collége. Il y a là deux ou trois jeunes cardinaux qui ne sont pas systématiquement hostiles à l'idée libérale. Si nous pouvons obtenir l'un d'entre eux pour Pontife-roi, en le flattant, en lui montrant la perspective d'un règne long et glorieux sous le nom de Pape réformateur, nous arriverions à satisfaire la première des conditions de l'ordre nouveau, le besoin d'un peu de liberté.

Pour forcer les cardinaux à élire un jeune cardinal, les voies de douceur sont inutiles. Rien n'est

égoïste comme les vieillards près de la tombe; mais ils seront accessibles à la peur.

Donnons pour unique mot d'ordre cette parole : Un Pape libéral.

Et qu'on ajoute ceci : Mort au conclave, s'il nomme un Pape absolutiste!

Il me répugne que, pour avoir un peu de liberté, nous ayons besoin de recourir à l'intimidation; mais il faut prendre les hommes comme on les trouve, et d'ailleurs, comme disent nos bons Pères lès Jésuites, et il se tourna avec un sourire vers le Père G... et moi, la fin justifie les moyens.

Après le Père Ventura, un membre distingué du barreau romain prit la parole. C'était une des notabilités du parti avancé. Son discours fut très-habile. Il approuva les paroles de conciliation du prince Tommaseo; il félicita le Père Ventura de s'être mis sur le terrain pratique.

— Nous serons un jour des hommes de tribune; mais laissons là cette gloire. Nous avons pour le moment une tâche plus périlleuse et plus honorable, celle d'être saintement des conspirateurs pour sauver notre patrie.

Le succès est évidemment dans notre énergie. Les révolutions à l'aide des procédés insinuants n'aboutissent pas. Plus nous pèserons, par le sentiment de la crainte, sur la décision de ces vieillards, plus nous hâterons le moment de la déli-

vrance. Je propose donc d'adopter le plan plein de sagesse du révérend Père Ventura. Mais, ne nous le dissimulons pas, notre œuvre ne sera que commencée. Il nous faudra ensuite une persévérance de tous les instants pour obtenir la moindre réforme. Le nouveau Pape voudra jouir; il voudra ménager le parti éternellement conservateur, auquel, par instinct, il appartiendra plus qu'au parti de la liberté.

La proposition du Père Ventura fut longtemps débattue dans une espèce de conversation libre, où beaucoup des membres du comité prenaient la parole, et où je remarquai le grand sens de ces Romains. Elle fut adoptée ensuite à l'immense majorité.

Elle contenait toute la révolution romaine; elle en était le puissant moteur.

IV

LE COMITÉ CARBONARO

Nous descendîmes lentement et sans bruit l'escalier qui, de la salle où nous étions réunis, conduisait à l'intérieur de la basilique. La foule allait et venait, compacte et bruyante. La piété est pour peu de chose dans ces promenades aux lieux de prière ; mais l'on voit et l'on se distrait. Je voulus rester quelque temps dans l'église, pour étudier ce mouvement populaire. Le Père G... me dit qu'il rentrait au *Gesù*, et il me laissa.

La basilique de Latran a perdu les immenses proportions qu'elle avait autrefois. Brûlées par un incendie, ses trois nefs ont été réédifiées, et ses colonnes antiques ont été remplacées par d'énormes pilastres. La façade, avec ses colonnes colossales de travertin, est assez imposante. Je sortais sur la grande place et j'étais auprès de l'obélisque de

Constantin, lorsque tout à coup un étranger, aux formes les plus douces et les plus polies, m'aborda.

— Vous êtes le révérend Père de Sainte-Maure? me dit-il avec un accent très-pur qui m'annonçait un Parisien.

— Oui, monsieur, lui dis-je.

Et en même temps je reconnus M. ***, agent du comité démocratique, chez lequel je m'étais présenté à Paris.

— Voudriez-vous m'accorder un moment d'entretien? me dit-il.

— Mais très-volontiers.

— J'ai une voiture de place; nous irons vers la porte San-Lorenzo faire une petite promenade solitaire. Nous causerons librement.

Il fit un signe à un cocher romain, et une lourde calèche s'approcha; je montai, et l'entretien commença.

— Père, me dit-il, donnez-moi la main; nous sommes frères.

Je tendis la main à cet homme pour lequel j'étais déjà si favorablement prévenu.

— Je ne vous aurais pas soupçonné d'être des nôtres, me dit-il. Vous venez du comité, vous avez pris part à sa grave résolution sur la motion du Père Ventura et de l'avocat S...

J'étais étourdi de cette révélation. Je me disais à part moi : Il y a donc eu des traîtres, pour que

déjà mon nom ait été divulgué avec ceux des membres de ce comité. Je suis perdu.

M. *** s'aperçut de mon trouble.

— Ne craignez rien, me dit-il, le seul traître, c'est moi. J'étais avec vous au comité. Vous ne m'avez pas aperçu, mais je vous ai très-bien remarqué; seulement j'ai voulu, pour vous aborder, attendre que vous fussiez sorti de l'église.

Je me sentis rassuré.

— Mais comment êtes-vous à Rome? lui dis-je.

— A peine avons-nous reçu à Paris la nouvelle que Grégoire XVI était gravement malade, que le comité démocratique m'a délégué pour m'entendre avec les comités romains. C'est l'avocat S... qui m'a introduit aujourd'hui dans le comité dont vous faites partie. Je vois avec bonheur que, malgré les nuances qui vous séparent de l'autre comité, vous avez un but identique.

— Je vous avoue naïvement, lui dis-je, que j'ignorais l'existence d'un autre comité. J'ai compris l'importance de la motion proposée devant moi, et les raisons données par leurs auteurs m'ont convaincu. Je travaillerai dans ce sens parce que l'intérêt de l'Église et de mon ordre s'y rattachent; mais quel est l'autre comité?

— Il diffère bien peu du vôtre, sinon qu'on y crie un peu plus. On y maudit les cardinaux, les prélats, les Jésuites; mais, quant au fond, c'est la

même chose. J'admire la netteté d'esprit de ces Italiens; ils vont *ad rem*. Vous avez vu comment, en quelques mots, ils ont débrouillé une situation où nous, Français, avec les grande mots d'égalité et de fraternité, nous eussions pataugé pendant six semaines.

— J'en conviens avec vous.

— Mais c'est très-pratique ce qu'ils ont résolu là. Certainement ils réussiront.

Je lui fis part de ma position difficile au milieu de la Société de Jésus; je lui parlai de mes idées de réforme.

— Oh! Père, me dit-il, un ordre comme le vôtre sincèrement dévoué aux idées de liberté, avec le puissant stimulant que donne la religion, la force du principe d'association et votre organisation intérieure si habile, changerait, avant un demi-siècle, la face du monde.

Hélas! nous le sentons bien, c'est ce levier de la religion qui nous manque. Vous l'avez, vous, ce levier. Père, réussissez; soyez le réformateur de la Compagnie de Jésus, et vous donnerez les meilleurs soldats du progrès et de la liberté. Nous serions bien forts sur les masses si nous pouvions, à nos grandes idées humanitaires, unir un enseignement religieux qui allât à leurs traditions et à leurs instincts.

Je fus enchanté, pendant cet entretien, dont je

n'ai retenu que les idées générales et qui dura plus d'une heure, de la modération, de la franchise de cet homme.

Nous étions rentrés dans la partie centrale de Rome. Nous débouchions du Campo-Vaccino, et il était convenu qu'il me laisserait auprès de l'arc de triomphe, aux pieds du Capitole, quand il me dit :

— Père, vous avez confiance en moi?

— Oui, lui dis-je.

— Je vais vous faire une proposition. En l'acceptant vous aurez à y gagner pour votre ordre.

— J'accepte donc.

— Vous sortez du comité de l'aristocratie romaine; venez à celui de la démocratie; présenté par moi, vous serez reçu.

J'hésitai.

Il s'en aperçut.

— Ne craignez rien, me dit-il, dans la démocratie romaine les formes sont rudes, voilà tout. Il y a la même haute raison, la même prudence, le même bon sens qu'ailleurs.

Il faut, quand on veut entreprendre une grande chose, savoir un peu comment se passent les affaires humaines. Je suis sûr de votre discrétion, et moi-même je ne me compromettrai pas. Nous ne sommes pas des traîtres; venez donc, vous verrez tout de plus près.

Je bravai tous les instincts intérieurs qui me disaient qu'après une première imprudence à Saint-Jean-de-Latran, il était sage de ne pas en faire une seconde, peut-être plus grande encore, en allant à la séance du comité populaire. Cependant M. *** m'avait dit que c'était dans l'intérêt de mon ordre; ceci me détermina.

Mon compagnon se pencha à la portière; il dit quelques mots en italien au cocher, et la voiture partit vivement. Nous atteignîmes le pont du château Saint-Ange, puis tournant à la gauche de la colonnade circulaire de la grande place de Saint-Pierre, nous nous enfonçâmes dans plusieurs rues tortueuses et s'enchevêtrant les unes dans les autres, lesquelles m'étaient complétement inconnues. Nous descendîmes. La voiture reçut ordre de nous attendre sur le quai du Tibre, avant le pont.

Nous entrâmes par un corridor obscur; nous traversâmes plusieurs petites cours, d'autres corridors plus obscurs encore. Nous montâmes à un premier étage; de là, suivant une petite galerie à jour, qui donnait sur un jardin fermé de très-hautes murailles, nous frappâmes à une porte dissimulée derrière une tapisserie, et qu'un œil exercé pouvait seul reconnaître.

Un homme parut.

M. *** lui fit un signe cabalistique que je ne compris pas. La porte s'ouvrit devant nous. L'homme

nous précéda, et, après avoir marché quelques instants, nous descendîmes un escalier éclairé par ces petites lampes de cuivre dont on se sert, en Italie, dans les pauvres ménages. Notre guide prit une de ces petites lampes, et nous nous engageâmes dans un conduit souterrain étroit, et qui me parut très-long à parcourir. Nous montâmes ensuite un escalier, et nous arrivâmes à une autre galerie à jour, semblable à la première et donnant comme elle sur un jardin. Tout était d'un silence morne autour de nous, et depuis que nous avions franchi le seuil de ces habitations mystérieuses, cet homme aux lèvres muettes était le seul être humain que nous eussions vu.

Bien qu'en revoyant le jour je me fusse senti respirer plus librement, je n'étais pas sans inquiétudes.

— Ces précautions sont nécessaires à Rome, me dit notre étrange conducteur, qui probablement devina, à ma pâleur, les impresions que je ressentais.

Il frappa.

Un autre personnage parut. Même silence, mêmes signes bizarres de M. ***. Nous fûmes introduits. Encore un escalier mal éclairé par une petite lampe de cuivre qu'il fallut descendre. Mais cette fois nos tours et détours étaient terminés.

Comme Énée, j'étais dans le palais infernal de la Sibylle.

Une salle était devant nous. Un de ceux qui paraissaient les commissaires de la réunion s'approcha. M. *** fit encore des signes, sans doute pour lui et pour moi, et, se penchant à son oreille, il lui dit une parole.

— Frères, entrez ! dit avec assez de solennité le commissaire.

Quelques siéges vers le fond de la salle étaient inoccupés. Le commissaire, nous prenant par la main, nous y conduisit poliment.

La séance, que notre arrivée avait interrompue, reprit.

La salle mal éclairée de quelques petites lampes était une véritable charbonnerie. On distinguait à peine les visages. J'étais placé de manière à voir mal; mais je jugeais mes hommes à leurs vêtements et à leur langage.

L'animation reprit bientôt.

— Orateur, continuez, dirent plusieurs voix.

— Je dis donc, frères, que les nobles Romains comprennent l'importance de s'unir à nous. Notre mot d'ordre : — Pression sur le conclave par la peur, pour obtenir un pape libéral, — a été adopté avec enthousiasme par les membres du comité aristocratique. Il y avait là des hommes du clergé, des prélats, des moines. Le même sentiment anime

tous les cœurs : la patrie à affranchir ! les réformes à réclamer ! Vous le dirai-je même, le patriotisme a remué le vieux régime absolutiste et monacal jusque dans ses profondeurs. Des Pères Jésuites, dont les idées libérales nous sont garanties, étaient là.

— Pas de Jésuites !

— A bas les Jésuites !

— Les Jésuites nous trahiront !

— Non ! non ! Ceux-ci sont d'honnêtes gens ! Ils sont pour nous.

— Oui, des sbires déguisés sous l'habit de Jésuites !

— Non ! non ! Ce sont des hommes d'honneur.

— Je ne crois pas aux Ignaciens !

— Nous n'aurons la liberté que lorsque le *Gesù* sera en cendres.

— Défions-nous des Jésuites !

— Frères, vous vous trompez, dit une voix plus lente.

Et elle sortait d'une bouche que l'assemblée avait coutume d'écouter, car il se fit un profond silence.

— Vous vous trompez, continua-t-il ; ce ne sont pas les hommes qui sont mauvais, ce sont les institutions. Soyons des révolutionnaires intelligents. Appelons à nous tous les hommes dévoués, n'importe de quelle classe, de quel ordre, de quelle

capacité, pourvu que la grande idée marche! Un Jésuite qui devient notre frère, je l'aime doublement : il a foulé aux pieds ses préjugés; il s'est élevé jusqu'à la sainte démocratie; c'est le bon carbonaro, et je l'aime!

Cette parole, comme la rude semonce d'Éole aux vents déchaînés, amena un peu de calme dans la bouillante assemblée. Je ne m'y trouvais pas fort à mon aise. Où étais-je descendu? Comment avais-je pu risquer cette grosse aventure?

— Vous voyez, me dit M. ***, que cela crie, mais que le fond n'est pas mauvais. Le peuple est partout le même, tour à tour violent et doux comme l'enfant.

— Vous avez raison.

Je répondais du bout des lèvres. Ces grands enfants m'effrayaient un peu.

L'homme qui s'était fait l'avocat des Jésuites libéraux pérora quelques instants encore. On voyait que c'était un esprit inculte, comme la plupart de ceux qui formaient l'assemblée. Mais il se faisait écouter par un grand fond de simplicité et de bonhomie. Le peuple se rend toujours au langage qui lui paraît le moins étudié. Son instinct lui dit que l'éloquence parée cache des piéges.

— Cet homme qui vient d'être écouté si attentivement, me dit M. ***, est un Transtevérin, Angelo Brunetti, à qui l'on a donné le nom de Cicirruac-



chio. C'est une de ces natures fortes et bruyantes, comme il s'en trouve en temps de révolution, et dans lesquelles s'incarne la pensée de tout un peuple. Cet homme jouera son rôle. Les chefs du comité le ménagent beaucoup. On le style déjà; il guidera le peuple et le modérera au besoin.

L'orateur qui parlait quand nous sommes entrés est l'avocat S..., que nous avons déjà entendu à la salle Saint-Jean-de-Latran.

Je crus que l'orage était passé pour moi, et une immense curiosité venant à l'emporter, je me mis à écouter les curieuses motions de ces orateurs populaires qui n'avaient pas la moindre connaissance de l'art, et dont quelques-uns m'étonnaient par leur raison vigoureuse.

Vint un moment où une petite voix, timbrée et vibrante, mais adoucie, de loin en loin, par des intonations plus douces, domina le bruit. J'écoutai avec attention.

— Frères, je ne viens point contester ce que vous venez d'entendre. Qui plus que moi aimerait l'accord universel dans la grande patrie romaine? Mais j'ai beaucoup vécu, j'ai voyagé; j'ai assisté à des révolutions, et c'est une profitable école. Eh bien! je viens vous dire un mot cruel, un mot qui me brûle les lèvres et que je ne puis pourtant retenir.

La curiosité était excitée au plus haut point.

— Parlez! parlez!

— Ce mot fatal, le mot dernier de l'expérience est celui-ci : que la conciliation ne sert à rien dans les révolutions, et que la force seule, cette dernière maîtresse du monde, peut dominer les situations complexes où tant d'intérêts sont en présence. Il n'y a que deux dictatures qui aient jamais fait quelque œuvre sérieuse au temps des crises sociales : l'une plus douce, parce que c'est celle d'un homme, et que l'on adoucit un homme; l'autre, celle d'un comité, plus terrible, plus implacable, parce qu'on ne fléchit pas plusieurs hommes qui n'ont qu'une part de la dictature.

Les Romains du vieux temps, si jaloux de la liberté, avaient compris qu'ils devaient, de temps en temps, recourir à la dictature. C'était un homme qu'ils prenaient, et cet homme déposait le pouvoir quand la chose publique avait repris son cours ordinaire et qu'une grande difficulté était vaincue.

Croyez bien que nous jouerons un jeu d'enfant tant que nous resterons, avec nos aspirations généreuses, devant la politique rouée de nos éternels dominateurs.

Pauvres Romains, vous croyez attendrir ces cardinaux, ces prélats, ces Jésuites, ces moines de toute robe, ce Pape lui-même à qui vous crierez : *Evviva il santissimo Padre!* Pauvres Romains, je

vous reconnais bien là, comme on reconnaît l'innocence aux agneaux qui bêlent, aux colombes qui roucoulent. Est-ce que le bêlement des agneaux apaise les loups des bois? Est-ce que le chant des colombes arrête les vautours?

Voilà près de dix siècles que le gouvernement des prêtres pèse sur nous, pauvres Romains! Quelquefois ce joug a été doux. On amusait nos pères dans le temps des empereurs avec les jeux du Colisée, et le blé venait d'Afrique pour qu'ils eussent du pain. La Rome papale nous a donné des jubilés, des triduo, des fêtes de canonisation, des illuminations à la grande coupole. Qu'y a-t-il eu de plus ou de moins? La forme de l'esclavage a changé : voilà tout.

Aujourd'hui, obtenir des prêtres, nos gouvernants, quelques pauvres réformes qu'ils nous retireront au premier jour, au souffle d'une réaction qui rendra plus sévère leur domination, c'est une politique d'enfants à laquelle on ne s'arrête que quand on prend les révolutions comme un jeu.

Je le crains bien, frères, nous allons jouer à la révolution. Nos ennemis éternels se courberont quelque temps devant l'orage, et, quand la fougue populaire sera passée, ils recommenceront leur tyrannie.

— Frère orateur, concluez! dit une voix que je reconnus pour celle de Cicirruacchio.

— Ma conclusion est très-simple :

Portons notre bât! Courbons-nous encore sous la servitude du prélat, du Jésuite et du moine, si nous ne nous sentons pas la force, à l'aide d'une dictature implacable, de détruire à jamais la puissance séculaire qui nous écrase!

Quel était l'homme qui avait tenu ce langage d'une logique révolutionnaire inflexible? Je ne l'ai jamais su. Mais son discours excita une véritable tempête dans l'assemblée; les cris, les imprécations, les paroles de rage, se mêlaient aux mots de : Silence! Parlez! Faites une motion!

Le *Deus ex machinâ* prit la parole. C'était notre Cicirruacchio.

— Frère, je ne dis pas que vous vous trompez, et je reconnais que le peuple, par tous pays, est de race moutonnière. Mais qu'on y prenne garde! quelquefois il devient lion. (Rires et bravos.) Je ne voudrais pas que Rome se souillât d'une révolution sanguinaire. (Très-bien! très-bien!) Tant pis pour nos ennemis s'ils amoncellent les tempêtes, ils recevront les coups de la foudre!

— Bravo! bravo! Oui! oui! Mort aux Jésuites! mort à nos ennemis!

— Non pas, reprit Cicirruacchio, mort à personne! (Très-bien! très-bien!) Faisons un pont d'or à nos ennemis! Le peuple a des jours devant lui. Les pouvoirs usurpés sur la faiblesse aux

siècles de l'ignorance s'usent, ceux du peuple ne font que croître au grand soleil de la civilisation.

— Il parle bien, ce Cicirruacchio, disait-on autour de moi.

— Je demande que, pour cette fois, on laisse là les projets de dictature. Nous avons nos prêtres, nous allons avoir notre Pape : gardons-les !

— Oui ! oui ! — Non ! A bas les Jésuites ! Ils veulent nous donner Lambruschini. A bas le tyran Lambruschini !

— Mes frères, continua l'orateur, si cette fois nous sommes déçus dans nos espérances, si l'on se rit de notre longanimité, elle viendra alors l'heure de la vengeance ! Et elle sera terrible. Je ne dis plus que cela.

De nouveaux cris, des applaudissements, des trépignements accueillirent ce discours, qui réunit le plus grand nombre de suffrages. Il fut convenu qu'on s'en tiendrait à la motion motivée précédemment, et qui était la même que celle du comité de Saint-Jean-de-Latran.

Tout à coup je vis un groupe placé à ma gauche qui s'agita vivement. J'entendis un bruit confus de paroles.

— C'est un Jésuite, je vous dis ; il a gardé le silence tout le temps.

— Non, non, vous ne savez ce que vous dites.

Jésuite ou non, que nous importe? il n'y a que des frères qui entrent ici.

— C'est un espion! c'est un traître!

— Non! non!

Et tous les regards se tournaient vers moi. Quelle effrayante position! Bientôt je vis briller dans l'ombre des couteaux aux lames effilées.

Je me crus perdu.

— Il y a un traître ici, il faut qu'il meure! s'écria le plus furieux de ce groupe.

Toute la salle se retourna; il y eut une confusion extrême.

— Quoi? quel traître?

— Oui, il nous vendrait aux sbires! Mort au traître!

Les poignards se dirigèrent sur ma poitrine. Je recommandai mon âme à Dieu.

M. ***, effrayé du danger de ma position, voulut me sauver. Il se plaça entre moi et ces furieux.

— Frères! s'écria-t-il, vous me connaissez. Je suis le délégué français, l'envoyé du comité démocratique de Paris qui favorisera de tout son pouvoir la révolution romaine. Je ne vous suis donc pas suspect.

— Sans aucun doute! Eh bien! Après?

— C'est moi qui ai introduit ce Français, et cela avec l'assentiment du vénérable frère président. C'est en effet un Jésuite, mais il a dans le cœur un

noble patriotisme. Plût à Dieu que tous les prêtres fussent animés d'un amour aussi sincère de la liberté! Je vous réponds de lui comme de moi-même. Aimez-le! car il vous aime; et quoique d'un sang illustre en France, il est peuple par le cœur.

Cette singulière harangue fit un effet électrique. Je vis les couteaux rentrer dans les manches de mes terribles frères; les yeux cessèrent d'être farouches. Et ces hommes, dans leur mobilité, passant d'un extrême à un autre, me tendaient leurs mains. J'eus presque une ovation, et la séance fut levée par le vénérable président aux cris de :

— *Evviva il Francese!*

Ceci s'adressait à l'agent du comité démocratique de Paris.

— *Evviva il buono Padre!*

Ceci était pour moi.

Tout à coup, à un signal donné, quatre portes basses, donnant sur autant de corridors obscurs, s'ouvrirent. La voix du président domina le bruit :

— Silence, frères!

Ces hommes disciplinés obéirent. Ils s'écoulèrent lentement. Nous suivîmes le groupe placé près de nous. On marchait en évitant le moindre bruit. Ces corridors s'entre-croisèrent comme le dédale de Crète; nous fîmes plusieurs tours et détours. Enfin nous sortîmes par une petite porte extérieure donnant dans une ruelle obscure

du Transtevère. Chacun tournait silencieusement à droite ou à gauche, sans un mot, sans un signe qui fît supposer qu'on se connût.

Quand nous fûmes à l'extrémité de la ruelle, nous joignîmes une rue plus passagère qui nous conduisit bientôt au quai du Tibre.

— Quels terribles hommes! dis-je à M. ***.

— Oui, mais cela revient bien vite.

— Grand merci! mais sans vous mon heure dernière aurait sonné.

— Peut-être! Il faut pourtant convenir que les Romains, à quelque opinion qu'ils appartiennent et pour le plus léger intérêt, jouent du couteau avec une déplorable facilité. Ce sont pourtant les prêtres qui ont élevé ce peuple-là.

— Je dirai volontiers que cette éducation ne fait pas honneur au clergé.

— Maintenant, chut! Souvent les cochers de Rome sont des mouchards.

Nous montâmes en voiture, M. *** me déposa en face du Capitole. Je gagnai le *Gesù* en quelques instants.

J'étais plus mort que vif.

Cependant le Père G..., plus impétueux que moi, ayant dans ses veines ce sang italien qui bouillonne toujours, pendant que le nôtre a ses longs calmes après ses heures de fièvre, continuait parmi nos Pères sa propagande réformiste.

Il prenait habilement le prétexte de la réforme politique, de la situation malheureuse de l'État romain, sous le régime compressif, pour aborder la question spéciale de la Compagnie de Jésus et insinuer doucement que l'esprit du seizième siècle, avec ses idées théocratiques, régnant encore en souverain, ne pouvait convenir à un temps où tout était profondément modifié par les révolutions sociales et par les progrès de la civilisation. Il s'y prit si bien, il dépensa tant de zèle et tant d'intelligence, il fut si bien secondé par le Père P..., dont on ne se défiait pas encore parce qu'on le croyait tout absorbé dans ses études théologiques, qu'au moment où notre Général croyait avoir presque assuré l'élection de l'absolutiste Lambruschini, un fort parti libéral s'inaugurait dans ce terrible *Gesù*, jusque-là l'imprenable citadelle des idées de vieux régime et de théocratie.

Je le félicitai de sa campagne hardie. Dorénavant nous n'eûmes pas deux cœurs, mais un seul.

V

LAMBRUSCHINI CHEZ VENTURA

La grande notabilité ecclésiastique de Rome, au moment de l'élection du nouveau Pape, était sans contredit le Père Ventura, général des Théatins. C'était un orateur qui, en chaire, avait de la verve, qui secouait un peu la poussière classique au milieu de ses sermons et s'était posé carrément en partisan des idées de liberté. Cela avait suffi pour le faire remarquer. De là était venue une influence réelle et sur le pratriciat romain, fier pour sa part de ce tribun du catholicisme, et sur la classe moyenne d'une ville lettrée et artistique toujours prête à saluer ses illustrations.

Le Père Ventura ne cachait pas dans Rome qu'il voulait un Pape libéral, un Pape *un peu libéral,* comme il disait malicieusement. Très-répandu dans le grand monde romain, il ne mettait le pied

dans aucun salon de patriciennes, sans leur demander de travailler, avec lui, pour faire élire ce sauveur, quel qu'il fût, qui vînt donner un peu d'air à cette pauvre Rome, où l'on étouffait sous tous les absolutismes. Or, on le sait, les femmes ont fait quelquefois des Papes, comme elles font des évêques, des généraux, des ministres. Le Père avait recours à toutes les influences.

On devine que le cardinal Lambruschini, le représentant avoué des idées de compression qui avaient si tristement marqué le règne de Grégoire XVI, était un ennemi implacable du Théatin. Mais à Rome on n'avoue pas un ennemi, et les deux antagonistes, — car ils étaient les deux représentants des principes dont la lutte allait commencer dans le conclave, — se faisaient ces politesses extérieures et officielles qui sont le masque des haines politiques.

Mais Lambruschini touchait à la tiare. Ce vieillard ambitieux ne rougit pas de s'abaisser devant le moine; et comptant, avec son expérience machiavélique, sur les passions les plus tenaces du cœur humain, il ne craignit pas d'aller proposer un marché à l'enthousiaste partisan de la liberté.

Cependant il fit cela, s'il est possible de le dire, avec noblesse.

Il se fit annoncer un jour chez le Père Ventura. Celui-ci tomba de son haut.

— Père Ventura, je viens vous voir; cela vous étonne?

— Éminence, non. Mais c'est un honneur auquel rien ne me donnait droit.

— Père Ventura, les circonstances sont graves. Vous et moi nous tenons un peu entre nos mains les destinées de Rome. Je viens vous parler ouvertement. Unissons-nous. Nous différons totalement de système, je le sais. Vous croyez à la liberté; je n'y crois pas. Mais si je deviens Pape, je vous fais cardinal et ministre d'État. Vos idées libérales adouciront mon absolutisme peut-être trop rude. Mes idées absolues modifieront, peut-être en bien, votre libéralisme trop ardent.

Vous le voyez, c'est bien franc de ma part. Vous êtes un homme hors ligne: je suis vieux, mon pontificat ne durera guère plus que celui de Léon XII. Décoré de la pourpre, l'avenir est à vous. En me faisant Pape, vous vous donnez la tiare. Cela en vaut la peine à votre âge. C'est une folie pour le mien. Mais mes amis s'obstinent à me porter. J'ai eu la faiblesse de ne pas leur dire non. Dernière misère de ma vieillesse! Pardonnez-la-moi et marchons ensemble.

Si jamais l'ambition d'un homme a été mise à une rude épreuve, ce fut celle du Théatin.

Il m'a raconté depuis, lorsque tout ce long drame de déceptions fut terminé, pour l'un comme

pour l'autre de nous, qu'il eut comme une illumination soudaine et qu'une voix intérieure lui dit : Cet homme n'est pas sincère; il veut te jouer. Lambruschini devina cette impression du Père. Il le prit alors par une autre considération.

— Je le comprends, vous désirez la gloire de faire triompher votre devise : La religion et la liberté! Cela est beau, Père Ventura. Mais vous pourrez échouer. Vous aurez contre vous d'immenses obstacles, jusqu'à la faiblesse de celui que vous aurez couronné de la tiare! Que de retours terribles vous pouvez craindre ! A combien d'épreuves vous vous soumettez!

Ici, nous réglons tout entre nous deux. Le lendemain de l'adoration des cardinaux, vous règnez avec moi au Vatican. J'accorderai beaucoup à vos idées libérales. Mon court pontificat sera une transition, et il en faut une, entre mon système et le vôtre. Et, après moi, vous complétez votre œuvre, si sa réalisation vous semble encore possible.

Que me dites-vous?

— Éminence, reprit le Père Ventura, vous avez été franc avec moi, je le serai avec vous. Il y a un abîme entre nos doctrines. Je ne puis pas me déshonorer, aux yeux de l'Europe, par l'abdication des principes de toute ma vie.

Que Votre Éminence comprenne bien que c'est le motif qui me sépare d'elle.

— Oui, je vous comprends.

La conversation changea. On parla du prochain conclave, des cardinaux étrangers qui étaient attendus, et de toutes les banalités qui masquent une négociation manquée.

Lambruschini se retira furieux : il était vaincu.

Quant à l'intervention du Saint-Esprit dans le choix du futur Pape, ni l'un ni l'autre ne s'en était préoccupé. Tout le monde sait que, dans une élection, le *Veni creator Spiritus* n'est qu'une formule obligée.

J'entrai chez le Père Ventura au moment où le cardinal Lambruschini sortait. Le grand vieillard, aux traits énergiques et prononcés, me sembla abattu comme une victime qui vient de recevoir le dernier coup avant le sacrifice.

Le Père Ventura m'avait fait dire le matin, à l'église du *Gesù*, par un de ses affidés, qu'il me verrait avec plaisir dans la journée. Je me rendis chez les Théatins. Le Père Général était dans sa cellule, entouré d'un petit cercle d'intimes; il venait de finir son dîner. C'était une belle tête romaine, pleine de vie, toute rayonnante. Il avait un des plus larges fronts que j'aie vus jamais. L'expression très-prononcée d'une grande confiance en soi, jointe à un sentiment de cordialité et de bonhomie, prévenait tout de suite en sa faveur. Le Théatin avait la voix sonore et la grande bouche de tous les tri-

buns qui ont entraîné la foule. C'était bien l'homme du moment, tout prêt à dire aux masses : Suivez-moi! Gardez la religion, je vous apporte la liberté!

Il me fit l'accueil le plus chaleureux, et quand nous fûmes seuls :

— Ah! Père de Sainte-Maure, que vous m'avez fait de plaisir! Je vous ai vu au comité. Vous êtes des nôtres. Que Dieu en soit donc béni! Ah! si vos Jésuites comprenaient, ils seraient les bienfaiteurs de l'humanité! Pendant qu'en se faisant les patrons aveugles de cette vieille femme de Lambruschini (*questa vecchia*) ils s'attirent l'exécration générale et se préparent de grands malheurs.

— Père, lui dis-je, je le sais; mais vous connaissez notre Général.

— Ah! d'abord, je dois ici m'excuser auprès de vous d'avoir pris la liberté de vous mander chez moi. Mais je suis mal noté au *Gesù*, et j'aurais peur de vous compromettre. Sans cela je serais allé le premier vous serrer la main et vous féliciter de vous unir aux libérateurs de Rome. Racontez-moi comment ces sages idées vous sont venues. Un ancien proverbe, chez les Juifs, disait que rien de bon n'était jamais sorti de Nazareth. Et cependant le bon Jésus en est sorti. Je ne croyais pas que jamais un libéral pût être couvé au *Gesù*.

Et il se mit à rire avec cette grosse bonhomie du moine populaire, qui est un grand moyen de persuasion sur les esprits.

— J'ai cependant été couvé pendant dix-sept années au *Gesù*, lui dis-je, et je suis arrivé à ces idées libérales, que je crois comme vous le salut du catholicisme.

— Miracle! cher Père, grand miracle! Je crois maintenant tout possible.

— Et j'ajouterai que nous travaillons le *Gesù*, et que déjà quelques-uns des nôtres sont ébranlés.

— *Nunc dimittis!* mon Dieu! *Nunc dimittis!*

Je lui fis brièvement l'historique des transformations qui s'étaient opérées dans mon esprit, depuis que je m'étais mis à réfléchir et que j'avais atteint ma virilité.

— Vous êtes arrivé au port là où les autres font naufrage. Vous devez, ajouta-t-il en riant, un beau cierge à la madone! Eh bien! Père, causons maintenant.

Nous sommes en pleine révolution. Vous avez vu de quelle manière elles commencent. C'est quand le vase déborde, que la lassitude d'un peuple est à bout et que le besoin d'en finir gagne jusqu'aux patriciens, comme Tommaseo Corsini, jusqu'aux moines, comme ce gros Père Ventura, jusqu'aux fins Jésuites, comme ce gracieux Père de Sainte-Maure.

Et je reçus une seconde bordée du gros rire de mon brave Théatin.

— Or, continua-t-il, les révolutions ne peuvent se faire que de deux manières, ou par en haut ou par en bas. Par en haut, quand les grands, les chefs, les rois, les papes, quel que soit leur titre, se mettent franchement à la tête des idées nouvelles, qui sont dans les convictions de tous et les réalisent magistralement, légalement. C'est bon alors. C'est la révolution intelligente, la transformation pacifique. Le peuple reçoit le bienfait. S'il ne peut pas soupçonner d'arrière-pensée dans le pouvoir, il prend patience pour en obtenir d'autres.

Père de Sainte-Maure, c'est de cette façon que le démagogue Ventura, comme on le nomme chez vous, est révolutionnaire. Ce n'est pas trop dangereux, n'est-ce pas?

Les révolutions se font du bas, quand ceux qui devraient les accomplir, comme une fonction intelligente, les abandonnent aux instincts fougueux des masses, qu'ils réagissent contre l'entraînement général, qu'ils créent un antagonisme implacable et qu'ils se font traiter en ennemis. Les révolutions alors ou échouent contre le mauvais vouloir des grands, ou triomphent par ces furieux désespoirs qui écrasent tout sous la terreur, et traînent la réaction, dressée un moment contre elles, dans le sang.

Je n'ai pas envie, pour notre chère Rome, de révolutions de ce genre.

Tout dépendra donc de la sagesse d'en haut, et vous pensez comme moi que notre avenir est dans l'élection de notre futur Pape.

Le Père Ventura achevait ces mots, lorsqu'on vint lui annoncer la visite du cardinal Mastaï.

— Restez, me dit le Théatin ; vous allez voir un beau cardinal.

Il était beau, en effet ; c'était un homme de haute taille, admirablement bien pris, encore svelte pour son âge de cinquante-quatre ans, de manières distinguées, parlant sa langue avec charme et sachant allier la douceur et la grâce à une certaine majesté.

En entrant il tendit amicalement la main au Père Général, m'adressa un salut avec un sourire, mais de ces sourires qui ne s'oublient pas, tant ils indiquent de bonté.

Je fus séduit par ce sourire. Le Père me présenta à l'Éminence.

Hélas! elle venait elle-même, comme le firent du reste tous ceux du Sacré Collége qui avaient quelque espérance d'être portés dans les suffrages, se rendre favorable le moine dont le nom avait retenti dans l'Italie entière, depuis les grandes affaires de Lamennais et de Gioberti, et qui mainte-

nant se trouvait à la tête de l'école religieuse libérale.

Le cardinal conserva une aimable gravité devant la jovialité respectueuse du Théatin. Ce dernier rappela d'une manière tout à fait heureuse l'aventure de Fossombrone, petite ville où, pendant qu'on changeait les chevaux du cardinal Mastaï, qui se rendait à Rome, une colombe s'était arrêtée sur sa voiture, aux applaudissements du peuple, qui avait vu là un présage.

— Je suis, dit-il à Mastaï, pour les papes de la colombe. Nous avons assez des papes qui remplissent le château Saint-Ange, comme les aigles et les vautours remplissent leur aire. Leur règne est désormais fini; ils sont impossibles. Rome a soif de pardon, de bonté, de mansuétude; nous espérons que l'Esprit-Saint y pourvoira.

Mastaï fut modeste, réservé, mais infiniment gracieux. Il y avait en lui de l'homme du monde. Son langage était vrai, simple et quelquefois légèment malicieux.

Je vis avec quelle adresse le Théatin, qui cachait toutes ses ruses sous sa bonhomie apparente, insinua au cardinal que son influence était assurée au candidat qui aurait le courage de se dire prêt à marcher avec son temps.

— Je pense qu'il se trouvera au Sacré Collége, dit le cardinal.

— Oh! certainement, Éminence. La colombe de Fossombrone ne se sera pas trompée.

Mastaï comprit l'apologue, et je sus le lendemain que le Père Ventura, ayant rendu sa visite à l'Éminence dès le jour même, elle avait tenu devant lui le langage le plus favorable aux idées de réforme; et sans prendre explicitement des engagements avec le Père, lui avait parlé comme prêt à changer radicalement le système de Grégoire XVI, si elle arrivait à la papauté.

Ce fut la première fois que je vis l'homme providentiel qui devait être Pie IX.

La négociation se fit ensuite, en termes très-clairs, avec le conclaviste que le cardinal Mastaï avait amené d'Imola. Ce personnage s'engagea formellement, de la part du nouveau Pape, à accorder une amnistie aux détenus politiques, à rappeler les exilés et à inaugurer un système de gouvernement libéral. Le Père Ventura promit de tout faire pour influencer, à l'aide des hommes du parti du mouvement, les membres du Sacré Collége; et il fut convenu que, pour le désigner déjà aux suffrages, on le nommerait scrutateur du conclave. Dès ce jour, Mastaï fut le candidat libéral qu'on opposa hautement à l'absolutiste Lambruschini.

VI

LA SOCIÉTÉ FERDINANDÉENNE

Si le monde libéral s'agitait dans Rome pour obtenir un nouveau régime politique, les partisans des idées absolues faisaient tout pour contre-balancer l'influence des hommes à idées avancées.

On croira certainement que j'exagère, et cependant il n'y aura pas un fait de ceux que je vais relater ici qui ne soit historique. On peut les trouver dans un mémoire de l'ancien dictateur de Parme et de Modène, Farini, qui, étant sur les lieux, a pu les vérifier lui-même.

Il s'était formé dans les États romains, sous le règne de Grégoire XVI, une secte ténébreuse qui avait pour but apparent *la chasse aux libéraux*. Elle devait être bien vue d'un Pontife ultra-absolutiste; et, en effet, elle fut favorisée sous son gouvernement. Elle avait pour principaux chefs un

monsignor du nom de Morini, un célèbre bandit Virginio Alpi, et le centurion Biscini. Voici l'histoire de ces illustrations : Morini était un ambitieux à qui tous les métiers étaient bons, et que le prince de Metternich avait gagné à prix d'or, afin qu'au moyen des désordres, des assassinats, des rapines exercées dans les Légations, il y eût un prétexte honnête aux troupes autrichiennes d'y pénétrer, pour protéger le Pape et combattre les révolutionnaires.

Virginio Alpi était un Romagnol originaire de Faënza, qui avait longtemps fait trembler, par ses féroces exploits, les honnêtes gens des Légations. Il était fils de Jean Alpi, administrateur du mont-de-piété de Forli, auquel il fut intenté un procès, pour vol et concussions montant à la somme de 13,972 écus. Comme Virginio était affilié à la police pontificale, il eut assez de crédit à Rome pour faire arrêter le procès; mieux que cela, il obtint pour son père une pension de Grégoire XVI. Tout cela se passait au mois d'août 1836. Plus tard, ce Jean Alpi ayant fait une immense succession, son fils Virginio, toujours par ses accointances avec la police, le fit interdire par Grégoire XVI, et s'empara ainsi de cette grande fortune.

Tel était Virginio Alpi.

Biscini était un de ces fameux *centurions* qu'on

avait armés et choisis pour la défense du trône et de l'autel, et qui, sous le règne de Grégoire XVI, pendant des années, bâtonnèrent, blessèrent et tuèrent impunément. En 1835, plus de mille individus, dans la seule ville de Faënza, avaient été les victimes de ces centurions. Un prélat de la ville et plusieurs curés excitaient ces scélérats (1). Nous l'avons dit, c'était la chasse aux libéraux organisée.

Je viens de nommer les principaux chefs de la *Société ferdinandéenne ;* quant aux membres, c'étaient les sanfédistes les plus violents, des bandits souillés de méfaits de toute sorte, des pensionnés autrichiens, des prêtres qui faisaient la cour au gouvernement papal afin de parvenir.

Grégoire XVI n'avait jamais su le but secret de cette secte soudoyée par Metternich et menée par les agents du duc de Modène. Ce but était de préparer les esprits dans les Légations et dans les Romagnes, pour qu'elles se donnassent à l'empereur d'Autriche. La secte manqua de réussir ; il y eut un moment où l'exaspération fut telle dans ces malheureuses provinces, que de paisibles habitants en vinrent à dire : « Eh bien ! finissons-

(1) Après l'élection de Pie IX, il y eut réaction contre ces centurions papalins, qui, à leur tour, devinrent l'objet de vengeances implacables.

en! Mieux vaudrait encore appartenir aux Autrichiens! »

La secte était en pleine activité de service, quand mourut Grégoire XVI. Le parti Lambruschini, à la tête duquel était mon révérend Général Roothaan, sachant que les libéraux se remuaient dans leurs conciliabules, n'imagina rien de mieux que de se servir de ces hommes pour jeter partout la terreur.

Le procédé fut très-simple; ils reçurent l'ordre de prendre le masque libéral, de se montrer partout, et, pour rendre odieuses les idées de liberté, de répandre le bruit qu'ils allaient, au premier jour, faire un pillage général. Leurs cris forcenés, leurs menaces, jetaient partout l'épouvante, au grand désespoir des hommes du parti du mouvement qui s'étaient imposé la loi d'une extrême réserve pendant l'interrègne. On espérait que, de la sorte, les honnêtes gens indignés réclameraient hautement un Pape énergique qui continuerait le système de compression de Grégoire XVI.

Presque tous les sbires du gouvernement faisaient partie de la *Société ferdinandéenne*. Bon nombre de prêtres en dirigeaient les exploits.

Lancé dans le mouvement politique, je tenais à voir les choses de près.

J'avais su que notre Général s'était depuis longtemps affilié à cette société secrète. Il entrait



dans la politique de l'Autriche d'avoir toujours pour elle des Jésuites. On est maître d'une place quand on a de nombreuses intelligences avec ceux qui sont chargés de la défendre. Un heureux hasard fit que je me trouvai avec le Père Roothaan, un soir qu'il se préparait à se rendre à l'une des séances de la société. Nous avions parlé de la situation critique de Rome, de l'exaltation des esprits, du mouvement que se donnaient les sociétés secrètes.

— Mais s'il y en a pour le mal, m'avait-il dit, il y en a pour le bien.

— Votre Révérence m'étonne. Est-ce qu'on ne fait pas le bien au grand jour?

— Oui, l'enseignement de la vérité doit être fait par-dessus les toits; il se fait avec la simplicité de la colombe. La conduite des hommes exige le secret des ténèbres; elle se fait avec la prudence du serpent.

On sait que je m'étais imposé pour règle, dans mes relations avec l'Ordre, de rester dans l'esprit de la Compagnie, la dissimulation, de faire le Jésuite.

— Je comprends, mon Père, lui répondis-je. Il faut de l'habileté dans la direction des choses humaines. C'est pour cela qu'à côté des traités ostensibles et publics, il y a les clauses secrètes.

et que la diplomatie écrit « oui » officiellement, et confidentiellement « non. »

— C'est cela : la science de guider le monde demande le mystère, et les chrétiens n'ont tant attiré à eux les intelligences, dans la société païenne, que par leur précaution de tenir leurs dogmes cachés et de ne les révéler pas même aux catéchumènes. Il fallait d'abord l'initiation préalable, le baptême. Mais ensuite quels hommes, et quelle force !

Un sourire de joie intime erra sur les lèvres du vieillard. Il était là dans les idées qui ont fait si longtemps la puissance du *Gesù*.

— Oui, ajouta-t-il, on règne mieux par le mystère. Frapper l'imagination des hommes de l'idée d'une puissance occulte, qui ne se voit pas, mais qui se sent partout, c'est les tenir par des rênes invisibles : on est leur maître.

— Je n'avais jamais assez réfléchi à ces choses, mon Père; je vois bien maintenant la puissance d'énergie des institutions basées sur le secret. C'est le calorique latent dans les corps, c'est l'électricité qui les pénètre.

Ma comparaison sembla lui plaire.

— Père, me dit-il, je vais à une société destinée à combattre, dans Rome, l'influence néfaste des éternels ennemis de la papauté et de l'Église. Venez voir quels hommes énergiques compte la

cause du bien, et vous comprendrez si nous sommes forts.

— Révérence, j'accepte avec bonheur.

Nous sortîmes du *Gesù* par la petite place. De là nous débouchâmes bientôt sur la rue qui conduit au Capitole. Nous tournâmes à gauche et nous passâmes sous la roche Tarpéienne.

— Elle a bien moins de hauteur qu'autrefois, me dit en causant Sa Révérence.

— Je ne crois pas qu'elle ait perdu un pouce de sa hauteur, lui dis-je ; mais les siècles ont passé et ont entassé autour d'elle des débris. Le nivellement se fait toujours par en bas.

— Oh ! Père, voilà une maxime révolutionnaire, me dit en riant le Général. N'êtes-vous pas un peu libéral, Père de Sainte-Maure ? On vous soupçonne à cet endroit.

— Moi, Révérence ! je suis un observateur, voilà tout.

— Soyez quelque chose ; mais ne soyez pas sceptique. Qui n'est pas pour nous est contre nous.

Je jugeai prudent de ne pas continuer l'entretien sur ce sujet difficile.

Nous marchions depuis plus de trois quarts d'heure, et nous avions pris la direction de la voie solitaire qui conduit à la porte Saint-Paul. Rome

était là encore, mais sans édifices, sans population. De vastes vergers entourés de murailles solides et bien entretenues nous entouraient à droite et à gauche. C'était une solitude profonde. De loin en loin quelques hommes nous dépassaient silencieux ou s'entretenaient à voix basse. Je savais ce côté de Rome mal famé, comme toutes les parties qui s'éloignent du centre seul habité. Je n'étais pas très-tranquille. Mais le Père Roothaan était impassible, et il semblait qu'il se promenât dans notre petite cour du *Gesù*. Des groupes plus nombreux parurent ensuite et nous atteignirent. Je vis alors que ces hommes allaient, comme nous, à un rendez-vous mystérieux. Tout à coup, à gauche de la voie antique dont nous suivions la direction et dont quelques dalles de basalte, poli par les siècles, se voyaient encore, nous aperçûmes un homme du peuple debout, immobile, près d'une porte basse à demi entr'ouverte. Le Père Roothaan s'arrêta ; il prononca quelques mots en langue inconnue, qui me rappelèrent l'abracadabra ou le turc du *Bourgeois gentilhomme*.

— Vous n'oublierez pas, m'avait dit le Père avant d'arriver à cette porte, de porter votre main gauche à votre front tout le temps que nous mettrons à pénétrer dans l'intérieur de l'enclos où nous allons être reçus. Ceci est grave, je vous en préviens. Un coup de poignard serait ni plus ni moins

la peine de votre imprudence. Malgré votre habit, vous seriez pris pour un profane ou pour un espion déguisé.

Je me gardai bien d'oublier la recommandation de Sa Révérence.

Quand nous eûmes franchi cette porte, nous nous trouvâmes dans un vaste enclos planté d'arbres et de magnifiques vignobles. Çà et là s'élevaient des ruines qui, à la lueur naissante de la lune, étaient imposantes, mais parmi lesquelles je ne vis pas de traces d'une habitation humaine. Des hommes, drapés dans leurs manteaux et immobiles, se trouvaient comme autant de sentinelles dans les divers angles que formaient les petits chemins sinueux que nous parcourions. Je tenais ma main gauche sur mon front avec l'impassibilité d'un stylite sur sa colonne; je ne voulais pas laisser mes os à Rome; d'ailleurs tout ce que je voyais piquait outre mesure ma curiosité. Enfin le sol s'abaissa tout à coup. Nous passâmes sous une arcade antique qui m'indiqua l'entrée d'un palais de l'époque du haut empire.

Nous nous glissâmes sous d'énormes débris qui me parurent des assises renversées d'un temple antique; enfin s'ouvrit un long et étroit corridor, que je crus d'abord être un conduit souterrain menant à l'arène d'un amphithéâtre. Je me trompais; c'était un ancien aqueduc qu'on avait

utilisé pour conduire à la crypte d'une ancienne basilique du sixième siècle, de nos jours complétement abandonnée.

Nous fûmes regardés au front par les sentinelles espacées, tous les dix pas, dans ce long corridor. Enfin nous entrâmes dans la vaste crypte formée par une seule voûte en berceau et éclairée par de petites lampes romaines placées de loin en loin dans les parois verticales comme on le faisait dans les sépulcres.

L'assemblée commençait à être nombreuse, et je vis que nous étions suivis de groupes qui avaient pénétré après nous dans le solitaire enclos.

Le père Roothaan s'avança jusqu'au fond de la salle. Il eut comme une place d'honneur auprès de ceux qui me parurent être le président et les membres du bureau, car tout se faisait là en imitation des autres sociétés. Je fus placé près de lui. Les ferdinandéens arrivèrent successivement, affectant un air grave de conspirateurs : c'était plaisant, puisque les trois quarts étaient ou des hommes de l'administration dans les rangs inférieurs, ou, moins que cela, bon nombre de ces hommes de la police qu'on appelle sbires en Italie. Et ils n'avaient rien à redouter du gouvernement.

Du reste, on s'appelait frères. Les trois chefs principaux, monsignor Morini, le bandit Virginio Alpi, le centurion Briscini étaient là. J'eus honte



pour notre Général quand je le vis serrer la main de ces hommes, dont je lui demandai le nom.

J'allais donc assister à une société secrète travestie.

Il faut plaindre les peuples de recourir aux sociétés secrètes pour arracher quelques lambeaux de liberté, au lieu de faire librement la conspiration au grand jour, celle qui demande et qui se plaint au pouvoir lui-même. Ajoutons que cette conspiration finit toujours par arriver. Elle se nomme l'opinion publique, et les gouvernements sages n'ignorent pas qu'il est de leur intérêt de ne pas lutter contre elle.

Mais, sous les gouvernements absolus, les sociétés secrètes deviennent la seule ressource des peuples écrasés sous le joug, et si j'avais été effrayé des violences des *carbonari*, j'en avais compris la raison. Mais la conspiration au sein du pouvoir lui-même, c'est ignoble. Opposer société secrète à société secrète, des ferdinandéens, des centurions, des sanfédistes aux carbonari, ce n'est rien moins qu'organiser en grand la guerre civile. Il faut être descendu au dernier degré de l'ignorance, en matière gouvernementale, pour recourir à ces vils procédés.

L'un des triumvirs prit la parole et exposa dans un discours très-long, très-emphatique, la situation nouvelle qui était faite à Rome « par la perte irré-

parable de la *Santita di nostro Signore*, l'immortel Grégoire XVI.

C'était la première fois que j'entendais décerner ainsi à un Pape cette apothéose d'immortalité qu'on a prodiguée depuis, à tort et à travers, au digne Pie IX. Cette fois, au moins, c'était accordé à un homme mort.

L'orateur arriva ensuite à l'illustre cardinal Lambruschini, l'homme à la main de fer qui avait été si longtemps le ministre de Sa Sainteté et qui avait assuré la paix des bons Romains, « en expurgeant vigoureusement l'État des herbes mauvaises dont il était infecté. »

Le château Saint-Ange en savait quelque chose.

Je m'attendais à l'éloge des Jésuites, cela ne manqua pas. Le Père Roothaan eut son compliment le plus chaleureux, et l'on prodigua à l'Ordre ces qualifications banales qui se trouvent dans toutes les apologies des Jésuites, et que les Crétineau-Joly, les Veuillot, pour ne citer que quelques-uns de ceux qui ne sont pas tombés dans le grotesque, ont vainement essayé de rajeunir. Je dus donc être plus convaincu que jamais que nous étions l'avant-garde du catholicisme, le marteau de l'hérésie, *malleus hæreticorum*, les colonnes de bronze de la papauté, et autres gentillesses de ce style que j'ai eu le bonheur d'oublier.

On arriva enfin au but, celui de patronner la candidature de cet illustre Lambruschini, qui devait continuer, « pour la plus grande paix des bons Romains » et pour la plus grande gloire de notre ordre, les sages errements de cet immortel Grégoire XVI.

Si le discours n'eût pas eu ces effrayants développements de la réthorique italienne, il m'eût amusé par ses étranges saillies, ses hyperboles incroyables. Quand la péroraison arriva, elle fut accueillie par les acclamations de l'honorable assistance.

Aux applaudissements réitérés succéda ce brouhaha élogieux que tous les clubs possibles croient, en conscience, devoir à leurs orateurs favoris. Seulement nous étions dans un club honnête, dans un club d'hommes bien pensants, partisans chaleureux de l'ordre et du silence, et, pour cela, ayant, autant que le fameux comte de Maistre, le culte du carabinier pontifical et du bourreau, ce « premier ministre d'un bon prince. » Les exclamations étaient donc là un peu moins bruyantes qu'ailleurs. Les copistes manquaient de hardiesse, les chefs restaient calmes. Dans un club pieux le *vivat* de l'élément populaire n'a pas toute sa chaleur, il se sent de la commande, et l'on pourrait dire à chaque criard : Combien auras-tu pour ce coup de gosier ?

A part cette nuance, qui me frappa de prime abord, c'était la même ritournelle que partout ailleurs. Il y eut des : *Evviva la sua Eminenza ! Evviva Lambruschini !* Je crois bien que mon très-révérend Père s'attendait à un : *Evviva Roothaan !* Son regard inquiet sembla se promener un instant sur ces fidèles adorateurs de la force et du *Gesù*, mais on craignit sans doute de blesser la modestie du chef des Jésuites.

Le second discours fut bref, incisif, populaire. Le Gracchus que j'entendais n'était point un esprit cultivé. Au ton, aux allures, au faire général, au manque à peu près complet d'ordre et de méthode, je voyais bien que l'homme n'avait pour inspiration que le génie instinctif des Romains qui fait de chacun d'eux un véritable *impresario*. Celui-ci donc n'était ni un *monsignor* ni un *abbate*, ni un avocat, ni un professeur, mais bien un Transtevérin grand ami des Jésuites. J'ai su depuis qu'il était un de leurs pensionnés secrets.

L'esprit de clientèle s'est conservé à Rome. Vous êtes là nourrissant les autres ou nourris par eux. Le mot de « ville vénale, » prononcé par Jugurtha, est encore vrai dans ce sens. A Rome, on ne sait pas s'appartenir, et le même homme qui vous paye est payé par d'autres. C'est toute une hiérarchie d'influences que nous comprenons mal chez nous, mais qui n'en existe pas moins. La Compagnie

de Jésus, depuis le seizième siècle, a été trop habile pour ne pas deviner ce qu'elle pouvait retirer d'un patriciat intelligent : elle s'est donc fait, à prix d'argent et de services, bien entendu, toute une clientèle dont elle dispose, dont elle fait au besoin sa garde prétorienne. Naturellement, elle s'est adressée aux plus pauvres, aux plus ignorants, aux plus vigoureux. C'est donc dans le Transtevère, parmi les plus habiles manieurs de couteaux, qu'elle a recruté ses amis, et il faut dire à leur éloge qu'ils sont fidèles.

Notre Transtevérin s'escrima donc assez bien, et nous, Jésuites, nous eûmes les trois quarts de son speech. Il profita de la présence du Père Roothaan pour se féliciter de voir un personnage de cette importance dans la Société ferdinandéenne. Il exalta notre générosité, notre dévouement pour les pauvres, notre amour pour Sa Sainteté, notre fermeté dans les bons principes. Il savait le *Sint sicut sunt*. Mais comme les compliments sont toujours un peu fades et mettent peu en verve, notre homme, que j'aurais pu prendre pour un Gascon des bords du Tibre, tomba sur les libéraux romains et sur les révolutionnaires de tous les temps et de tous les pays. Je ne croyais pas qu'on pût être fort spirituel en soutenant les théories qui sont en contre-sens avec la raison et la justice. Cependant mon Transtevérin trouva des malices si



piquantes, fit des allusions si risibles, copia Pasquin, Pantalon, Arlequin avec une verve si originale qu'il me mit pour le quart d'heure de son côté, et que j'aurais presque crié, avec l'honorable assistance : Mort aux carbonari ! si je ne m'étais souvenu que ces carbonari étaient des libérateurs et des martyrs, et les autres des satellites de la force brutale et des ennemis de toute lumière et de toute liberté.

Le Père Roothaan se dérida pendant toute l'allocution du Transtevérin. Ce n'était dans la salle qu'explosions de rires, que trépignements de joie. La haine a dans le cœur des hommes des fibres qu'il suffit de toucher, et pour peu qu'on débite ses attaques avec chaleur ou avec malice, on est sûr d'enlever les suffrages.

Hélas! tout se résumait dans ce mot cruel : « Mort ! » Partout des passions, partout des antipathies coupables excitées et caressées! Partout le sombre génie du mal secouant sa torche !

Après ce coup de fouet donné à l'assemblée, devait venir la parole grave et pratique de quelque roué du sanfédisme ; cela ne manqua pas. Celui-ci prêcha la résistance, et la résistance la plus implacable. Selon lui la Révolution, toujours la Révolution, cet effrayant croquemitaine des gouvernements traditionnels, menaçait de dévorer les gens paisibles et honnêtes. C'était aux gens paisibles et

honnêtes à bâtonner, sans pitié, quiconque s'aviserait de penser à un Pape libéral.

Telle était la morale de la fable; heureux que le digne homme ne demandât pas de bâtonner le nouvel élu, s'il s'avisait d'être libéral lui-même.

L'assemblée nocturne se trouva dans son paroxysme de bonheur après l'allocution violente du sanfédiste. L'explosion des vœux commença.

— Vivent à jamais les Papes-rois! A bas les libéraux! Mort aux libéraux!

— Mort aux ennemis du *Gesù!*

— Sauvons la sainte Foi!

— Vivent à jamais les très-révérends Pères!

Le Général, ici s'inclina; je fis comme mon chef.

— Vive Roothaan! Vivent les Jésuites. Ce sont les plus fermes appuis de la sainte religion!

— Que Dieu confonde tous les révolutionnaires!

— Bravo! bravo!

— Nous voulons toujours nos cardinaux, nos prélats, nos Jésuites, nos moines!

— Oui! oui!

— Pas de liberté! Pas de réformes!

— Vive l'Autriche!

— Non, pas de liberté!

— A bas à jamais la liberté! A bas la réforme!

— La liberté, c'est l'enfer!

— Vive la très-sainte Madone!

— Vivent les saintes Congrégations romaines! Vive l'Inquisition! Mort aux hérétiques!

— Vive le bourreau!

Les populations italiennes ont besoin de ces explosions, comme le Vésuve ou l'Etna, trop chargés de vapeurs dans le fond de leurs cratères, ont besoin de vomir leur lave et de se décharger par de terribles détonations.

Le calme se rétablit. Après les vœux arrivèrent les résolutions. Les vœux sont laissés à l'élément haineux et populaire; les résolutions résument la pensée dirigeante des assemblées.

Tout faire pour assurer l'élection de l'Éminentissime Cardinal Lambruschini; agir secrètement sur l'esprit de la population romaine, afin qu'elle se manifestât pour le système du gouvernement absolu; gagner autant que possible ceux qui approchaient les cardinaux conclavistes: telles furent les principales idées émises dans ces résolutions. Car, à côté de cette exubérance de sentiments passionnés, l'homme de race italienne ne parle pas, comme nous, pour le seul plaisir de parler.

J'en avais assez; le spectacle que m'avait donné là le Père Roothaan portait son enseignement dans mon esprit. On est allé bien loin en peu d'heures, quand on a abouti au dégoût.

Nous partîmes par un autre chemin que celui

qui nous avait amenés à la crypte profonde où nous étions entassés. Une porte basse de l'enclos s'ouvrit devant nous, et la rue déserte que nous suivîmes nous fit déboucher au pied des ruines du palais des Césars. De là nous rejoignîmes l'ancien Forum. Je me reconnus alors. Et bientôt, après avoir salué la prison Mamertine, nous nous trouvâmes à notre *Gesù*.

VII

LA PEUR

Le lendemain du pacte entre le conclaviste de Mastaï et le Père Ventura, Rome tout entière sut que le cardinal Mastaï était le candidat libéral pour la papauté. Le cardinal Gizzi, sympathique aux idées de réforme, pouvait compter sur quelques voix; mais le mauvais état de sa santé ne lui permettait pas d'accepter le fardeau du pontificat suprême. Les voix allaient donc se diviser entre Mastaï et Lambruschini.

Voici ce qui s'était passé.

Le jour même que je m'enfonçais dans la profonde crypte où les Ferdinandéens se donnaient des airs de conspirateurs, le Père Ventura s'était transporté au comité de Saint-Jean-de-Latran et il avait, aux applaudissements de tous, exposé le résultat de sa négociation. De là on avait envoyé

un membre qui correspondait avec le comité carbonaro pour lui faire part du choix du cardinal Mastaï et savoir si ce comité consentait à patronner ce cardinal. La réponse avait été favorable.

Maintenant il s'agissait de trouver un moyen de peser sur les votes des cardinaux. Les comités s'entendirent pour cela et organisèrent la peur.

On eut des émissaires secrets qui pénétrèrent dans toutes les maisons cardinalices, dans tous les palazzi, dans tous les couvents, pour répandre la nouvelle qu'il existait une effrayante conjuration ayant pour but de faire un mauvais parti aux cardinaux, s'il ne sortait pas du conclave un Pape ami des réformes.

La nouvelle fut répandue dans Rome avec la rapidité de l'éclair. Cela commença par les plus simples serviteurs, par conséquent par les plus crédules, de chaque grande famille princière ou cardinalice. On donnait cette nouvelle dans le plus grand secret; on affirmait qu'on connaissait le nom de tous les conjurés : que le coup était monté très-habilement; que des jeunes gens des familles princières étaient du complot; que des hommes embrigadés, cachés avec soin dans la campagne romaine, paraîtraient tout à coup; qu'il y aurait une horrible boucherie au Quirinal; qu'au contraire, si un nom favorable aux idées libérales, tel par exemple que l'on jugeait celui du cardinal

Mastaï, venait à sortir du scrutin, les mêmes mains qui devaient manier le poignard tresseraient des guirlandes de fleurs, qu'on acclamerait l'auguste Sénat comme le sauveur de la patrie, et que le nouveau règne commencerait par l'union de toutes les âmes ; qu'on avait à choisir entre une scène de carnage, telle qu'on n'en avait jamais vu, ou les plus bruyantes ovations.

Le stratagème réussit admirablement. Presque au même instant, un serviteur, stylé pour ce rôle, ou dupe lui-même du bruit déjà mis en circulation, entrait dans la chambre de son maître le visage abattu, l'œil inquiet, les lèvres tremblantes :

— Mauvaise nouvelle, Éminence ! (ou bien Excellence !) mauvaise nouvelle !

— Quoi donc ?

— Ah ! quelle horreur !

— Eh bien ?

— Ah ! ces infâmes révolutionnaires ! ces damnés de carbonari !

— Qu'y a-t-il donc enfin ?

Et l'interlocuteur, sortant un peu de son étourdissement soit réel, soit calculé, apprenait ou à l'Éminentissime, ou à l'Excellentissime ou à la Seigneurissime ou à la Révérence, que ces pauvres cardinaux seraient mis menus comme chair à pâté, s'ils s'avisaient de donner à feu Grégoire XVI un suc-

cesseur qui continuât sa politique répressive ; et l'on ajoutait :

— La proclamation d'un nom tel que celui du cardinal Lambruschini serait le signal du carnage convenu entre les conjurés.

— Qui nommer donc, *Madona mia !*

— On parle du cardinal Mastaï, comme étant celui qui pourrait être accepté. Mais la nomination de l'éminentissime Lambruschini serait l'arrêt de mort du Sacré Collége !

C'était grossier, bien grossier ; mais c'était pour cela que le plan devait réussir.

Un cardinal, comme le plus simple des mortels, craint pour sa précieuse personne ; et les éminences répondaient, en apprenant ces sinistres nouvelles :

— Mais j'ai des engagements ! J'ai donné ma parole au révérendissime Général des Jésuites pour mon éminentissime collègue Lambruschini !... Puis j'ai horreur des libéraux, et j'aurais de la peine à parler à un Pape libéral !.....

Il lui était répondu :

— Ah ! Éminence ! je vous en supplie ; au nom de la *sanctissima Madona,* faites passer le salut de votre précieuse vie avant toutes choses ! Ces hommes-là sont capables de tout. Sauvez-vous d'abord ! Il en arrivera ce qui pourra, mais votre vie, votre précieuse vie, je vous la demande ! Je me

jetterai plutôt à genoux devant votre Éminentissime Seigneurie! N'allez pas irriter ces misérables, qui ne demanderaient qu'une occasion pour faire une boucherie de tous les très-saints cardinaux de l'Église romaine.

Les vieillards prudents et craintifs se laissaient gagner par de si puissantes considérations. Que refuser à des gens qui tombent à deux genoux devant vous, afin de vous éviter quelque coup de poignard? Ce n'est pas d'un Mastaï, c'est du diable lui-même qu'on jetterait le nom dans l'urne, plutôt que d'être enveloppé dans un si horrible carnage. Les comités libéraux avaient prouvé qu'ils avaient une profonde connaissance du cœur humain.

— Eh bien! oui! oui, nous nommerons notre collègue Mastaï. Dites bien cela dans Rome!

La peur avait porté conseil.

VIII

LE PREMIER ET LE DERNIER CONCLAVE

O vous qui affirmez que rien ne change dans cette grande religion de Jésus, dont vous avez fait le catholicisme romain, suivez-moi et entrons au conclave !

Vous connaissez le premier de tous par un récit d'une simplicité ravissante. Il eut lieu à Jérusalem, et ce fut le premier qui se tint dans le collége apostolique. Il s'agissait de donner un successeur à celui qui fut le traître. Il y avait là onze apôtres et environ cent-vingt frères réunis. C'était l'embryon de cette grande Église qui a couvert de sa gloire l'ancien monde, et qui marche aujourd'hui, si rapidement, vers sa décadence. Pierre, le président de cette famille nouvellement née, des débris du vieux israélisme expirant, prit la parole et dit aux frères :

« Il faut que vous choisissiez, parmi ceux qui ont vécu avec le Seigneur, un témoin de sa résurrection. »

Et deux furent présentés : Joseph Barsabas le juste, et Mathias.

Se mettant en prières, ils dirent à Dieu : « Montrez-nous qui des deux vous avez choisis. *Ostende quem eligeris !*

Et ils tirèrent les deux noms au sort, et le sort tomba sur Mathias, qui fut apôtre.

C'est bien simple, bien naïf, mais bien grand : car les grandes choses se font ainsi.

Cette première élection d'un apôtre de Jésus dura à peine un quart d'heure Les candidats sont présentés : le sort décide entre ceux qui réunissent le plus grand nombre de suffrages.

Tant que l'Église chrétienne, que vous connaissez si peu dans l'austère grandeur de son premier âge, demeura fidèle aux institutions orientales et apostoliques, nul évêque à Rome et dans le monde renouvelé par l'Évangile n'arriva autrement à la grande dignité de successeur des apôtres. Concours du peuple, de la grande famille croyante, présentation des candidats, ballottage; le tout dans la basilique, la maison commune, la maison des frères. L'élection était le fruit de l'existence sérieuse d'une communauté croyante. Le clergé et le peuple se donnaient un surveillant, un inspecteur, un évê-

que. Tous choisissaient celui à qui tous devaient obéir.

Tels furent les premiers conclaves des élections pontificales à Rome.

Pourquoi cela a-t-il changé? Et qu'est-ce, dans les temps modernes, que cette formidable machine à élections appelée un conclave?

Prêtres, fidèles du Catholicisme, voilez-vous la face! Ces mille précautions, d'une étiquette qui nous paraît si puérile aujourd'hui, ont été prises par des Papes honnêtes, dans des âges de véritable barbarie et de passions violentes, contre les tentatives éhontées de la corruption qui appelait toutes les intrigues à la nomination de celui que Rome a si longtemps appelé, avec une belle simplicité, « l'Apostolique. » L'Apostolique, changé en César, était élu par des moyens odieux, quelfois infâmes. Il fallut mettre un terme à ce déshonneur dans l'Église romaine. De là les entraves, le cérémonial, la claustration, imposés par les Papes que j'ai appelés honnêtes, à ceux qui devaient élire l'évêque et le roi dans le même homme.

Viendra-t-il, ô Romains, le jour où, maîtres de vos destinées temporelles, laissant à des hommes du monde le gouvernement des choses du monde, il vous sera donné de vous réunir dans votre immense église de Saint-Pierre, pour y acclamer

virilement et chrétiennement celui qui sera le père de la grande famille des croyants?

Cela dépend de vous, de votre sens droit, de votre intelligence des besoins nouveaux de l'humanité. Vous gémissez depuis si longtemps sous ce joug de prescriptions cléricales qui ne vont plus avec votre temps! Remettez toutes choses dans le vrai.

Ce n'est pas dans des cellules, et derrière des portes fermées avec soin, qu'il faut claquemurer quelques pauvres vieillards, se disputant la lourde tiare au triple bandeau, et épuisant dans une dernière intrigue leur dernière heure d'activité et de machiavélisme. C'est sous l'immense coupole de Michel-Ange, en présence de tous, qu'il faut les appeler, pour voir si de ces hommes se traînant dans le régime de la courtisanerie romaine il s'en trouvera un qui soit d'étoffe à être le nouveau Pape de l'Église rendue à sa vie spirituelle, ou si vous ne devez pas appréhender au corps quelqu'un des fils des pâtres de la Sabine, mais pur des souillures de la vieille civilisation sacerdotale, pour lui dire : — C'est toi que nous choisissons! Tu n'auras d'autre royauté que celle du Christ! Et malheur à toi, si tu peux regretter un instant celle de Sixte-Quint ou de Pie IX. Si tu comprends que la couronne d'épines du Crucifié est autrement glorieuse sur ton front que le lourd bandeau des

Papes-rois, tu es digne de l'Église; sinon, non!

Pour cela, je le sais, il faut une révolution; mais votre liberté de citoyen ne vous arrivera que par l'énergique péripétie d'une révolution. Pourquoi n'en feriez-vous pas une plus pacifique, plus douce, pour conquérir votre liberté d'enfants de Dieu? Est-ce que l'une est, à vos yeux, moins précieuse que l'autre? Songez donc qu'en vous remettant dans le vrai, qu'en forçant le sacerdoce romain à reprendre les grandes traditions des âges glorieux de l'Église, vous sauvez le catholicisme, s'il peut être sauvé! Songez qu'en vous émancipant des vieilleries pharisaïques du moyen âge, vous nous émancipez nous-mêmes, les chrétiens du reste du monde! Un peu d'air, de raison, de liberté à Rome, c'est la lumière sur le chandelier, pour que le monde catholique tout entier s'en ressente; et que prolonger le vieux système, c'est remettre cette lumière sous le boisseau et renvoyer à un autre âge la crise après laquelle on doit voir se dissiper l'épais nuage de barbarie dont se recouvre encore le catholicisme!

Romains, en vous sauvant, vous nous sauvez! Ayez pitié de l'Église et du monde!

Ce ne fut pas sous l'influence de ces idées que se fit le conclave qui devait donner un successeur à Grégoire XVI. Mais il eut une qualité qui le distingua de ces conclaves où les intrigues se croisaient

pendant des mois entiers. Il fut d'une rapidité merveilleuse. Entrés au Quirinal le 14 juin 1846, les éminentissimes électeurs en sortaient le 17, après avoir proclamé le cardinal Mastaï Pape. Depuis plusieurs jours, il n'y avait aux pieds de la statue de Pasquin que ces deux mots : *Presto, presto, al Quirinale!* Mots à double entente, qui voulaient aussi bien dire au peuple : — Porte-toi au Quirinal ! qu'aux cardinaux : — Hâtez-vous ! Marphorio avait répondu : *Prestissimò!*

Les Éminences avaient été fidèles au programme. Au premier scrutin, les partisans du cardinal Lambruschini s'aperçurent qu'ils avaient un concurrent redoutable dans le cardinal Mastaï. Aux deux autres scrutins qui succédèrent, quelques voix, perdues d'abord sur les cardinaux Gizzi et Falconieri, les seuls connus par leurs idées libérales, se portèrent sur Mastaï. Et lui-même, nommé scrutateur, proclama vingt-sept fois son nom, contre onze voix seulement données à Lambruschini.

Le second jour, le scrutin du soir, qui devait être le dernier, eut lieu à trois heures de l'après-midi. Quand on passa au dépouillement des votes, Mastaï lut son nom dix-sept fois de suite. Un moment l'homme, en présence de la grandeur qui allait l'écraser, se sentit faible ; l'émotion le domina ; il fut sur le point de s'évanouir, et il demanda qu'un autre cardinal continuât le dépouil-

lement des votes. Mais, d'après les règles du conclave, il eût fallu annuler ce scrutin interrompu. On s'efforça de calmer Mastaï, dont la crise nerveuse se termina par d'abondantes larmes. Deux de ses collègues prirent sous les bras cet homme bon, mais profondément impressionnable, qui, pour sauver la papauté au dix-neuvième siècle, aurait dû être de la trempe virile d'un Jules II. Il acheva le dépouillement du scrutin : son nom sortit trente-six fois. Rome et le monde avaient un Pape qui prit le nom de Pie IX.

La colombe de Fossombronne ne devait pas avoir de démenti. Pour que le merveilleux se continuât dans cette élection, singulièrement rapide, on vit, au moment du dernier scrutin, une colombe, qui avait pénétré dans la chapelle du Quirinal, voltiger sur la tête du cardinal Mastaï.

Malgré le secret du conclave, dans la soirée même du 16 juin, le bruit se répandit dans Rome que la nomination était faite. Mais la nouvelle avait ceci d'inexact, qu'on désignait le cardinal Gizzi, fort populaire dans Rome pour ses idées libérales, comme ayant réuni la majorité des suffrages.

Le lendemain 17 juin, Rome entière se porta sur la place du Quirinal. Dès neuf heures du matin, la foule était immense. Curieux comme un Français, j'allai me mêler à la foule, et j'ai gardé

bien profonde l'impression que j'éprouvai, lorsque le cardinal Riario Sforza, comme premier cardinal de l'ordre des diacres, annonça au peuple, du haut du balcon du Quirinal, l'élection du nouveau Pape dans la langue de l'antique Rome : ANNUNTIO VOBIS GAUDIUM MAGNUM : PAPAM HABEMUS EMINENTISSIMUM AC REVERENDISSIMUM DOMINUM JOANNEM MARIAM MASTAÏ-FERRETI, S. R. E. PRESBYTERUM CARDINALEM, QUI SIBI NOMEN IMPOSUIT PIUS IX.

Il y eut un silence profond.

Mais bientôt les acclamations commencèrent, et les longues et sourdes détonations du canon du château Saint-Ange vinrent se mêler aux formidables éclats des voix humaines. Je n'avais jamais assisté à rien de si imposant. Hélas! tout cela était un signal de tempête!

Quand le Pape parut sur le balcon du Quirinal, les acclamations redoublèrent d'énergie, à ce point qu'il ne put, pendant quelque temps, se faire entendre. La multitude admirait sa taille élevée, son grand et noble visage, alors tout inondé de larmes, sous la vive impression de cette grande ovation populaire. Enfin il parvint à surmonter son émotion, et il donna sa bénédiction à tout ce peuple qui, moins de deux ans plus tard, devait venir braquer des canons contre la porte de ce même Quirinal et demander à ce même Pontife une constitution sérieuse, au lieu des vains simulacres

de réforme qui avaient marqué ses premières tentatives de royauté libérale.

J'étais là au milieu de ce fracas de voix populaires, concevant aussi mes espérances, acclamant l'homme que nous avions choisi comme le moins perdu dans les vieilles idées de routine du gouvernement théocratique. Je devais voir ce Pontife, lui parler à cœur ouvert, entendre de sa bouche même le récit des conspirations du parti retardataire, et ne trouver, en définitive, qu'un homme de bien, une nature aimante, mais sans portée, là où il fallait les grandes hardiesses et l'implacable persévérance du génie.

Quand je rentrai au *Gesù* je vis le Père Roothaan sombre comme un chef d'armée qui, après la défaite, médite une revanche éclatante.

— Nous avons un Pape révolutionnaire, me dit-il.

Ce mot me frappa, et il ajouta ensuite :

— Je sais tout.

IX

AGITAZIONE AMOROSA

Quand on n'a pas vécu longtemps avec les Italiens, il est impossible de se faire une idée de leur esprit de suite et de persévérance. C'est pourquoi Rome est le pays des luttes éternelles, parce que là où l'idée nouvelle arrive à force de ténacité et d'ardeur, l'idée que l'on a crue vaincue se redresse avec une nouvelle énergie et cherche, par une résistance incroyable, à reconquérir le domaine dont on l'a chassée. Ceci explique toutes les révolutions romaines.

Le mot du Père Roothaan: « Nous avons un Pape révolutionnaire, » porté le soir même dans le club réactionnaire des Ferdinandéens et des Sanfédistes, devint le mot d'ordre du parti absolutiste: il circula dans la prélature, dans les couvents, dans les sacristies de Rome; il passa dans toute

l'Italie; et quelques jours après, quand tous les journaux de l'Europe applaudissaient au choix du conclave, quand on annonçait que l'avénement de Pie IX ouvrait une ère nouvelle à l'Église, le mot d'ordre, colporté par la correspondance active des maisons religieuses, circulait déjà en France : « Nous avons un Pape révolutionnaire. »

C'était tout bonnement une calomnie. Pie IX avait compris les dangers du système de compression qui faisait toute la science gouvernementale du ministre Lambruschini, sous le plus nul des rois-pontifes qu'eussent eus les Romains, Grégoire XVI. Sa raison, sa bonté naturelle, lui disaient que ce système violent cadrait mal avec l'idée d'une royauté patriarcale, telle qu'on se figure généralement celle des Papes. C'était là, à peu près, tout son libéralisme. Quant à des plans de réforme sérieuse, quant à des idées politiques d'une certaine hauteur, rien de tout cela n'était entré dans l'intelligence noble et droite du bon évêque d'Imola, dont la vie entière était absorbée par ces hautes œuvres de charité qui sont la grande tâche épiscopale, mais ne supposent guère qu'on fasse l'apprentissage du difficile métier d'être le chef d'un État et de porter le sceptre. Plus l'Évêque était Évêque, c'est-à-dire un saint, moins il était taillé pour être le roi de la Rome moderne, dont la tâche évidente, au moment où s'éteignait

le moine à la politique obtuse et violente, appelé Maur Capellari, était de reprendre hautement le drapeau guelfe, le drapeau de la nationalité italienne.

Les Italiens comprirent cela dès le premier jour; ils avaient un saint Pape et ils avaient besoin d'un Pape politique, s'il est possible de joindre ces mots sans que l'un hurle trop avec l'autre.

Comment faire?

Cette grande question fut posée tout de suite dans les sociétés secrètes qui dirigèrent si habilement la révolution italienne.

Je me trouvai à la réunion de Saint-Jean-de-Latran le jour où l'on se demanda la conduite qu'il fallait tenir avec le nouveau Pontife-Roi.

Le Père Ventura, qui était l'âme de ce comité, prit la parole et exposa un système ingénieux de pression politique à exercer sur Pie IX. Il savait que la faiblesse de caractère de Mastaï était au moins égale aux sentiments généreux de son cœur. Ceux-ci devaient le porter spontanément vers une politique large, qui ferait du peuple romain un peuple libre et le relèverait de son abaissement. Mais la faiblesse, à la première difficulté, pouvait tout compromettre. Il y aurait une réaction violente; si elle s'emparait de l'esprit du Souverain Pontife, tout serait perdu, il abdiquerait entre ses mains. Il fallait prévoir cela. Le Père Ventura ex-

posa son système, qu'il appelait l'*agitazione amorosa*. Le mot dit la chose : il fallait tant prouver de dévouement et d'amour à ce nouveau souverain qu'il se laissât entraîner sur le terrain des réformes. Du reste, le Père Ventura et le comité aristocratique n'étaient pas exigeants, et Pie IX, s'il n'y avait eu à Rome que des sujets de cet ordre à gouverner, se serait peu avancé en complétant tout leur programme.

Le comité des carbonari s'était posé la même question, et, comme s'il eût connu le mot du Père Ventura, entraîné par le même instinct et par la même intelligence de la situation, il organisa avec une habileté extrême ce qu'on appela la *Conjuration des ovations*. Il fut décidé que, dans toute l'Europe, le journalisme libéral acclamerait le nouveau Pape, qu'on le déclarerait le sauveur de Rome et de l'Italie, le restaurateur de la liberté; qu'il serait appelé le Grand, comme on l'avait fait de Louis XIV et de Napoléon; que son buste serait envoyé dans le monde entier comme l'objet de la vénération universelle, et que son arrivée au pontificat serait déclarée, par toutes les bouches, le grand événement du siècle.

Tout cela était habile. Et, avant quelques semaines, ces ovations de la presse vinrent répondre aux ovations populaires dont Pie IX était accablé. Le fameux Cicirruacchio, si influent dans le Trans-

tevère, le véritable Gracchus du quart d'heure, se chargea de se mettre à la tête de ces ovations ; et il faut dire qu'il remplit sa tâche avec cet entrain qui passionne les masses.

On sait ce que fit Pie IX. La presse fut aussitôt placée sous une espèce de liberté qu'on ne connaissait pas à Rome. Et, dans un temps de révolution, le journal devient le grand propagateur des idées. Le Pape annonça des réformes administratives; il donna des audiences publiques où il se montra très-populaire; il envoya des prélats parcourir les États de l'Église pour s'informer des griefs des populations. Il promit une consulte d'État, espèce de conseil dont il s'entourerait.

Pendant ces premiers mois, qu'on appellerait presque la lune de miel de la papauté libérale, le peuple romain, si expansif, si aisément ouvert aux sentiments généreux, était dans le délire de l'enthousiasme et de la joie.

L'Europe s'émut de cette bouffée de liberté, soufflant du Vatican et agitant l'Italie jusque dans ses profondeurs. C'était à peine vingt mois avant la révolution de Février. Pressentant ce que cet ébranlement des opinions, venant d'une telle source, pouvait avoir de dangereux pour son trône, Louis-Philippe s'écria, en apprenant l'enthousiasme général de l'Italie aux premiers actes de Pie IX : « Ce Pape me perdra ! » Il est certain qu'il

y eut connexion entre les deux faits révolutionnaires de l'agitation romaine, qui aboutit à une république, et de la révolution du 24 février, qui expulsa les d'Orléans.

Pendant qu'on s'avançait ainsi à Rome vers l'inconnu, que les uns le faisaient radieux, en se présageant l'âge d'or, et que d'autres le voyaient sombre et couvant des tempêtes, mon bien cher Père G... et moi nous n'étions pas inactifs dans le *Gesù*. Il fallait poursuivre notre propagande d'idées réformatrices avec des précautions infinies. Roothaan était un argus terrible. Et le système d'espionnage au grand jour, en pleine activité parmi nous, rendait toute parole périlleuse. Ce que nous dépensâmes de finesse, de diplomatie, je puis dire de jésuitisme, pendant les premiers mois qui suivirent l'élection de Pie IX, est incroyable. Il faut être jeune, avoir le feu sacré d'une idée, s'en croire l'instrument puissant, le prophète, pour se lancer ainsi au milieu des écueils, sur le plus petit desquels nous pouvions nous perdre sans retour. Heureusement que notre argus se défiant de tout, trompé d'abord par notre réserve habituelle, puis absorbé par son travail de réaction dans Rome, en compte à demi avec le cardinal Lambruschini et les autres cardinaux hostiles aux réformes, était à cent lieues de l'idée qu'il se fît, dans le sein du *Gesù*, un travail de transformation sérieuse. Le

Père G... et moi nous avions calculé qu'il jetterait sur le compte du mouvement général qui se passait à Rome les quelques mots de libéralisme, sortis de nos bouches, qui pouvaient lui être rapportés.

Nous comptâmes sur notre étoile pour n'être pas trahis.

Il faut le dire, tout nous souriait. Quelques-uns de nos Pères, hommes doux, pieux et inoffensifs, étaient charmés par cette résurrection de Rome, où règnait tant d'enthousiasme, où l'on dépensait tant d'amour pour le souverain!

Voyez comme le Pape est adoré!!! » disaient-ils. On ne jugeait que la surface; on ne savait pas que ces caresses, cet amour, étaient une sollicitation, un calcul. Il s'établissait donc dans les esprits les plus retardataires comme un courant d'idées qui les portait à croire qu'une ère nouvelle s'était levée en effet, et qu'il fallait mener le monde par des procédés nouveaux. Ce courant nous aida puissamment. Il ne nous fut pas difficile de convaincre un grand nombre de nos Pères que, la papauté se décidant aux réformes, en raison des nouveaux besoins de la vie sociale, il était tout simple qu'un ordre comme le nôtre, œuvre du seizième siècle, par conséquent le produit des idées, des théories, des aspirations sociales du seizième siècle, se transformât à son tour, pour n'être plus en désaccord avec le mouvement im-

primé maintenant avec tant de succès par la papauté elle-même.

Nous triomphions sur toute la ligne, à la barbe du Général Roothaan. Pendant ce temps-là, lui, Lambruschini, et tous les vaincus du système compressif, organisaient une terrible résistance et cherchaient à déconsidérer Pie IX, au point que Lambruschini, en pleine place du Quirinal, voyant le Pape à son balcon donnant la bénédiction, pendant l'une de ces ovations dont on l'accablait, ne craignit pas de dire tout haut : « *Ecco la Cerito!* » Mieux que cela, ils conçurent l'infernal projet de provoquer une abdication de Pie IX. Une abdication, rien que cela! N'y en avait-il pas des exemples dans l'histoire des Papes? M. de Metternich, le cardinal Lambruschini et Roothaan avaient inventé cette belle chose.

En même temps la *Société ferdinandéenne* reçut de M. de Metternich l'ordre de soulever contre le nouveau Pontife les provinces où elle avait le plus d'affidés, surtout d'exciter de tels troubles dans celles qui étaient voisines de la Lombardie, que les forces autrichiennes trouvassent un prétexte d'intervenir et d'aller au besoin jusqu'à Rome, pour donner une leçon à l'imprudent Pie IX.

Voici un document historique qui parlera seul. C'est le manifeste par lequel la *Société ferdinan-*

déenne annonça cette levée de boucliers dans les provinces pontificales :

« Très-chers Frères,

« La religion du Christ est en péril. L'intrus Mastaï l'opprime, et comme chef de la jeune Italie il veut sa destruction totale. Les faits le prouvent du reste.

« Frères, et vous tous adorateurs du vrai Dieu, ne souffrez point cette honte. Nous sommes forts, nous sommes nombreux; nous avons à notre droite Ferdinand Ier, à notre gauche Ferdinand II. Le germe libéral doit être détruit. Prenez tous les armes pour la vengeance.

« Vous serez prévenus du jour, et ce jour marquera dans la postérité une grande gloire et une effrayante justice. »

Ce manifeste, élaboré dans l'officine ferdinandéenne, où il m'avait été donné de pénétrer une fois, fut répandu à profusion dans les Romagnes et dans les Légations, et aussitôt les assassinats politiques commencèrent sur une grande échelle. Les bandits des Romagnes, les sanfédistes de Faënza se montrèrent en armes et soutinrent des luttes contre les autorités pontificales. Le maréchal Radetzki se tenait prêt à envahir les provinces, sous prétexte d'y arrêter les troubles.

De son côté, la diplomatie faisait passer de mau-

vaises heures à Pie IX. Le comte Rossi, ambassadeur de France, s'efforçait de modérer ce qu'il appelait, dans l'intimité, « l'ardeur juvénile du Pape, » sachant, par les dépêches de son gouvernement, avec quelle terreur Louis-Philippe voyait se développer le mouvement libéral en Italie. Le comte de Lutzow, ambassadeur d'Autriche, accumulait notes sur notes, et joignait les menaces aux représentations. Les choses allèrent si loin que le cardinal Gizzi, ministre secrétaire d'État, qui secondait loyalement Pie IX dans sa ligne libérale, donna sa démission, fatigué de ces obsessions et de ces menaces.

Il fut remplacé par le cardinal Ferreti.

Quoique cette Éminence portât le même nom que le Pape, ils n'étaient pas parents. Les Ferreti sont d'Ancône. C'était un homme d'action plutôt que de cabinet, peu familiarisé avec la réserve méticuleuse de la diplomatie. J'étais connu du cardinal Ferreti, qui avait vu ma mère dans un voyage fait à Paris. Je conçus le projet, à son avénenement au pouvoir, de me servir de lui pour ma grande œuvre de la réforme de la Compagnie de Jésus. J'allai à son audience; il me reçut avec une affection toute paternelle.

— Oh! mon révérend Père, me dit-il, que de choses depuis que nous ne nous étions pas vus!

J'entrai tout de suite en matière, et je m'ouvris à

l'Éminence dans une confidence complète sur mes idées, sur mes plans par rapport à la Compagnie.

— Certes, le projet est beau, me dit-il, et il me va. Si nous avions les Jésuites pour nous, nous serions forts. Sa Sainteté n'ignore pas que vous êtes, — et il me dit ceci avec un sourire qui indiquait sa pensée,—nos plus cruels ennemis, quoique, extérieurement, votre Général rende à Sa Sainteté les respects d'usage.

— La Compagnie est bien travaillée en ce moment, lui répondis-je. Nous avons des natures honnêtes et droites qui reviennent doucement aux principes de liberté, et qui sont en définitive pour le Pape. Si mes plans réussissaient, il y aurait dans l'Ordre un changement radical; et nous serions, pour les idées de réforme, de puissants auxiliaires.

— Mais c'est la Providence qui vous inspire, mon digne Père! C'est bien pensé; je parlerai de cela à Sa Sainteté. Nous ne devons pas négliger cette précieuse ouverture. On nous traque de toutes parts. L'Éminentissime Gizzi n'a pas pu y tenir. J'ai fait la folie de prendre son héritage. Je ne manque pas de cœur; mais serai-je assez habile? Oh! mon Père, quelle triste chose que les affaires humaines confiées à des prêtres! Nous devrions prier et prêcher, *nos orationi et ministerio verbi instantes erimus*. Nous devrions être des

pêcheurs d'hommes, *faciam vos fieri piscatores hominum*, et nous voilà transformés en diplomates. Aussi Dieu bénit bien peu tout cela. Et je regarde déjà la fin avec tristesse.

— Oh ! Éminence ! ne perdez pas courage : le Saint-Père a besoin d'hommes comme vous.

— Nous serons dépassés ; il faudra que le Pape marche ou qu'il tombe ! Peut-être les deux choses à la fois.

Écoutez, ajouta-t-il, je demanderai une audience particulière pour vous à Sa Sainteté. Vous serez admirablement reçu. Vous lui exposerez vos idées.

— J'ai peur, Éminence, d'être embarrassé.

— Non, non, ne craignez rien. Le Pape vous mettra parfaitement à l'aise. Puis il saura de moi ce que vous êtes, et de quelle gravité pour l'avenir de l'Église sont vos projets.

J'aceptai, et trois jours après j'accompagnai le cardinal-ministre au Quirinal, et je me rendis dans le cabinet particulier de Sa Sainteté.

X

VISITE A PIE IX

J'étais, on le devine, grandement impressionne d'avance de ma visite au Saint-Père.

Le cabinet de travail du Pape, où je fus reçu, était une petite chambre carrée, tout à fait modeste, comme tout l'appartement des Papes au Quirinal, où rien n'annonce le luxe. C'était le soir, vers les huit heures et demie.

Un camérier en service ordinaire m'annonça. Pie IX était assis, lorsque j'entrai, devant une table de travail où se voyaient beaucoup de papiers et quelques livres : une lampe, posée sur la table, éclairait doucement la pièce.

Je m'agenouillai. Le Pape se leva. Je fus tout d'un coup sous l'impression de cette majesté gracieuse; il était alors réellement beau.

— C'est vous, mon fils? me dit-il.

Et il me tendit la main, comme pour me rapprocher de lui.

Je baisai cette main avec transport.

— Non pas cela, me dit-il; je veux vous embrasser moi-même.

Et tout tremblant de cette faveur inouïe, je me laissai aller, comme un fils respectueux, dans les bras de ce prêtre-roi dont il m'était impossible de ne pas sentir la double grandeur.

— Voyons, me dit-il, causons.

Et il me fit asseoir.

— Je sais, me dit-il, que vous avez de grands projets. Ferreti en est tout aise, vous l'avez séduit. Mon cœur est bien aussi pour vous; mais ma raison, mon fils, ma raison!...

Il s'arrêta un moment.

— C'est beaucoup pour moi, lui dis-je, d'avoir le cœur de Votre Sainteté.

— Mon fils, vous êtes un homme de courage : *vir desideriorum;* voilà pourquoi je suis à vous de tout cœur. Mais j'aimerais mieux, avec saint Pie V, d'illustre mémoire, m'engager à détrôner le Grand-Turc que de changer le plus petit point au *Gesù.* Si vous pouvez faire quelque chose, tant mieux, vous serez plus fort que le Pape. Mais je ne veux pas vous décourager : dites-moi vos pensées; nous avons notre temps.

Je lui développai ma thèse fondamentale : l'im-

puissance pour l'ordre des Jésuites de rien faire au sein de la société nouvelle, tant qu'il serait suspect d'en être le violent antagoniste, et en même temps de quelle immense force cet ordre serait pour la restauration des idées religieuses si, en arrivant au milieu des peuples, il était précédé de la conviction générale que tous ses membres sont chaudement attachés aux grandes idées de civilisation et de progrès qui font la gloire de la génération contemporaine.

— C'est bien, me dit-il, la pensée de notre cher Père Ventura : l'alliance de la religion et de la liberté. Le programme est beau. Il me prêche cela tous les jours; mais je ne suis pas encore assuré que ce soit praticable.

Ah! mon fils! C'est là le point. Théorie, oui, mais réalisation!

— Très-Saint Père, c'est une question de vie ou de mort pour ma Société. Je n'ose pas dire qu'il en est ainsi du pontificat suprême, dont Votre Sainteté a si bien compris le rôle, au moyen de ses heureuses idées de réforme.

Il s'interrompit.

— Oui, mais n'est-ce pas une utopie chez moi comme chez vous? Je suis entre d'obstinés retardataires et des révolutionnaires insatiables. Quelle sera l'isue?

Je revins à mon projet et j'exposai mes pensées

avec aussi peu de trouble que je l'eusse fait devant un ami. J'ai oublié beaucoup de choses qui furent dites dans cet entretien; mais ce qui m'est demeuré présent comme d'hier, c'est l'ineffable bonté du Pontife, ses sérieuses aspirations vers le bien, ses doutes cruels, et, ce qui me frappa alors comme un pressentiment de l'avenir, ces hésitations devant une ligne de conduite énergique dont il semblait comprendre la nécessité, mais qu'il se sentait lui-même impuissant à suivre.

Quand je lui eus raconté combien le Père G... et moi nous avions eu déjà de succès dans notre propagande libérale au sein du *Gesù*, il parut charmé.

— Continuez avec lui, me dit-il; je vous bénis en ce moment l'un et l'autre. Ma pensée vous suivra au sein de cette citadelle où il fallait un miracle de Dieu pour qu'il entrât quelques idées nouvelles.

Il se plaignit beaucoup, mais avec une admirable douceur et une sainte indulgence évangélique, de la conduite de notre Père Général depuis l'élection.

— Auparavant, dit-il, il soutenait l'Éminentissime Lambruschini, c'était son droit : ils hurlent les mêmes idées, ajouta-t-il en riant. Mais, depuis, venir me rendre tous les hommages extérieurs, et en même temps travailler avec mon implacable

adversaire à une lutte qui n'irait à rien moins qu'à m'imposer une abdication, c'est bien fort et c'est par trop Jésuite.

— J'ai bien souffert de cela, Sainteté; mais Dieu ne bénira pas ces tentatives si peu chrétiennes.

— Non, sans doute; mais le diable pourrait bien les faire réussir. Je ne me plaindrai pas, je ne changerai pas envers le Père Général, encore moins envers votre Société. Peut-être serez-vous l'instrument d'en haut destiné à la réformer.

Déjà, je ne dois pas vous le cacher, mes amis dans le libéralisme me demandent l'expulsion de l'Ordre des États romains, par mesure politique. Ils disent qu'il n'y a pas de réforme possible tant que le Père Général et Lambruschini tiendront tous les fils des complots d'une réaction violente et seront les rois de fait, lorsque nous nous épuiserons dans de vains essais d'amélioration. Ils peuvent avoir raison.

— Très-Saint-Père, faisons mieux que d'expulser l'Ordre, amenons-le à vous aimer, à vous seconder.

Je lui proposai alors ceci :

— Votre Sainteté consentirait-elle à réunir une assemblée générale de la Compagnie et à poser nettement, devant elle, la grande question de la réforme? Venant de vous, la réforme, pour le plus

grand nombre de nos Pères, habitués à l'obéissance, paraîtrait un ordre d'en haut. Ce serait un coup d'État, mais le succès serait au bout.

— Nous réfléchirons, me dit le Pape. Ce que vous proposez est grave; mais les conséquences en seraient capitales. Nous vous reverrons.

Il me congédia. Je baisai de nouveau cette main destinée à bénir Rome et le monde, et je sortis.

XI

CATARINELLA

Rome est toujours le pays des prophétesses. Avec l'imagination dont sont douées les populations italiennes, on peut compter que le goût du merveilleux ne s'y perdra pas de sitôt. Les vieilles sibylles ont pris un autre nom, voilà tout. Elles n'écrivent plus sur des feuilles volantes des vers à double sens; mais, changeant d'allure, elles prophétisent de la part de Dieu et de la Madone : elles ont des extases; elles montrent des stigmates. C'est toujours au nom de cette grande influence, que subit par instinct l'humanité, la religion, quelles agissent sur les masses. Aujourd'hui, comme il y a deux mille ans, un Dieu les touche : *Deus, ecce Deus !*

On se rappelle le rôle que les ennemis de Clément XIV, après l'extinction dés Jésuites, firent

jouer à une paysanne de Valentano, appelée Bernardina Beruzzi. Cette illuminée faisait des prédictions qui mettaient le trouble dans le pays, et avaient tourné la tête des religieuses de plusieurs couvents. Il fallut que l'autorité s'en mêlât, et la malheureuse, appréhendée par des sbires, fut renfermée dans un couvent de Montefiascone.

Les journaux français ont retenti, dans le temps, de la condamnation, faite par le Saint-Office, d'une illuminée du nom de Catarinella. C'était une jeune paysanne qui tombait fréquemment dans l'extase, et avait, comme toutes les extatiques pieuses, des entretiens avec Jésus, la Vierge et les anges. Son nom commençait alors à faire quelque bruit. On venait à son village de toutes les parties de la campagne romaine pour la consulter; et, de Rome, quelques esprits portés au merveilleux étaient allés assister aux exhibitions de la béate.

Un jour un personnage mystérieux, parti de grand matin de Rome, arriva à la maison de la Catarinella et demanda à parler à l'extatique. C'était un religieux, et on ne fit aucune difficulté pour l'admettre.

Au moment où il entra dans sa chambre, elle s'était soulevée de son lit; son regard, quoique doux, était levé et fixe. Ses bras et ses jambes avaient une rigidité particulière. C'était une statue vivante.

Elle tenait à sa couche, sur le devant, par l'extrémité d'un seul pied. Son corps tout entier, immobile, se dressait entre la terre et le ciel, auquel il semblait qu'elle était prête à monter. La pose était ravissante et digne d'un artiste.

Le Père contemplait cela avec un sentiment indéfinissable. Peu fort en physiologie, ne supposant pas qu'il entre, dans les phénomènes naturels, des faits qui semblent être la négation des lois physiques, cette fille était pour lui un être placé sous l'impression d'une visite de Dieu.

Dans ce moment, l'extatique avait avec le doux Jésus, « l'amoureux de son cœur, » un de ces entretiens dont le charme, même pour ceux qui croient peu, est irrésistible. Ces entretiens des extatiques ne sont pas, comme on le croit dans le monde, une supercherie. Le phénomène est vrai, complet. C'est l'âme sous l'influence de certains sens, transportant dans la sphère des amours surnaturelles tout ce que le délire arracherait à des extases d'une autre sorte. Plus on est chaste et étranger aux extravagantes paroles des passions, moins on suspecte ces dialogues, à côté desquels les mots brûlants de l'Épouse, dans le Cantique des cantiques, paraissent pleins de pâleur.

Cela allait à l'attrait mystique du religieux; il croyait avoir trouvé sainte Thérèse. Mais ce n'était

pas pour les délices de ce spectacle qu'il avait été envoyé de Rome.

— Ma fille, dit-il quand l'entretien séraphique eut pris fin, j'aurais bien des choses à vous dire; Dieu fait de vous comme à ses prophètes, il soulève le voile de l'avenir.

Or de telles grâces ne sont pas données en vain. Dieu a son but : vous devez coopérer au bien dans le monde, par votre parole influencer ceux qui chancellent, consoler les bons, frapper les impies et les forcer de rentrer en eux-mêmes. Vous devez avoir une mission, une belle mission.

La jeune fille écoutait.

— Qui êtes-vous? dit-elle.

— Vous le saurez plus tard. Je viens vous porter des encouragements. Nous sommes dans un siècle mauvais, et Dieu veut que vos paroles retentissent jusqu'à Rome, jusqu'aux pieds du Très-Saint Père. Prenez, ma fille, prenez la défense de la sainte cause, la défense des ordres religieux que l'on voudrait exterminer de la terre, des bons principes qu'on veut détruire dans notre cher pays, pour mettre à la place le crime, la violence, le libertinage.

Mon enfant, j'appartiens à la grande famille des révérends Pères Jésuites. Éclairée par nous, vous pouvez être très-utile à la religion et à notre Très-Saint Père le Pape, que des méchants, ceux

qu'on appelle des carbonari, voudraient entraîner en dehors des bonnes traditions des saints Papes.

Nous vous protégerons; vous n'êtes pas riche : nous avons dans le monde des amis qui vous soutiendront; nous ferons le bien les uns avec les autres.

La mère de la Catarinella, plus fine que l'extatique, et qui peut-être ne croyait pas trop aux miracles de sa fille, — nul n'est prophète parmi les siens, — vit du premier coup ce qui allait lui revenir de secours de toute espèce d'une source aussi opulente. La protection du Jésuite se changea dans son imagination en Pactole.

— Oh! mon très-révérend Père, ma fille sera votre enfant soumise. Nous sommes trop honorées de vous recevoir.

C'était assez pour cette première scène.

Les visites du révérend Père furent fréquentes. Il mit Catarinella au courant de tout ce qui se passait à Rome, et lui dépeignit le malheur pour l'Église que l'illustre et énergique Lambruschini n'eût pas été élu Pape, le deuil profond des gens de bien de voir un Pape, « ami de nouveautés, » pactiser avec les révolutionnaires, être révolutionnaire lui-même, bouleverser toutes les institutions de la sainte Rome catholique.

Bientôt quelques personnages des grandes familles romaines vinrent voir l'extatique : les

femmes trouvaient Catarinella ravissante, aussi belle qu'une madone; les cadeaux commencèrent à pleuvoir.

De son côté, Catarinella, bien faite à son rôle, sans qu'elle pût soupçonner comment une parole habile l'y avait façonnée peu à peu, ne tarissait pas d'éloges sur les Jésuites, prédisait sur eux des choses merveilleuses, et comme c'était le moment où Pie IX lançait une encyclique à tous les patriarches, archevêques et évêques de l'Orient pour les engager à rentrer dans le giron de l'Église catholique, Catarinella prédisait que l'Orient tout entier allait se convertir; et quand on lui demandait comment se ferait cette conversion merveilleuse, elle répondait que Dieu avait réservé cette gloire aux Jésuites.

Tant que Catarinella borna ses prédictions à l'exaltation des bons Pères, on se préoccupa peu à Rome de cette visionnaire. Elle n'était pas la seule prophétesse que l'on consultât sur le succès des affaires. Le public dévot mettait avec ardeur à l'épreuve cette science des cœurs que Dieu ne donne qu'à des saintetés exceptionnelles. Mais un beau jour la protégée des Jésuites commença à faire des prophéties politiques.

Voici une de ces prophéties, imprimée grossièrement sur un petit carré de papier annonçant le

produit de quelque mauvaise typographie de petite ville ;

« L'homme blanc est marqué du sceau de la colère céleste. Il est arrivé comme le voleur dans le troupeau, par un pacte avec les hommes de sang. Il est un Antechrist. Il sera renversé. Les fidèles enfants de l'Église doivent le maudire. Les rois catholiques demanderont qu'il soit déposé de son siége. Il y aura dans Rome beaucoup de sang, beaucoup de larmes, à cause de la prévarication de l'homme blanc. Mais le Sacré Collége triomphera. Les justes seront consolés. Un Pape ferme, puissant contre les méchants, sera élu à la place de l'homme blanc, qui sera dégradé et renfermé dans un monastère. »

Cette prophétie et plusieurs autres furent colportées à plusieurs milliers d'exemplaires, au moyen des ferdinandéens et des sanfédistes. Des prêtres prirent à la lettre ces belles choses fabriquées par le parti de Lambruschini. Quelques-uns allèrent même jusqu'à prêcher contre Pie IX.

Tels étaient les procédés honteux destinés à ravir au Pape l'amour des Romains. Plus tard, quand la réaction triomphante eût ressaisi son empire sur le faible Pie IX, la Catarinella fut sacrifiée comme un instrument inutile. Ses révélations pouvaient devenir compromettantes. On la dénonça à la sainte Inquisition, et elle fut condamnée à dix

ans de réclusion. Les prophétesses ne manquent pas pour cela dans les États romains et dans tout le reste de l'Italie. Seulement, au lieu de prêcher la chute de l'homme blanc associé aux révolutionnaires, elles prédisent tous les jours son triomphe sur la société moderne et sur la révolution.

XII

CONSPIRATION

Une année s'était écoulée. Mon parti au *Gesù* était puissant. Là étaient les hommes influents de la Compagnie. Mais il fallait un coup d'État. J'avais trop étudié l'histoire de toutes les révolutions humaines, pour ignorer qu'on ne fait rien sans l'énergique secousse d'une grande volonté. Volonté des masses, c'est alors une révolution terrible; volonté du maître, c'est alors la révolution pacifique.

J'avais vu une seconde fois le Saint-Père. Il avait été bon comme la première fois, plus expansif même. Il comprenait l'immense portée de l'introduction d'un esprit nouveau dans le *Gesù*.

— Ah! mon fils, me dit-il en levant les mains au ciel. Si votre réforme s'accomplissait chez vos terribles Jésuites, je serais sauvé.

— Vous pouvez tout, Très-Saint-Père.

— Vous croyez cela?

— Sans aucun doute.

— Vous vous trompez. Votre Général est plus puissant que moi. Croiriez-vous qu'avec Lambruschini, l'Autriche et Naples, il machine contre moi une odieuse conspiration? Nous savons qu'elle existe; mais où la saisir? comment la prévenir même?

— Et vous pouvez en toute conscience accuser le Général?

— En toute conscience, mon fils; ces hommes-là sont des fanatiques. Ils croiraient, en me renversant, en me forçant à une abdication, sauver la cause de la religion, sauver leur ordre, quoique je puisse dire devant Dieu que je n'ai rien contre lui.

J'insistai pour obtenir du Saint-Père qu'il intervînt de son autorité suprême dans l'œuvre dont il voulait bien reconnaître l'importance.

— Nous sommes en état de crise, me dit-il; continuez votre travail pacifique. Si je triomphe nous serons forts, et votre tour arrivera.

J'avoue ma naïveté. Même après la déclaration si explicite du vénéré Pontife, qui aurait eu horreur d'une calomnie, je doutais encore que notre Général fût entré dans une conspiration contre le gouvernement de Pie IX. Il pouvait se faire que ces bruits vinssent de ces hommes qui, pour faire

valoir leur zèle, créent autour des souverains des dangers imaginaires. Je fus bientôt convaincu.

Si j'avais réussi au *Gesù* auprès de mes confrères les plus rusés, les plus intelligents, j'avais vu naturellement se grouper en face de moi la camarilla absolutiste, qui suivait d'un œil inquiet les événements et recevait, plus que moi, les confidences intimes du Général.

Un soir, un groupe très-animé, que je reconnus pour être en grande partie composé de *zelanti*, s'était formé sous une des arcades du cloître. Je vis là mon Père G..., plus habile que moi à feindre, en sa qualité d'Italien. Je m'approchai de lui presque sans être aperçu du reste du groupe. La conversation était très-animée.

On parlait d'une garde civique qui devait être inaugurée le 17 juillet 1847, anniversaire de l'amnistie. Je recueillis les dernières paroles.

— Il fera là une belle chose. Le cardinal Gizzi n'a pas craint de lui dire : « Le jour où vous vous refuserez aux exigences du peuple, il vous chassera avec les fusils que vous lui aurez donnés pour vous défendre. » L'Éminence aura raison.

— Oh! disait un autre, on ne lui en laissera pas le temps.

— Comment? quoi? que dites-vous?

— Oui, il se prépare un grand coup, une véritable délivrance de ce Pape des libéraux.

Je retenais mon haleine.

— Ce n'est pas possible! Quel bonheur! Dites-nous cela.

Et l'interlocuteur expliqua, avec une grande précision, comment on était parvenu à organiser, dans le gouvernement même du Pape, la contre-révolution qui allait sauver l'Église. M. Grossellini, gouverneur de Rome, était entièrement dévoué au cardinal Lambruschini et ennemi juré, mais secret, du régime nouveau. Le colonel Freddi, créature de Lambruschini, venait d'être mis à la tête de la gendarmerie romaine. On était donc sûr de la connivence de toutes les autorités de la ville. De plus, Nardoni, — celui-là était un ancien forçat du bagne de Naples, ancien chef de la police à Rome, que Pie IX avait destitué et renvoyé, — avait reconstitué, à l'aide du célèbre espion Minardi, la police telle qu'elle était sous Grégoire XVI; et cette police secrète, plus puissante et plus habile que celle du gouvernement, aiderait l'exécution du grand projet.

Il ajouta que ce projet serait exécuté le 17 juillet, au moment où le peuple romain fêterait l'anniversaire de l'amnistie. On enlèverait le Pape, on frapperait ses adhérents et tous les promoteurs de l'ordre nouveau. On avait fait la liste des proscriptions. Le Père Ventura était des premiers. Une fois enlevé, on devait par des menaces obtenir

l'abdication du Pape, et le conclave nommerait d'acclamation Lambruschini.

— Notre Père Général est dans la joie, ajouta celui des nôtres qui avait parlé jusque-là. Il a eu bien de la peine à organiser tout cela avec Son Éminence Lambruschini; mais tout marche et l'on est sûr du succès.

Le groupe s'entretint longtemps de l'avénement d'un Pape selon le cœur de Dieu, et de l'éloignement de cet intrus. C'était ainsi que le manifeste sanfédiste avait nommé Pie IX.

Je m'écartai doucement du groupe, et je me dis : Sa Sainteté avait raison, ses ennemis implacables sont les Jésuites.

Le Général me fit appeler le lendemain.

—Vous allez partir pour Paris, me dit-il. Les révolutionnaires s'agitent partout. Le Saint-Père, animé des intentions les plus généreuses, mais séduit par les utopies du Théatin Ventura, encourage en Italie le mouvement libéral. Il ne tardera pas, si on le laisse faire, à être débordé; mais, en attendant, sa conduite encourage partout les ennemis de l'ordre. Ah! mon cher Père de Sainte-Maure, nous enseignons que les Papes sont infaillibles dans l'ordre religieux et dans l'ordre moral; il serait difficile de soutenir qu'ils sont infaillibles en politique. Je vois tout en noir. Je crains pour le Sunderbund une issue fatale. Voyez à Paris, M. de*** et tenez-moi

au courant du mouvement en France. Tâchez de connaître au juste l'opinion des hommes politiques sur le Sunderbund. Je reçois de nos Pères de la Suisse et de nos Pères de Paris des avis contradictoires. Ecrivez-moi souvent, et ne me cachez pas votre opinion personnelle sur les événements présents et sur ceux qui se préparent, quand même vous croiriez que cette opinion pourrait heurter mes idées politiques.

Le Général avait-il réellement besoin de ma présence à Paris, ou, sur quelques doutes, sur quelque trahison, voulait-il arrêter dans le *Gesù* un courant d'idées qu'il réprouvait à l'égal de l'apostasie? En me disant de lui manifester librement mes opinions, ne me tendait-il pas un piége? Cela pouvait être, et je me promis de me tenir sur mes gardes.

Mon bien cher Père G... devint le chef du mouvement parmi nos Pères, et je partis en lui disant:

— Travaillons toujours : il faut sauver le *Gesù*.

XIII

ENCORE A PARIS

Ma première visite, en arrivant à Paris, fut, on le pense bien, pour l'hôtel de Flaviac; j'avais eu avec Marguerite une correspondance très-suivie, et là j'avais continué à remplir mon rôle de professeur. Madame de Flaviac, ne trouvant rien dans cette correspondance qui pût contrarier ses projets d'avenir pour sa fille, l'encourageait, au lieu de chercher à la restreindre. Sans doute elle croyait que le courant d'idées sérieuses dans lequel j'entraînais sa fille, devait plutôt favoriser ses projets que les détruire.

Ma seconde visite fut pour l'agent républicain que j'avais rencontré à Rome, et qui devait être de retour à Paris.

— Eh bien! me dit-il, voilà Rome en pleine révolution. On demande de toutes parts la guerre

contre l'Autriche. On veut l'affranchissement du sol italien jusqu'aux montagnes du Tyrol. Pie IX hésite, Pie IX se perdra. En secondant avec un véritable cœur de patriote le mouvement national, il placerait la papauté à la tête de l'Europe moderne; mais il n'est pas de taille à réaliser cette grande œuvre.

— Vous croyez ? dis-je.

— Oui. Lors de mon dernier voyage à Rome, j'ai vu les choses de sang-froid. On me demandait ici une enquête sérieuse sur ce qu'il fallait attendre du mouvement libéral inauguré par Pie IX. Ma pensée, c'est que tout finira par un avortement.

— Le Pape a pourtant de généreuses intentions : il consulte beaucoup le Père Ventura.

— Sans doute; mais déjà mes correspondances m'apprennent qu'on est parvenu à le rendre suspect. Et puis, entre nous, l'ardent Théatin est un enfant en politique.

Quant à votre Ordre, ajouta-t-il, il suit une mauvaise voie. Votre Général est l'âme damnée de Lambruschini. Et celui-là, c'est l'absolutisme implacable.

— Hélas ! je ne le sais que trop.

Je lui dis alors qu'un travail secret mais profond se faisait parmi nos Pères, et qu'aux vieux errements de la Compagnie du seizième siècle suc-

céderaient bientôt des tendances nouvelles moins hostiles aux aspirations généreuses du temps.

— Je le désire. Quant à nos engagements pour l'avenir, dites à votre Général qu'il peut compter sur une liberté complète en France. Nous espérons que l'Ordre ne sera pas ingrat.

Il ajouta ensuite :

— Nous organisons des banquets patriotiques : nous nous comptons. Nous touchons à une révolution sérieuse. Servez la liberté, la liberté vous protégera.

En sortant de chez M. de *** je passai auprès d'un jeune homme qui s'arrêta tout à coup. Préoccupé dans ce moment, je le regardai sans le reconnaître. Mais lui me serra dans ses bras en me disant :

— Quoi ! c'est vous, cher Père de Sainte-Maure ! je vous croyais à Rome. Quel bonheur de vous rencontrer ici !

Ce jeune homme était Gustave de Flaviac.

— Mon cher baron !... lui dis-je.

— Ne m'appelez pas baron, s'il vous plaît, mais bien marquis. Diable ! ce titre est tout ce que mon grand-oncle n'a pu enlever au dernier des Flaviac, et j'y tiens à cause de cela.

— Eh bien ! monsieur le marquis.

— Eh non ! Entre nous, ni baron ni marquis ; appelez-moi Gustave. Et ce scélérat de Père Ruffin, qu'est-il devenu depuis qu'il a su si habile-

ment faire tester mon oncle en faveur des Jésuites?

— Le Père Ruffin est aussi à Paris.

— Tant pis pour lui ; car si je le rencontre, je ne puis rien faire de moins que de lui donner une volée de coups de canne, pour le châtier de ses trahisons.

— Vous êtes donc toujours un peu fou, mon cher Gustave?

— Moi! tout au contraire, je suis le modèle des jeunes nobles ruinés. Je mérite le prix Montyon. Je ne joue plus, je ne fais plus de dettes, parce que je ne connais plus personne qui puisse les payer et que je ne veux pas faire de dupes. Enfin je travaille.

— Vous travaillez!

— Je travaille; je chiffre depuis le matin jusqu'au soir chez un banquier. Il a une fille unique dont il a juré de faire une marquise de Flaviac. Moi, j'ai juré que cela ne serait pas. La jeune personne est bien, très-bien ; elle a quelques millions en perspective; mais, vous le savez, j'ai une inclination. Je me marierai avec Marguerite, ou je ne me marierai pas.

Ne riez pas : cela est très-sérieux. Mais savez-vous, continua le jeune marquis, à qui je dois la position que j'occupe chez mon banquier? Vous ne le devineriez jamais. Je la dois à un Jésuite. J'avais juré, en quittant Rome, haine à mort à tous

les Jésuites, vous seul excepté. J'allai à Lyon, où j'ai une vieille tante, vivant d'une petite pension viagère. Elle m'avait dit vingt fois que sa maison était la mienne; j'ai rencontré chez elle encore un Jésuite. La première fois qu'il est entré dans le salon, je me suis sauvé; mais le lendemain il dînait chez ma tante, et il a bien fallu le regarder en face. Ma tante lui a présenté son neveu le marquis de Flaviac. Le Jésuite était presque ému en me tendant la main; je le regardai, et je sentis toutes mes préventions se dissiper. Quand je vous aurai nommé le Père de Montgazin, votre ami le plus cher, vous ne serez pas surpris de l'attraction irrésistible qu'il a exercée sur moi. Si tous les Jésuites étaient des Père de Sainte-Maure et des Père de Montgazin, on les adorerait, on se ferait soi-même Jésuite.

Le jeune marquis me raconta que les débris de son patrimoine étaient placés dans la maison du banquier. Celui-ci créait une maison à Paris, et Gustave devait être son principal agent. On lui assurait des avantages considérables. L'excellent homme, disait Gustave, a cru devoir faire quelque chose de plus pour un marquis que pour un simple mortel. Ah! si ma cousine, la comtesse de Flaviac, savait que ses intrigues et celles du Père Ruffin ont fait de moi un homme de finances, tout son sang aristocratique

lui monterait au cerveau, elle s'indignerait, et elle trouverait que je me conduis peu noblement, en ne me laissant pas mourir de faim. Chose singulière, ajouta Gustave dans cette conversation, quand je parlais de vous et de Marguerite, le Père de Montgazin m'écoutait avec un intérêt marqué ; il m'interrogeait même; quand il s'agissait de ma cousine et du Père Ruffin, il changeait la conversation et semblait être sur des charbons ardents.

Je ne pouvais pas expliquer cette singularité à Gustave ; je le quittai en l'engageant à venir me voir. Mais, un jour que je prêchais à Saint-Sulpice, je l'aperçus derrière un pilier ; il ne m'écoutait pas, et je voyais son regard fixé constamment dans la même direction : il regardait Marguerite.

Ce jour-là, je prêchai fort mal.

XIV

RÉACTION A ROME. — SITUATION NOUVELLE

Les lettres suivantes, rapides comme les événements et parties du *Gesù*, disent mieux que je ne le raconterais les dernières phases du drame politique et religieux auquel j'assistais :

« *Le Gesù*, 18 juillet 1847.

« Mes lettres, à partir de ce jour, vous seront remises par une voie secrète et parfaitement sûre. Je sais que vous avez le *sigillum ;* mais je ne m'y fie pas. Je manquerai à la règle, je vous y ferai manquer ; mais nous obéissons à une loi supérieure, *salus populi suprema lex*. Si nous avions le bonheur de réconcilier le *Gesù* avec le monde moderne, quelle grande œuvre! La gloire vous en reviendrait, mon révérend Père, que je ne veux

plus qu'appeler mon ami. Mais réussirons-nous?

« L'insuccès des efforts du Général pour faire arriver Lambruschini à la papauté, au moyen d'une déchéance de Pie IX, pourrait beaucoup nous servir. Un supérieur Général d'un Ordre religieux qui conspire hautement contre un saint Pape, élu bien canoniquement, qui se fait l'agent de l'Autriche, qui soudoie des bandits pour opérer une émeute dans Rome où le Pape serait enlevé et forcé de signer son abdication, n'est-ce pas un fait qu'on croirait emprunté aux âges de violence et de barbarie où il se passait de si étranges choses? Et la Compagnie, consultée en assemblée générale, n'aurait-elle pas le droit de prendre cette étrange prévarication de son chef, ce crime de conspiration patente contre un pape, pour changer complétement sa direction générale, l'esprit de son institution, et se proposer un but nouveau au sein de la société chrétienne?

« J'espère donc sur cela; mais il nous faudrait le secours du pape lui-même; et plus que jamais il recule et il a peur.

« Au moment où j'allais clore ma lettre, j'apprends que le fameux complot Lambruschini a échoué. Cicirruachio devait être frappé par un jeune paysan que le sort avait désigné, et dont Cicirruachio avait secouru le vieux père. Agité de remords, il est venu lui-même prévenir sa victime. Cicirrua-

chio avait été déjà l'objet d'une menace publique de la part de Nardoni. Dans le moment, une lettre anonyme lui dévoilait tout le complot. Il est allé aux Théatins demander le Père Ventura. Celui-ci s'est rendu immédiatement auprès du Saint-Père. Pie IX a voulu éviter l'éclat, et il a fait prévenir les chefs du complot qu'il savait tout. Le cardinal Lambruschini, Grossellini, Nardoni se sont échappés de Rome. On a arrêté le colonel Freddi et le capitaine Alaï, au moment où ils passaient la frontière. On dit le Pape furieux contre notre Général. Que n'êtes-vous ici? On le presserait. Peut-être obtiendrait-on quelque chose? Mais je crains bien que Roothaan ne vous laisse votre mission en France que pour vous retenir loin de Rome.

« Je continuerai à vous faire savoir les événements.

« G. S. J. »

Deuxième lettre du Père G... au Père de Sainte-Maure.

« ... Notre Général est visiblement affecté depuis quelque temps. Je suis parvenu à savoir à peu près l'état de son âme par l'un de ses affidés, le Père ***, celui qui nous racontait avec tant d'ébahissement les belles espérances du parti

extrême pour déposer Pie IX. Roothaan travaille maintenant à faire revenir Lambruschini. Il obsède le Pape; et, chose singulière, au lieu de lui dire : Vous êtes le premier coupable, le Pape essaye de le gagner et de s'en faire un partisan.

« Voilà la situation nouvelle. Nous sommes de plus en plus l'objet de la haine générale. Les comités savent que Roothaan était de la conspiration, et le voir accueilli favorablement à cette heure au Vatican fait dire de Pie IX d'étranges choses. Celui-ci vient d'accepter, par une lettre rendue publique, la dédicace du livre du Père Péronne sur la sainte Vierge. On lisait hier au pied de la statue de Pasquin : « *Pie IX est devenu Jésuite.* » On fait courir une caricature où le Pape est métamorphosé en tortue.

« Vous voyez que les beaux soleils déclinent. »

Troisième lettre du Père G... au Père de Sainte-Maure.

Le *Gesù*, 12 septembre 1847.

« Il y a ici grand remue-ménage dans le journalisme. Monsignor Gazzola a attaqué, dans le *Contemporaneo*, le parti politique qui, en Suisse, en Belgique et en France, a pris le nom de *parti catholique*. Il a démontré quelle imprudence il y avait, pour les catholiques, à sortir du cercle exclusivement

religieux et à se perdre dans les conflits de la politique humaine. Mais comme il attaquait les Jésuites pour la conduite que nous tenons en Suisse, le Père Général a fait des plaintes amères; notre parti à Rome s'est ému; on est allé jusqu'à faire intervenir le confesseur de Sa Sainteté. On a dit au Pape que tout était perdu; qu'en raison de cette funeste liberté de la presse, qu'il a accordée, on commence à s'attaquer maintenant aux catholiques, aux Jésuites, et qu'on finira bientôt par s'attaquer, au milieu de Rome même, à la religion et au Saint-Siége. On avait choisi ce thème qui a été admirablement mis en œuvre. Le confesseur du Pape, gagné par notre Général, a été foudroyant. On a su qu'après sa confession le Pape avait beaucoup pleuré, et que l'impression de l'algarade du père de son âme avait été telle qu'il s'était cru en état de damnation.

« Il a fait immédiatement de l'arbitraire, ni plus ni moins que ne l'eût fait son prédécesseur. Il a ordonné que l'on condamnât l'article dans le *Journal officiel*. Il a expulsé de Rome monsignor Gazzola; et le professeur Betti, coupable d'avoir laissé passer l'article, a été suspendu de ses fonctions de censeur.

« Notre Général et les partisans du *Gesù* ont eu leur triomphe; mais ce triomphe a été court. Dès le lendemain, tous les journaux de Rome, par un

accord tacite, ont cessé de paraître. Le peuple, qui s'est affriandé à la lecture des journaux, plus libres qu'autrefois et discutant ses intérêts, a jeté feu et flamme. Et le malheureux Pape, fort embarrassé, a dû révoquer les mesures rigoureuses qu'il avait prises.

« Ceci vous dit toute la position. Il est évident pour moi que le Pape, faible de caractère comme on le connaît, se laissera intimider par la faction rétrograde. Ce jour-là, nous sommes perdus. »

Ces lettres me mirent dans une transe extrême. Quelque énergie que je puisasse dans ma conviction, j'avais vu de trop près le *Gesù* pour croire que, sans une main puissante, l'ébranlement que ma parole avait donné au vieux colosse pût suffire à le renverser. C'était une œuvre gigantesque; et plus le moment approchait où je ferais à tous, dans la Compagnie, un appel suprême, plus je sentais de quelle force eût été, pour la réforme, le bras du chef de l'Église, qui en définitive peut faire valoir, en cette matière de pure discipline, le vœu d'obéissance que l'Ordre lui a fait avec tant d'ostentation depuis quatre siècles.

Je continuai ma propagande en France, en Suisse et en Belgique. J'avais, dans ce dernier pays, un Père qui venait de quitter Rome, et qui était parti tout imbu de mes idées. Ce fut lui qui remua

l'élément belge, très-accessible aux idées d'amélioration. En France je gagnai quelques Pères ; mais je trouvai l'ensemble des Jésuites français, chose incroyable, moins disposés que les romains, les belges et ceux des autres nations à briser avec les vieilleries du seizième siècle. Jusqu'en Pologne, je le sus par une lettre secrète, l'idée marchait. Mais en France nos Jésuites, à part le petit nombre dont j'ai déjà parlé, étaient des réactionnaires de la pire espèce, c'est-à-dire des sceptiques tombés dans l'indifférentisme politique, et encore imbus des idées d'alliance de l'autel et du trône qui avaient fait le catéchisme religieux sous la Restauration. Ils ne savaient quelle marche suivre pour ne pas faire sombrer définitivement l'Ordre. Je les voyais singulièrement montés contre Pie IX; et quand toute la France avait retenti d'éloges pour le nouveau pontife, leur mot avait été celui-ci : « Nous verrons bien comment finira ce grand Pape! » La parole réformatrice fut donc reçue à Paris avec une certaine réserve.

J'ai le malheur de ne pas excepter mon vénérable Père de Rav..., dont la haute intelligence menaçait de plus en plus de s'étioler au souffle glacé du formalisme religieux. Le digne homme s'était jeté dans la voie d'un ascétisme ardent où les Pères, qui redoutaient ses boutades et ses retours de raison, l'avaient attiré, afin de le mieux tenir. Quand je pus

causer intimement avec lui, en prenant des précautions extrêmes, je le vis lever ses yeux au ciel, et me dire avec la naïveté d'un dévot vulgaire : « Ah! si la colère de Dieu venait à tomber sur la sainte Compagnie, nos péchés en seraient la cause, et je ne sais pas pourquoi mes supérieurs m'y supportent. » Je n'eus plus qu'à gémir sur cette mort intellectuelle de l'homme le plus éminent de l'Ordre, qu'on avait enseveli dans les pratiques minutieuses de l'austérité, et qui se perdait dans ses scrupules de conscience. Il ne pouvait plus songer à l'avenir de l'Ordre.

Le moment approchait où la Suisse en feu, grâce aux excitations fanatiques de nos Pères, allait voir la fin d'une guerre civile de tout point déplorable. Les Jésuites de Paris, plus emportés qu'ailleurs dans l'Ordre par les idées de mysticisme, attendaient un miracle du ciel pour le triomphe du Sunderbund. J'assistai bientôt à la dernière déception de notre ordre sur les succès de sa politique retardataire.

C'était en novembre 1847. Lucerne, le chef-lieu et le dernier asile du Sunderbund, investi par soixante mille hommes de troupes disciplinées et audacieuses contre quinze mille catholiques attendant que les anges les délivrassent, et que les prophéties des extatiques, stylées par les Jésuites, eussent leur accomplissement. Lucerne tomba, au

grand étonnement de nos Pères. Le corps diplomatique, et en particulier l'envoyé français, favorisa leur sortie de la Suisse. Ils purent s'échapper, honteux de cette malheureuse campagne qui sera dans l'histoire le déshonneur de notre ordre, s'il est vrai que l'excitation à la guerre civile par des hommes dont la mission est de prêcher la paix, soit le plus inexcusable des crimes.

XV

L'UNIVERS ET LES JÉSUITES

Je me trouvais dans un état d'esprit que j'essayerais vainement de décrire. Mes dernières illusions sur la valeur du vieux système de nos Pères venait de tomber avec leurs belles théories mises à l'épreuve dans cette guerre fatale du Sunderbund. Je m'écriai :

— Je ne me trompais pas, ils sont fous. Mais de tels fous guérissent-ils ?

Ce que m'écrivait de Rome le Père G... n'était pas de nature à me faire espérer beaucoup de l'avenir.

« Cher Père de Sainte-Maure,

« Le Pape ne marche plus que parce qu'il est poussé. J'ai vu le Père Ventura, qui avoue déjà que son crédit baisse auprès du Pontife. Nous avons eu, le 15 novembre, l'ouverture de la Con-

sulte. Pie IX, à qui les députés, en bons catholiques et en fidèles sujets, sont venus demander la bénédiction pontificale, les a reçus le front soucieux, l'air irrité, la parole sévère.

« Le mécontentement commence à percer de toutes parts. C'est déjà la marée montante. Gare au flot! Le peuple déçu est terrible... »

Suivaient des détails sur l'œuvre de la réforme au *Gesù*, qui ne se ralentissait pas. La lettre se terminait par cette parole :

« Que n'êtes-vous ici? Il faudrait ne pas attendre que le Pape fût entraîné dans une dernière réaction pour s'appuyer sur lui. Si vous pouviez être bientôt rappelé !... »

Je me trouvai, l'on s'en doute, dans une perplexité extrême au reçu de ces nouvelles. Ma correspondance secrète avec le Général l'avait assez intéressé à ma mission en France pour qu'il ne songeât pas à me retirer de Paris. Je lui avais transmis cette parole de l'agent révolutionnaire : « L'hiver ne se passera pas que nous n'ayons une révolution. » Le Général m'avait écrit une lettre tout à fait louangeuse, où il se félicitait de m'avoir en France pour le tenir au courant des événements graves qui se préparaient. Il me donnait ses ordres, en cas de mouvement politique et du succès de la démocratie.

« Faites tout pour flatter les républicains. Je

comprends que seuls ils aient de la chance, un jour de révolution à Paris. En cas de réussite, vous irez immédiatement voir M.**, rédacteur de *l'Univers*, qui nous est tout dévoué. Vous lui expliquerez que, dans ces premiers essais de liberté, notre ordre et la religion elle-même ont beaucoup à gagner. Vous le déciderez à applaudir au mouvement. Insistez beaucoup, et dites bien que vous lui parlez de ma part, et que nous lui en aurons une éternelle reconnaissance. Il sait bien qu'il nous doit tout. »

L'agent du comité républicain ne m'avait pas trompé. Elle eut lieu, cette révolution qui a exercé sur toute l'Europe une influence si capitale. On connaît les événements de février 1848. J'étais paisible dans notre maison de la rue de Sèvres lorsque le canon tonnait, que le tocsin se faisait entendre, et que la royauté partait une seconde fois pour l'exil. Nos Pères, cette fois, triomphaient. Celui qu'ils avaient tant détesté était chassé honteusement. Ces événements en ébranlèrent quelques-uns, et j'eus le bonheur de les amener à mes idées de réforme.

Le lendemain du triomphe de la démocratie et de la proclamation de la République à l'Hôtel de Ville, je me rendis chez M.**, rédacteur de *l'Univers*, conformément aux ordres du Général.

— Voilà de grands événements, lui dis-je.

— Oui, bien grands, mon révérend Père. C'est le coup de tonnerre de la Providence.

— Dieu évidemment se manifeste, et vous jugez les événements en chrétien. L'Église n'a rien à redouter de la liberté.

— Vous croyez que nous pouvons nous confier à elle?

— Certainement; nous avons tout à attendre de son triomphe.

Je vis cet homme quelque peu hésitant.

— Mais, lui dis-je, ces idées sont celles de Pie IX; il faut les soutenir.

Il me répondit:

— J'attends un peu, pour apprendre l'impression que Rome aura éprouvée de la révolution du 24 février.

— Je puis vous édifier sur les idées de notre Général. Il a la parole que nous aurons en France toute liberté pour nos maisons et pour nos colléges, si les organes du catholicisme ne font pas une opposition inopportune aux idées républicaines.

— Oh! c'est une très-bonne espérance!

— Plus qu'une espérance, lui dis-je. Tout était négocié à l'avance; et c'est au nom de notre Général que je viens vous demander d'appuyer chaudement la République nouvellement proclamée.

Pour lever toutes les hésitations, j'eus recours

à ces habiletés d'éloges qui exercent sur certains hommes une influence merveilleuse. Je vantai le bien que sa plume nous faisait depuis si longtemps. Pouvait-il interrompre ce dévouement?

Le jour même, le publiciste de *l'Univers* me rendait ma visite.

— Mais vous êtes trop bon, lui dis-je, de venir me voir dans des moments si graves. Je ne tenais pas...

— Oh! mon Père, mais c'était un bonheur pour moi... Je vous apporte un article qui va paraître. Je suis venu le soumettre à votre approbation. J'espère qu'il entrera dans le cadre des sages idées que vous développiez ce matin.

Et sortant un papier, il me lut les lignes suivantes, qu'il venait d'écrire avec sa verve habituelle:

« Dieu parle par la voix des événements : la « révolution de 1848 est une notification de la Pro-« vidence. Ce ne sont pas les conspirations qui « peuvent de la sorte bouleverser, de fond en com-« ble et en si peu de temps, les sociétés humaines. « Une conspiration qui réussit allume instantané-« ment la guerre civile. Le principe attaqué et ren-« versé par surprise cherche immédiatement à se « défendre. Qui songe aujourd'hui à défendre la « monarchie? Qui peut y songer? La France croyait

« encore être monarchique, et elle était déjà répu-
« blicaine. La monarchie succombe sous le poids
« de ses fautes. Elle meurt de gangrène sénile. Elle
« attend à peine qu'on lui dise : Nous ne voulons
« pas de toi, va-t'en! Le coup n'est plus néces-
« saire, le geste suffit. »

Je l'interrompis :

— Mais, monsieur, c'est très-énergique, tout cela. J'aurais demandé moins. Vous donnez-là, pour nous, des gages magnifiques à la Révolution. Les hommes de la République vont être ravis. Vous nous sauvez !

Il reprit avec un sourire :

— Mais l'article est fait pour cela.

Je le priai de continuer.

« Un instinct plus fort que les armées crie en
« Europe que l'ère des couronnes est finie, et que
« la volonté des peuples n'est pas à la merci d'une
« bataille. Il peut y avoir quelque temps encore
« quelques hommes sur le trône; il n'y a plus de
« dynasties. La démocratie s'avance de tous les
« côtés, à la fois puissante, irrésistible, victorieuse,
« par l'enthousiasme et l'effroi qu'elle inspire.

« Sans doute la démocratie triomphera. C'est
« Pie IX qui porte la doctrine de l'humanité; ce
« n'est pas le czar, et ce n'est pas davantage Ro-

« bespierre ou Louis Blanc. La terre natale de la « démocratie, c'est l'Église. »

Il s'arrêta.

— J'ai voulu, me dit-il, montrer comment le mouvement actuel se lie au sage mouvement que Pie IX lui-même a imprimé à la politique italienne.

— C'est très-bien, répondis-je. Je regrette seulement cette petite personnalité contre M. Louis Blanc.

Il me dit avec assez de brusquerie :

— Ah! tant pis, c'est un des hommes que je n'aime pas.

Je ne voulus pas le chicaner.

— Continuez, lui dis-je.

« Point de parti contraire au parti républicain! « Point d'équivoques sur la portée de ce principe : « la meilleure des républiques, c'est la républi- « que. Il n'y a nulle autre république possible que « celle qui a pour devise : *Liberté, égalité, frater- « nité!* Pour nous, catholiques, qui peut nous em- « pêcher d'embrasser de toute l'énergie de nos « âmes un avenir qui s'offre à nous rayonnant de « ces trois symboles ? »

Je l'interrompis encore.

— C'est parfait! Vous scellez l'alliance de la re-

ligion avec la république. Merci, vous nous ouvrez les portes de la France.

— Vous croyez que votre Général sera content?

— Comment, monsieur **? mais sans aucun doute. Vous ne pouviez rien écrire qui entrât mieux dans ses vues. La république des carbonari pourra nous faire sortir de Rome. Dans cette prévision, il est enchanté de votre république, qui nous accueillera comme des proscrits.

Il ne me répondit que par un sourire.

— Cet article va paraître immédiatement? lui dis-je.

— Vous l'aurez demain matin en premier-Paris, me dit-il. Voici maintenant celui que j'ai préparé pour qu'on soit favorable à votre ordre dans le Gouvernement nouveau. Vous verrez que je n'y vais pas de main morte, et que je prends le taureau par les cornes. Si je faisais timidement votre apologie, on ne me lirait pas. Je vais vous poser comme la plus haute expression de l'idée révolutionnaire.

— C'est hardi, cela!

— Ecoutez plutôt. Je n'en fais pas d'autres. Il faut éblouir son lecteur. C'est par ce singulier moyen que, depuis dix ans, j'ai accoutumé mon public, les évêques comme les autres, à se courber sous ma dictature.

Et il lut ceci :

« On a osé écrire : — Le Jésuitisme, c'est la « contre-révolution. — Il faut être bien hardi pour « avancer de telles erreurs. Non, le Jésuitisme « n'est pas la contre-révolution, il est au contraire « LA RÉVOLUTION ! »

Ne vous étonnez pas, mon Père; vous verrez comment je vais leur faire avaler l'affaire.

Il continua.

« La Révolution! telle qu'elle a été faite depuis « dix-huit siècles par le Christianisme, dont il est « la végétation puissante. »

— Le tour est habile, me disais-je ; le Jésuite le plus retors n'eût pas trouvé aussi bien.

« Mais comment? — Le Jésuitisme, n'est-ce pas « l'*absolutisme*, le despotisme, le droit divin? « — Non. Il place l'origine immédiate du pouvoir « dans le peuple ; il sympathise avec les institutions « américaines; il fonde ces Réductions du Para- « guay, le plus brillant idéal républicain qu'il ait « été encore donné à l'homme de réaliser. Étudiez « son organisation intime : quel merveilleux rap- « port avec la société moderne! Tous les trois ans, « il réunit en conférence générale les députés de « toutes les provinces où il réside; il possède une

« Congrégation générale qui exerce le souverain « pouvoir, qui législate; il élit son général, comme « la République son président, à la majorité des « voix. Ce général est chargé de l'exécution des dé- « crets du pouvoir législatif; il ne gouverne pas « arbitrairement; il est des cas où il peut être dé- « posé! Où est donc cet antagonisme incessant « que l'on prétend introduire entre le Jésuite et la « société moderne? Nous le cherchons, nous ne le « trouvons pas. Nous trouvons même tout l'op- « posé (1). »

— Oh! monsieur ***, lui dis-je, mais je vous aime trop! Ce sont mes idées que vous venez de développer et que je voudrais voir accepter par l'Ordre. C'est ainsi que nous ferions du bien dans le monde. En cessant d'entretenir le dualisme fatal entre notre ordre et les idées de liberté, en modifiant nos tendances, en nous imprégnant de l'esprit moderne, nous ferions un bien immense, nous cesserions d'être suspects...

— Prenez garde! me dit-il. Ce que j'écris là, c'est pour le public, ce n'est pas pour vous, mes révérends Pères. Je veux qu'en me lisant, on dise en France : — Ces bons Jésuites, comme on les calomnie! Mais non pas pour que vos Pères disent : — Nous étions des absolutistes, des amis

(1) Citation textuelle, ainsi que pour les articles précédents.

des royautés, devenons les amis des constitutions démocratiques! Je n'ai pas du tout ces pensées.

— Pourtant, monsieur, l'une des conséquences les plus simples de vos principes serait pour nous d'adopter au moins une ligne politique libérale.

Cet homme prenant une mine froide et jetant sur moi un singulier regard :

— Mon Père, votre ordre a fait jusqu'à ce jour de grandes choses. Qu'il continue sur le même plan! *Sint sicut sunt.*

Je ne me tins pas pour, battu en face de notre incroyable apologiste.

— C'est précisément pour qu'il fasse ce bien que l'Ordre doit sympathiser avec son époque. Vous cherchez à le faire vous-même?

— Oh! moi, ce sont paroles de journaliste. Quand je dirai, dans quelques mois, le contraire de ce que j'écris en ce moment, on me croira encore. Faites comme moi. Je puis changer de paroles selon le temps; de ligne de conduite, jamais... Vous savez très-bien notre but définitif... seulement je retourne la casaque.

Et m'ayant salué, ce bizarre personnage, qui depuis a pesé si étrangement sur les destinées du catholicisme et a exercé personnellement sur Pie IX une influence si néfaste, s'apprêta à sortir. Je le remerciai beaucoup. Je lui dis :

— Notre Général recevra demain une lettre qui lui apprendra avec quelle bienveillance, monsieur, vous êtes entré dans son plan de conduite.

— C'est ce que je voulais, dit-il.

Et il se retira.

Il y eut un étonnement général dans le monde, à la lecture de ces philippiques républicaines. Jusque sur le tapis vert où s'élaborait la feuille si souple aux volontés du Père Roothaan, on avait repoussé, sur une première lecture, ces avances trop chaleureuses à la démocratie. Mais le terrible dictateur avait tenu bon.

— Vous êtes des enfants! avait-il dit. Je ne risque rien, je ne m'engage à rien, et je sers une Société puissante qui fait renouveler nos abonnements en province et à l'étranger. O hommes de peu de prudence! songez aussi à la caisse. Ce ne sont pas les curés qui diront au confessionnal : — Ne lisez pas les mauvais journaux; abonnez-vous à *l'Univers!* — mais bien ces bons Pères Jésuites, que nous ne saurions trop vanter.

— Vous nous engagez trop avec la République!

— Pas le moins du monde, messieurs! Si la République réussit, nous chercherons à obtenir d'elle le plus que nous pourrons; et nous ferons valoir vis-à-vis d'elle notre enthousiasme du premier jour. Si elle succombe, nous nous jetterons

sur elle avec assez d'entrain, pour que ses ennemis vainqueurs ne nous fassent pas un bien gros crime de quelques compliments échappés à la plume.

Nous flattons Rome pour le moment, et c'est beaucoup. Or Rome, pour nous, je vous l'ai dit cent fois, ce n'est pas le Pape, c'est le Général des Jésuites. D'ailleurs le Pape a eu la fantaisie de faire le libéral. Il ne peut pas se contredire en nous blâmant. Quand il repoussera le libéralisme, ce qui peut bien ne pas tarder, nous repousserons le libéralisme nous-mêmes, plus haut qu'il ne le fera. Le grand art, par rapport à Rome, c'est d'être toujours avec elle, dans sa politique du quart d'heure.

XVI

ÉMIGRATION DU *GESU*

Je fus heureux dans ma grande négociation en France. L'année 1848 ne s'était pas écoulée que nous étions forts sur toute la ligne, et que, sous la loi protectrice de la liberté, les Jésuites pouvaient s'installer en France au grand jour, sans qu'il vînt à l'esprit de personne de leur dire : « *Hommes noirs, d'où sortez-vous?* »

Il est vrai que, dans mes espérances de réussir auprès de notre Compagnie, pour l'amener à une indispensable réforme, j'avais fait aux hommes de la République beaucoup de promesses, toutes renfermées dans cette grande idée, « que, bien loin d'être des ennemis de l'ordre nouveau, nous en aiderions le développement. »

Notre parti était donc devenu puissant et du côté de la démocratie, qui, voyant ma loyauté, ne

pouvait soupçonner d'une ingratitude l'Ordre dont j'étais auprès d'elle le représentant reconnu, et du côté des hommes de la réaction, comme on les appelait alors, qui comptaient beaucoup sur nous par notre double action dans l'enseignement et dans la propagande religieuse, convaincus qu'à un changement de régime, l'Ordre ne se ferait pas le défenseur des idées démocratiques et retournerait à ses chères théories absolues.

J'en fais aujourd'hui l'aveu, j'aidai, involontairement, les hommes de la démocratie à se faire illusion sur l'Ordre, et j'ai contribué puissamment à le faire revenir en France, triomphant et honoré, organisant de magnifiques colléges et ayant repris dans les provinces une influence morale qu'il eut à peine dans ses plus beaux jours, sous l'ancienne monarchie. Si ceux qui furent mes frères m'en gardent une parfaite ingratitude, je n'en ai pas moins la conviction de l'éminent service que j'ai rendu à l'Ordre. *Est Deus qui judicet*. Que Dieu prononce entre eux et moi!

Les seuls habiles, dans tout cela, avaient été les hommes de la réaction et le Père Roothaan, qui, je l'ai su depuis, traitait avec eux par un autre émissaire. Ils se trouvèrent avoir calculé juste. Les démocrates avaient été des crédules; moi, un enfant.

Cependant la correspondance de mon bon

Père G... me tenait au courant des événements de Rome. Un cri unanime, en Italie, demandait la guerre contre l'Autriche pour conquérir l'indépendance nationale. Pie IX essaya de comprimer ce mouvement, et refusa de s'associer à l'élan général. Dans son double rôle de roi et de Pontife, il déclara que le Pontife devait primer, et qu'en qualité de père de tous les chrétiens il ne pouvait pas autoriser une guerre. Il écrivit à l'empereur d'Autriche une lettre naïve, qui restera un curieux monument de la contradiction absolue de la royauté et du pontificat dans le même homme, par laquelle il conseillait à l'empereur allemand de se retirer de l'Italie du Nord, parce que les Italiens ne voulaient plus de sa souveraineté. Délicieuse plaisanterie faite sérieusement, en plein dix-neuvième siècle, par le chef de la catholicité, ayant l'honneur d'être le roi de ces belles provinces appelées les États de l'Église, qui furent autrefois le centre de la grandeur romaine.

Qu'après cet échantillon de science gouvernementale, les hommes sérieux de l'Italie n'aient plus regardé Pie IX que comme un souverain complétement au-dessous de sa tâche, pis que cela, comme un transfuge, je me l'explique parfaitement aujourd'hui. L'heure vint où elle se prononça, à Rome, cette parole qui était le *Delenda Carthago :* « Plus de gouvernement des prêtres ! »

Le parti démocratique déborda en quelques mois ces libéraux timides qui attendaient, comme le Père Ventura, tout le développement de la liberté des concessions généreuses de Pie IX. Celui-ci ne fut bientôt qu'un réactionnaire auquel on imposa un gouvernement représentatif, et qui, amoncelant les fautes, alla déclarer en plein consistoire, devant le Sacré Collége, qu'il tenait comme non avenu tout ce qui se ferait dorénavant dans le gouvernement temporel à Rome. Singulière abdication! Révolution proclamée par le souverain contre lui-même! Abandon à ses sujets du mouvement des affaires, c'est-à-dire crise terrible qui devait finir comme elle finit, par le départ du Pontife-roi et par l'appel de l'intervention étrangère, afin de mettre de nouveau sous le joug de l'absolutisme restauré des peuples devant lesquels la papauté la première avait fait luire des espérances de liberté!

Tels furent le grand malheur et l'inconséquence visible de Pie IX.

On comprend que les premières menaces de la démocratie irritée durent tomber, à Rome, sur le *Gesù*. Le cauteleux Roothaan vit venir l'orage avec un admirable sang-froid. Devenu l'ami de la réaction, sûr maintenant des haines implacables de la démocratie romaine, il ne pouvait espérer que dans un bouleversement général.

A peine il sut qu'on avait demandé l'expulsion des Jésuites, qu'il alla trouver Pie IX.

— Très-Saint Père, on nous menace. Nous ne voulons pas ajouter ici aux douleurs de Votre Sainteté, et nous partons.

— Mais, mon très-révérend Père, la détermination est bien grave; on ne se décide pas de la sorte sur quelques cris proférés.

— Très-Saint Père, notre parti est pris, et en cela nous servons les intérêts de Votre Sainteté. Lorsqu'on verra que la Compagnie a été obligée de quitter Rome, l'Europe comprendra que votre position n'est plus tenable, que vous êtes prisonnier de ces misérables révolutionnaires, et elle viendra vous délivrer.

— Non, non, de grâce! ne faites pas cela! je vous le demande! Vous hâtez la catastrophe. Que vont devenir les autres ordres? Mon Dieu! que je suis à plaindre!

Roothaan, qui savait comment prendre le Pape, avait parlé d'abord en homme résolu. Venaient les lamentations; il n'était pas de trempe à s'en effrayer beaucoup.

— Très-Saint Père, croyez-en vos amis, sinon les plus intelligents, du moins les plus sincères, nous vous sauvons! Oui, Saint-Père, il faut hâter la catastrophe! Sans cela vous languirez dans des luttes impossibles, où vous perdrez tout: la paix

de votre conscience, l'honneur de votre dignité royale, votre vie probablement, car de quoi ne sont pas capables ces infâmes!

L'argument était direct.

— Partez donc! Mais, mon Dieu! que vais-je devenir?

— Cum autem persequentur vos in civitate istâ, fugite in aliam.

— Vous en parlez à l'aise! Vous trouverez un asile sur tout le globe; mais les rois ne partent pas impunément de leurs royaumes.

— Sauvez d'abord l'Église! La royauté sera sauvée en même temps. L'Église, c'est vous, Très-Saint Père. Secouez la poussière de vos souliers sur ces méchants! Vous reviendrez triomphant, comme Pie VII, aux acclamations de deux cent millions de catholiques. Songez donc combien vous êtes fort! Les politiques eux-mêmes vous restaureront. Ils ont peur, allez! de l'opinion de ces deux cent millions de catholiques. Nous nous chargerons, dans toute l'Europe, de faire valoir l'argument.

Il en fallait moins pour convaincre Pie IX. Il fut sur le point de répondre à Roothaan: Vous êtes un grand homme!

Les Jésuites se disposèrent à quitter le *Gesù*. Leurs clients du Transtevere vinrent offrir à la Révérence leurs cœurs et leurs bras.

Elle répondit à ces braves :

— Nous reviendrons avec la papauté, qui ne tardera pas à s'exiler elle-même.

Les jésuites donnèrent à leur départ tout le caractère d'un triomphe.

Toutes ces nouvelles, avec des détails minutieux qu'il serait trop long de rapporter ici, m'arrivèrent à Paris et me causèrent un vif chagrin. Je n'avais plus à compter sur le Pape, devenu aussi Jésuite que Roothaan. C'était bien peu le moment de prêcher au Jésuites un revirement complet de politique. Il paraissait bizarre de songer à donner le conseil d'une semblable stratégie.

Je m'y déterminai pourtant.

XVII

MEMORANDUM

Je ne pensais pas que le Général pût me soupçonner, le moins du monde, dans l'entreprise hardie que j'exécutai à l'instant même. Je crus l'heure venue de frapper fort, d'étonner cet homme implacable qu'une révolution n'effrayait pas, et qui se retirait le front calme devant la tempête. J'osai penser que, si cet homme était invulnérable aux coups du dehors, il ne le serait pas à cette arme nouvelle, qu'il ne soupçonnait pas pouvoir partir du sein même du *Gesù*.

Je rédigeai, sous la forme la plus simple d'un *Memorandum*, mes raisons pour la Société de Jésus, dans la situation présente des affaires européennes, d'adopter une ligne de conduite morale, politique et disciplinaire, différente de celle qu'on suivait depuis sa restauration.

Je démontrai avec force, en quelques pages, que tout avait changé dans le monde depuis le siècle dernier; que les révolutions auxquelles nous assistions en étaient la preuve; que l'organisation sociale se formait sur d'autres bases; qu'il y avait donc intérêt, pour l'Ordre, à se mettre au niveau de ces transformations profondes de la société nouvelle, pour y prendre une influence puissante et y faire le bien que l'antagonisme des vieilles idées devait logiquement arrêter, en continuant des résistances séculaires et d'implacables haines.

Je pris une à une toutes les parties de notre institution qui n'allaient plus au monde nouveau : — notre espionnage intérieur, si peu digne de l'idée que l'on se fait d'hommes honorables vivant en commun ; — notre espionnage de la vie intime des familles, espionnage par lequel, à l'aide du confessionnal, nous savons tout ce qui se passe dans ces familles, les relations des époux et des épouses, leurs affaires temporelles, jusqu'aux journaux qu'elles reçoivent ; — notre système de mensonge dans l'enseignement historique, système qui nous rend odieux dans le monde intelligent et qui nous prépare, dans l'esprit de nos adolescents devenus hommes, un sentiment de répulsion légitime, l'homme ne pouvant aimer ceux qui le trompent; — notre haine mal déguisée des institutions libérales, qui sont pourtant la tendance des nations

civilisées de ce siècle; — notre accaparement odieux des fortunes, qui porte fréquemment le nom de notre Société devant les tribunaux des contrées où la justice surveille la libre disposition des héritages, et protége les ayants droit contre la captation organisée en grand par tous les ordres religieux.

Je présentai le contraste d'une congrégation intelligente et dégagée de toutes ces misères du vieux régime, sympathique à un monde loyal et ardent qui veut le bien, mais qui redoute les filets de la théocratie. Je montrai une congrégation réformée dans son esprit, dans ses moyens, dans ses tendances, occupant un rang nouveau dans l'Église, et l'aidant puissamment à reconquérir ce que lui ont fait perdre les théories surannées dans lesquelles se traînent les ordres religieux depuis plusieurs siècles.

Je cherchai à faire comprendre que l'heure était favorable; que la France, ce peuple sans lequel rien ne se fait dans le mouvement général de la civilisation, était toute disposée à acclamer un pareil changement dans la Compagnie de Jésus; que nous serions accueillis avec des sympathies ardentes de ce monde nouveau, qui a besoin de direction intelligente dans sa vie de relation avec le monde surnaturel.

J'expliquai enfin que, dans l'une de ses Con-

grégations générales, l'Ordre, après avoir pesé mûrement ces idées, pouvait les mettre en délibération, et arriver enfin à un esprit nouveau, dont il tirerait des avantages incalculables, et pour son influence comme société religieuse, et pour l'avancement de la foi chrétienne dans le monde.

Pour que le Général ne soupçonnât pas de quelle source venait l'écrit qui allait bouleverser étrangement toutes ses idées, je le fis imprimer en Angleterre, à l'aide de quelques amis de la discrétion desquels j'étais sûr.

L'écrit fut exactement distribué à tous les membres de la Compagnie, jusque dans nos missions étrangères. J'appris bientôt qu'il avait fait une grande sensation. On ne parle pas en vain raison à des hommes dont l'esprit a été longuement cultivé, malgré les préjugés, les intérêts de corporation, les obstinations personnelles. Beaucoup de lettres secrètes me disaient ce mot, qui redoublait mon courage : « Nous marchons ! »

Il me serait bien difficile de dire ici en détail à mon lecteur ce que je dépensai, pendant plus de deux années, d'activité, de prudence, de ruses même, pour mener à bien cette grande œuvre de la réforme du *Gesù*.

Je me savais entouré d'ennemis et d'espions. Par là même qu'on voyait clairement de quelle confiance je jouissais auprès du Général, j'avais

des jaloux. Ceci est dans la nature humaine, mais surtout dans la nature du Jésuite français, le plus ambitieux de tous. Nous avons, dans d'autres pays, des Pères qui s'occupent paisiblement de leur ministère. Le Jésuite français n'a pas assez, pour son activité dévorante, de son emploi, de ses études; il faut qu'il intrigue, qu'il se remue, jusqu'à se mettre en loterie. Aussi hait-il par instinct tout ceux qui avancent autour de lui.

Il me fallut donc lutter beaucoup, user de mille moyens, pour mes correspondances. Un mot, un rien, l'adresse d'une lettre, un brouillon jeté au panier, car chez nous tout est examiné, pouvaient me perdre. Roothaan, le plus inflexible des hommes, m'eût brisé sans pitié.

Il était pourtant jeté au sein de cette terrible Compagnie, le cri de réforme. Il s'était trouvé un esprit assez énergique pour mettre sous les yeux de chacun de ses membres le bilan de la direction tortueuse, des fautes, de l'inintelligence des besoins modernes et de toutes les tendances dangereuses qui faisaient de l'Ordre une institution vieillie et impuissante. De plus, le *Memorandum* était rédigé de manière à bien faire comprendre, par le moyen de certaines petites révélations, que celui qui avait conçu la pensée de renouveler l'Ordre n'était pas l'un de ces esprits aventureux, comme toute corporation en compte aux rangs in-

férieurs, où rien à peu près de ce qui se passe dans la région gouvernementale n'est connu, mais bien l'un des dignitaires, mêlé depuis longtemps à l'administration et en possédant tous les secrets.

Je sus par le Père G... que le Général avait été furieux; qu'il s'était livré à d'incroyables investigations; qu'il avait soupçonné beaucoup d'innocents; et qu'enfin, vaincu, après la mise en quête de ses espions les plus habiles, il avait dit : — Je n'y comprends plus rien. C'est Satan qui s'en mêle et qui veut perdre notre saint institut.

Hélas! Satan, c'est l'esprit de vertige qui saisit les corporations, comme les individus, pour les jeter dans les voies odieuses de la tyrannie sur les âmes. Le Satan du *Gesù* était l'esprit attaché à ce corps immense et qui le perdra, malgré les vertus de beaucoup de ses membres, malgré l'incontestable habileté de ses chefs et l'incroyable prestige que l'Ordre entier exerce sur le monde des croyants.

Une heure viendra où ces hommes seront dépouillés du manteau qui les cache, où l'illusion tombera sur le rôle qu'ils se disent appelés à jouer dans l'Église, et où il ne leur restera que ces vertus privées, auxquelles le premier je suis heureux de rendre justice, mais qui ne sont pas un droit à une domination exclusive sur la société humaine.

J'aurai puissamment aidé à se produire la lu-

mière sur cet ordre que j'ai beaucoup aimé. Nul ne l'a mieux connu que moi. Nul, il est vrai, ne lui aura fait plus de mal, dans le sens de ses prétentions de domination temporelle et de joug religieux antichrétien imposé par lui à l'Église. Nul ne lui aura fait plus de bien, si, pleinement dévoilé par ces mémoires, où il serait bien difficile de trouver une velléité de haine contre lui, il comprend qu'il peut encore réaliser le vaste programme de 1849 dans ses parties les plus fécondes.

XVIII

SOUPÇONS

L'exil du Père Roothaan ne fut pas long. Après une tournée en Europe, où il contribua puissamment à préparer dans l'Ordre des idées de réaction violente, bien convaincu que Pie IX ne tarderait pas, un jour ou l'autre, à se jeter dans les bras des Jésuites, il reprit le chemin de Rome, accompagné du Père de Villefort, qui avait été son Achate fidèle pendant cette courte odyssée.

Je l'avais vu à Paris. C'était, depuis saint Ignace, le premier Général de la Compagnie qui fût venu en France.

Il était là, l'œil ardent, l'âme agitée, dévoré de soupçons. L'affaire du terrible *Memorandum* ne lui sortait pas de l'esprit. La révolution dans le *Gesù* lui semblait quelque chose de si incroyable, l'idée de liberté pouvant pénétrer, comme un air

vivifiant, dans la citadelle inaccessible jusque-là du despotisme, était, à ses yeux, une telle monstruosité, que le digne homme se croyait dans un songe.

Nous eûmes plusieurs entretiens secrets, où je lui rendis compte de tout ce que j'avais fait en France, depuis l'inauguration de la République.

— Je suis content, Père de Sainte-Maure, me dit-il. Je vois que tout ira bien ici pour nous.

Puis se rembrunissant tout à coup :

— Mais vous ne me parlez pas d'une chose qui me préoccupe, s'il est possible, plus encore que toutes nos difficultés extérieures. Il y a eu une terrible brochure lancée au milieu de la Compagnie, sous le nom de *Memorandum*.

Et dans le moment les yeux perçants du vieillard se fixèrent sur les miens avec une ardeur d'investigation qui m'effraya.

— Il sait tout, me dis-je d'abord, sous l'impression de ce regard fascinateur.

On devine l'angoisse secrète qui me serra le cœur. Avais-je été trahi ? Quelques vagues indices le mettaient-ils sur la trace de la conjuration qui menaçait le pouvoir despotique dont il était l'incarnation visible ? N'était-ce qu'un hasard, et avait-il ainsi scruté du regard tous nos Pères ?

Ces pensées me vinrent, rapides comme l'étin-

celle électrique à travers la nue. Une hésitation, le moindre trouble, la plus faible rougeur au front, une parole maladroite pouvaient me perdre.

Je me recueillis comme on le fait à une crise suprême.

C'était le moment d'être Jésuite, de l'être bien. A Jésuite, Jésuite et demi.

— Ah ! oui, mon très-révérend Père, lui dis-je, ce petit imprimé...

Je ne sais comment ces simples mots tombèrent de mes lèvres avec une telle apparence de bonhomie; je me trouvai le visage d'une telle placidité, que le soupçonneux vieillard, qui s'était si longtemps exercé à deviner autour de lui les pensées secrètes, honteux presque d'avoir eu sur moi l'apparence d'un soupçon, prit un air calme et doux, et me dit, uniquement pour continuer la conversation :

— Cette provocation de l'esprit révolutionnaire n'ira pas loin chez nous, que je pense.

J'étais trop heureux d'en être quitte à si bon marché, pour retenir mon redoutable interlocuteur sur un terrain aussi difficile. Je gardai un silence respectueux et humble.

Le Général mit l'entretien sur le compte de M. **, le célèbre rédacteur de *l'Univers*, qui s'était empressé de lui faire visite.

— Cet homme est d'une incroyable hardiesse, me dit-il. En vérité, il ne recule devant rien. Il nous a sauvés par son pathos révolutionnaire.

Et il ajouta :

— Mais prenons garde! Nous aurions bientôt en lui un maître.

— Votre Paternité a une connaissance profonde des hommes, lui répondis-je. Vous avez deviné celui-là.

Un sourire vint sur les lèvres du très-révérend, à ce compliment banal qui me paraissait assez piquant alors, en raison de l'habileté avec laquelle je croyais avoir échappé aux investigations de son regard.

Il quitta Paris, semblant convaincu que je n'étais pour rien dans le plan insurrectionnel que contenait le *Memorandum*.

XIX

DEUX CŒURS BRISÉS

Les soucis de l'œuvre colossale que j'avais entreprise, mes correspondances avec le Père G... et avec le Père de Montgazin, qui faisait, chez les Jésuites de Lyon, la propagande de nos idées de réforme, n'étaient pas mes seules préoccupations. C'était là ma vie extérieure. Mais, à côté de celle-ci, il y avait ma vie intime, dont seul j'avais le secret, vie bien plus tourmentée, bien plus douloureuse, et dont Dieu seul a connu les tortures. Si je ne m'étais pas promis de confier à ces pages toutes mes faiblesses, peut-être dans ce moment hésiterais-je à faire le récit d'un événement qui porta dans mon cœur la lumière que j'aurais voulu toujours repousser, et qui me condamna à une éternelle douleur.

Marguerite était dans tout l'éclat de sa beauté. Ce n' était plus une enfant, c'était une femme. Dieu m'est témoin que je n'ai pas à rougir de l'avoir

aimée, et que jamais la pensée de me faire aimer d'elle, de profaner par un désir coupable l'innocence de cet être adoré, n'a même effleuré mon esprit. Je cédais, sans bien m'en rendre compte, aux grandes attractions de l'âme humaine, si stupidement refoulées par ma vie de moine. Mais, bien loin d'analyser ce qui se passait en moi, je ne craignais rien tant que de lire dans mon cœur. Il y avait là un mystère; pourquoi l'approfondir?

Je voyais quelquefois Gustave de Flaviac. Depuis six mois sa position avait changé. Le banquier qui l'avait pris pour associé perdit sa fille unique, et trois mois après il mourut, laissant à Gustave son immense fortune. Le marquis de Flaviac racheta une terre qui avait autrefois appartenu à sa famille; il fit restaurer le château d'une manière splendide, et ensuite il écrivit à madame de Flaviac pour lui demander la main de Marguerite. La comtesse refusa en disant que sa fille voulait être religieuse.

Certes, si Marguerite devait se marier, il était difficile de trouver pour elle un parti plus convenable que celui-ci. Mais Marguerite ne voulait pas se marier, elle me l'avait dit elle-même bien souvent. Elle avouait qu'elle se ferait religieuse, surtout pour plaire à sa mère; mais elle ajoutait: — Si je n'entre pas au couvent, jamais, jamais je

ne me marierai. — Je ne combattais pas ces résolutions.

Madame de Flaviac ne parla point à sa fille de la démarche que Gustave avait faite; mais elle me la confia en me priant de la laisser ignorer à Marguerite. Il me fut bien facile de tenir cette promesse.

Marguerite avait rencontré son cousin dans quelques-unes des familles alliées aux Flaviac, où sa mère ne pouvait, sans manquer aux bienséances les plus vulgaires, refuser d'accompagner quelquefois sa fille.

Celle-ci me parla de ces rares rencontres avec beaucoup de simplicité; elle avait revu avec plaisir ce parent qui, à Rome, se montrait plus enfant qu'elle ne l'était elle-même. Elle avait conservé de lui un souvenir fraternel, et l'un de ses griefs contre le Père Ruffin était celui d'avoir fait expulser Gustave de la maison du vieux marquis de Flaviac. Ce sentiment de Marguerite pour Gustave était si calme qu'il ne pouvait en rien changer ses résolutions pour l'avenir, et je ne m'en inquiétais pas. Elle avait pourtant connu, pendant qu'elle était à Rome, les projets de son grand-père. Il est plus difficile qu'on ne le croit d'empêcher les enfants d'être instruits des secrets qu'on veut le plus leur cacher. Marguerite me racontait en souriant que Gustave lui-même l'appelait alors, quand ils

étaient seuls : « Ma petite femme. » — Ce bon Gustave, ajoutait-elle, je désire bien vivement son bonheur; si j'avais un frère, je ne pourrais pas l'aimer plus que je ne l'aime lui-même. Toutefois, si je voulais me marier, mon cousin ne serait pas l'idéal que je pourrais rêver; mais je ne me marierai jamais.

— C'est une résolution bien arrêtée, Marguerite?

— Oui, bien arrêtée, et vous me connaissez assez pour savoir que je ne parle pas légèrement; je donne aux mots que j'emploie toute leur signification.

En effet, Marguerite ressemblait à sa mère sur un seul point, la fermeté de caractère, la promptitude et la constance dans les résolutions. Mais ce qu'il y avait en elle de trop absolu, peut-être, était tempéré par une extrême douceur et une sensibilité exquise.

Gustave me pria d'intervenir en sa faveur auprès de la comtesse et de Marguerite. Je lui répondis qu'il devait assez connaître madame de Flaviac pour savoir que ma démarche serait inutile, et que d'ailleurs Marguerite avait une vocation bien arrêtée pour le cloître.

— Allons, me dit Gustave, ce n'est pas en vain qu'on porte votre habit; vous aussi, vous trouvez charmant de faire de ma cousine une religieuse!

— Je vous assure, mon cher Gustave, que je ne suis pour rien dans la vocation de Marguerite.

— Oh! il y avait bien assez de l'influence de sa mère, je le sais. Mais enfin vous exercez sur Marguerite un grand empire, et vous pourriez me servir.

Si j'étais resté pauvre, mon révérend Père, ma fierté m'aurait empêché de songer à Marguerite. Bien que le testament de son grand-père eût beaucoup diminué sa fortune, elle était encore, relativement à moi, une héritière. Aujourd'hui tout est changé : j'ai une fortune considérable, et j'ai donné la preuve qu'un étourdi peut devenir un homme sérieux. Puisque vous ne voulez pas me seconder, je me servirai moi-même, et je n'ai pas encore renoncé à Marguerite.

— Vous avez tort, vous ne réussirez pas.

— Peut-être; je ne crois pas à la vocation de ma cousine.

Il me quitta là-dessus d'une manière assez amicale, et il m'annonça que le Père de Montgazin arriverait sous peu de jours à Paris.

Le surlendemain, Marguerite me dit, avec un peu d'émotion, que Gustave lui avait écrit.

Je sentis le rouge me monter au visage, et je me récriai beaucoup sur cette inconvenance : je la trouvais inexcusable.

Marguerite souriait de ma colère, et il me sem-

bla voir dans son regard qu'il y avait quelque chose dans cette colère qui ne lui déplaisait pas; et alors je me sentis interdit, confus. Aurais-je donc laissé voir à cette enfant un sentiment que je ne voulais pas voir moi-même? Je tâchai de me calmer, et je lui dis :

— Me permettrez-vous de lire la lettre de votre cousin?

— La voici!

Gustave, dans cette lettre, suppliait sa cousine, au nom de son grand-père, qui les avait tant aimés tous les deux, de lui dire, bien sincèrement, s'il était vrai que sa détermination de se faire religieuse fût irrévocable.

« Marguerite, ajoutait-il, je vous aime ardemment, follement. Votre mère m'a ôté tout espoir, et pourtant j'en appelle à vous; je vous supplie de me dire si vous êtes entraînée par une vocation irrésistible et si votre cœur est libre. Ici ce n'est plus l'amant qui vous parle, c'est le frère, c'est l'ami que vous avez paru revoir avec plaisir, qui vous supplie de ne pas engager votre avenir avant d'avoir fait de sérieuses réflexions. Je ne vous demande rien de plus, laissez-moi le temps de vous prouver, ainsi qu'à votre mère, que je suis digne de vous. »

— Sans doute, dis-je à Marguerite, vous n'avez pas répondu à cette lettre?

— J'ai cru pouvoir y répondre. Gustave n'est-il pas un frère pour moi?

— Un frère qui voudrait changer ce titre pour un autre.

— C'est pour cela que j'ai voulu lui ôter toute espérance.

Je respirai. Je craignais, je l'avoue, l'attrait romanesque qu'une correspondance clandestine peut exercer sur l'imagination d'une jeune fille. Et cette amitié de sœur, avouée par Marguerite, ne pouvait-elle pas, même à son insu, cacher un sentiment plus doux encore? Je me souvenais d'avoir vu, depuis quelque temps, Marguerite souvent rêveuse, préoccupée; et quand je la questionnais là-dessus elle rougissait et me faisait de ces réponses vagues qui ne vous apprennent rien. Mais du moment qu'elle avait ôté toute espérance à Gustave, que pouvais-je craindre? Je me rendais le témoignage que je n'avais pesé en rien sur sa destinée. C'était l'œuvre de sa mère. Il m'était impossible de ne pas me sentir heureux en pensant que la vie de Marguerite serait en quelque sorte semblable à la mienne, que nous marcherions dans la même voie; et j'entrevoyais dans l'avenir le moment où nous pourrions travailler ensemble à une grande réforme dans l'éducation morale et religieuse de la femme.

Mon Dieu! si, dans ces beaux rêves, il se mêlait

à mon insu un sentiment coupable, vous m'en avez cruellement puni!

La comtesse de Flaviac, sans doute pour ôter tout espoir à Gustave, avait résolu d'entrer au Sacré-Cœur avec sa fille le 6 janvier 1850, six mois avant l'époque qu'elle avait déjà fixée. Cette décision ne changeait rien aux rapports d'intimité que nous avions ensemble; Marguerite devait rester un an pensionnaire libre avec sa mère, avant d'être admise comme postulante.

Le 4 janvier, je reçus à la rue de Sèvres un billet du Père de Montgazin; il m'apprenait qu'il était arrivé la veille à Paris, qu'il était descendu à notre maison de la rue des Postes. La nouvelle loi sur la liberté de l'enseignement nous permettant d'avoir des colléges en France, il était question de faire le Père de Montgazin recteur de la maison qu'on voulait établir à Paris. Le Père me disait dans cette lettre :

« Ils feront de moi ce qu'ils voudront; mais, je vous l'avoue, je suis profondément découragé; et si nous ne pouvons pas arriver à une réforme complète de l'Ordre, cette loi, qui va mettre entre nos mains une partie notable des jeunes gens de l'aristocratie nobiliaire et financière, est un malheur pour la France et pour nous. Moins que jamais nous sommes aptes à élever la jeunesse. Nous sommes ce que nous étions au seizième

siècle, et il y a un abîme entre cette époque et la nôtre. Pie IX a pris un instant en main la cause de la liberté; mais nous avons vaincu Pie IX. Nous l'avons jeté dans une voie de réaction qui devait le perdre; et quand il a quitté le Vatican, pour n'y rentrer peut-être jamais, c'était bien moins les révolutionnaires que les Jésuites qui le chassaient de Rome. »

J'achevais à peine de lire ce billet que je vis entrer chez moi le valet de chambre de madame de Flaviac. La comtesse me priait de vouloir bien me rendre chez elle.

Je la trouvai en proie, non pas à la douleur, mais à la fureur. Ses yeux étincelaient.

— Eh bien! me dit-elle, ce Gustave de Flaviac, dont vous me vantiez la conduite exemplaire, savez-vous quelle action infâme il vient de commettre?

— Gustave! avoir commis une action infâme! On vous a trompée, madame. Gustave a été jadis très-étourdi, il était fou de plaisirs, il avait enfin les défauts de son âge et rien de plus: car les erreurs dont on a fait des crimes, afin de le spolier plus facilement, étaient en réalité bien excusables.

— Vous attaquez là le Père Ruffin. Vous avez cru à la parole d'un misérable plutôt qu'à la sienne. Moi, je trouve que le Père Ruffin a bien fait de dé-

tromper mon beau-père. Après tout, continua madame de Flaviac, — et c'était la première fois qu'elle faisait devant moi allusion au passé, — vous savez bien que Marguerite n'avait aucun droit à la fortune de M. de Flaviac, et il vaut bien mieux que cette fortune appartienne à votre maison qu'à ce misérable impie, sans foi, sans honneur!

Je connaissais depuis longtemps les exagérations de madame de Flaviac, et je lui dis en riant :

— Voyons, qu'a donc fait cet impie? Vous a-t-il demandé une seconde fois votre fille en mariage?

La comtesse bondit vers moi, et, les dents serrées par la colère, la voix stridente, elle me dit :

— Non! mais il l'a enlevée!

Cette parole tomba sur moi comme un coup de foudre.

— Ah! vous ne riez plus! me dit-elle. Et vous n'osez plus soutenir l'honorabilité de cet homme!

— Mais cela n'est pas possible!

— Lisez cette lettre : connaissez-vous cette écriture?

C'était bien celle de Gustave; je lus à haute voix.

« Madame,

« Je vous ai fait demander une entrevue, vous l'avez refusée. Mon oncle, qui est aussi l'oncle de

Marguerite, et de plus son tuteur, est depuis longtemps en disgrâce auprès de vous. Vous ne voulez traiter avec lui que par la voie des gens d'affaires ; c'est votre droit. Mais aujourd'hui il doit intervenir dans une question grave, celle de l'avenir de votre fille. Je sais ce que je dois penser de sa vocation religieuse. Si je ne puis être son mari, je serai son frère et je ne souffrirai pas, entendez-le bien, que Marguerite soit sacrifiée. Ne pouvant pas la voir chez vous, il me fallait la faire venir dans une maison tierce, un véritable terrain neutre où nous pourrions nous dire notre pensée. Cela m'a été très-facile. Vous avez pris la femme de chambre de Marguerite dans ces maisons, fondées par les révérends Pères, où l'on se charge de placer des pieuses filles qui veulent servir seulement chez des maîtres auprès desquels leur salut ne peut courir aucun danger. On vous a recommandé madame Fleury d'une façon toute particulière : — c'était une sainte! vous ne pouviez mettre auprès de votre fille une femme plus vertueuse qu'elle. — Cette vertueuse femme a surtout le talent d'écouter aux portes, et c'est par elle que j'ai su hier que vous deviez entrer avec votre fille, dans deux jours, au Sacré-Cœur. Il est bien juste que les moyens dont les bons Pères se servent si souvent, sans scrupules, soient utiles une fois par hasard à un honnête laïque. Ce matin, sous prétexte d'une bonne

œuvre à faire, elle a conduit votre fille dans la maison d'une femme de sa connaissance, une véritable sainte, m'a-t-elle assuré. Je lui ai répondu qu'il suffisait qu'elle fût honnête, et que s'il en était autrement elle ne toucherait pas la somme promise. Ainsi, madame, votre fille est à présent rue Saint-Jacques, 18, chez madame Loreau, raccommodeuse de dentelles. Antoine, ce fidèle et dévoué serviteur de votre beau-père, est, lui aussi, dans cette maison. Je l'ai chargé de veiller sur votre fille, car, bien que j'aie pris à la hâte des renseignements sur madame Loreau et qu'ils se soient trouvés bons, j'avoue qu'une moralité dont madame Fleury répond me paraît suspecte. J'arriverai dans cette maison à midi, et je vous y attendrai jusqu'à une heure. Pendant ce temps-là, je ne verrai même pas votre fille. Je vous prie de vous faire accompagner par le Père de Sainte-Maure. J'aurai aussi avec moi un autre garant de la loyauté de mes intentions. Je vous parlerai en leur présence et en présence de votre fille. Si je puis obtenir de vous que vous soyez vraiment mère, je remettrai mon sort à venir entre les mains de Marguerite. Seulement, je vous le répète, je ne souffrirai jamais que ma sœur, — en supposant que Marguerite ne veuille pas m'accorder un autre titre, — soit contrainte à embrasser un état pour lequel, j'en suis sûr, elle n'a pas de vocation. — Son tuteur, le comte de Lerins, est in-

vité, par moi, à se rendre chez madame Loreau à une heure; je connais son exactitude. Il ignore de quoi il s'agit; mais je sais d'avance que, si on lui prouve, et je le lui prouverai, que Marguerite se fait religieuse uniquement pour vous obéir, il ne le souffrira pas. Vous savez qu'il n'aime ni les moines ni les nonnes. Vous pouvez croire que toutes mes mesures sont prises pour arriver à mon but. »

— Ce jeune homme est un fou, dis-je à madame de Flaviac; mais il est onze heures et demie, il est temps de partir. Car je pense que vous voulez aller vous-même chercher votre fille?

— Sans aucun doute.

Nous montâmes en voiture, et pendant le trajet je gardai un morne silence. Des pensées confuses, contradictoires, se pressaient dans mon cerveau : c'était quelque chose de vague, une fatigue douloureuse, et je sentais bien aux battements de mon cœur que ce doux rêve que je faisais depuis tant d'années allait faire place à une terrible réalité. Eh quoi! sans m'en douter, me serais-je fait complice de cette mère à laquelle des directeurs fanatiques et intéressés ont persuadé qu'elle devait offrir sa fille au Seigneur, comme victime expiatoire d'une grande faute, et assurer par là à leur Ordre la fortune entière des Salméron et des Flaviac? Si j'avais combattu si faiblement la résolution de

Marguerite, si j'avais voulu me persuader qu'une enfant de seize ans, si admirablement douée qu'elle fût, pouvait sans témérité décider ainsi de tout son avenir, le motif qui m'avait fait agir ainsi n'était-il pas coupable?

Nous montâmes rapidement à un second étage. Le vieux Antoine nous introduisit dans un petit salon assez propre. Immédiatement après nous, et par la même porte, nous vîmes entrer Gustave de Flaviac et le Père de Montgazin; une autre porte s'ouvrit et Marguerite parut. Elle était d'une pâleur livide, ses traits étaient bouleversés, et dans ce moment sa ressemblance avec le Père de Montgazin était telle que mon malheureux ami en fut lui-même frappé, et les vagues soupçons qu'il avait conçus dans le temps devinrent pour lui presque une certitude. Il dit à Gustave :

— Qu'avez-vous fait! et pourquoi m'avez-vous amené ici sans me donner une explication?

En revoyant, après tant d'années, le Père de Montgazin, madame de Flaviac ne se troubla pas; mais elle jeta sur sa fille un regard tellement chargé de haine que la pauvre enfant en fut effrayée; elle s'approcha de sa mère et lui dit :

— Je vous proteste, maman, que je ne suis pour rien dans tout ce qui s'est passé!

— Je le crois, répondit brusquement la com-

tesse; aussi n'est-ce pas à vous que je veux demander une explication.

Et s'adressant à Gustave, elle lui dit :

— C'est à vous, monsieur, que je dois demander compte du guet-apens dont ma fille et moi nous sommes les victimes.

Gustave de Flaviac ne paraissait pas le moins du monde embarrassé de sa position. Sa physionomie était calme, mais quelque peu altière ; et je fus frappé, plus que je ne l'avais jamais été, de la distinction de cette belle et noble figure.

— Madame, dit-il froidement à la comtesse, en vous demandant de venir ici avec le Père de Sainte-Maure, et en priant le Père de Montgazin, dont la réputation, à coup sûr, ne peut vous être inconnue, de m'accompagner, j'ai voulu vous donner, ainsi qu'à Marguerite, des garants de la pureté de mes intentions. Vous estimez ces deux Pères, je les estime et je les aime; ils seront juges, si vous le voulez bien, entre nous.

— Alors, monsieur, dis-je à Gustave, je vous demanderai, comme l'a fait madame de Flaviac, comment Marguerite se trouve ici?

— C'est très-simple, cher Père! Madame de Flaviac et sa fille ne doivent-elles pas entrer au Sacré-Cœur demain?

— Oui.

— Vous comprenez que, n'ayant appris cela

qu'hier, il m'a fallu improviser le moyen d'avoir une explication immédiate. Si j'avais attendu, il m'eût été difficile d'arriver jusqu'à Marguerite. Les sœurs converses ne sont peut-être pas si faciles à gagner que madame Fleury. Je menaçais autrefois de mettre le feu au couvent où l'on renfermerait Marguerite ; j'ai voulu employer un moyen un peu moins violent.

— Mais enfin, lui dis-je, où voulez-vous en venir ?

— Oui, monsieur, dit la comtesse, répondez au Père de Sainte-Maure, que nous sachions enfin le but de la comédie qui se joue ici.

— Marguerite, dit Gustave d'une voix émue, pardonnez-moi de trahir votre secret ! Il le faut dans votre intérêt et dans le mien.

— Un secret ! s'écria la comtesse. Ma fille a un secret, et vous le connaissez ?

— Oui, madame, je le connais. Je sais que Marguerite a une profonde répugnance pour la vie religieuse. Je sais de plus... Et jetant un regard de pitié sur Marguerite, qui s'appuyait sur le dossier du fauteuil où sa mère était assise, il ajouta :

— Ne tremblez pas, Marguerite ; votre secret n'est pas un de ceux dont on ait à rougir. Vous l'avez confié à un frère, pardonnez-lui de le trahir. Je vous aime, Marguerite, et je ne crois pas être

trop présomptueux en vous disant : Vous aussi, vous m'aimez.

En entendant ces paroles, j'éprouvai la plus vive impression de douleur, de colère, de jalousie, qu'un homme puisse ressentir. Ce fut quelque chose de rapide comme un choc électrique. Il n'y eut plus pour moi d'incertitude : j'aimais Marguerite, et je ressentais pour cet homme, qui se prétendait aimé d'elle, une haine féroce. Je me précipitai sur lui, l'œil en feu, les lèvres écumantes, et je lui dis :

— Marguerite vous aime! Osez donc répéter cette calomnie!

Le Père de Montgazin, s'approchant de moi, me dit tout bas :

— Calmez-vous, malheureux! vous vous perdez et vous tuez Marguerite!

En effet, Marguerite était pâle et immobile, comme si la vie eût été sur le point de lui échapper. Quant à Gustave, un peu surpris de mes paroles, il me dit avec le calme qui ne l'avait pas abandonné :

— Père de Sainte-Maure, voici ce que Marguerite m'a écrit ; lisez !

Et je lus à haute voix :

« Vous voulez, Gustave, toute la vérité telle qu'une sœur peut et doit la dire à un frère ! Je me fais religieuse pour plaire à ma mère, pour en être aimée ; voilà ma réponse à votre première ques-

tion. Vous voulez savoir si mon cœur est libre : non, il ne l'est pas; mais un obstacle invincible me sépare de celui que j'aime. Laissez-moi donc suivre ma destinée: elle ne sera peut-être pas complétement déshéritée de bonheur. »

— Voyons, chère Marguerite, dit Gustave en prenant la main glacée de sa cousine, dites-le hautement : n'est-ce pas moi que vous aimez? Votre grand-père ne voulait-il pas cette union? Ne l'a-t-il pas voulue au moment suprême, où, désabusé, ne croyant plus aux calomnies d'un Jésuite indigne, il exprimait encore une fois ce désir qui fut celui de toute sa vie? Le Père de Sainte-Maure était présent. Vous ne connaissez que moi, vous avez toujours vécu dans une espèce de claustration. Qui pourriez-vous aimer?

— Et de quel droit, monsieur, m'écriai-je, interrogez-vous ainsi Marguerite? Savez-vous que votre fatuité, votre outrecuidance sont insupportables?

— Je ne comprends rien à l'état où vous êtes, me dit Gustave; et je ne sais pourquoi vous semblez, dans ce moment, prendre plutôt l'intérêt du fanatisme de madame de Flaviac que celui de Marguerite. Comment! je suis fat, outrecuidant, parce que j'interprète en ma faveur les propres expressions de Marguerite? Cet obstacle insurmontable

qui nous sépare, n'est-ce pas la volonté de sa mère? Si vous étiez un laïque, je dirais : C'est vous ou moi qu'elle aime.

— Moi ! dis-je.

— Oui, vous! Malgré la distance d'âge je le reconnais, si vous étiez un homme du monde, vous pourriez être un rival dangereux.

Ces dernières paroles semblèrent avoir fait cesser la torpeur de Marguerite.

Gustave ajouta :

— Savez-vous que vous feriez naître en moi d'étranges idées?

Marguerite alors sembla faire un effort puissant sur elle-même ; elle s'avança de quelques pas vers son cousin, et, lui tendant sa main, elle lui dit:

— Vous avez bien compris ma lettre, Gustave; je vous aime, et si ma mère veut consentir...

Dans ce moment, Marguerite me regarda, et dans ce regard il y avait une immense douleur et toute une révélation. La malheureuse enfant n'acheva pas ; elle tomba sans connaissance. Gustave la porta sur un canapé, et tira avec force un cordon de sonnette pour appeler du secours.

— Madame, dit le Père de Montgazin à madame de Flaviac, vous ne pouvez refuser de consentir au mariage de votre fille.

— Jamais ! dit la comtesse, jamais je n'y consentirai.

Une femme entra dans le salon. Cette femme, c'était Félicité Morbini.

— Madame Loreau est sortie, dit-elle; mais si on a besoin de quelque chose, je suis là pour la remplacer.

Nous entourions le canapé sur lequel Marguerite était toujours sans connaissance, et madame de Flaviac n'avait pas vu entrer Félicité, mais elle reconnut sa voix. Ses traits se crispèrent encore une fois par la colère, et se tournant vers la Morbini, elle lui dit :

— Misérable! comment êtes-vous ici?

— Madame Loreau est ma tante, dit Félicité, qui, cette fois, n'avait nullement des allures mystiques.

— Eh! sans doute, dit la comtesse, à qui la rage faisait perdre toute mesure et toute prudence; vous êtes sa complice et celle de madame Fleury, une hypocrite comme vous!

— Doucement, madame, dit la Morbini; vous oubliez, ce me semble, à qui vous parlez?

— Pas un mot de plus! m'écriai-je : sortez!

— Laissez-moi donc parler, dit Félicité, qui, arrivée au paroxysme de sa colère, ne se modérait pas plus que ne l'avait fait madame de Flaviac. Vous croyez que je me laisserai outrager par madame sans me venger? Vous ne me connaissez guère.

— Vous venger ! dit madame de Flaviac; serait-ce des bienfaits dont je vous ai accablée?

— Bienfaits intéressés, madame. D'ailleurs, je suis assez riche à présent pour vous rendre vos dons; j'aime mieux tout perdre et faire à votre orgueil une blessure mortelle; et puisque M. de Flaviac, je le connais, je l'ai vu à Rome, veut épouser votre fille, il ne sera pas fâché de savoir qu'on a caché la naissance de cette *belle demoiselle* pendant six semaines. Que le Père de Sainte-Maure me démente, s'il l'ose! D'ailleurs j'ai des preuves, et je les produirai, si l'on m'y force et si l'on me supprime ma pension. Qu'on ne m'insulte plus, et tout se sera passé en famille.

A cette déclaration, le Père de Montgazin jeta un cri de surprise. Ses doutes étaient enfin changés en certitude. C'était bien sa fille qui était là, et je vis le moment où il allait la prendre dans ses bras et dire : Ma fille ! C'est ma fille!

— O mon cher Père! lui dis-je, soyez fort contre vous-même comme je le suis, moi, contre une douleur que vous seul comprendrez ! Sortez de cette maison! vous pourrez revoir votre fille, et moi je ne la reverrai plus.

Le Père de Montgazin me serra la main d'une façon convulsive, et jetant un dernier regard sur Marguerite, qui commençait à revenir à elle, il me dit : — A ce soir ! — et il sortit. Félicité se retira en

même temps. Gustave, tout absorbé qu'il était par l'état de Marguerite, n'avait pas perdu un mot de la scène qui venait de se passer.

— Madame, dit-il à la comtesse, croyez que je suis incapable de me servir, contre vous, des révélations qui viennent d'être faites ici. Votre fille n'a rien entendu, et je vous jure que ma femme ignorera toujours les fautes de sa mère. Marguerite vous a avoué qu'elle m'aimait. Vous ne pouvez plus me la refuser.

L'orgueil de madame de Flaviac était terrassé : elle comprit qu'il fallait céder ; elle s'approcha de sa fille, et prenant la main de Marguerite, elle la mit dans celle de Gustave.

Je suivais du regard cette scène étrange se passant dans ce lieu, dans de telles circonstances, avec de tels hommes. Tous mes rêves d'amour pur, de joies idéales auprès de cet ange s'évanouissaient. Par une inconcevable fatalité je la jetais dans les bras d'un homme qu'elle n'aimait pas. Je devinais tout.

Le lendemain, et ce fut le dernier jour où je revis Marguerite, elle me remit cette lettre :

« Vous l'avez compris, mon ami, c'était vous que j'aimais !... Mon sort est maintenant fixé. L'acte insensé de Gustave est venu briser toutes mes espérances. Cher Sainte-Maure, nos cœurs s'enten-

ıient : vous m'aviez élevée jusqu'à vous. En vous, trouvais tout : le frère, l'ami, le maître, l'amant. a vie, dans l'avenir, devait se former de toutes les ›uissances que peuvent donner les affections les lus pures. Dieu n'a pas voulu que cet idéal se éalisât pour moi sur la terre. Peut-être même 'est-il pas réalisable !...

« Mon ami, nous ne devons plus nous revoir; ous le comprenez comme moi. Mais laissez-moi ous parler de votre avenir. Il me semble que vous ›oursuivez, au milieu de ces hommes de la fanille de Saint-Ignace, un but impossible. Vous n'avez appris à juger ces institutions d'un autre ge. Comment, avec les lumières que vous avez à-dessus, entreprenez-vous de ressusciter ces morts ui se drapent avec orgueil dans leur suaire? 'her Sainte-Maure, croyez-en mes pressentinents : vous vous perdrez et vous ne les sauverez as.

« Ne soyez pas trop malheureux du coup qui ous frappe. Je vous sais fort par la foi en Dieu. 'elle-là nous eût gardés purs dans notre sainte iaison de cœur; elle nous consolera dans le douıureux sacrifice que le respect d'un époux et les onvenances du monde nous imposent.

« Adieu! Il y a une patrie où les cœurs blesés se retrouvent, comme les rayons purs qui se éfléchissent sur les immenses glaciers, et qui re-

montent vers leur soleil. C'est là que vous reverrez votre Marguerite. Adieu! adieu! »

Il y a des heures où la Providence a pitié des cœurs qui se brisent; pour moi elle sembla inflexible. Je n'eus même pas la consolation d'épancher ma douleur dans le sein du seul ami qui pouvait y compatir. Après la fatale scène dont j'ai fait le récit, le Père de Montgazin, en rentrant à la maison de la rue des Postes, y reçut l'ordre de repartir immédiatement pour Lyon. Je restai seul!

J'envoyai pour dernier souvenir à Marguerite une petite croix d'ébène que j'avais toujours portee sur ma poitrine depuis mon enfance.

XX

RETOUR AU *GESÙ*

Dès le 5 juillet 1849, l'armée française victorieuse avait renversé à Rome le gouvernement républicain, et le pouvoir pontifical était représenté par une commission de trois cardinaux. Un de leurs premiers actes avait été d'écrire à notre Général que nos Pères pouvaient en toute sécurité revenir au *Gesù*.

On devine quelle volupté éprouva le très-Révérend de rentrer le premier, en véritable maître, dans cette Rome qu'il avait quittée en disant : « Je pars ; le Pape partira bientôt ! »

Il est certain que Roothaan et le grand protecteur de l'Ordre, le cardinal Lambruschini, avaient mené avec une habileté extrême toute la contre-révolution.

Tout s'était groupé autour de ces deux hommes.

Ils avaient gagné à leur cause le plus jeune des cardinaux, Antonelli, destiné à jouer un rôle immense après le retour de Pie IX, et qui était devenu à Gaëte l'homme de confiance du Pape.

Roothaan triomphait.

Son entrée à Rome, huit mois avant le retour de Pie IX de Gaëte, fut autrement acclamée que celle de ce malheureux pontife, devant revenir sous la malédiction de tous les patriotes, qui voyaient en lui un traître à la liberté, et du parti absolutiste, qui lui tenait rancune de ses velléités libérales.

Tout le Transtevère occupait la place du *Gesù*. Nos clients étaient là, se livrant à ces manifestations bruyantes qui sont dans le goût de la population romaine. Les fanatiques criaient, dans la foule, — que la Madone avait fait un miracle pour les Pères; — que nous étions les vrais sauveurs de Rome; — que notre départ avait été le précurseur infaillible de la chute du *Santissimo Padre*; — que les Papes ne pouvaient rien faire sans nous; et autres fadaises de ce genre.

Des mères portaient leurs gros et gras nourrissons sur leurs épaules, pour qu'ils vissent le très-révérend Père, au moment où il allait gravir les larges escaliers du *Gesù*.

— Celui-là, disaient-elles, est le Pape noir, le véritable Pape. Le Pape blanc n'est rien à Rome sans le Pape noir. *Evviva il Papa nero!*

La terreur suit toujours des maîtres irrités qui rentrent de l'exil. Elle régna longtemps au *Gesù*. Toutes les correspondances des différentes nations parlaient de l'action secrète que le *Memorandum* avait exercée sur le plus grand nombre des esprits. L'idée de liberté et de réforme, quand on étouffait partout la liberté, semblait s'inoculer au sein de la grande Compagnie. De toutes parts on demandait au très-révérend Général de se montrer énergiquement, de tout faire pour remonter à la source du complot, et de punir les coupables, de manière à intimider pour jamais les audacieux qui oseraient soulever, à l'avenir, ces odieuses questions.

La Congrégation dite des *Procureurs*, qui se réunit à Rome tous les trois ans auprès du Général, pour l'éclairer sur les besoins de la Compagnie et conserver l'union des esprits et des cœurs, devait avoir lieu en 1850.

Pour prouver que les révolutions ne peuvent rien sur la grande Société, que les empires passent mais qu'elle ne passe pas, et que, forte autant que la papauté elle-même, elle doit tenir régulièrement ses assises, un décret daté de Rome, et signé par le Général, convoqua la Congrégation des Procureurs pour la fin de janvier.

Mes rapports avec le Général pendant son séjour en France avaient achevé de me poser vis-à-vis de nos Pères.

Dans un ordre où tous s'observent, on avait compris que je devais être un des personnages influents, dans le conseil suprême, à Rome. Nos Pères de la province de Paris me nommèrent leur Procureur à la Congrégation qui allait se tenir auprès du Général, réunion qui prenait une importance spéciale des circonstances politiques.

Pour être juste envers nos Pères français, je dois dire qu'ils pensaient, par l'honneur de cette députation, récompenser le zèle que j'avais mis à faciliter la réouverture de nos maisons sous le gouvernement de la République ; le Père de Rav... et moi, nous avions été les agents actifs de ce grand acte, qui était une prise de possession hardie d'un ordre malheureusement ennemi de la liberté moderne, au milieu d'une nation confiante, et cette fois largement hospitalière.

Les autres députés des provinces du nord de l'Europe vinrent me joindre à Paris, d'où nous partîmes pour Marseille. Nous devions prendre le paquebot pour Civita-Vecchia. J'eus la joie de trouver à Marseille, parmi les autres procureurs, mon bon et aimable Père de Montgazin. C'était la province de Lyon qui le députait à Rome.

Il me sembla voir dans cette heureuse coïncidence une volonté du ciel qui m'amenait une force nouvelle pour l'œuvre de la réforme de l'Ordre. Montgazin était orateur plus que moi ; son âge, le

nom qu'il avait comme prédicateur, l'énergie de son caractère en faisaient un homme providentiel à qui allait incomber la difficile tâche de proposer les immenses changements indispensables à la prospérité de l'Ordre et à son existence même dans l'avenir.

N'était-ce pas lui qui m'en avait suggéré l'idée première? A lui devait revenir le périlleux honneur d'en démontrer l'urgence, dût-il succomber devant la formidable opposition du Général et de ses adeptes, épris des vieilles idées et adorateurs passionnés de l'absolutisme.

Le député de la province de Belgique, avec lequel j'entretenais depuis longtemps une correspondance secrète, à l'aide de chiffres convenus entre nous, était un des plus chauds adhérents à mes idées de réforme.

Nous avions près de deux journées de repos à Marseille, avant le départ du paquebot pour Civita-Vecchia. Nous nous concertâmes ensemble, et prétextant, vis-à-vis des autres Pères, le désir d'un pèlerinage à la Sainte-Baume, nous partîmes pour cette solitude.

Nous nous procurâmes une forte calèche et de vigoureux chevaux de poste, des Jésuites ont le droit de voyager en grands seigneurs, et, en quelques heures, nous franchîmes les cinq mortelles lieues provençales qui nous séparaient de la célè-



bre grotte. Nous donnâmes quelques minutes à peine à la dévotion et à la curiosité.

Nous avions une journée splendide, comme seul le Midi peut en offrir dans cette saison où le ciel à ses chaudes teintes, et la nature son manteau a demi brûlé par les longs soleils de l'été. Rien n'est grave et solennel comme les montagnes de la Provence, si fortement colorées, qu'elles semblent toujours des masses de matière incandescente sorties récemment de la fournaise.

En sortant de la Sainte-Baume, nous allâmes nous asseoir sur un des redans de la montagne. Une pelouse desséchée nous servait de tapis; d'énormes roches rouges et dorées s'avançaient sur nos têtes, comme les dais sculptés qui forment le haut des niches des cathédrales. Nous allions tenir le concile du progrès, ayant en face de nous, au delà du bassin bleuâtre de la Méditerranée qui s'étendait à perte de vue sous nos pieds, cette Rome où une réaction violente rétablissait, au moment même, le vieux régime du gouvernement sacerdotal et laissait le *Gesù* recommencer les errements de sa politique rétrograde.

La tentative était hardie. N'était-elle pas folle? Nous ne le crûmes pas alors.

Je ne reproduirai pas ici ce long entretien, où nous étudiâmes, sous tous ses points de vue, la situation religieuse; où nous classâmes méthodique-

nent les aberrations dans lesquelles s'était perdu
e vieux régime. Comment nous étions arrivés,
lepuis la suprématie absorbante des pontifes ro-
nains sur tout l'Occident catholique que Gré-
;oire VII inaugura au onzième siècle, à une rapide
t peut-être incurable décadence ; le monde chré-
ien oriental se détachant de Rome, en raison du
ystème autocratique des Papes; la Réforme venant,
u seizième siècle, enlever à la juridiction des chefs
le la catholicité les races germaniques, scandinaves
t anglo-saxones : tous ces faits, d'une portée im-
nense, passèrent devant nous; tous ils nous di-
aient une terrible parole : le catholicisme se meurt
ar les fautes de la papauté. Les exigences des
ontifes romains, leur oppression systématique de
oute idée autonomique dans les Églises, leur plan
vident de faire de chaque évêque un simple vicaire
évocable, tenu sous la férule, leur obstination à
ouloir que toute parole formulée dans l'ordre re-
igieux, philosophique, moral, social, soit jugée
ar eux, tout cela constituait une théorie tellement
nvahissante de toutes les forces de l'humanité,
ue deux choses nous paraissaient devoir infailli-
lement se produire : ou l'absorption définitive de
oute liberté de l'âme humaine dans le pontificat
omain, de telle sorte qu'il n'y eût plus une pen-
ée, un acte qui pût se produire en dehors du *pla-
et* des agents de Rome, ou la scission dernière de

l'humanité, brisant ces vieux liens, secouant ces langes usés, sortant de la lourde chrysalide pour commencer un monde nouveau.

Mon illustre et bien-aimé maître développa cette thèse critique avec une force de logique entraînante, et nous ne doutions pas, mon ami belge et moi, qu'elle ne fît sur nos Pères du *Gesù* une profonde impression, s'il lui était donné de pouvoir librement se faire entendre devant eux.

Je pris ensuite la parole, et j'exposai à mes amis comment il pourrait se faire encore que cette Société puissante dont nous étions membres, au lieu de s'allier, dans un acte de suprême maladresse, aux conservateurs fanatiques d'un passé pour jamais vaincu, contribuât à la sainte conciliation du monde moderne avec les grandes idées évangéliques, dont huit siècles de barbarie n'avaient été qu'une déviation malheureuse.

Dès que nous fûmes tombés d'accord sur les principes, nous n'avions qu'à nous entendre sur les moyens d'exécution.

— Père de Montgazin, dis-je à mon ami, vous êtes l'homme de la parole : consentez-vous à vous faire, en pleine Congrégation, l'organe de l'idée nouvelle?

— J'y consens, me dit le Père.

— Vous ne vous dissimulez pas sans doute la gravité de cette démarche. Nous nous exposons à

es haines terribles. Nous attaquons dans son re-aire cette vieille idée du moyen âge dont l'Ordre se ıit le conservateur depuis trois siècles. Nous avons ontre nous le terrible Roothaan, ses nombreux éides, cette masse inerte et routinière qui aime le ıassé par fanatisme, parce que c'est le passé, *lau-'ator temporis acti se puero*. Nous avons contre ıous ces ennemis secrets jaloux de l'éclat que jette oute idée nouvelle sur ceux qui s'en font les apô-res. Mais nous pouvons ébranler les cœurs droits, es natures éprises du vrai, et je les crois nom-ıreuses dans le *Gesù*.

— Non, me dit le Père de Montgazin, non, je ne ne dissimule pas le danger. Mais si vous, mon ligne et noble ami, ne craignez pas de braver ous les obstacles, et je vois que vous les jugez ce ıu'ils sont, pourquoi aurais-je moins de dévoue-nent que vous pour la vérité et pour l'Église?

Il se recueillit un instant. Puis il ajouta :

— D'ailleurs, si je venais à succomber, si la main de fer du Général autocrate m'atteignait brutalement, parce que j'aurais voulu la gloire de l'Ordre autrement que lui et les siens la com-prennent, je supporterais avec vous tous les maux, toutes les disgrâces.

Plus heureux que moi, vous n'auriez rien à expier...

Je l'interrompis :

— Silence! de grâce, mon maître chéri! dis-je à voix basse.

Il continua :

— Soyons, à l'heure dernière, les soldats de la vérité! Nous ne pouvons pas être au-dessous de ces héros qui gravèrent, de la pointe de leurs glaives, sur le rocher des Thermopyles, ces immortelles paroles : « Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts pour obéir à ses lois. »

D'ailleurs, que peuvent nous faire ces hommes? S'ils en venaient à nous rejeter du *Gesù*, notre parole aurait contre eux un retentissement immense dans le monde. Ils ne feront pas cette faute : ils seraient vaincus.

Nous nous distribuâmes les rôles; nous prévîmes toutes les hypothèses. La grande parole de liberté allait éclater comme la foudre, à la première séance de la Congrégation. Nous voulions surprendre Roothaan, profiter de nos intelligences et nous servir de notre ascendant sur les autres députés, avant que le rusé vieillard eût pris le temps ou de les effrayer, ou de les gagner à la théorie réactionnaire.

Il fallait tout sauver ou tout perdre par un coup hardi.

Déjà le soleil s'inclinait dans les molles vapeurs qui dorent, vers le soir, l'horizon méditerranéen et qui ont fourni aux poëtes leurs gracieuses images.



Nous franchissions, par la pensée, l'espace que nous allions parcourir le lendemain. L'avenir était à nous, soit par un triomphe sur l'élément indomptable des vieilles théories jésuitiques, soit par une chute glorieuse qui ferait de nous, en dehors du *Gesù*, des martyrs de l'idée nouvelle, de hardis apôtres de l'avenir.

Nous nous jurâmes fidélité et constance dans l'œuvre rénovatrice.

Le surlendemain nous arrivions à Civita-Vecchia, où flottaient près l'un de l'autre le drapeau français et le drapeau pontifical. Les mauvaises voitures du pays nous prirent et nous amenèrent à Rome.

XXI

CONGRÉGATION DITE DES *PROCUREURS*

Dans l'espace de quelques jours, tous nos Pères, députés comme nous des différentes provinces où l'Ordre possède des maisons, arrivèrent au *Gesù*.

L'accueil que le Père de Montgazin et moi nous reçûmes du Général fut très-froid. Je sus même qu'il s'était oublié jusqu'à dire qu'il ne comprenait pas que les provinces de Paris et de Lyon n'eussent rien trouvé de mieux, pour les représenter à la Congrégation, que nous deux.

Je me gardai bien de rapporter à mon cher maître cette parole blessante. Je ne voulais pas refroidir la sainte ardeur dont je le voyais animé.

La séance solennelle de la Congrégation arriva enfin.

Le Père Roothaan en fit l'ouverture par un discours habile, où éclatait toute sa joie d'avoir enfin

assoupli ce Pape, adversaire d'abord peu déguisé des Jésuites, et maintenant tombé sous la main de la Compagnie, et par son échec misérable dans ses plans de réformateur politique, et par l'influence que venait de prendre sur lui le jeune cardinal-ministre chaudement dévoué à l'Ordre. Cette pensée était voilée sous les protestations habituelles de ce dévouement au Saint-Siége, qui faisait la force et la gloire du *Gesù*.

Roothaan dissimulait mal que ce dévouement avait pour condition la réciprocité, et que, dès ce moment, Pie IX ayant loyalement fait abjuration de ses erreurs, ayant repoussé comme de damnables utopies les théories de conciliation de la liberté et de l'Église, mises en avant par ce pauvre Père Ventura, un de ces naïfs rêveurs comme il s'en trouve au commencement de toutes les révolutions, il était juste de se mettre dans une voie de généreux dévouement à l'égard du pontife, qui comprenait enfin qu'il n'y avait pas de plus solides défenseurs de la papauté que les membres de la grande et sainte Compagnie de Jésus.

Il nous lut une lettre autographe de Pie IX, adressée à lui Roothaan, où le Pape faisait nettement l'aveu de ses illusions premières, déplorait la voie où quelques esprits inconsidérés et ardents l'avait entraîné, et reconnaissait maintenant quels étaient ses véritables amis.

Il en vint ensuite à un exposé général de son administration depuis trois ans. Il s'appesantit sur l'époque malheureuse qui venait d'être traversée. Il peignit, en traits vigoureux, les épreuves auxquelles la Compagnie avait été exposée dans le sein même de l'Italie, épreuves qui avaient fait ressortir la fidélité et le courage du plus grand nombre.

Mais il déplora amèrement que l'esprit d'erreur eût pu atteindre quelques âmes, au sein de la famille, jusque-là sans tache, du grand saint Ignace; et faisant une allusion très-transparente au *Memorandum* imprimé qui avait été distribué à tous les membres de la Compagnie, il dit qu'il espérait que le calme, un moment troublé par cette provocation diabolique, renaîtrait bientôt; que d'ailleurs, en vertu des pouvoirs que lui donnaient les Constitutions, il était bien décidé à ne pas faiblir et à extirper, à tout prix et jusqu'à la racine, le mal naissant par ces opinions insensées et coupables.

Il termina par ce mot: qu'il ne pensait pas que, parmi les hommes graves députés de l'Ordre réparti en provinces dans le monde entier, et rassemblés dans cette sainte Congrégation, il s'en trouvât un seul qui non-seulement voulût patronner ces folies condamnables, mais s'oubliât même à y faire allusion.

Je ne dois pas le dissimuler, dans la position où

se trouvaient alors les affaires religieuses, ce langage était fait pour produire une vive impression. Je suivais du regard les hommes sur lesquels je devais le plus compter. Je devinais l'effroi que cette parole énergique et implacable imprimait dans les âmes. J'avais vu pâlir, à plusieurs reprises, celui que je croyais le plus ferme de tous, le Père de Montgazin; et moi-même, sous le coup d'une terreur involontaire, je sentais la parole s'arrêter sur mes lèvres.

Quel ne fut pas mon étonnement, lorsque mon illustre et bien-aimé maître, se levant, demanda la parole, qui lui fut accordée par un signe du Général présidant l'assemblée, et que je l'entendis, avec une voix ferme et retentissante, s'exprimer de la sorte :

— Après ce qui vient d'être exposé, mes dignes et révérends Pères, il semblerait qu'il y aurait une hardiesse coupable, une espèce de révolte contre l'autorité du très-révérend Père Général et contre Dieu même, à soulever, dans cette enceinte, des questions graves de réforme et d'avenir, posées au milieu de nous depuis quelque temps par le progrès même, ou, si vous aimez mieux, par le mouvement des choses humaines, et qu'un petit écrit, modéré dans la forme, mais grave dans le fond et puissant d'exposition, a précisées récemment. Complétement étranger à la

rédaction de ce mémoire, ne l'ayant connu, comme vous, mes Pères, qu'au moment où il a été livré à la publicité, je n'ai point à m'en occuper ici ni à le défendre, si ce n'est par une seule considération.

C'est que, depuis la fondation de notre sainte et puissante Société, il a été de droit, à chaque siècle, que les membres, et surtout les députés des provinces aux Congrégations générales ou autres, pussent, en observant les lois d'une sage réserve, faire connaître leur avis sur tout ce qui intéresse le bien commun de l'Ordre.

Ce qui a été de droit s'est réalisé constamment en fait; et longtemps les archives précieuses du *Gesù* ont conservé de nombreux mémoires infiniment précieux pour l'histoire de l'Ordre, même pour l'histoire de l'Église, autrement énergiques, autrement hardis que l'appel modeste qu'un de nos Pères les plus intelligents a cru devoir faire dans cet écrit.

S'il était vrai que cette antique liberté ait disparu de l'Ordre, que toute parole d'amélioration et de réforme dans notre sein soit un crime, il faudrait que cela fût dit clairement. Je n'ai pas voulu comprendre cela dans les paroles du très-révérend Général. Les luttes pénibles que nous avons eues à soutenir, peuvent expliquer une salutaire prudence contre des idées de bouleversement et de ré-

volution. Mais en sommes-nous là, mes Pères? Et devons-nous faire, à toute pensée de sage réforme, l'injure qu'elle vient détruire l'œuvre si fortement constituée qui a traversé plus de trois siècles, et qui durera longtemps encore, si elle sait répondre, comme dans le passé, aux besoins de la grande famille chrétienne.

Je porte, avec tous les Pères députés, le respect le plus profond à notre vénérable Père Général. Si nous en sommes venus à ce que toute initiative lui paraisse un empiétement, une révolte, un désordre, qu'il le dise; nous saurons si nous devons nous taire.

S'il veut conserver les anciens droits, qu'il laisse toutes les opinions honorables se produire librement.

Le Père de Montgazin s'arrêta. Tous les regards étaient portés sur lui. Les uns étaient effrayés de sa hardiesse, les autres, relevés dans leur courage, le soutenaient d'un murmure approbateur; il avait su, en prenant la défense des anciens usages de l'Ordre, gagner beaucoup d'esprits que les tendances d'absolutisme, maintenant toutes-puissantes, faisaient trembler.

Je le vis, avec cette grande habileté des orateurs accoutumés à dominer les masses, interroger d'un coup d'œil rapide et magnétique ceux qui formaient son auditoire, comme pour leur dire :



M'approuvez-vous? trouvez-vous que je défende votre cause?

Puis, sûr de l'assentiment de la majorité, il continua :

— Il me répugnerait d'être ici un brouillon ou un révolté. Cela ne va ni à mes principes de respect ni à l'expérience d'une longue carrière consacrée, dans la Compagnie, au service de l'Église. Cependant, si mon langage devait être interprété ainsi, j'aurais à m'imposer subitement la réserve du silence. Mon très-révérend Père, veuillez vous expliquer.

Roothaan se mordit les lèvres ; il était sous l'impression d'un dépit qu'il essaya vainement de cacher.

— Vous pouvez continuer, dit-il sèchement. Usez de votre droit.

Le Père de Montgazin reprit :

— Je remercie Votre Paternité, et je la félicite de cette loyale parole. J'userai donc de mon droit; et ici je ne parlerai pas seulement pour moi-même, mais pour tous ceux qui, je le sais, ont l'intuition des maux qui menacent l'Ordre si, Janus obstiné, il ferme son regard du côté de l'avenir pour ne voir qu'un passé vaincu et désormais impuissant.

Le Père avait fortement appuyé sur cette dernière parole, et tout son discours, qui dura une

heure, ne fut que le développement de ce mot : Que l'Ordre était perdu, s'il ne consentait pas à se rajeunir, à prendre un esprit nouveau, en complet accord avec les besoins d'une société nouvelle.

Entrant dans le vif de la question, il prit nos constitutions, nos procédés de vie religieuse, notre méthode d'action sur le monde temporel, notre enseignement théologique, philosophique, historique, et il démontra que tout ce rouage compliqué, combiné vers la fin du moyen âge par des esprits vigoureux, encore imprégnés de l'esprit formaliste, qui a si longtemps comprimé l'essor du génie humain, était, au dix-neuvième siècle, aussi inutile, aussi impuissant que le serait, dans l'une de ces terribles batailles, telles que le commencement de ce siècle en a vu, la tactique brillante des chevaliers du douzième siècle armés pour les tournois.

Puis, abordant la situation actuelle de l'Église, il s'écria :

— Quant à ce mouvement en arrière que va produire infailliblement la restauration pontificale actuelle, tout en voyant avec bonheur rentrer dans Rome le Très-Saint-Père, il ne m'est pas possible, avec la connaissance que j'ai des motifs qui ont déterminé les hommes de la politique française à

le soutenir, de ne pas voir qu'il sera nécessairement de courte durée.

Il y a, en France, un homme à idées élevées, au génie puissant, dont le rôle, pour le moment, semble s'effacer devant l'omnipotence de l'Assemblée nationale. Que cet homme se contente du titre modeste de président, qu'il aspire à un titre plus éclatant, ce qui est du reste dans les traditions de sa famille; il est certain, et je n'ai pas beaucoup de gloire à être ici prophète, qu'il exercera une grande action sur les destinées de l'Italie, et par là même sur celles de la papauté.

N'oublions pas qu'il a été déjà un soldat de l'indépendance, qu'il a vu un frère tomber sur le sol italien, martyr de cette grande cause.

N'oublions pas qu'au moment même où le parti hostile à la liberté acclamait dans Rome des mesures restrictives, prévoyant cette réaction néfaste, il donnait des instructions précises aux hommes chargés de le représenter, instructions dans lesquelles il disait nettement « que la République française n'a pas envoyé une armée à Rome pour y étouffer la liberté italienne, mais pour la régler. »

Le Père de Montgazin continua d'analyser ce document capital.

Je suivais du regard l'impression qu'il produisait sur Roothaan et sur la grave assemblée de

nos Pères. Il y eut une sensation profonde à ce passage : « Je résume ainsi le rétablissement du pouvoir temporel du Pape : *Amnistie générale, sécularisation de l'administration ; Code Napoléon et gouvernement libéral.* »

Ce fut bien autre chose au moment où ces autres paroles furent reproduites : « Lorsque nos armées firent le tour de l'Europe, elles laissèrent partout, comme trace de leur passage, la destruction des abus de la féodalité et les germes de la liberté. Il ne sera pas dit qu'en 1849 une armée française ait pu agir dans un autre sens et amener d'autres résultats. »

— La pensée de la France est claire, continua mon ami : c'est un gouvernement de nouveau régime, un gouvernement libéral que le Pape sera obligé d'adopter.

Le discours du Père de Montgazin demeura un moment suspendu, tant était vive l'impression produite par sa parole. Je voyais nos Pères en proie à l'incertitude, et s'abandonnant à l'anxiété ou à l'espérance selon leurs aspirations intimes. Roothaan, avec son flegme profond, avec le calme de ses longues années, n'y tenait plus, et s'agitait sur son siége.

Montgazin continua :

— Maintenant, mes Pères, je vous le demande, n'est-il pas évident que le sort de la papauté est

complétement entre les mains du Gouvernement français ? Et n'est-il pas évident encore que nulle puissance catholique en Europe ne s'avisera de dire à la France : Nous savons mieux que vous, qui avez restauré la papauté au prix de votre sang, ce qui convient au régime des États de l'Église? Il ne faut pas être habile en politique pour voir cela.

Et moi, le moins éclairé de vous tous dans cette matière, je ne crains pas de vous affirmer que ces paroles du Président de la République française auront, tôt ou tard, leur sérieux accomplissement, ou bien la papauté, abandonnée à ses propres forces, privée de cet appui matériel sans lequel, il ne faut pas se le dissimuler, elle ne subsisterait pas vingt-quatre heures devant les cruelles représailles d'un peuple aujourd'hui humilié dans son orgueil national, sombrera définitivement dans la grande révolution qui appelle la Péninsule italique à n'être qu'un seul peuple, mûr maintenant pour la liberté par ses souffrances séculaires et par ses ardentes aspirations.

Eh bien! mon très-révérend Père Général, et vous, mes Pères, que ferez-vous dans cette position nouvelle? Allez-vous vous mettre en lutte contre la nation libératrice, déclarer une guerre sourde à l'idée qui prédomine dans toute l'Europe? Et quand les gouvernements les plus retardataires entrent

en composition avec ces idées nouvelles, ces idées de progrès, ces idées *libérales*, que m'importe le nom que vous leur donnerez, de bonne foi, la Société de Jésus, quelque puissance qu'on lui suppose, est-elle de taille à lutter avec l'élément fougueux d'une civilisation qui commence et qui a en elle l'exubérante force de tout ce qui est jeune? Nous les hommes du passé, nous les conservateurs des institutions vieillies, irons-nous, ou sournoisement ou face à face, déclarer un duel à mort à la nouvelle civilisation ?

Or, mes révérends Pères, il faut en venir là.

Guerre ostensible!

Nous serons flagellés chaque matin par ce fléau impitoyable dont dispose le monde moderne, et qui s'appelle la presse.

Guerre cachée !

Qu'importe à la marche de la grande armée du progrès? Nous irons en tirailleurs la harceler sur les flancs? Il lui suffira de se tenir en rangs plus serrés, de se discipliner mieux. Nos attaques impuissantes serviront ses intérêts : elle s'avancera radieuse vers son avenir. Nous aurons été pour elle un péril apparent; en réalité, nous aurons servi sa gloire.

Le Père de Montgazin résuma avec une admirable clarté tout le plan que j'avais combiné, et qu'il renferma dans ce programme : Adoption par

la Compagnie de Jésus de l'ensemble d'idées libérales pratiques qui se renferment dans ce mot : la civilisation moderne mise en rapport avec tous les progrès de l'époque, de l'enseignement dans les diverses branches des connaissances humaines, au sein de la Compagnie.

— Maintenant, mes Pères, termina-t-il, l'avenir d'une grande Société est entre vos mains. Elle va ressusciter plus brillante, plus utile à l'Église que dans ses beaux jours, ou se traîner dans le sillon durci des idées du passé, impraticables pour le présent et radicalement impossibles pour l'avenir.

Nous sommes nombreux dans son sein qui la voulons transformée et glorieuse. Si notre courageuse initiative est repoussée, nous plaindrons l'Ordre d'avoir décrété sa décadence et sa mort. Nous ne l'aimerons pas moins ; nous ne le servirons pas avec moins de persévérance ; seulement nous garderons, au fond de nos cœurs, le sentiment douloureux de notre impuissance à le sauver.

Un murmure approbateur suivit cette éloquente et sage harangue. Elle partait d'une âme convaincue ; elle devait porter des clartés puissantes dans tous ces esprits que je voyais hésitant entre les sympathies, les convictions, les préjugés d'une

vie entière et les incertitudes d'un avenir inconnu.

Roothaan exploita habilement cette peur.

— Mes Pères, prenez garde ! Ne vous hâtez pas de prendre une détermination dont vous auriez plus tard à vous repentir cruellement. Je n'entrerai pas en lutte avec l'éloquent procureur de la province de Lyon ; je n'en ai ni le temps ni la force. J'aime mieux vous laisser à votre raison, à vos souvenirs, à votre conscience.

Et la séance fut levée.

XXII

LE COUP D'ÉTAT

On comprend l'agitation qui régna au *Gesù* au sortir de cette première séance.

La seconde ne devait se tenir que le lendemain soir. Les deux partis étaient en présence. C'était évidemment une lutte à mort. Nous sentions que les vaincus, surtout les vaincus parmi les hommes de la liberté, seraient bientôt des proscrits. Ailleurs, au milieu des intérêts humains, on pardonne. Dans tout ce qui touche aux choses religieuses, on ne pardonne pas.

Il y eut des allées et des venues de part et d'autre. En apparence, tout était calme entre les deux camps : les entretiens étaient courtois, mais les cœurs étaient ulcérés. Il y avait là une masse compacte, amie par instinct de l'immobilité, comme le bœuf est ami de la chaîne de fer qu'on lui passe

autour du cou à sa crèche, parce qu'au delà est l'auge où l'engraisseur lui présente la pâture.

Roothaan, que nous apercevions, se multipliant partout, échangeant des sourires avec ses séides, jetant des regards de feu sur les groupes où il supposait des ennemis, déploya toute la journée l'activité d'un général expérimenté qui prépare ses plans de bataille.

Vers les quatre heures de l'après-midi, le Père de Montgazin vint à moi.

— Nous sommes vainqueurs sur toute la ligne, me dit-il; notre ennemi bat en retraite! Voici ce qui vient de se passer. Le Père Roothaan, après avoir réuni ses affidés, a fait avec eux une enquête qui s'est terminée par une espèce de scrutin. Ils ont pris la liste des Pères Procureurs : ils les ont classés ainsi :

Conservateurs,
Réformateurs,
Douteux.

Evidemment nos noms ont été mis en tête de la liste réformiste, et il s'est trouvé que nous étions les plus nombreux. Quant à ceux sur lesquels planaient des doutes, grâce aux moyens occultes dont il dispose, il les a fait sonder, et il lui est revenu ceci : qu'il pouvait dans le fond très-peu compter sur eux.

Quelques moments après, il m'arriva une nou-

velle dont je fis part à mes amis. Le Général, vers les cinq heures, s'était rendu en toute hâte auprès des trois cardinaux composant la commission qui gouvernait en l'absence du Pape, et quelques paroles échappées à des Pères du parti conservateur, que les nôtres avaient recueillies, nous firent craindre quelque mesure d'une extrême gravité, de la part de ce vieillard hardi et intraitable.

Nous profitâmes de l'absence de Roothaan pour réunir les nôtres dans une grande salle de récréation où s'étaient formés différents groupes. Il était juste qu'étant l'auteur du fameux *Memorandum*, je ne laissasse pas peser sur mon illustre ami tous les dangers de cette œuvre colossale.

Je pris la parole devant nos amis, et là, je l'avoue, avec une hardiesse qui dépassa tout ce que le Père de Montgazin avait pu formuler la veille, emporté par cette fougue française qui est dans notre sang, je fis un appel chaleureux à la conscience de tous. Je me sentis un moment l'énergie de ces fiers tribuns qui proclamaient les droits des masses oubliées, sur le Forum, mieux que cela, le courage désespéré de Spartacus appelant ses frères en servitude aux joies de la liberté.

Nous attendions tous avec impatience la réunion de la Congrégation. C'était le coup décisif, à moins que le rusé Général, qui avait plus d'un stratagème, ne parvînt encore à traîner la solu-



tion en longueur, afin de nous lasser, de faire oublier l'impression du discours du Père de Montgazin, et, par les menaces et par les caresses, ressaisir, dans les votes de l'assemblée, une majorité qui évidemment ce jour-là lui échappait. Nous redoutions cette tactique, et nous nous étions concertés à ce sujet. Au moment même où je terminais une harangue, un peu révolutionnaire, dans la grande salle de récréation changée en club, je n'avais pas craint d'appeler mes frères à une espèce de serment du Jeu de Paume, et, levant moi-même la main, de m'engager devant Dieu à dévouer ma vie à la grande œuvre de la régénération de l'Ordre.

Tous avaient levé la main comme moi : l'affaire prenait les proportions sérieuses d'une conjuration.

Enfin la cloche appela les Pères Procureurs à l'assemblée. Je vis Roothaan s'avancer à sa place avec cet air humble et contrit qui annonçait à tous les regards le sentiment de sa défaite. Il récita lentement, et d'une voix dont il s'efforçait vainement de dominer l'émotion, l'invocation à l'Esprit-Saint.

Il s'assit. L'assemblée garda un profond silence. Nos cœurs battaient vivement, quand le vieillard, s'étant levé avec une lenteur solennelle, nous dit ces simples paroles :

— Mes Pères, il vient de se produire un incident dont j'ai à vous rendre compte.

La motion présentée hier, dans notre première séance, grâce à l'indiscrétion de quelqu'un de nos Pères, a transpiré dans Rome. Les Éminentissimes Cardinaux qui gouvernent en l'absence du Très-Saint-Père se sont émus. On leur a représenté le *Gesù* comme un foyer révolutionnaire. Au moment où la restauration pontificale a lieu, en présence de la révolution vaincue et frémissante, la pensée que des questions qui touchent à la politique étaient traitées dans notre Congrégation les a effrayés. J'ai été mandé auprès d'eux, et voici le décret qu'ils ont porté : ils m'ont chargé de le signifier à l'assemblée de nos Pères.

Tirant alors, d'un large portefeuille placé devant lui, un papier scellé du grand sceau pontifical, il nous lut le décret des trois cardinaux, que je traduis ici fidèlement :

« Nous, Cardinaux de la sainte Église romaine, vicaires de Sa Sainteté Pie IX, heureusement régnant, ayant appris qu'une assemblée s'était tenue hier dans la maison de la Société de Jésus, dans laquelle se sont produits des discours pernicieux traitant de liberté et de réforme, voulant au plus tôt résister à ce mal et abattre cette audace, nous mandons au très-révérend Père Jean Roothaan,

Préfet général de cette même Société de Jésus, par ce présent décret, de déclarer nulle, *ipso facto*, cette assemblée, et de la remettre à une autre année.

« Donné à Rome, etc. »

Suivaient les signatures.

C'était le coup de foudre qui tombait sur nos têtes.

Le vieillard, dissimulant le mieux qu'il put un malicieux sourire, n'ajouta que cette parole :

— Devant ces ordres suprêmes, nous n'avons qu'à obéir. Vous savez, mes Pères, que notre quatrième vœu nous enchaîne aux volontés du Saint-Siége. Le Saint-Siége a parlé. Nous remettrons donc à une autre année ces belles théories. D'ici à un an, nos imaginations seront plus calmes.

Et il ajouta :

— Au nom de la sainte obéissance, je déclare dissoute l'assemblée des Procureurs pour la présente année.

Puis, se couvrant de son bonnet carré, il dit :

— Mes Pères, la séance est levée.

Nous sortîmes. Il régna dans le *Gesù* un silence de mort. Chacun regagna sa cellule, où il trouva sur sa table une lettre du Général, préparée d'avance, qui lui indiquait une nouvelle destination.

Je fus excepté seul de cette mesure.

Pourquoi Roothaan gardait-il à Rome celui des Pères qui s'était le plus compromis? Tous les autres, le Père de Montgazin en tête, étaient envoyés à mille et à deux mille lieues de Rome. La razzia était complète. J'étais seul épargné. Roothaan me redoutait-il parce que j'avais les secrets de l'Ordre? Comptait-il avec moi? Voulait-il me gagner par cette indulgence?

Ceci était probable, et ce fut l'idée à laquelle je m'arrêtai. Je devais adorer la Providence dans cette issue singulière d'une affaire d'une telle gravité.

XXIII

CONSOMMATUM EST

Nous pûmes, le lendemain, nous faire librement nos adieux. Le Général parut, toute la journée, ne pas s'occuper de nous. Les Pères partirent, en vertu de l'obéissance, pour tous les postes nouveaux qui leur étaient assignés. Le Père de Montgazin, que je ne devais plus revoir, était envoyé dans les missions du Levant. Il vint me dire une dernière parole.

— Avez-vous compris comme ce traître Roothaan s'est couvert habilement de l'autorité du Saint-Siége pour arrêter toute velléité de réforme dans le *Gesù?* C'est bien joué, mais c'est infâme! Voilà le jésuitisme, mon ami. Vous l'avez vu en action. Vous pouvez le juger maintenant.

Eh bien! c'est fini. Notre tentative sera très-certainement la dernière. Il fallait l'effervescence

d'une époque de révolution, où l'Europe entière a été remuée par les secousses des idées nouvelles, pour que notre initiative hardie ait pu se produire. Nul n'y pensera après nous!

Mais la logique inflexible, qui gouverne les choses humaines, aura son dernier mot. Maintenant, soit Roothaan lui-même, soit son successeur, nos Généraux resserreront plus étroitement encore les entraves des intelligences, autour d'eux. Toute parole de liberté sera un arrêt de proscription. Au fond, Roothaan a été bon homme. Nous en sommes quittes pour être dispersés aux quatre vents; et comme la Providence est meilleure que les hommes, en m'arrachant à cette Europe, où j'ai tant souffert, elle m'envoie dans les missions, pour lesquelles je me suis toujours senti de l'attrait.

Vous m'avez dit que votre sort n'était pas encore fixé. Il n'est pas probable qu'on se venge plus sévèrement de vous que de nous tous; mais vous avez encore de l'avenir; vous êtes jeune, vous reverrez certainement la France, et moi je ne reverrai jamais Marguerite, ma fille bien-aimée!

Adieu!

Et des larmes coulèrent sur son beau visage pâli et crispé par la douleur.

— Embrassons-nous! Nous retrouverons-nous un jour?

J'eus le cœur serré par ces pénibles adieux.

Vers le soir, j'étais seul, au *Gesù*, de tous ceux qui avaient été envoyés en députation à cette assemblée. Le Général ne parut pas s'occuper de moi. Je suivis les exercices religieux de la soirée.

J'étais toujours inquiet.

Il ne me fut rien dit jusqu'au moment où sonna l'heure du coucher.

Etais-je réellement oublié sur la liste des proscrits?

Étais-je réservé à une vengeance plus terrible, comme le plus grand coupable?

Je m'endormis sous une impression de vague terreur, recommandant mon âme à Dieu, comme si j'eusse dû, au réveil, être couché vivant dans mon sépulcre.

Mes premières heures de sommeil furent agitées. J'eus des rêves fatigants, ce qui ne m'arrivait jamais. Il me vint comme des frissons de fièvre, vers le milieu de la nuit. Je me tournai et me retournai sur ma triste couche; et je sentais revenir la chaleur et le sommeil, lorsqu'une lampe allumée se montra tout à coup près de mon lit, et qu'une voix, que je reconnus pour celle d'un des Frères, me dit :

— Que Votre Révérence se lève! Le très-révérend Père Général l'attend.

Cet homme ferma ma porte avec une certaine précaution que je remarquai.

Dans ce moment la grosse horloge de l'église du *Gesù* sonna deux heures. Je crus m'être trompé. Le Père Général ne pouvait pas me demander à cette heure. Mais les autres horloges des églises voisines frappèrent, après un léger intervalle, deux heures. Le doute n'était plus possible.

Ce fut là ma terrible angoisse ! Il y a d'étranges vues sur l'avenir dans l'âme humaine. Dieu seul et ses anges savent ce que je souffris dans ces moments rapides où je pris mes vêtements.

Bientôt je dis au Frère :

— Me voilà !

Il ouvrit la porte de ma cellule. Je passai : il me suivit ; mais près de la porte, dans le grand corridor, se trouvait un autre Frère. Celui-ci était un Transtevérin d'une force herculéenne, que nous avions surnommé, je ne sais pourquoi, Cerbère.

— Suivez-nous ! me dit le Frère qui était entré seul dans ma cellule.

Le Transtevérin, impassible, me regarda, ne prononça pas une parole, mais tournant sur lui-même, me plaça entre l'autre frère et lui. Je ne pus me faire illusion : j'étais gardé à vue ; j'étais prisonnier du terrible Roothaan.

D'une organisation délicate, petit de corps, il ne me vint pas la pensée de me défendre du colosse

qui allait me mener je ne sais où. Cependant l'instinct parla avec force dans tout mon être, et sous sa loi impérieuse, j'en fais l'aveu, la frayeur me fit dire : Si je pouvais me sauver !

De grands criminels se sont sauvés de leurs prisons, malgré toutes les précautions des geôliers. On n'échappe pas dans le *Gesù*.

Ils me firent descendre au premier étage. Nous atteignîmes bientôt la porte de la chambre du Général.

Je m'arrêtai.

— Plus loin, me dit le Frère. — Cerbère se tut encore. — Le très-révérend vous attend ailleurs.

Nous descendîmes au rez-de-chaussée.

Ils me firent traverser la première cour entourée de cloîtres. Nous arrivâmes ensuite dans la cour attenante à l'église. Une porte basse, communiquant à un escalier qui me parut descendre sous la partie du *Gesù* où est la bibliothèque, était ouverte. Cette porte, d'une épaisseur énorme, se referma sur nous. Nulle autre lumière n'éclairait cet escalier sombre que la petite lampe de cuivre tenue par le Frère.

Malgré l'impression terrible sous laquelle je me trouvai alors, j'ai gardé ce souvenir que je descendis environ trente marches. J'étais donc arrivé à quinze pieds sous la terre. La lampe me laissa voir un petit vestibule octogone, pavé seulement

de cinq à six larges dalles. Une large porte cintrée donnait au fond de ce vestibule.

Cette porte s'ouvrit au bruit de nos pas. Le Frère, cette fois, me prenant la main :

— Laissez-vous conduire, me dit-il.

Nous étions dans une salle voûtée de médiocre étendue. Une estrade peu élevée en occupait le fond. Sur l'estrade étaient des escabeaux au nombre de sept. Celui du milieu était occupé par le Père Roothaan. Trois vieillards étaient à sa droite; trois autres vieillards étaient à sa gauche.

Une table basse, recouverte d'une draperie, était devant lui. Une lampe éclairait cette table, et quelques papiers, qui me paraissaient noircis par le temps, étaient placés auprès de la lampe.

Un Père seul sur le côté, en avant de l'estrade, occupait un escabeau. Il avait aussi devant lui une petite table. Une seconde lampe éclairait cette table.

Je fus placé moi-même sur un escabeau en face de ce Père.

Les deux Frères fermèrent, avec de gros verrous, la porte de la salle et se tinrent debout, à droite et à gauche, spectateurs muets de cet étrange spectacle.

XXIV

LA SALLE DE LA WEHME.

Je fus quelques moments à me dire :

— Mais c'est un songe ! mais je suis en proie à quelque hallucination. Très-probablement je dors paisiblement dans une cellule, et je rêve à cette terrible *salle de la Wehme* dont j'ai trouvé la mention dans les papiers secrets de l'Ordre, que me communiqua dans le temps le Général. Demain matin, quand je me réveillerai, je n'aurai qu'à rire de ce hideux cauchemar.

C'était bien la salle de la Wehme ; et je ne rêvais pas !

J'étais devant ce tribunal sans appel, qui juge les grands coupables de l'Ordre. Peu à peu mes yeux se firent à ces effrayantes ténèbres. Il régnait là un silence de terreur, ce silence précurseur de la sentence horrible qui condamne à un emprison-

nement perpétuel et quelquefois à la mort. Ce silence me faisait plus de mal que des paroles de malédiction, que des cris de haine. On répond à des paroles accusatrices, on ne répond pas au silence.

J'avais pu enfin reconnaître quels étaient les hommes qui allaient me juger. Je voyais, autour du Père Général, six des plus âgés de la Compagnie, qui, depuis de longues années, habitaient le *Gesù*, comme dans une espèce de retraite.

Le Père qui allait être l'accusateur, et qui était seul à sa table, m'était très-connu également. Ce n'était pas autre que le Père Ruffin.

Une porte basse, étroite, ouverte à ma gauche, était le sombre et affreux cachot où devait être renfermée la victime.

La scène commença, comme tout ce qui se fait au *Gesù*, par une prière. Le président du tribunal criminel, les juges, l'accusateur, les deux Frères s'agenouillèrent.

Je restai assis, immobile. Je ne voulus pas me mêler à cette profanation.

La prière fut murmurée lentement, dévotement, par tous ces hommes, qui se répondaient comme ils l'eussent fait dans la plus belle solennité religieuse. Ils demandèrent l'assistance de l'Esprit-Saint : *Veni, Sancte Spiritus*. Ils invoquèrent celle qui avait souffert la plus grande torture des mères au pied de la croix : *Ave, Maria*.

Jne seconde fois je me crus dans un rêve.
Jne parole m'en tira tout à fait.
Le président me dit :
— Vous êtes bien Henri de Sainte-Maure, Père
ofès des quatre vœux de la Compagnie de Jésus
initié du haut grade?
— Oui, je le suis.
— Ecrivez son nom, son âge.
Et le Père Ruffin, accusateur, témoin en même
mps, se mit à dresser son procès-verbal.
— Mes Pères, dit Roothaan, il m'est prescrit de
ous lire l'article de nos Constitutions secrètes,
'après lequel six des plus anciens dans l'Ordre
ont tirés au sort pour constituer une cour de
ustice dans les cas graves.
Et, prenant un vieux papier sur la table, il lut
le texte manuscrit de ces Constitutions, que j'entends retentir encore, en le transcrivant, comme un glas funèbre.

« *Du gouvernement secret de la Compagnie de Jésus.*

TITRE IV

« Art. 1er. — Si quelque Père du haut grade devient un traître et est découvert être un rebell

et un fauteur de discorde dans la Société, qu'il soit retranché de son sein.

« Art. 2. — Il sera jugé par le tribunal secret, où siégeront, sous la présidence du Général, six Pères du haut grade désignés par le sort.

« Art. 3. — La sentence ne sera prononcée qu'à l'unanimité des suffrages des six Pères juges et du révérend Père Général.

« Art. 4. — Le condamné sera renfermé par la main des appariteurs dans son cachot (1). »

J'avais écouté avec une anxiété fiévreuse la lecture de ce Code draconien. Et cependant, je dois le dire, malgré ma conviction que j'avais dans Roothaan un ennemi implacable, trop habile pour mal choisir ses acolytes dans cet acte de hideuse vengeance, tel est l'instinct qui porte l'homme à espérer, que je cherchai dans ces articles s'il n'y avait pas, pour moi, quelque chance de salut.

Dans un instant rapide qui ne se mesurerait pas, il me vint cette pensée que, le vote de condamna-

(1) 1° Si quis superioris gradûs Pater fuerit traditor, inque sinu Societatis rebellis ac fautor discordiæ reperiatur, pereat.

2° Secretius tribunal judicet illum, ubi sex sedeant Patres superioris gradûs a sorte designati, præsidente Præfecto.

3° Sententia nisi sex Patrum judicum, Patrisque Præfecti Generalis unanimi suffragio, non pronuntietur.

4° Reus in ergastulo apparitorum manu recludatur.

(*De regim. secret. Soc. Jesu*, tit. IV.)

tion devant se faire à l'unanimité des voix, et le choix des six juges ayant été fait par le sort, peut-être un seul de ces vieillards, en présence du cachot béant qui allait dévorer, dans de longues tortures, une existence jusque-là honorable, aurait un mouvement de compassion et demanderait, au lieu de ma prison perpétuelle, mon expulsion de la Compagnie.

Je pensai aussitôt à l'un de ces Pères, le dernier placé à la gauche du Général : c'était le Père Mazzônelli, avec qui j'avais eu l'entretien plein d'intérêt que j'ai rapporté déjà, et qui m'avait toujours témoigné tant d'amitié. Il y eut un moment où une lueur d'espérance se fit en moi :

— Celui-là sera ton sauveur ! Son cœur ne sera pas fermé à la pitié !

Après la lecture du titre de la loi criminelle, le Général avait averti les six juges qu'ils devraient tout haut exprimer leur vote; que la condamnation au cachot serait celle-ci : *Pereat!* que l'expulsion de l'Ordre serait le mot : *Expellatur!* que l'acquittement se prononcerait : *Insons!*

Puis, s'étant recueilli :

— Pères, dit-il, nous avons à remplir aujourd'hui un bien douloureux devoir. Devant l'insurrection organisée au milieu du *Gesù*, par les obligations de ma charge j'ai dû songer à sauver l'Ordre. J'ai été énergique. Je dois l'être jusqu'au

bout. Vous savez que nos Constitutions secrètes me donnent droit de vie et de mort sur tous les sujets de l'Ordre. N'appartenant plus à la société civile, il était juste que les grands coupables, quand il y en aurait dans les ordres religieux, fussent justiciables d'un tribunal qui séparât du corps les membres gangrenés et frappât les prévaricateurs. Nous ne faisons en cela que pratiquer le droit des immunités ecclésiastiques, toujours maintenu dans l'Église et revendiqué par ses chefs dans ces derniers temps (1). Notre ordre, durant trois siècles (2), a eu l'occasion plusieurs fois d'exercer ce

(1) Plus tard, cette théorie fut reproduite dans les États romains. Les évêques, réunis en concile à Loreto, en 1856, décidèrent qu'on donnerait à l'inquisition romaine le droit de punir le blasphème, l'inobservance des fêtes, la violation des jours maigres, etc., etc. L'édit rappelle que, suivant les circonstances et les temps, *l'excommunication*, *la prison*, *l'amende*, *le fouet*, *l'exil*, *la mort*, ont été les peines dont on frappait les coupables ; et il ajoute que « l'on ne dérogera point à ce qui est toujours en vigueur à ce sujet. »

(2) « Les supérieurs peuvent commettre de grandes fautes sans qu'on touche seulement à leur robe. Un Provincial ou un Recteur fera des choses défendues, persécutera ses subordonnés, bâtira, démolira sans raison ni prudence, dissipera les biens ; on ne lui infligera d'autre châtiment que de lui ôter sa charge au bout de quelques années. Pourrait-on citer un seul Supérieur qui ait été châtié pour de tels actes ? Pour moi, je n'en connais pas.

« C'est une chose déplorable de voir que, pour des choses légères, les bons soient persécutés *et même mis à mort*, tandis que les méchants sont pardonnés ; c'est que ces derniers se font craindre, tandis qu'on est certain que les autres n'opposeront aucune résistance et ne diront rien. *On pourrait apporter de ces châtiments non*

droit de haute justice, et ce coupable ira reposer avec les Dathans et les Abirons, qui sont tombés sous le coup légitime de nos sages lois de préservation et de défense. Un ordre comme le nôtre, désarmé devant l'esprit de révolte, ne subsisterait pas six mois. Il faut que l'autorité porte le glaive pour que les méchants tremblent.

Il va vous être lu l'acte d'accusation rédigé par l'un de nous, qui a suivi jour par jour le coupable, depuis que, par une aveugle confiance, je l'élevai à la dignité de Père du haut grade. Vous aurez à juger si les faits qu'il relatera, et dont il a été le témoin, constituent ce crime de haute trahison dont j'accuse devant vous Henri de Sainte-Maure.

Il se tut et s'assit.

Le Père Ruffin prit la parole, et d'un ton grave, mais où ne se trahissait aucune émotion, il lut un papier où étaient racontés, avec une exactitude de détails dont je fus atterré, tout ce que j'avais fait depuis que m'était venu à la pensée le grand projet de réforme. Cet homme m'avait suivi partout; il m'avait aussi fait espionner, par la comtesse de Flaviac, par des domestiques subornés dans la maison de ma cousine, à Paris, où mon *Memorandum* avait été composé; il avait tout su. Il

mérités des exemples lamentables. » (MARIANNA, *Des défauts du gouvernement de la Compagnie de Jésus*, chap. XIII, De la Justice. — Imprimé à Bordeaux en 1635.)

s'était procuré là un lambeau de mon manuscrit, petit fragment écrit au crayon, que j'avais ensuite placé dans le manuscrit, sans autre changement que deux ou trois mots insignifiants.

C'était là la pièce de conviction contre moi. Le Père Ruffin la fit passer sous les yeux des six juges. Roothaan la prit, et appelant l'un des Frères, il la lui remit pour qu'elle me fût présentée.

Je la regardai attentivement.

— Reconnaissez-vous là votre écriture ?

— Oui, je la reconnais.

— *Habemus confitentem reum.* Nous n'aurions pas besoin de continuer le débat. Continuez cependant.

Le Père Ruffin, après avoir ainsi constaté, par cette pièce probante et par mon aveu, que j'étais l'auteur du libelle qui avait mis en feu le *Gesù*, incrimina l'acte de révolte par lequel, profitant de l'absence du très-révérend Général, j'avais changé l'une des salles de cette sainte maison en un club révolutionnaire et provoqué les sujets de l'Ordre à la révolte, cas prévu par l'article 1er du titre IV, qui venait d'être lu.

Il se tut.

Le président se leva.

— Henri de Sainte-Maure, qu'avez-vous à dire pour votre défense?

J'avais compris, pendant la lecture de l'acte d'accusation, que mon sort était fixé irrévocablement. Un discours, et j'avais eu assez de force d'âme pour me maintenir, sans tomber dans un abattement indigne d'un chrétien et d'un homme de cœur, un discours que je pouvais faire n'eût été qu'un prolongement à cette scène honteuse et n'eût rien changé aux dispositions de mes juges. Une seule parole peut-être pouvait me sauver. Je dis cette parole d'une voix légèrement tremblante, malgré un effort suprême pour me dominer.

— Mes Pères, je suis coupable devant vous, par les faits. Je ne le suis pas devant Dieu et devant ma conscience. Je prends la suprême Justice à témoin que, par ces actes en apparence très-répréhensibles, j'avais l'intention de travailler au salut de l'Ordre. Ne voyez en ce moment que mes intentions.

Roothaan reprit :

— Vous avez entendu, mes Pères?

Les six répondirent :

— Oui, Révérence.

Se levant alors, et tenant à la main son bonnet carré, il s'adressa au Père qui était à sa droite :

— Père, quelle est votre sentence?

Celui-ci se leva, et s'inclinant vers le Général, il dit d'une voix ferme :

— *Pereat !*

Se retournant vers le Père placé à sa gauche, Roothaan fit la même demande. Celui-ci, s'inclinant à son tour, dit d'un ton de voix lugubre :

— *Pereat !*

Le troisième, le quatrième, le cinquième Père avaient successivement répondu par le terrible : *Pereat !*

Restait le bon Père Mazzonelli, ce doux et sage vieillard, de la bouche duquel j'avais recueilli des paroles qui avaient eu sur mes opinions au sujet du *Gesù* une puissante influence. Celui-là pouvait me sauver. Oh ! je l'acceptais avec une volupté suprême, cet arrêt d'expulsion qui m'eût arraché aux horribles tortures du cachot perpétuel.

Le doux vieillard se leva. Son visage, qui fut éclairé en ce moment par la lampe placée sur la table, me sembla s'illuminer, comme s'il eût dit : Cette loi cruelle me donne le droit de le sauver. Il jeta sur moi un regard qui me parut d'une suavité angélique, et, s'inclinant vers le Général, sa voix faible et tremblante prononça mon arrêt de mort.

— *Pereat !*

Lui aussi était sans pitié !

Je sentis mes jambes faiblir.

Roothaan s'en aperçut.

— Soutenez-le et exécutez la sentence.

J'éprouvai dans le moment un horrible serre-

ment à la poitrine. Je me sentis tout à coup comme une insensibilité stupide, et je me serais presque demandé : Est-ce bien moi qui vais être jeté dans cette basse-fosse?

Puis il se fit une réaction subite. Je pensai à la liberté. Oh! la liberté, elle vient de Dieu! et c'est le premier des biens! Le cachot, c'est la mort. Qui peut quitter la vie sans le regret amer de la voir finir avant l'âge, avant cette heure où l'âme, ayant besoin d'un repos meilleur, aspire aux joies inconnues d'une autre patrie?

Je pensai à Marguerite, que je ne devais plus revoir. Mon Dieu! ce fut bien là ma véritable mort. *Siccine separat amara mors?*

Déjà le Cerbère du *Gesù*, le vigoureux Transtevérin, se préparait à me renfermer dans l'affreux cachot.

Je vis le Père Mazzonelli se lever et s'incliner vers le Père Général.

—S'il voulait recevoir l'absolution dès à présent?

— Très-bien! Père; je ne m'y oppose pas. Voulez-vous le confesser?

— Volontiers.

Le Père Mazzonelli prit son escabeau, alla se placer dans un recoin de la salle de la Wehme, fit une courte prière et s'assit, formant seul le tribunal de la miséricorde, après celui de l'implacable vengeance. C'était singulier : il y avait là du

sublime et de l'horrible, une scène digne du temps des auto-da-fé et de l'âge glorieux des catacombes.

— Vous pouvez vous confesser, Henri de Sainte-Maure, dit d'une voix complétement calme le Père Roothaan. Vous n'êtes plus à nous, vous appartenez à la justice de Dieu.

Je me levai.

Je chancelais encore.

— Conduisez-le au Père Mazzonelli, dit-il à l'appariteur.

Cette parole me fit honte et me réveilla.

Je marchai droit à l'angle obscur de la salle où se tenait le confesseur silencieux.

Je tombai à genoux.

— Père, lui dis-je, je vous pardonne. C'est vous qui me tuez! Votre voix était pour moi un salut. Vous avez été barbare. Mais je suis chrétien et Dieu me fait la grâce de n'avoir pas dans le cœur un seul sentiment de haine.

— Mon enfant, vous n'avez rien à me pardonner : je vous sauve!

Le Père, dans son rôle de confesseur devant m'absoudre, faisait probablement allusion au salut de l'âme après les longues agonies de la prison perpétuelle. Le jeu de mots était cruel. C'était le dernier jésuitisme que j'aurais à subir.

— Paix! ajouta-t-il; inclinez-vous.

Je pensai qu'il allait me donner l'absolution.

Je m'inclinai. Le Père murmura des mots latins qui parurent à mes juges, en ce moment debout et immobiles, l'acte de miséricorde qui pouvait inspirer au coupable le repentir et la résignation.

Je me levai.

Qu'allait-il se passer ?

Un des appariteurs, le Cerbère, me saisissant vigoureusement, et cependant avec une mesure de prudence et de respect dont je sus gré à un tel homme, me traîna par cinq ou six escaliers abrupts au fond du cachot.

Et le silence dernier se fit.

Je pus compter les pas des Pères qui sortirent et gagnèrent le vestibule. J'entendis un ordre donné par le Général.

—Vous m'apporterez les clefs, quand vous viendrez me dire le *Benedicamus Domino.*

— Oui, Révérence.

Je l'entendis sortir seul.

Il resta deux hommes dans la salle.

Le froid humide de cette basse-fosse m'avait saisi. J'avais passé par tant d'impressions émouvantes depuis une heure que je sentais la vie s'affaiblir en moi; mes extrémités se prenaient; le sang affluait avec une telle force au cœur, qu'il me fallait y porter la main comme pour le retenir et empêcher qu'il ne se brisât. Puis le vertige me prenait, et quelque chose me disait que le cerveau

allait être, dans quelques instants, impuissant aux fonctions de la pensée. La mort approchait.

— Mais nous avons oublié, dit le petit Frère au grand et gros Transtevérin: il faut lui descendre la cruche d'eau, son petit pain.

— Imbécile! répondit cet homme.

Et il se tut.

Le ton avec lequel ce mot avait été dit me frappa. Je fis un effort suprême pour retenir la vie en moi. Je ne sais pourquoi, je me rappelai la parole du Père : — Je vous sauve ! Ce vieillard, probablement en enfance, m'avait tenu ce langage pour adoucir, un instant du moins, par un mensonge charitable, mes angoisses terribles. Cela devait être.

Oui, j'étais perdu, bien perdu !

Marguerite ! ô Marguerite ! mon enfant tant aimée ! Si j'avais pu une dernière fois prendre ta petite main, y poser mes lèvres, je serais mort sans désespoir !

Je m'écriai involontairement :

— Marguerite !

— Que dit-il? *Madona mia!* reprit le petit Frère.

— Il prie sainte Marguerite !

— Eh bien ! qu'attendons-nous? Fermons les verrous.

— Imbécile !

— Fra Marco! je vous trouve bien singulier. Ne voulez-vous pas que nous mettions tout en ordre?

— Parfaitement, Fra Vincenzo.

— Eh bien! dépêchons-nous donc. Oh! j'ai froid là, et j'ai peur.

— Ah! vous avez froid et vous avez peur, mon ami Vincenzo? Je n'ai pas trop chaud, moi, mais je n'ai pas peur.

Voyons, dites-moi une chose : croyez-vous que le très-révérend soit maintenant bien rendu dans sa chambre?

— Certainement, Fra Marco, certainement; mais à l'œuvre! finissons-en! sortons de ce vilain caveau.

— Tu as les clefs?

— Oui, les voilà.

— Nous sommes seuls et bien seuls?

— Oui, bien seuls, sauf ce pauvre Père, qui était certainement l'homme le mieux élevé et le plus affable de tout le *Gesù*.

— Et tu voudrais le laisser là-bas?

— Sans doute, Fra Marco! S'il n'en sort que lorsque je l'en tirerai, il y restera longtemps.

— Mais c'est un homme! c'est ton frère.

— Mon frère, non! Ah! oui... mon frère en Jésus-Christ.

— Misérable! je te dis que c'est un homme, ton frère, tout à fait ton frère.

— Oh! va pour cela, Fra Marco. Oui, notre sainte religion nous l'enseigne; je ne veux pas vous contredire. Mais après? je n'y comprends rien. Voulez-vous passer la nuit ici? Voyons! qu'on en finisse, ou bien demain je serai obligé de raconter au Père Général votre négligence. C'est terrible ici, notre règle! mais il faut tout dire.

Ce dialogue étrange m'avait tellement intrigué que l'organisme, troublé tout à l'heure et menaçant de se briser par une crise dernière, reprit son équilibre. Je ne fus plus obligé de porter ma main à mon front et à mon cœur.

Puis j'entendis ceci :

— Vincenzo, as-tu du cœur?

— Et oui, j'ai du cœur : je suis Romain comme toi.

— Ah! bien, nous allons sauver cet homme!

— Ah! *Madona mia!* plutôt mourir moi-même! Et la sainte obéissance?

— Qu'à cela ne tienne. Écoute! mais écoute bien, Vincenzo! Tout à l'heure tu étais pressé, et je ne l'étais pas. Maintenant je le suis beaucoup. Tu vois cette longue et fine lame? Tu la vois?... Prends ta lampe et regarde-la bien... Elle va te labourer les entrailles... et c'est ton cadavre qui ira dormir en paix là-bas. Cela te va-t-il?

Le pauvre Frère, tremblant, répondit :

— Pas le moins du monde.

— Si cela ne te va pas, tu vas m'aider à sauver ce digne homme. Tu entends! nous fermerons la porte, tu prendras tes clefs. Tu iras dormir, et je me charge du reste.

— Ah! malheur! Et quand il faudra me confesser?

Que dirai-je?

— Rien. Dieu, pour cette bonne action, te donnera son Paradis.

— Mais je suis perdu! damné!

— Écoute; la religion ne commande-t-elle pas de garder un secret, de ne pas violer un serment?

— Certainement!

— Eh bien! Vincenzo, je vais te mettre la conscience à l'aise.

A genoux, Vincenzo!... A genoux! te dis-je. Vois-tu ce couteau? A genoux!

J'entendis cet homme tomber à genoux sur le froid pavé, probablement plus mort que vif.

— Jure-moi, par Dieu, par la Madone, par ton saint patron, par ta bonne part du Paradis, par ta mère, Vincenzo! par ta mère, que jamais tu ne trahiras ce secret.

Jure! jure! ou tu es mort.

— Eh bien! oui, Fra Marco, je le jure!

— Tu es Romain, j'ai foi dans ta parole.... Mais si tu me trahissais, regarde-la, cette lame... regarde-la bien!

Frappe là! Tu es un homme! C'est bien. Tirons maintenant de là ce pauvre Père.

Et, se faisant éclairer par Vincenzo, il vint me prendre par la main et m'aider à gravir, encore tout tremblant, l'escalier de mon cachot.

J'étais dans la salle.

— Père, buvez à la cruche : cela vous rendra la force!

J'en avais besoin, en effet.

Il fallut me soutenir; Marco me mena doucement au siége du Père Roothaan; je sentais que j'allais m'évanouir de bonheur.

— Jetez-moi quelques gouttes d'eau au visage, mon brave Marco! Marco! mon sauveur!

Ces gouttes d'eau me ranimèrent, et je pus respirer sur le siége même d'où était partie tout à l'heure ma condamnation.

— Maintenant pousse les verrous, dit Marco.

Le pauvre Vincenzo se hâta. Il tremblait de tous ses membres.

— Il ne faut jamais trembler en faisant une bonne action.

D'ailleurs écoute, si tu t'en repens, il en est temps encore. Je puis très-bien te mettre à la place du Père. Vois, mon ami, si cela te va?

Vincenzo ne répondit pas.

— C'est fait, ajouta-t-il, et sortons.

L'énorme porte fut fermée à double tour. Nous

franchîmes le vestibule. Vincenzo, tout effrayé encore, marchait devant, tenant la lampe.

— Vincenzo, sauve-toi ! dit Marco. Mais allume d'abord ma lanterne sourde. Je vais te rejoindre.

Marco me fit longer le côté de l'église qui attenait au jardin du *Gesù*. Une petite porte, dont il avait la clef, s'ouvrit.

Deux hommes robustes étaient en faction à cette porte.

— Adieu, monsieur de Sainte-Maure, me dit Marco. Nous nous reverrons. Allez dormir en paix chez ces braves gens. Mais vous quitterez Rome demain.

On me fit relever ma robe de Jésuite. On m'enveloppa d'un ample manteau. On me mit un chapeau sur la tête.

— Courage! me dirent les amis de Marco.

Nous suivîmes quelques rues étroites et détournées. Nous arrivâmes devant une maison de modeste apparence. On ouvrit bientôt une porte basse qui se referma sur nous.

— Ah! enfin vous êtes libre!

Tout fins que sont les Jésuites, ils avaient trouvé plus fins qu'eux. Marco, le Cerbère fanatique du Père Roothaan, n'était dans le *Gesù* ni plus ni moins qu'un agent de la loge transtevérine. Il avait eu l'habileté de s'emparer si bien de l'esprit

de la Révérence, qu'il n'y avait rien de grave à exécuter par les mains d'un serviteur dévoué qui ne fût confié au Frère Marco.

Celui-ci n'avait eu que deux choses à faire croire au soupçonneux vieillard : l'une, qu'il ne croyait pas possible de sauver sa pauvre âme s'il n'avait pas le bonheur de finir ses jours au *Gesù*; l'autre, qu'en sa qualité de Transtevérin, appartenant de père en fils au *Gesù*, sur un signe de sa Révérence, il tordrait le cou au diable, ne tremblerait pas devant un Pape et serait de force, si tels étaient les ordres, d'aller jouer du couteau dans le carrosse d'un cardinal.

Un homme de ce dévouement était précieux, et le gaillard, depuis près de trois ans, jouissait de la confiance entière de Roothaan.

Cependant ce n'était pas par le Général qu'il avait su d'abord la terrible affaire qui allait se passer dans la salle de la Wehme, mais par l'honnête Père Mazzonelli, avec lequel il avait combiné les moyens de me sauver, et qui seul avait pu lui procurer la clef pour sortir la nuit par la porte dérobée.

Le jour même je partais pour la France, muni d'un passe-port que l'un des chefs de la loge qui appartenait à la police romaine, et qui avait mission du comité patriotique de pourvoir à ma sû-

reté, était allé prendre sous un nom supposé à bassade française.

Marco et le pauvre Vincenzo, qui tremblait encore de frayeur, et qui aurait très-bien pu me remplacer dans le cachot du *Gesù* pour crime de haute trahison, étaient conduits, par un autre agent du comité, à la frontière des États de l'Église, près de Pérouse.

J'étais arrivé sans danger à Orbitello, au delà de la *dogana* pontificale, d'où je me rendis à Livourne, et de là en France, par le bateau à vapeur.

Là je n'avais plus rien à craindre.

Quelque temps après, le monde dévot apprenait que le Père de Sainte-Maure était devenu un révolutionnaire et qu'il était sorti de la compagnie de Jésus.

XXV

NON SINT!

S'il vous arrivait par hasard, l'hiver, quand tout le Paris mondain est encore plongé dans le sommeil, de vous perdre dans le noble faubourg, vers les huit heures du matin, et de suivre la rue de Grenelle-Saint-Germain, vers sa jonction avec la rue de la Chaise, vous pourriez apercevoir un petit vieillard, délicat et maigre, enveloppé d'une longue douillette noire. Vous le verriez tourner vers la rue de *** et sonner à la porte des Sœurs de ***, où il dit la messe chaque matin.

Si, dans la saison de la villégiature, vous passiez auprès du château de ***, à deux lieues de T***, et qu'un vieillard se montrât à vous vers le soir, se promenant sous les larges tilleuls dont est ombragé le vieux manoir où il trouve une hospitalité généreuse, la ruine vivante qui vous apparaîtrait,

le prêtre qui cherche à se préparer devant Dieu à rendre compte, bientôt, d'une vie malheureusement inutile à ceux qu'il a voulu sauver, ce solitaire qui brave les froides matinées de Paris pour aller se recueillir au pied de l'autel, cet amant passionné de la nature qui change en temple, où il prie et adore mieux, la voûte de verdure des beaux tilleuls de ***, ce vaincu du temps, ce proscrit d'une Société folle et enthousiaste qui rêve la domination du monde, cet homme, c'est moi.

J'ai attendu quinze ans avant de publier ces mémoires. Les convenances le demandaient: le respect pour le saint vieillard qui m'avait sauvé et que je ne devais pas exposer à la vindicte du *Gesù* me l'imposait rigoureusement. A cette heure, je suis le dernier de ceux de l'Ordre qui furent présents à un drame que l'on croirait emprunté aux annales des époques les plus barbares. Roothaan a un successeur; le Père Mazzonelli n'est plus. S'il restait un seul des autres vieillards qui furent mes juges, il ne lirait point ces pages. Je puis donc, sur la terre de la liberté, tout dire maintenant.

Quant à l'immense majorité des Pères de la Compagnie de Jésus, il est tout simple qu'ils regardent comme l'invention d'un romancier ce qui est raconté dans ce livre. Ils argueront de faux les documents que je produis; ils affirmeront que

rien de ce haut grade n'existe dans la Société. Ils le diront avec bonne foi.

Je les laisse à leur illusion. Beaucoup d'entre eux sont des hommes très-honorables ; quelques-uns sont de saints prêtres. Ils continueront à chercher le bien, en suivant leur conscience. Seulement ils auront été, sans l'avoir jamais su, les instruments de l'association la plus envahissante, par là même la plus dangereuse à l'humanité, qui se soit trouvée dans les annales du monde. Ils auront offert cet étrange phénomène sans lequel ne s'expliqueraient pas les sympathies et les haines passionnées qu'on leur porte, d'hommes, individuellement honnêtes et voulant le bien, coopérant, en raison du plan caché qu'ils réalisent sans le connaître, à l'asservissement définitif de toute liberté sur la terre.

Que Dieu pardonne à ces hommes pour leur bonne foi!

Que le monde nouveau sache bien qu'il a à soutenir, contre ces agents fanatisés d'une puissance occulte et intraitable, sa lutte suprême pour le triomphe de la liberté!

FIN

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME SECOND

TROISIÈME PARTIE

L'ÉCUEIL

Pages

I. Premières lueurs. 3
II. Le P. Ruffin à Paris. 14
III. Arrivée au *Gesù*. 27
IV. L'emmaillottement. 40
V. *Schola affectûs* 59
VI. Pratique du Jésuitisme. 77

QUATRIÈME PARTIE

LE GRAND SECRET.

I. La première ouverture. 91
II. Organisation. 99
III. Esprit de l'Ordre. 106
IV. L'idée mère 119
V. Trahison. 129
VI. Symbole politique. 143
VII. La dernière initiation. 154
VIII. Révélations historiques. 161
IX. Le P. Ventura 176
X. Testament *in articulo mortis*. 182
XI. Une mission secrète. 190
XII. Première négociation. 202

CINQUIÈME PARTIE

LE RÉFORMATEUR

	Pages
I. La grande idée	219
II. *Alea jacta est*	232
III. La révolution au *Gesù*	241
IV. Le comité carbonaro	255
V. Lambruschini chez Ventura	274
VI. La Société ferdinandéenne	285
VII. La peur	304
VIII. Le premier et le dernier Conclave	309
IX. *Agitazione amorosa*	318
X. Visite à Pie IX	330
XI. Catarinella	336
XII. Conspiration	344
XIII. Encore à Paris	350
XIV. Réaction à Rome. — Situation nouvelle	356
XV. *L'Univers* et les Jésuites	365
XVI. Émigration du *Gesù*	378
XVII. *Memorandum*	383
XVIII. Soupçons	392
XIX. Deux cœurs brisés	396
XX. Retour au *Gesù*	420
XXI. Congrégation dite des *Procureurs*	431
XXII. Le coup d'État	445
XXIII. *Consummatum est*	452
XXIV. La salle de la Wehme	458
XXV. *Non sint!*	479



FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND





